

# EXERCICES
## DE PIÉTÉ.

---

## FÊTES MOBILES.

---

TOME QUATRIEME.

# EXERCICES DE PIÉTÉ,

POUR

# TOUS LES DIMANCHES

ET LES FÊTES MOBILES

# DE L'ANNÉE,

CONTENANT ce qu'il y a de plus instructif et de plus intéressant dans ces jours-là ; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

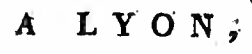
*Par le Pere* JEAN CROISET.

Depuis le Dimanche de la Résurrection de N. S. jusqu'à l'Octave de la Fête-Dieu.

DERNIERE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.

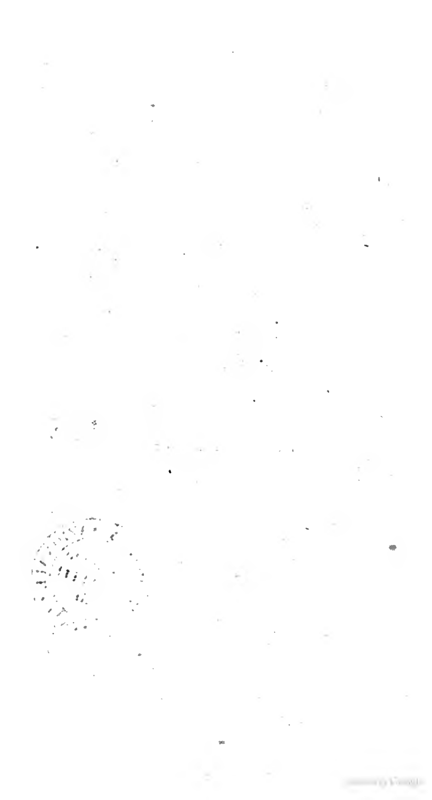




A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.



# TABLE

Des Titres contenus dans ce quatrieme Volume.

Le Dimanche de la Résurrection de Notre-Seigneur Jesus-Christ, ou la Fête de Pâques.

Le second Dimanche d'après Pâques.



Le troisieme Dimanche d'après Pâques.



Le quatrieme Dimanche d'après Pâques.



Le cinquieme Dimanche d'après Pâques.



Les Rogations.

L'Ascension de Notre-Seigneur Jesus-Christ.



Le Dimanche d'après l'Ascension.



Le Dimanche de la Pentecôte.



La seconde Fête de la Pentecôte.



La troisieme Fête de la Pentecôte.

Fin de la Table du Tome quatrieme.

EXERCICES



# EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES DIMANCHES ET LES FÊTES MOBILES DE L'ANNÉE.

## LE DIMANCHE DE LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST, OU LA FÊTE DE PAQUE.

VOICI l'heureux jour, dit le Prophete, que le Seigneur a fait : *Hæc est dies quam fecit Dominus.* Célébrons-le, ce jour, avec toute la joie et l'alégresse que nous sommes capables de ressentir : *Exultemus et lætemur in ea.* Fut-il jamais un plus juste sujet de joie que la résurrection du Sauveur! ce mystere est la preuve invincible de tous les

autres; c'est le fondement de notre religion, le gage sûr de notre félicité, la base de notre foi et de notre espérance. Jesus-Christ ressuscité, dit Saint Athanase, a fait de la vie des hommes une fête continuelle; nulle douleur, nulle crainte ne doit plus troubler notre repos; notre espérance n'a plus rien de chancelant ni d'incertain; puisque notre maître revit pour ne mourir plus, nous ne pouvons plus mourir que pour revivre. Nous avons pleuré Jesus-Christ, il est juste qu'ayant ressenti les douleurs et les ignominies de sa mort, nous ayions part à la gloire et à la joie de son triomphe. Que tout l'univers, disent les Prophetes, fasse éclater sa joie; que tout le monde retentisse en ce jour fortuné des cris et des chants d'alégresse, pour célébrer un triomphe qui doit nous rendre tous heureux: *Noli timere terra, exulta et lætare* (a). La mort est vaincue, l'enfer laisse échapper ses plus illustres captifs: la terre, avant le temps de la restitution générale, est forcée de rendre à plusieurs Saints les dépouilles de leurs corps, pour honorer la pompe de sa victoire. Le ciel envoie ses Anges annoncer à tous les fideles la glorieuse et triomphante résurrection de leur Rédempteur; les Apôtres sortent enfin des ténebres de leur ignorance et de leur incrédulité, pour reconnoître et adorer la divinité de leur Sauveur, qu'ils voient en ce jour victorieux de la mort même.

Tout le christianisme est fondé sur la créance de ce mystere; tout porte sur cette vérité fondamentale. *Si Christus non resurrexit*, dit saint Paul, *inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides vestra:* Si Jesus-Christ n'est pas ressuscité, c'est en vain que nous prêchons, et c'est en vain que vous croyez. Si Jesus-Christ n'est pas ressuscité, disent les Peres, toutes ses promesses sont vaines, toute notre espérance tombe, notre

(a) *Joël.* 2.

foi s'évanouit et s'éteint. Quoique la divinité de Jesus-Christ eût été suffisamment établie, soit par les œuvres surnaturelles qu'il avoit faites pendant le cours de sa vie mortelle, soit par les oracles des Prophetes, qui se rapportoient tous si exactement aux diverses circonstances de sa vie, de sa passion et de sa mort : les démons chassés, les aveugles guéris, les morts de quatre jours ressuscités, tant de merveilles l'autorisoient, ce semble, assez dans la qualité qu'il prenoit de Fils de Dieu. Toutefois il étoit nécessaire qu'il ressuscitât, pour mettre une vérité si importante hors d'atteinte à tous les traits de la calomnie : on peut dire que la révélation de la divinité de Jesus-Christ étoit sur-tout attachée à sa résurrection. C'est la preuve qu'il en donnoit lui-même : l'Evangile est rempli des déclarations expresses qu'il faisoit si souvent à ses Disciples, non-seulement des opprobres de sa mort, mais de ses suites glorieuses, et singuliérement de la résurrection de son corps au troisieme jour : *Quia oportet eum occidi, et tertiâ die resurgere.* Ce n'étoit rien d'en avoir fait confidence à ses Disciples, s'il en eût fait un secret à ses ennemis : aussi le leur déclaroit-il dans toutes les rencontres. Tantôt il se servoit d'expressions mystérieuses et figurées, pour réveiller leur attention et leur curiosité. Vous me demandez, leur disoit-il, par quelle autorité je chasse à coups de fouets ceux qui, par un indigne trafic, profanent le Temple : abattez ce Temple, et je le rebâtirai en trois jours : *Solvite templum hoc, et in tribus diebus ædificabo illud.* Et ce Temple dont il parloit étoit, dit saint Jean, son propre corps. Après que vous aurez détruit, par une mort cruelle et ignominieuse, ce Temple visible, qui est mon corps, je le rétablirai moi-même dès le troisième jour dans le même état, et dans un état même plus parfait. Vous me demandez, leur

disoit-il ailleurs, un miracle nouveau pour convaincre votre incrédulité : ceux que j'ai faits, et dont vous avez été la plupart les témoins, pourroient vous suffire ; j'en ferai un qui mettra le sceau à tous les autres, et que nul homme ne peut faire s'il n'est Dieu. Ce miracle sera celui dont le Prophete Jonas a été la figure ; savoir, qu'aprés avoir été enfermé trois jours dans le sein de la terre, c'est-à-dire, dans le tombeau, j'en sortirai comme Jonas sortit en vie du ventre de la baleine. Quelque figurées que fussent ces expressions, elles furent si bien comprises par les Juifs, ils entrerent si bien dans leur vrai sens, qu'incontinent après sa mort ils coururent à Pilate : *Recordati sumus :* nous nous souvenons, lui dirent-ils, que ce séducteur a dit plusieurs fois, durant sa vie, qu'il ressusciteroit au troiseme jour : *Quia seductor ille dixit adhuc vivens : post tres dies resurgam.* Qu'il falloit par conséquent prévenir l'erreur, et fermer toutes les voies à l'imposture, en prenant toutes les précautions possibles pour empêcher qu'on ne l'enlevât du tombeau. En effet, on les prit ces précautions : l'autorité du Prince, la défiance des Prêtres, les artifices des Pharisiens, la vigilance des Gardes, le sceau des Magistrats, tout fut mis en œuvre pour empêcher toute surprise, et tout servit, en dépit d'eux, à rendre plus incontestable, plus sensible la vérité de la résurrection. Si Pilate se fût contenté d'envoyer simplement sa garde, et de donner ses ordres pour veiller autour du tombeau, les Juifs, dit saint Chrysostome, auroient pu se défier de la fidélité des soldats étrangers, dont ils n'eussent pas été les maîtres ; et pour ôter ce prétexte à leur incrédulité, Dieu veut que Pilate laisse tout à la disposition des Juifs, si acharnés à vouloir abolir la mémoire du Sauveur, et si intéressés à rendre la prédiction de sa résurrection fausse. Aussi ne manquent-ils à rien. La pierre seule,

dont ils ont soin de fermer l'entrée du tombeau, eût suffi, par son énorme poids, à les rassurer. Non contens d'avoir établi en garde des soldats aguerris et affidés autour du tombeau, ils mettent le sceau sur la pierre. Voilà le tombeau fermé, scellé, et, pour ainsi dire, assiégé. Quel appareil plus glorieux à la majesté du Sauveur, dit un saint Pere! mais est-il rien de plus éclatant à la gloire de la sagesse et de la puissance de Jesus-Christ? car dans cette subtile et vive attention des Juifs à chercher de quoi mettre obstacle à son dessein, dit un des plus célebres Orateurs chrétiens, il trouve de quoi les confondre. Il veut que ces furieux n'aient rien à se reprocher du côté de la vigilance, afin qu'ils n'aient rien à lui reprocher du côté de la vérité. Ces gardes, établis pour ôter à la résurrection les moyens de se répandre dans le monde, ôtent à ses ennemis le moyen de la contester. C'étoit selon leur vue autant d'obstacles à l'imposture; ce sont dans les vues de Dieu autant d'appuis à la vérité. Sans ces soldats, il eût fallu que les Apôtres eussent été les premiers dénonciateurs de ce prodige, gens suspects et intéressés à publier ce fait; au lieu que ce sont les soldats mêmes qui, témoins oculaires de la résurrection, la dénoncent aux Pontifes, et confondent par là leur malignité. Car d'accuser, comme ils firent, la négligence et le sommeil des soldats, ridicule défaite, dit saint Augustin, et qui rend encore la miraculeuse résurrection du Sauveur plus incontestable. Car si les soldats veilloient, comment ont-ils pu de sang froid laisser rompre le sceau, renverser la pierre et enlever le corps? S'ils dormoient, sont-ils recevables à nier le prodige? La feinte est trop grossiere pour avoir la moindre lueur de probabilité. Est-il vraisemblable que tout un corps de garde se soit endormi? que pas un de tant de soldats ne se soit éveillé au bruit qu'ont

dû faire nécessairement un grand nombre de gens pour remuer la pierre, pour tirer le corps du sépulcre, et le faire passer par une ouverture fort étroite, à force de bras? Quelle léthargie à l'épreuve de ce fracas et de ce tumulte? Mais qui a pu inspirer un courage si subit, une hardiesse si périlleuse, à une poignée de pauvres pêcheurs qui, à la seule nouvelle de la prise du Sauveur, avoient tous pris la fuite, et dont le plus déterminé avoit juré n'être point son disciple, lorsqu'une servante l'en accusoit? Bien plus, si les Disciples sont réduits à dérober le corps de leur maître, il faut qu'ils soient convaincus qu'il ne peut se ressusciter, après tant d'assurances qu'il leur en avoit données, et il doit leur être évident que c'est un insigne imposteur. Si c'est un imposteur sur cet article essentiel, que veulent-ils faire de son corps, et que peuvent-ils espérer du reste de ses promesses? Quel intérêt avoient-ils d'imposer à toute leur nation pour soutenir un imposteur qui les auroit trompés? Quel intérêt n'avoient-ils pas de gagner les Puissances, et d'être même récompensés des Scribes et des Pharisiens, en découvrant eux-mêmes l'imposture? N'attendant plus rien d'un homme mort qui les a trompés, se seroient-ils exposés aux plus affreux tourmens à pure perte? *Dicite quia discipuli ejus nocte venerunt, et furati sunt eum, nobis dormientibus.* Les Juifs pouvoient-ils se servir d'un artifice plus grossier et d'une fourberie mieux marquée? Une noire malice se manifeste, à force de vouloir se déguiser. Car enfin, si les soldats se sont endormis, qui ne voit qu'ils doivent être punis d'une négligence si criminelle; et si les disciples, c'est-à-dire, ces pauvres, ces timides pêcheurs, ont été si hardis que de forcer le corps de garde; s'ils ont osé ravir un corps mis en dépôt sous le sceau public, quelle recherche en a-t-on fait? Quelle punition a-t-on

exigée d'un crime si énorme ? On récompense largement la prétendue négligence des soldats : *Pecuniam copiosam dederunt militibus.* Et on ne dit mot à ceux qu'on accuse d'un si grand crime. Que cette irrégularité de conduite, disent les Peres, que ces contradictions d'artifices, de suppositions et d'inutiles subtilités, sont des preuves bien éclatantes de la vérité de ce grand mystère ! Comme la vérité de ce grand mystere est une preuve sans réplique de la divinité de Jesus-Christ, et par conséquent de la vérité, de la sainteté, de l'infaillibilité de notre religion qu'il a établie, aussi est-ce en vertu de l'assurance et de la foi de cette si miraculeuse résurrection du Sauveur, que le christianisme s'est multiplié, que l'Evangile a fait dans le monde des progrès infinis, et que la divinité du Sauveur, malgré l'enfer et toutes ses puissances, a été crue jusqu'aux extrémités du monde. Jamais les Apôtres ne prêchoient Jesus-Christ, qu'ils ne produisissent sa résurrection comme une preuve sans réplique : *Hunc Deus suscitavit tertiâ die.* Dans le premier sermon que fit saint Pierre, au milieu de Jérusalem, cinquante jours après que Jesus-Christ fut ressuscité, et par lequel il convertit trois mille Juifs, dans ce sermon il n'est parlé que de ce mystere, sans que pas un, ni Scribe, ni Pharisien, ni Prêtre osât s'inscrire en faux. Celui que nous vous prêchons, disoient hautement les Apôtres, c'est celui que vous avez crucifié, qui a expiré sur la croix, et qui, trois jours après, s'est ressuscité lui-même. L'évidence de cette résurrection est la preuve évidente de toutes les vérités de foi, et la démonstration de tous les autres mysteres. On peut dire que dans la naissance de l'Église, toute la force du zele des Apôtres se réduisoit à rendre témoignage au public de la résurrection du Sauveur : *Virtute magna reddebant Apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi.* Ils ne se qualifient,

ce semble, que témoins de la résurrection du Seigneur : *Cujus nos testes sumus.* Faut-il s'associer un nouveau disciple en la place du perfide Judas ? on ne demande autre chose, si ce n'est qu'il ait été comme eux, témoin de la résurrection de Jesus-Christ : *Testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis.* Et en effet, ajoute saint Luc, tout le monde se rendoit à la force de ce témoignage. Toute la religion et tout l'Evangile sont renfermés, pour ainsi dire, dans ce seul article de notre foi. Jesus-Christ est ressuscité : il est donc Fils de Dieu, il est donc Dieu, comme il nous en a lui-même assuré ; ses paroles sont des oracles de vérité ; son Evangile est donc la seule regle des mœurs, son Eglise la seule voie du salut, sa religion la seule vraie religion qui puisse y avoir dans le monde.

Jugeons par l'excellence de ce mystère, de la solemnité de la fête de ce jour. La fête de Pâque est la première et la plus auguste de toutes les fêtes de la religion chrétienne. L'Eglise l'a toujours regardée en particulier comme le JOUR DU SEIGNEUR par excellence, et elle lui a fait porter le nom auguste de Dimanche : *Dominica dies*, après y avoir transporté tous les honneurs et les devoirs du jour du Sabbat, qui avoit été jusque-là le jour singuliérement consacré au Seigneur. Elle ne s'est pas contentée de n'en point borner la solemnité au jour de la résurrection, ni aux termes d'une Octave ordinaire, elle a voulu que les réjouissances spirituelles de la fête continuassent les cinquante jours qu'on appelle le temps Pascal, et que durant l'année, le premier jour de la semaine, qui a pris pour cela la place du jour du Sabbat, nous renouvellât la mémoire du mystere de la résurrection, en célébrât en partie la solemnité, et que chaque Dimanche fût comme l'Octave perpétuelle de la fête de Pâque.

Saint Basile dit que la fête de Pâque est comme

le commencement de la fête de l'Eternité, ou du moins comme la représentation de la fête de l'Eternité bienheureuse. Les autres saints Peres l'appellent la fête des fêtes. La fête de Pâque, dit saint Grégoire de Nazianze, est autant au-dessus des autres fêtes du Seigneur, que celles-ci sont au-dessus des fêtes des Saints; et le Pape saint Léon voulant nous donner une idée juste de cette grande solemnité, dit qu'entre tous les jours que l'on honore d'un culte particulier dans la religion chrétienne, il n'y en a point de plus auguste ni de plus excellent que celui de la fête de Pâque, de laquelle toutes les autres solemnités de l'Eglise reçoivent leur dignité, et, pour ainsi dire, leur consécration. C'est, selon cet esprit, que dans les huit ou neuf premiers siecles, la semaine entiere de Pâque étoit composée d'autant de fêtes que de jours; ce n'étoit proprement qu'une seule fête solemnelle et fêtée, qui duroit huit jours. Le Concile second de Mâcon, en 585, renouvelle expressément, et recommande singuliérement la cessation du travail, et de toute œuvre servile, pendant les six jours qui suivent le Dimanche de Pâque, tout ce temps ne devant être employé par les fideles qu'à célébrer avec dévotion une sainte joie, le triomphe de notre Rédempteur, et à lui rendre graces du bienfait de la rédemption: *Ut illis sanctissimis sex diebus nullus servile opus audeat facere; sed omnes simul coadunati hymnis Paschalibus indulgentes, perseverationis nostræ præsentiam quotidianis sacrificiis ostendamus, laudantes creatorem, et regnatorem nostrum vesperè, manè et meridiè* (a). Que personne, durant ces six jours si saints, dit le Concile, n'ose faire aucune œuvre servile; mais que tous assemblés dans l'Eglise ne cessent de célébrer avec joie, par des hymnes et des cantiques, la fête de Pâque, et assistant tous les

(a) *Can.* 2.

jours au divin sacrifice, nous ne cessions de louer et de remercier notre Sauveur, singuliérement le matin, à midi, et le soir. Théodulphe, Evêque d'Orléans dans le neuvieme siecle, après avoir ordonné dans son Capitulaire, de communier le Jeudi-Saint, veut qu'on communie aussi tous les jours de la semaine de Pâque : *Et ipsi dies Paschalis hebdomadæ omnes æquali religione colendi sunt* (a). Le Concile de Mayence, en 813, ordonne presque la même chose : *Simili modo totam hebdomadam illam observari decrevimus.* Celui de Meaux, en 845, menace même d'excommunication ceux qui violeroient la sainteté et la solemnité de ces huit jours : *Dies octo Paschalis festivitatis omnibus christianis feriatos esse decernimus .... quod si quis temerare præsumpserit, excommunicetur.* Enfin, le Concile d'Ingelheim en Allemagne, renouvella, le siecle suivant, le même décret de la célébration de ces huit jours de solemnité : *Ut Paschalis hebdomada festivè tota celebretur* (b) ; et ce ne fut que vers le commencement du onzieme siecle que l'on réduisit ces huit jours de fêtes à trois.

La fête de Pâque étant non-seulement la plus solemnelle des fêtes de l'Eglise, mais encore la célebre époque qui fixe le temps de toutes les autres, il étoit nécessaire qu'elle fût célébrée le même jour dans tout le monde chrétien. Les Juifs ont toujours fait leur Pâque le quatorzieme de la lune de Mars, en mémoire de leur délivrance de la captivité d'Egypte. L'Eglise célebre la Pâque en mémoire de la résurrection du Sauveur, le Dimanche d'après la pleine lune de Mars, laquelle tombe immédiatement après l'équinoxe du Printemps, suivant le Concile de Nicée, afin de ne se point rencontrer avec les Juifs.

Avant ce Concile de Nicée, tenu l'an 325, les chrétiens d'Asie celébroient la Pâque le 14 de la

(a) *Can.* 41. (b) *Can.* 97.

lune, auquel Jesus-Christ avoit été crucifié, tandis qu'en Occident on ne la célébroit que le Dimanche. Cette diversité d'usages excita, dès le milieu du second siecle, de grands démêlés entre les Occidentaux et les Asiatiques; ceux-ci prétendant qu'il falloit célébrer la Pâque le quatorzieme de la lune de Mars, comme les Juifs, ce qui les fit nommer Quartodecimans, et ceux-là soutenant qu'on ne devoit la célébrer que le Dimanche. Le Pape Victor menaça de retrancher de sa communion les Eglises d'Asie, qui s'opiniâtroient à se conformer aux Juifs. Ce différend fut enfin terminé par le célebre Concile Œcuménique de Nicée, qui déclara que la Pâque devoit se célébrer dans toute l'Eglise le Dimanche d'après le 14 de la lune de Mars, c'est-à-dire, le Dimanche d'aprés la pleine lune, qui se rencontre précisément à l'équinoxe du Printemps, ou immédiatement après cet équinoque, lequel fut fixé dès-lors invariablement au 21 de Mars; et de-là vient cette variation du jour de Pâque; car la lune, dont le 14 tombe dans l'équinoxe, appartient au mois précédent; et la lune de Mars est toujours celle dont le quatorzieme jour se trouve à l'équinoxe, ou immédiatement après l'équinoxe: or, parce que le premier jour de cette lune se rencontre constamment entre le 8 de Mars et le 5 d'Avril, la Pâque ne peut jamais remonter plus loin que le 22 de Mars, ni être retardée au-delà du 25 d'Avril; elle roule nécessairement dans cet intervalle.

On sait que le nom de *Pâque* vient du mot hébreu *Pesach*, qui signifie *passage*, et qui, chez les Juifs, signifioit le passage de la Mer rouge au sortir de l'Egypte; et le passage de l'Ange exterminateur, lequel voyant le sang de l'Agneau Pascal sur les portes des Israélites, passoit sans leur faire aucun mal, pendant qu'il entroit dans les maisons des Egyptiens pour y tuer tous les

premiers nés des hommes et des bêtes. Chez les chrétiens, le mot de *Pâque* a bien la même signification, mais dans un sens bien plus spirituel, et par rapport au mystere, dont le passage de l'Ange et des Hébreux n'étoit que la figure. Il signifie proprement le passage de la mort à la vie, dans la résurrection de Jesus-Christ; de la servitude du péché, à l'heureuse liberté d'enfans de Dieu dans les chrétiens; de la loi ancienne, à la loi nouvelle; et du désert de cette vie, disent les Peres, à la véritable terre promise, qui est le Ciel, à laquelle la mort et la résurrection du Sauveur nous donnent droit.

En plusieurs Eglises, et sur-tout dans plusieurs Communautés religieuses, on tâche d'honorer aujourd'hui le glorieux moment auquel Jesus-Christ est ressuscité, par des Processions qu'on fait à la pointe du jour autour des Eglises ou dans les Baptisteres, et par la Messe de la résurrection qu'on dit sur un Autel dressé hors de l'Eglise, pour honorer le saint empressement des trois Maries, qui allerent au sépulcre du Sauveur avant le jour. Les Grecs et les Orientaux font une espèce de fête particuliere, qu'ils appellent la fête du triomphe de Jesus-Christ, sortant tout glorieux du tombeau. Au point du jour, dès que l'aurore commence à paroître, on se rend à l'Eglise, et après quelques prieres et lectures, on chante un cantique de la résurrection, durant lequel le Prêtre officiant baise l'image de Jesus-Christ ressuscité, donne ensuite le baiser au plus considérable de l'assemblée, qui le communique au suivant, et ainsi d'homme à homme. Les femmes en usent de même dans leur parquet, et cette sainte cérémonie passe jusqu'aux enfans. Celui qui donne le baiser dit : *Jesus-Christ est ressuscité;* celui qui le reçoit répond : *il est vraiment ressuscité.* Ce n'étoit pas seulement dans l'Eglise qu'on se donnoit cette marque de joie

chrétienne, on ne se saluoit pas autrement dans les maisons et dans les rues durant ces trois jours. En Occident on observoit la même cérémonie : *Surrexit Dominus verè*, disoit-on en se saluant : Le Seigneur est véritablement ressuscité. *Deo gratias*, répondoit-on : rendons-en à Dieu d'éternelles actions de graces. On prenoit ordinairement cette occasion pour se réconcilier par ce baiser de paix qui étoit si fort en usage. Dans la suite, il ne se donna plus qu'à la Messe, jusqu'à ce qu'enfin il s'est réduit aux seuls Ministres de l'Autel et aux Clercs. L'hymne ou cantique de réjouissance le plus ordinaire qu'on chantoit dans les Processions qu'on faisoit à la pointe du jour, étoit celui qui commençoit par ces mots : *Salve, festa dies*, dont le premier distique étoit intercalaire, comme le *Gloria, laus*, au Dimanche des Rameaux, et le *Crux fidelis*, au Vendredi-Saint. Enfin tout est plein d'une sainte alégresse, tout inspire dans l'Office Pascal cette sainte joie, dont l'Église est toute pénétrée. Pseaumes, hymnes, cantiques, antiennes, versets, tout concourt à célébrer avec solemnité le triomphe du Sauveur en ce jour, et le plus intéressant et le plus consolant des mysteres. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire, que la fête de Pâque est non-seulement la premiere et la plus intéressante de toutes, mais qu'elle est encore la solemnité des solemnités, parce qu'en nous ouvrant le ciel elle nous fait jouir par la foi, par l'espérance et par la charité, des avants-goûts des joies célestes : *Hæc festivitas rectè dici potest solemnitas solemnitatum. Ex hac quippe solemnitate exemplum nobis resurrectionis datum est, spes cœlestis Patriæ aperta, et facta superni regni jam præsumptibilis gloria.* Il ne faut pas s'étonner si l'Église célebre avec tant de solemnité un mystere qu'elle regarde non-seulement comme le fondement de notre foi, mais encore comme la cause et le symbole de la

vie éternelle et bienheureuse, qui est l'objet de notre espérance. Le Carême, qui a servi de préparation à cette fête, étoit la figure de la vie pénitente et laborieuse que nous devons mener dans ce lieu d'exil; la fête de Pâque représente cette vie glorieuse qui doit être la récompense de la vie présente. C'est pourquoi l'Eglise, dans tout l'Office de cette semaine, entre déjà en esprit dans la céleste patrie. Elle ne veut plus louer son Dieu par les hymnes ordinaires; elle répete sans cesse, au lieu d'hymne, *Alleluia*, que les Bienheureux, dit saint Jean, chantent éternellement dans la gloire: *Vocem turbarum in cælo dicentium: Alleluia, salus et gloria et virtus Deo nostro est:* j'entendis comme la voix de plusieurs troupes de gens dans le ciel, ajoute-t-il, qui disoient *Alleluia:* c'est à notre Dieu qu'appartient la qualité de Sauveur, la gloire et la puissance. *Amen, alleluia: laudem dicite Deo nostro omnes servi ejus:* donnez sans cesse des louanges à notre Dieu, vous qui êtes ses serviteurs. *Alleluia: quoniam regnavit Dominus Deus noster omnipotens;* et ils répétoient: *Alleluia*, car le Seigneur notre Dieu Tout-Puissant a pris possession de son Royaume: *Gaudeamus, et exultemus, et demus gloriam ei:* réjouissons-nous, faisons éclater notre joie, et rendons-lui gloire. Voilà, selon saint Jean, ce qui se passe dans le ciel, et voilà ce que l'Eglise tâche d'imiter sur la terre, par cette fréquente répétition du mot *alleluia* durant tout le temps Pascal.

L'Introït de la messe de ce jour est pris du Pseaume 138: *Resurrexit et adhuc tecum sum, alleluia:* C'est Jesus-Christ qui parle à son Pere au jour de son triomphe; je suis ressuscité sans avoir jamais cessé d'être avec vous: louange à notre Dieu: *Posuisti super me manum tuam, alleluia:* vous avez étendu votre main sur moi, jamais votre puissance infinie n'a paru en moi avec plus

'éclat que dans le triomphe de ma résurrection : loire-éternelle vous soit rendue. *Mirabilis facta st scientia tua, alleluia, alleluia :* votre science 'est fait admirer, louez Dieu, et ne cessez de chanter en son honneur des cantiques de louange. *Domine, probasti me, et cognovisti me ;* comme il n'y a que vous, Seigneur, qui me connoissiez parfaitement, dit le Sauveur, comme il n'y a que moi qui connoisse parfaitement ce que vous êtes, votre puissance infinie, vos divines perfections et votre essence, vous avez fait connoître en ce jour ce que je suis. *Tu cognovisti sessionem meam, et resurrectionem meam :* vous avez connu ma mort et ma résurrection. Vous avez connu la fin, la cause et le mérite de ma mort, par laquelle j'ai satisfait pleinement à votre justice ; et vous n'ignorez pas que c'est par la même puissance divine qui m'est commune avec vous que je suis ressuscité glorieux et triomphant de la mort et du tombeau.

L'Epître de la messe de ce jour est prise de la première Lettre que saint Paul écrivit aux Corinthiens. Mes freres, leur dit-il, défaites-vous de l'ancien levain, pour devenir une pâte nouvelle. Le saint Apôtre venoit de reprendre les fideles de Corinthe, de ce qu'ils toléroient parmi eux un incestueux public, qu'il livre lui-même à satan et l'excommunie, afin que désormais étant retranché du corps de l'Eglise comme un membre gâté, ils n'aient plus aucun commerce avec lui. Ignorez-vous, leur dit-il, qu'un peu de levain gâte la masse entiere, et prenant occasion de là de leur faire comprendre quelle pureté et quelle innocence Dieu exige de tous les chrétiens ; en retranchant du corps de l'Eglise ce membre gâté, leur dit-il, apprenez que vous devez éloigner de votre cœur toute souillure, afin que vous soyez purs et sans tache, tels que doivent être les chrétiens purifiés et régénérés par le baptême, qui ont

le bonheur de célébrer une Pâque continuelle, où Jesus-Christ lui-même est la victime : *Etenim Pascha nostrum immolatus est Christus.* Mettons-nous en état de participer à ce céleste banquet par une vie pure et innocente, et entiérement différente de celle que nous menions avant notre régénération : *Itaque epulemur, non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitiæ : sed in azymis sinceritatis et veritatis.* L'Apôtre, dit un savant Interprete, fait ici une allusion continuelle à ce que pratiquoient les Juifs avant la manducation de l'Agneau Pascal. Ils avoient un soin scrupuleux de purger leur maison de tout levain, et de tout ce qui étoit fermenté. Par le levain il faut entendre ici le péché et tout ce qui souille l'ame. Les Juifs tenoient pour souillée une masse entiere de pâte, pour peu qu'il y entrât de levain durant les sept jours de Pâque. Cela étoit passé en proverbe, pour marquer que les compagnies les plus saintes perdoient leur réputation, et risquoient de voir bientôt le désordre se glisser dans elles dès qu'elles y souffroient impunément des gens de mauvaises mœurs et d'une vie scandaleuse. Cette expression, *Epulemur* : faisons notre banquet, ne marque point un banquet ou une action particuliere, pour laquelle saint Paul exige des chrétiens cette vertu et cette exacte pureté ; elle marque tout le temps de la vie, qui doit être passé dans l'innocence et la sainteté. Il s'entend aussi de la communion Pascale : *Epulemur* : faisons la Pâque chrétienne en mangeant la divine Eucharistie, le vrai Agneau Pascal, non avec le vieux levain, avec ces dispositions vicieuses où vous étiez avant que vous eussiez embrassé la foi, et que vous fussiez dépouillés du viel homme pour vous revêtir du nouveau ; mais approchez-vous de la sainte Table, mangez l'Agneau divin qui s'est immolé pour nous ; mangez-le dans les dispositions que demandent une nourriture si

sainte, avec un cœur pur, une foi vive, une conscience nette, et avec cette robe nuptiale qui marque une si grande pureté.

L'Evangile de la messe de ce jour contient en abrégé toute l'histoire du mystere.

Après le jour du Sabbat, qui avoit commencé le Vendredi-Saint à six heures du soir, et qui avoit duré jusqu'au Samedi au soir à six heures, Marie-Magdelaine, Marie, mere de Jacques le mineur, et Salomé, mere des fils de Zébédée, n'ayant pas pu achever le Vendredi au soir toutes les drogues aromatiques dont elles avoient besoin pour embaumer le Corps du Sauveur, selon la coutume des Juifs, le Sabbat n'eut pas plutôt fini, qu'elles allerent achever, le Samedi au soir, de se fournir de ce qui leur étoit nécessaire pour se rendre le lendemain au sépulcre. Impatientes de rendre ce dernier devoir au Sauveur, elles partent de Jérusalem dès la pointe du jour, et vers le lever du Soleil elles arrivent au sépulcre. Comme elles approchoient, elles se dirent l'une à l'autre : mais qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre ? Elles avoient été témoins de la peine qu'avoient eu plusieurs hommes à la remuer et à la rouler pour fermer l'entrée du tombeau. Si ces saintes femmes eussent eu moins d'amour pour Jesus-Christ, la difficulté qu'elles se proposent les auroit retenues chez elles. Mais quand on aime véritablement le Seigneur, on ne trouve rien d'impossible à son service. On sait que sa providence a des ressources infinies, et que notre confiance les lui fait employer. Les moindres difficultés arrêtent une ame lâche dans le chemin de la vertu : une ame fervente n'en trouve point qu'elle ne surmonte aisément avec le secours de la grace. De quelle consolation, de quels biens n'eussent-elles point été privées, si, écoutant la raison naturelle, elles se fussent rebutées à la vue d'une si raisonnable difficulté ? Il

ne faut qu'une généreuse résolution dans le service de Dieu pour voir applanir et disparoître même tous les obstacles. Tout d'un coup il se fit un grand tremblement de terre, et un Ange descendu du ciel, paroissant dans la premiere grotte où étoient les soldats de la garde, leur inspira tant de frayeur qu'ils prirent tous la fuite, et en même temps l'Ange ayant renversé la pierre, il s'assit dessus. Peu après arriverent ces saintes femmes, qui furent agréablement surprises de ne trouver point de soldats; mais elles le furent bien davantage, lorsqu'en se présentant à la porte de la premiere grotte, elles apperçoivent l'entrée de la seconde, où avoit été mis le Corps du Sauveur, ouverte, et un Ange assis sur la pierre qu'on avoit mise d'abord pour la fermer. L'éclat éblouissant de cet Esprit céleste, sous la forme d'un jeune homme, les arrêta, et leur inspira même quelque frayeur; son visage étoit si resplendissant qu'il en sortoit des rayons semblables à des éclairs, et ses vêtemens paroissant blancs comme la neige. L'Ange s'appercevant de leur étonnement, qui approchoit de la frayeur, leur dit: rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre; vous venez chercher le Corps du Sauveur pour l'embaumer; mais pourquoi venez-vous chercher parmi les morts celui qui est vivant, et l'Auteur même de la vie? Il n'est point ici, il est ressuscité: *Surrexit, non est hic.* Souvenez-vous qu'il vous dit un jour, étant avec vous en Galilée, qu'il falloit que le Fils de l'homme fût livré entre les mains des pécheurs, qu'il fût crucifié, et que, trois jours après sa mort, il ressuscitât. Tout cela est arrivé comme il l'avoit prédit; vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux. Voilà le lieu où on l'avoit mis, vous pouvez y entrer sans crainte, vous n'y trouverez que le suaire dans lequel il avoit été enveloppé. Et ainsi convaincues de sa glorieuse résurrection par vous-

mêmes, allez, retournez-vous-en trouver ses disciples assemblés, et apprenez-leur cette heureuse nouvelle, sur-tout à Pierre, qu'il a choisi pour chef de son Eglise, et qui est dans l'impatience de le voir ressuscité. L'Ange, disent les Interpretes, nomme Pierre en particulier : *Dicite discipulis ejus et Petro* ; tant parce qu'il étoit reconnu le premier des douze, que parce qu'ayant eu le malheur de renier son bon Maître, les autres disciples auroient pu s'imaginer qu'il étoit déchu de sa primauté, ou lui-même auroit pu croire que Jesus-Christ ne le regardoit plus que comme un apostat. Pour le rassurer, pour le consoler, et pour lui faire comprendre, disent saint Chrysostome et saint Grégoire, que sa douleur et ses larmes n'avoient point été vaines, le Fils de Dieu le fait avertir en particulier.

Ces saintes femmes furent tellement frappées et de ce qu'elles voyoient et de ce qu'elles entendoient, qu'elles parurent toutes interdites. Revenues de leur étonnement, elles entrent dans le tombeau et le trouvent vuide. Pendant qu'elles sont dans la consternation, deux Anges se présentent à elles. Cet objet renouvella leur frayeur ; elles sortent du sépulcre, et vont dire aux disciples ce qu'elles ont vu. Pierre et Jean courent au sépulcre, pour voir de leurs yeux ce que ces femmes leur disoient ; elles les suivent ; les deux disciples y entrent, et n'y trouvent que les linceuls. Tout étonnés, et leur cœur agité de divers sentimens, et comme suspendu entre la douleur et la joie, l'admiration et la crainte, ils s'en retournent. Magdelaine fut la seule qui resta auprès du tombeau, ne pouvant se résoudre de s'en retourner sans savoir ce qu'étoit devenu le Corps de son divin Maître ; son zele, son empressement, son ardent amour pour Jesus-Christ l'occupoient si fort, qu'elle ne pensoit plus à ce que leur avoit dit l'Ange ; elle n'est occupée que

de l'objet de son amour, qu'elle s'imagine lui avoir été enlevé, et qu'elle veut trouver quoi qu'il en coûte. Son empressement la fait défier de ses propres yeux ; elle croit n'avoir pas bien vu la premiere fois ; elle rentre toujours fondant en larmes ; et s'étant baissée pour voir encore dans le sépulcre, elle vit deux Anges avec des habits blancs, qui étoient assis dans le lieu où l'on avoit mis le Corps de Jesus, l'un à la tête, et l'autre aux pieds. La vue des Anges ne la dédommage pas de la perte qu'elle croit avoir fait de celui qu'elle cherche. Femme, lui disent-ils, qu'avez-vous à pleurer ? C'est, leur dit-elle, qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. Saint Chrysostome croit que Magdelaine remarqua alors dans les Anges une vénération subite, comme s'ils adoroient quelqu'un. Elle se tourna pour voir ce que c'étoit, et elle vit Jesus qui étoit là ; mais elle ne pensa pas que ce fût lui. Femme, lui dit le Sauveur, qu'avez-vous à pleurer ? *Mulier, quid ploras ? quem quæris ?* Qui cherchez-vous ? Il ne l'ignoroit pas ; mais il est bien aise qu'on lui ouvre son cœur, disent les Peres, et qu'on lui dise qu'on l'aime ; il aime qu'on multiplie et qu'on renouvelle les preuves et les témoignages de notre amour. Magdelaine crut d'abord que c'étoit l'homme qui avoit soin du jardin dans lequel étoit le tombeau. Seigneur, lui dit-elle, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je vais le prendre. Quand on est vivement touché de quelque chose, on s'imagine que chacun sait le sujet qui nous fait pleurer. Cet empressement, cet amour, cette persévérance charmerent le Sauveur ; il ne put différer plus long-temps de se manifester à Magdelaine. *Marie*, lui dit-il ; à ce seul mot Magdelaine reconnoît le Sauveur, et transportée de la plus vive joie dont le cœur soit capable : ah, mon divin Maître, s'écrie-t-elle ! et se jetant à ses

eds, les tenoit embrassés. Alors Jesus lui dit : e pensez pas à me toucher : *Noli me tangere.* 'est comme s'il lui disoit, disent les Peres, ne ous arrêtez point à me toucher ainsi, comme si ous ne deviez jamais plus me voir sur la terre ; assurez-vous, vous aurez le temps de me voir et de m'entretenir à loisir, puisque je ne suis point encore sur le point de vous quitter pour monter au Ciel ; je serai encore quelque temps visiblement avec vous pour vous consoler, vous encourager et vous instruire ; et quoique vous me voyiez avec le même Corps que vous m'avez vu avant ma résurrection, ne me regardez plus avec les mêmes sentimens naturels ; élevez-vous par la foi à des sentimens plus spirituels et à une connoissance surnaturelle ; vous devez penser et agir désormais d'une maniere bien plus parfaite, et ne pas vous imaginer que je doive vivre parmi vous comme y vivent ceux que j'ai ressuscités. Je paroîtrai corporellement plusieurs fois parmi vous ; je me manifesterai à vous, mais d'une maniere toujours miraculeuse, jusqu'à ce que vous ayant suffisamment instruits, et vous ayant appris à ne me regarder plus avec des yeux corporels, mais par les yeux de la foi, je monte au Ciel pour y être assis à la droite de mon Pere, et vous y préparer la place que je vous ai méritée par ma mort ; voilà ce que je vous ordonne d'aller dire à mes Disciples. Remarquez que dans toutes les apparitions du Sauveur, il n'est point parlé de la sainte Vierge, parce que Jesus-Christ, au moment de sa résurrection, lui avoit apparu, étant bien juste qu'elle eût part la premiere à la joie et à gloire de son triomphe ; et d'ailleurs, étant parfaitement instruite de ces mysteres, elle n'avoit pas besoin de ces leçons. *Noli me tangere*, dit saint Léon, *nolo ut ad me corporaliter venias, nec me sensu carnis agnoscas :* Ne pensez pas à me toucher d'une maniere purement corporelle,

et avec le même sentiment matériel comme vous faisiez auparavant. *Ad sublimiora te differo :* Vous devez agir désormais d'une maniere bien plus parfaite. *Cùm ad Patrem ascendero, tunc me perfectiùs, veriùsque palpabis :* Quand je serai monté à mon Pere, vous penserez de moi d'une maniere bien plus juste. Vous me reconnoîtrez alors vrai homme : *Apprehensura quod tangis*, et vous me croirez vrai Dieu, *et creditura quæ non cernis.* Cette sainte amante courut incessamment raconter aux Disciples ce qui lui étoit arrivé. Jesus-Christ se présenta ensuite aux autres saintes femmes en chemin. Le même jour le Sauveur apparut aux deux Disciples qui alloient à Emmaüs, et à saint Pierre, avant que de se faire voir aux autres Apôtres : il voulut lui donner cette marque de distinction comme au chef des Apôtres, et de toute l'Eglise. Enfin, le soir du même jour de sa résurrection il se fit voir à tous les Disciples assemblés.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Deus, qui hodierna die per unigenitum tuum, æternitatis nobis aditum devictà morte reserasti : vota nostra, quæ præveniendo aspiras, etiam adjuvando prosequere. Per Dominum nostrum, etc.*

O Dieu, qui nous avez aujourd'hui ouvert l'entrée de l'éternité par la victoire que votre Fils unique a remporté sur la mort, secondez, par votre divin secours, les prieres et les vœux que vous nous avez vous-même inspirés en nous prévenant par votre grace. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 5.

*Fratres : Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio, sicut*

Mes Freres : Défaites-vous de l'ancien levain, pour devenir une pâte nouvelle,

*estis azymi : etenim Pascha nostrum immolatus est Christus. Itaque epulemur ; non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitiæ : sed in azymis sinceritatis et veritatis.*

comme votre état est d'être sans levain. Car notre Pâque, c'est Jesus-Christ, lequel a été immolé. C'est pourquoi, faisons notre banquet, non avec un ancien levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité.

*Saint Paul ayant appris qu'il y avoit parmi les fideles de Corinthe un incestueux public qu'on toléroit, il leur écrivoit qu'il excommunioit ce malheureux, et le livroit à Satan ; qu'ainsi ils n'eussent désormais aucun commerce avec lui ; et prenant occasion de la Pâque, qu'ils devoient bientôt célébrer, il les exhorte de ne se pas contenter d'avoir retranché ce membre gâté, mais de se purifier du levain de leurs vices, pour célébrer la Pâque avec toute la pureté et la dévotion qu'ils devoient.*

## RÉFLEXIONS.

*Défaites-vous de l'ancien levain.* D'où vient qu'il y a si peu de conversions véritables, quoiqu'il y ait tant de gens qui veulent se convertir ? C'est qu'il y a peu de gens qui fassent leur divin banquet avec les azymes de la sincérité et de la vérité d'une nouvelle vie ; peu qui aient soin de se défaire de l'ancien levain. Pour peu qu'on ait de la raison et de la religion, on connoît ses déréglemens, on sent la corruption de son propre cœur, on a horreur même de ses désordres. Peu d'enfant prodigue qui ne déplore enfin son malheur, qui ne condamne ses égaremens, qui ne regrette la maison de son pere. Le temps du Carême, où tout concourt à effrayer le pécheur et à le toucher, où tout crie à la pénitence ; le temps de la Passion et celui de la Semaine sainte ébranlent les pécheurs les plus endurcis. Ces jours de miséricorde sont trop sereins pour ne pas faire appercevoir le danger ; ils sont trop calmes pour

ne pas faire entendre la voix d'une conscience justement alarmée. La sainteté, la célébrité de nos plus grands Mysteres, l'exemple édifiant de tant de gens de bien, les amoureuses sollicitations de la grace que Dieu répand avec plus d'abondance en ces saints jours, tout concourt à inspirer à l'ame le desir de se convertir; tout contribue à lui en fournir les moyens; tout tend à rendre ce desir efficace. On se résout enfin à mourir au péché, pour ressusciter avec Jesus-Christ; on déteste, on confesse ses iniquités, on rompt ses liens, on reprend une nouvelle vie. Voilà, ce semble, une parfaite conversion, cimentée par le corps et le sang de Jesus-Christ dans la Communion Pascale; voilà une véritable résurrection, selon toutes les apparences: d'où vient cependant qu'il y a si peu de conversions qui perséverent? Les meilleures résolutions s'évanouissent, les anciens liens se renouent, les habitudes reviennent, tout ce nouvel édifice, qui paroissoit devoir être éternel, se dément, et les rechûtes font bientôt douter si la résurrection a été véritable. D'où viennent ces tristes révolutions après ces démarches, ce semble, si sinceres? *Expurgate vetus fermentum.* On n'a pas eu soin de se défaire du vieu levain; on n'avoit garde d'en mettre du nouveau dans la pâte; mais on a négligé de rechercher et d'ôter tout l'ancien, et ce peu du vieux levain qui a échappé, qui est resté, a gâté la masse entiere. On a résolu de se convertir; la confession a été entiere, la contrition sincere; rien de plus déterminé que les propos. On s'est banni des lieux décriés, et même suspects; on s'est interdit tout commerce contagieux, toute conversation trop libre; mais on a laissé dans le cœur un fond d'inclination, qu'on a regardé seulement comme naturel, ou un reste d'aversion pour les personnes avec qui on s'étoit réconcilié sans supercherie. Les occasions prochaines

chaines sont proscrites, mais on ne croit pas qu'il y ait du mal à se trouver dans certaines assemblées mondaines. On condamne le vice, mais on ménage le respect humain. On a domté les passions violentes, mais on fait grace à la passion favorite; on épargne toujours quelque passion, et voilà le levain ancien qui gâte toute la masse. Voulez-vous que votre conversion persévere? *défaites-vous de cet ancien levain pour devenir une pâte nouvelle, comme votre état est d'être sans levain.* Erreurs, illusions, foiblesses, passions, inclinations, amour-propre, tout disparoît, tout est éteint par une véritable résurrection.

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Marc.* Chap. 16.

*In illo tempore: Maria Magdalene, et Maria Jacobi, et Salome, emerunt aromata, ut venientes ungerent Jesum. Et valdè manè una sabbatorum, veniunt ad monumentum, orto jam sole. Et dicebant ad invicem: quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti? Et respicientes viderunt revolutum lapidem. Erat quippe magnus valdè. Et introeuntes in monumentum viderunt juvenem sedentem in dextris, coopertum stolâ candidâ, et obstupuerunt. Qui dicit illis: nolite expavescere: Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum: surrexit, non est hîc, ecce locus ubi posuerunt eum. Sed ite, dicite discipulis ejus, et Petro, quia præ-*

En ce temps-là, Marie-Magdelaine, Marie, mere de Jacques, et Salomé, acheterent des drogues aromatiques pour aller embaumer Jesus. Elles sortirent de grand matin le premier jour de la semaine, et arriverent au sépulcre le soleil étant déjà levé. Cependant elles se disoient l'une à l'autre: qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre? car cette pierre étoit fort grande. Elles regarderent en même temps, et virent qu'elle étoit ôtée; et entrant dans le sépulcre, elles apperçurent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, et en furent épouvantées. N'ayez point de peur, leur dit-il: vous cherchez Jesus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici; voilà le lieu où on

| | |
|---|---|
| *cedit vos in Galilæam : ibi eum videbitis, sicut dixit vobis.* | l'avoit mis ; mais allez, dites à ses Disciples et à Pierre qu'il sera en Galilée avant vous : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. |

---

## MÉDITATION.

### *Sur le Mystere de la Résurrection.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quelle fut la gloire de Jesus-Christ au moment de sa triomphante Résurrection. Il faudroit pouvoir comprendre l'excès de ses souffrances et la profondeur sans mesure de ses humiliations, pour concevoir la gloire de son triomphe. Il y avoit trois jours que le Sauveur étoit mort, et que son sacré Corps étoit dans le tombeau, (ayant voulu qu'il restât tout ce temps dans le sépulcre, pour qu'on ne pût pas douter de la vérité de sa mort) lorsqu'à la pointe du jour du lendemain du Sabbat, que nous appellons, à l'occasion de ce Mystere, le jour du Seigneur par excellence, le saint jour du Dimanche ; l'ame de ce divin Sauveur revenant des Limbes, glorieuse et triomphante de tout l'enfer, vint se réunir à son saint Corps, duquel la divinité ne s'étoit jamais séparée ; et lui communiquant toutes les qualités d'un corps glorieux et ressuscité, l'impassibilité, l'immortalité, l'agilité, la pénétrabilité, etc., ce divin Corps, plein de vie, sortit du tombeau sans avoir besoin qu'on en ôtât la pierre. A ce moment tous les Anges vinrent adorer leur divin Seigneur et leur Roi, et applaudir à son triomphe. Il est très-probable qu'à ce même moment il apparut à sa très-sainte Mere, qui, ayant eu plus de part que personne à ses humiliations, devoit aussi avoir plus de part que personne à sa gloire. Concevez, s'il est possible, quelle fut la joie ineffable de cette divine Mere,

en revoyant dans cet état de gloire son divin Fils ; de quel torrent de douceurs, de consolation et d'alégresse sa sainte ame fut alors inondée. Cependant un Ange ayant excité un grand tremblement de terre, ôta la pierre du tombeau, afin que les saintes Femmes et les Apôtres, qui devoient bientôt venir pour rendre leurs derniers devoirs à leur bon Maître, vissent qu'il étoit ressuscité, tandis que les Gardes épouvantés prenoient la fuite. Bon Dieu ! qui pourroit comprendre la gloire et toutes les merveilles de cette triomphante Résurrection, le fondement inébranlable de notre Religion, la base solide de notre foi et de notre espérance ! Voilà le Sauveur bien dédommagé de toutes ses humiliations et de ses souffrances. Rien n'est plus capable de le faire souffrir. Jesus-Christ est ressuscité, la mort n'a plus de pouvoir sur lui : car quant à ce qu'il est mort pour expier nos péchés, ce n'est qu'une fois qu'il est mort ; mais quant à ce qu'il vit, c'est pour Dieu qu'il vit, c'est-à-dire, d'une vie divine, glorieuse, immortelle, et il s'est ressuscité lui-même pour ne jamais plus mourir. Pour une croix sur laquelle ce divin Agneau a été immolé, que d'autels sur lesquels il s'offrira lui-même pour sa gloire ! Pour un chétif peuple enseveli dans un coin du monde, et si peu nombreux, qui a refusé de le reconnoître pour le Messie, pour son Roi, avec quelle foi et quelle piété sera-t-il reconnu et adoré comme le seul vrai Dieu par toutes les Nations du monde ! On verra toute la puissance de l'orgueilleuse Rome plier sous le nom de cet Homme-Dieu, que Jérusalem a fait mourir sur une croix. On verra toute la sagesse de la Grece reconnoître qu'elle n'a été que folie, et qu'il n'y a de véritable sagesse que dsns la doctrine de ce Sauveur. Enfin, pour un Apôtre devenu apostat, qnelle foule innombrable de saints Anachorettes et de saints Religieux !

quel nombre prodigieux d'hommes apostoliques! Judas a trahi Jesus-Christ; un tas de mauvais Prêtres, de Scribes et de Pharisiens l'ont fait mourir comme un imposteur; et plus de dix-sept millions de Martyrs ont donné leur sang et leur vie pour la gloire de son Nom, et ont confirmé la foi de sa Divinité, autant par leur mort que par leurs miracles. Soyez béni éternellement, Seigneur, et que toutes les célestes intelligences joignent leurs cantiques de joie aux nôtres, pour célébrer la gloire et le triomphe de votre triomphante Résurrection.

## SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y eut jamais de joie plus juste que celle qui se produit aujourd'hui sur le visage de tous les Fideles. Le simple souvenir de la Résurrection du Sauveur du monde doit être pour eux le sujet d'une éternelle alégresse. Ce jour n'est pas seulement la plus grande de toutes les fêtes, c'est le commencement d'une fête qui ne doit jamais finir. Jesus-Christ ressuscité, disent les saints Peres, a fait de la vie des hommes une fête continuelle. En effet, ce grand mystere bien pénétré, nulle douleur, nulle crainte, nulle disgrace ne doit plus troubler notre repos; notre foi est inébranlable, appuyée sur un tel fondement; notre amour pour ce divin Rédempteur, trouve dans ce mystere de quoi devenir tous les jours plus pur et plus ardent, et notre espérance n'a plus rien de chancelant ni d'incertain. Puisque notre Maître revit pour ne mourir plus, nous ne pouvons plus mourir que pour revivre; puisqu'il triomphe du péché et de l'enfer, nous ne pouvons plus revivre que pour être éternellement bienheureux si nous voulons. Quel sujet de consolation, quelle joie pour tous ces fideles Disciples, quand ils virent le Sauveur ressuscité! Nous ne nous sommes donc pas trompés quand nous nous sommes

attachés à lui, pouvoient-ils dire ; nous avons donc agi bien prudemment quand nous avons tout quitté pour le suivre ! Quelque élevés au-dessus de l'esprit humain que soient les dogmes de Religion qu'il nous a enseignés ; quelque contraire aux sens et à l'amour propre que soit sa morale, quel malheur à nous si nous ne l'eussions pas cru ? Nous n'avons pas moins de sujet qu'eux de nous réjouir ; le bienfait est commun, la fête doit être générale. Jesus-Christ est mort pour nous ; grand motif d'aimer la croix et les souffrances ; mais Jesus-Christ est ressuscité, grand motif d'espérance, de confiance et de joie, puisque sa résurrection assure notre récompense.

Inspirez-la moi cette joie, mon divin Sauveur, et faites que votre Résurrection soit le modele de la mienne ; que je sois mort au péché, et que ce ne soit plus que pour vous que je vive. Oui, mon Dieu, je crois que vous êtes ressuscité, et j'espere que vous me ressusciterez aussi, et que ce sera pour vivre éternellement avec vous dans le Ciel, que vous me ferez cette grace.

### *Aspirations dévotes durant le jour.*

*Scio quòd Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum, et in carne mea videbo Deum meum.* Job. 19.

Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour, et que je verrai mon Dieu dans cette même chair.

*Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus, et lætemur in ea.* Psal. 117.

Voici l'heureux jour que le Seigneur a fait, célebrons-le avec une joie et une alégresse chrétienne.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE savez-vous pas, dit saint Paul, que nous avons été baptisés en la mort de Jesus-Christ, c'est-à-dire, que ce divin Sauveur nous a lavés et purifiés du péché par son sang ? nous devons donc être véritablement morts au péché, pour ne vivre plus que d'une vie nouvelle, à l'exemple de Jesus-Christ ressuscité ; car si nous avons été entés sur la ressemblance de sa mort, continue l'Apôtre, nous le serons aussi sur celle de sa Résurrection ; c'est-à-dire, que de même qu'une greffe meurt ou vit dépendamment de l'arbre sur lequel elle est entée, et d'où elle tire tout son suc, ainsi étant unis à Jesus-Christ par le baptême, comme membres d'un même corps, il faut qu'il soit par sa Résurrection le principe et le modele de notre résurrection spirituelle à la vie de la grace, comme il a été par sa mort le principe et le modele de notre mort spirituelle au péché ; et puisque celui qui est mort est affranchi du péché, c'est-à-dire, comme la mort naturelle nous décharge de toute servitude, de même la mort spirituelle doit nous affranchir de toute sujétion et servitude à l'égard du péché ; et comme Jesus-Christ, qui est ressuscité ne meurt plus, de même vous étant morts au péché en ces saints jours, vous ne devez plus vivre que pour Dieu en Jesus-Christ, et ne plus mourir par le péché. Méditez bien aujourd'hui cette leçon importante de saint Paul, et prenez tous les moyens, sacrifiez même tout pour ne jamais plus perdre la vie de la grace.

2.° S'il y a un jour dans l'année qui doive être consacré tout entier au Seigneur, c'est certainement le saint jour de Pâque, qui est par excellence le jour du Seigneur ; donnez-lui

tout, sans en rien donner au monde, à vos plaisirs, aux affaires; bannissez-en jusqu'à la moindre pensée. Un pere, une mere de famille, doivent avoir grand soin que leurs enfans et leurs domestiques donnent aussi tout ce jour au service de Dieu; n'exigez d'eux aujourd'hui que les services indispensables. Prieres, lectures de piété, usages des Sacremens, Offices divins, visites des Eglises et des pauvres, voilà ce qui doit occuper aujourd'hui tout Chrétien. Quoique vous ayiez fait peut-être déjà votre Communion Pascale, ne manquez pas de communier encore en ce saint jour. Ne manquez pas d'assister à la Messe de Paroisse, et s'il se peut, assistez aussi aux Vêpres et au Sermon à la Paroisse, du moins passez-y une heure ou une demi-heure sur le soir en prieres, et ne vous dispensez pas d'assister au Salut.

## LA SECONDE FÊTE DE PAQUE.

On a déjà dit que l'Octave toute entiere de Pâque étoit une seule fête composée de huit jours, et que le second Concile de Mâcon, celui de Meaux, et le Concile de Constantinople, appellé *in Trullo*, parce qu'il fut tenu dans une Salle du Palais Impérial, nommé *Trullum*, à cause qu'elle étoit voûtée en forme de coupe; tous ces Conciles, et plusieurs autres, défendent sous de grieves peines, toute œuvre servile durant ces huit jours, et ordonnent que cette fête de huit jours soit célébrée avec une piété exemplaire. Ce ne fut que sur la fin du onzieme siecle, ou vers le commencement du douzieme, que les sept jours de fêtes furent réduits à trois. Toute

la Semaine ne laissa pas d'être également solemnelle et privilégiée dans ses Offices; et comme l'Eglise, en célébrant la triomphante Résurrection du Sauveur, nous fait en même temps célébrer notre Résurrection, c'est-à-dire notre régénération par le Baptême, toute cette semaine n'est que la continuation de cette double fête; c'est pour cela qu'elle est appellée chez les Grecs, DIACENESIME, c'est-à-dire, renouvellement ou état d'une nouvelle vie dans la Résurrection, et elle ne passe que pour un jour qui dure toute l'Octave; nous l'appellons aussi la Semaine Pascale ou les Féries *in albis*, c'est-à-dire, aux habits blancs, à cause de la robe blanche que les Néophytes baptisés le Samedi-Saint, portoient toute la semaine de Pâque.

Tous les jours de cette semaine ont toujours été célébrés dans l'Eglise avec une solemnité fort distinguée, depuis même qu'ils ne sont point fêtés. La messe de chaque jour est particuliere, c'est toujours, et l'histoire, et une nouvelle preuve de la Résurrection du Sauveur, et nulle qui, dans quelqu'une de ses parties, ne fasse mention de la régénération du nouvel homme. La solemnité du Lundi et du Mardi de Pâque, est égale à celle du Dimanche de la Résurrection. Comme c'est proprement par sa glorieuse Résurrection que le Seigneur nous a introduits dans cette heureuse région qui coule en fleuves de lait et de miel, et dont la Terre promise n'étoit que la figure, l'introït de la Messe de ce jour est pris du treizieme chapitre de l'Exode et du Pseaume 102; et en nous racontant ce que Dieu a fait en notre faveur, il nous apprend ce que nous devons faire pour reconnoître un si grand bienfait et pour lui plaire.

*Introduxit vos Dominus in terram fluentem lac et mel, alleluia.* Le Seigneur enfin vous a fait entrer dans une terre abondante en lait et en

iel ; quelles louanges et quelles actions de graces : devez-vous pas lui rendre ! Il est assez clair, ue par cette abondance de lait et de miel dont ette terre est inondée, l'Esprit-Saint nous veut eprésenter ces douceurs célestes et ces délices pirituelles, dont les Bienheureux dans le Ciel, comme parle le Prophete, sont rassasiés, *Torrente voluptatis tuæ potabis eos*, et qui, selon saint Paul, sont au dessus de tout sentiment, de tout ce qu'on peut penser : *Quæ exuperat omnem sensum.* C'est de cette région fortunée, de ce séjour des Bienheureux, de cette céleste Jérusalem, de cette Terre promise, que Jesus-Christ, par sa Résurrection, nous a ouvert l'entrée, et c'est par le Baptême, par cette régénération spirituelle, que nous acquérons le droit d'y entrer, pourvu que nous gardions la loi nouvelle que Jesus-Christ nous a donnée, et qui, au jour de sa Résurrection, a pris la place de l'ancienne : *Et ut lex Domini semper sit in ore vestro :* Ne cessons de louer le Seigneur, et de lui rendre des actions de graces d'un si grand bienfait, *Alleluia*, *alleluia.* Chantez les louanges du Seigneur, et invoquez son Nom, faites connoître la grandeur de ses œuvres à tous les peuples de la terre : *Confitemini Domino*, *et invocate nomen ejus ; annuntiate inter gentes opera ejus.* David exhorte ici tous les hommes à louer et à remercier Dieu de tous les bienfaits dont il nous a comblés ; ce Pseaume est un cantique d'actions de graces ; il a pour titre, *Alleluia*, louez le Seigneur. On croit que ce Pseaume est un de ceux qu'on appelle Prophétiques, et on l'applique à la délivrance de la captivité de Babylone ; et en effet, il fut chanté par les Juifs à leur retour de cette captivité. C'est dans ce sens que l'Eglise le prend, et qu'elle l'emploie dans l'Introït de la Messe.

L'Epître est prise des Actes des Apôtres,

et elle est un précis du grand Mystere de la Résurrection, et de la vocation des Gentils à la foi, en la personne de Corneille, Centurion, et d'un grand nombre de ses domestiques et de ses parens, qui crurent tous en Jesus-Christ, et qui furent instruits et baptisés par saint Pierre.

Il y avait à Césarée un Officier Romain qui commandoit une partie d'une légion Romaine appellée Italique; c'étoit un homme d'une probité universellement reconnue; et quoiqu'il eût été élevé dans des superstitions païennes, il en avoit un souverain mépris, et n'adoroit que le seul vrai Dieu. L'Ecriture dit que c'étoit un homme religieux, c'est-à-dire, craignant Dieu, qui faisoit de grandes aumônes au peuple, et qui menoit une vie si exemplaire, qu'on l'eût pris pour un fervent Chrétien, avant même qu'il eût eu connoissance de la Religion chrétienne. Saint Thomas croit que Corneille avoit déjà la foi surnaturelle du vrai Dieu, avec la foi implicite en Jesus-Christ, quand l'Ange lui apparut. Quoi qu'il en soit, une si rare vertu dans un Officier de guerre, fut sans doute une disposition à la grande grace qu'il reçut.

Un jour cet Officier étant en prieres, sur les trois heures après-midi, c'étoit le temps de la priere et du sacrifice du soir pour les Juifs; il est probable que Corneille, à leur exemple, consacroit aussi ce temps-là à la priere, il eut une vision, dans laquelle il vit clairement un Ange de Dieu, qui l'appellant par son nom, Corneille, lui dit-il, vos prieres et vos aumônes, comme autant de sacrifices d'excellente odeur, sont montées jusqu'à Dieu, il les a reçues, et il veut les récompenser libéralement. L'Ange n'eût eu garde de parler ainsi à un homme encore Païen et idolâtre. Corneille, après avoir lu les livres sacrés qu'il avoit pu sans doute emprunter des Juifs, étoit devenu fidele. Il croyoit un Dieu

un Messie, et que ce Messie seroit le Sauveur
s hommes, et feroit l'Office de médiateur entre
eu et eux, mais il n'en savoit pas davantage.
n'avoit encore nulle connoissance distincte de
sus-Christ Rédempteur du monde, et il lui
loit un maître qui l'instruisît sur ce point de
ı si nécessaire au salut. L'Ange eût bien pu
i rendre cet important service, mais le Seigneur
i a coutume d'enseigner les hommes par les
ımmes, lui fit dire par l'Ange d'envoyer inces-
mment à Joppé prier un certain Simon, sur-
ımmé Pierre, de venir chez lui, qu'on le
ouveroit chez un nommé Simon, Corroyeur de
ofession, dont la maison est près de la mer,
qu'il apprendroit de lui ce qu'il avoit à faire.
'Ange ayant disparu, Corneille ne différa pas
ı moment d'exécuter les ordres qu'il avoit reçu
ı Ciel. Il envoie sur l'heure même deux de
s domestiques et un de ses soldats, homme
aignant Dieu; et après leur avoir raconté ce
ui venoit de lui arriver, les envoie à Joppé.
ependant Dieu instruisit saint Pierre de ce qu'il
evoit faire, par cette merveilleuse vision, qui
ıt comme le cri de la vocation des Gentis à la
ɔi. Cet Apôtre s'étant retiré à midi sur la plate-
ɔrme qui faisoit le toit de la maison où il étoit
ɔgé, (les toits étoient plats dans ce pays-là,
t on s'y retiroit pour être plus en repos et plus
carté du bruit) il fut tout à coup ravi en esprit;
l vit le Ciel ouvert, et quelque chose qui en
escendoit, en forme d'une nappe suspendue par
es quatre coins, et qui s'abaissoit du Ciel jusqu'à
erre, et il y avoit dans cette nappe de toutes
ortes d'animaux à quatre pieds, de reptiles de
a terre et d'oiseaux du Ciel. En même temps
ıne voix lui dit: levez-vous, Pierre, tuez, et
mangez. Selon les Interpretes, cette espece de
nappe représentoit l'Eglise, et les quatre coins
de la nappe figuroient les quatre parties du monde

et les différentes nations qui devoient embrasser le Christianisme et composer l'Eglise, sans distinction de Juif et de Gentil. La réponse de saint Pierre fait assez voir que tous ces animaux étoient immondes, c'est-à-dire, de ceux dont la loi de Moyse défendoit de manger. La comparaison que Dieu vouloit faire sentir à Pierre, de ces animaux avec les infideles qui passoient pour impurs et pour immondes, confirme cette application. Je n'ai garde, Seigneur, répond le saint Apôtre, de rien manger de ce qui est immonde et impur. N'appellez plus impur et immonde, repart la voix, ce que Dieu a purifié. Il eut cette vision jusqu'à trois fois, après quoi la nappe ayant été retirée au Ciel, elle disparut. Saint Pierre, revenu de son extase, ne savoit encore ce que vouloit dire ce qu'il avoit vu, lorsque les gens de Corneille arrivèrent. Alors le Saint-Esprit lui dit intérieurement : descendez, voilà trois hommes qui vous cherchent, et quoiqu'ils soient étrangers, allez-vous-en avec eux sans balancer, car c'est moi qui les ai envoyés; joignez-vous à eux sans crainte. Ayant su d'eux ce qui étoit arrivé à Corneille, il comprit aisément ce que signifioit sa vision, et dès le lendemain ils partent pour Césarée. Cependant Corneille qui les attendoit, avoit assemblé chez lui ses parens et ses amis, voulant, par un zele déjà chrétien, qu'ils eussent part à la grace que le Seigneur vouloit lui faire. Comme Pierre entroit, Corneille vint au devant lui, et se jetant à ses pieds, dit l'Ecriture, il l'adora : *Et procidens ad pedes ejus, adoravit.* Le mot *adorer* n'est mis ici, non plus que dans d'autres endroits de l'Ecriture, que pour marquer la posture humiliée du Centurion, et son profond respect pour saint Pierre. L'assemblée étoit nombreuse. Après les saluts ordinaires : vous savez, leur dit l'Apôtre, que c'est une chose abominable pour un Juif

aire société avec un étranger, et d'avoir avec aucun commerce; mais Dieu m'a fait voir s une vision qu'on ne doit traiter aucun ıme de profane et d'étranger pour le Ciel. t pourquoi dès qu'on m'a appellé, je suis ı sans hésiter. Dites-moi, je vous prie, pour l sujet vous m'avez fait venir? Il y a quatre s, lui dit alors Corneille, qu'à l'heure qu'il, étant en prieres dans ma maison, une per-ıe dont l'habit étoit d'une blancheur éclatante, ıt tout à coup devant moi, et me dit que prieres avoient été exaucées, et que mes ônes n'avoient pas été oubliées devant Dieu, que j'eusse à vous envoyer chercher pour ıstruire. Or, nous voici tous maintenant devant , prêts à entendre tout ce que le Seigneur a ordonné de nous dire. Selon le texte c, il semble que Corneille avoit jeûné et pendant quatre jours, lorsque Dieu lui cette grace. Alors Pierre prenant la parole: vérité, leur dit-il, je suis convaincu que u ne fait point acception des personnes; mais n quelque nation que ce soit, celui qui le nt et qui fait des œuvres de justice, lui est able : *Sed in omni gente, qui timet eum, et atur justitiam, acceptus est illi.*

Dieu a envoyé publié sa parole, continua-t-il, enfans d'Israël, annonçant la réconciliation ı paix par Jesus-Christ; c'est lui qui est le neur de tous : *Hic est omnium Dominus.* Saint re commence à annoncer Jesus-Christ à Cor-le, et il le lui annonce d'abord comme Dieu : *est omnium Dominus*, au lieu que dans ses ours aux Juifs il l'avoit seulement annoncé me le Messie et le libérateur d'Israël. La dont saint Pierre parle, c'est cette abondance bénédictions, cette heureuse félicité, qui est ruit de la mort et de la Résurrection de ıs-Christ, que les Anges avoient annoncée

à sa naissance. Vous savez, mes Frères, ajouta-t-il, que cette parole a été publiée par toute la Judée; car elle a commencé par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché : *Post baptismum quod prædicavit Joannes.* Saint Pierre veut seulement marquer ici que saint Jean, en qualité de Précurseur, avoit paru et avoit annoncé Jesus-Christ, selon la prédiction des Prophetes, avant que le Sauveur parût lui-même. Vous savez comme Dieu a donné l'onction de l'Esprit-Saint, et de sa vertu à Jesus de Nazareth, qui par-tout où il a passé a fait du bien et a guéri tous ceux qui étoient sous l'oppression du démon, parce que Dieu étoit avec lui. On remarque que parmi tant de miracles que le Sauveur a opérés pendant sa vie mortelle, nous ne lisons pas qu'il en ait jamais fait pour punir ses ennemis et pour se faire craindre; c'étoit toujours sa bonté qui mettoit en œuvre sa puissance pour le soulagement des malheureux; la compassion et la bonté ont toujours fait son caractere. Un sage du Paganisme dispensoit de faire du bien aux jeunes gens et aux vieillards; à ceux-là, parce qu'ils ne peuvent encore en témoigner leur reconnoissance; à ceux-ci, parce qu'ils l'ont trop tôt oublié. Que l'esprit de Jesus-Christ est différent de cette morale intéressée! On donnoit dans l'ancienne loi l'onction de l'huile aux Rois, aux Prêtres et aux Prophetes. Jesus-Christ avoit reçu l'onction de la divinité même, qui habitoit en lui dans toute sa plénitude, et qui étant unie personnellement avec son humanité, le consacroit d'une maniere toute divine. C'est cette union qui distinguoit de toute autre la Royauté, le Sacerdoce et la Mission de Jesus-Christ; c'est elle qui fait que Jesus-Christ est véritablement Dieu, Fils de Dieu, Messie, Sauveur et Rédempteur du genre humain. L'onction de l'Esprit-Saint, dont parle ici saint Pierre, marque principalement

ualité de Messie ou de Roi du Ciel et de
erre, que le Pere a communiquée au Fils :
*tus Domini super me*, dit Isaïe, *eò quòd*
*rit me Dominus.*
ous aurez sans doute ouï parler des grandes
veilles que Jesus-Christ a opérées dans toute
Judée, aussi étoit-il revêtu de la force
e la toute-puissance de Dieu : *Vos scitis quod*
*um est Verbum per universam Judæam.* Comme
du Ciel et de la Terre, et comme Messie,
voit reçu l'onction divine du Saint-Esprit.
occupation, durant trois ans, a été de par-
rir les Bourgs, les Villages et les Villes,
r leur annoncer le Royaume de Dieu, faisant
bien à tout le monde, laissant par-tout où
assoit, des marques de sa bonté et de son
voir : *Qui pertransiit benefaciendo, et sanando*
*es.* Nous avons vu de nos yeux les merveilles
tantes qu'il a opérées dans tous les pays des
fs, et singulierement dans Jérusalem, et ce-
dant, par la plus noire et la plus criante
ratitude, contre toute justice et tous sentimens
religion, ils l'ont fait mourir sur une croix
nme un scélérat, lui qui étoit l'innocence
me : *Quem occiderunt suspendentes in ligno;*
is Dieu l'a ressuscité trois jours après, et il
voulu qu'étant sorti du tombeau vivant et glo-
ux, il se fît voir, non à tout le peuple, parce
il veut sauver les hommes par la foi, mais
nous qu'il a choisis et destinés avant tous les
cles pour publier, comme de fideles témoins,
qu'il a fait pour le salut de tout le genre
main; à nous, dis-je, qui avons bu et mangé
ec lui depuis sa résurrection; à nous à qui
a commandé de prêcher au peuple et de faire
voir à toute la terre que c'est lui que Dieu a
abli le Juge souverain des vivans et des morts,
c'est, mes Freres, ce que nous faisons. Nous
déclarons hautement avec les Prophetes qui

en ont parlé avant nous, et qui témoignent tous d'une voix que c'est en son nom et par ses mérites, que tous ceux qui croient en lui obtiendront la rémission de leurs offenses. Saint Pierre parloit encore, quand le Saint-Esprit descendit visiblement sur tous ceux qui l'écoutoient, apparemment sous la forme de langues de feu, à peu près comme il avoit fait sur les Apôtres le jour de la Pentecôte. Cette merveille surprit ceux des Juifs qui avoient accompagné le saint Apôtre; ils ne pouvoient concevoir comment la grace du Saint-Esprit s'étoit répandue sur les Gentils; et ce qui augmentoit leur étonnement, c'est qu'ils les entendoient bénir le Seigneur en diverses langues. Mais l'homme de Dieu, qui avoit un cœur de pere pour tous les peuples dont il devoit être le Pasteur universel, leur dit : qu'est-ce qui empêche qu'on ne donne le Baptême à ces gens-ci, qui ont reçu le Saint-Esprit aussi bien que nous? et tous furent baptisés sur l'heure même. Les Juifs, même convertis, ne pouvoient se persuader que la grace de l'Evangile dût être communiquée aux Gentils : il fallut aussi un grand miracle, dit saint Chrysostome, pour les convertir sur cet article. Dieu fit voir par-là qu'il est le maître de ses dons; et en faisant ainsi descendre le Saint-Esprit sur les Gentils, avant même qu'ils eussent été baptisés, il apprenoit à saint Pierre et aux autres Juifs, qu'on ne pouvoit plus exclure personne de la grace du Baptême. C'est ce que cet Apôtre comprit parfaitement, quand il dit : peut-on refuser l'eau du Baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit aussi bien que nous? *Numquid aquam quis prohibere potest, ut non baptizentur hi qui Spiritum Sanctum acceperunt sicut et nos.*

L'Evangile raconte l'apparition du Sauveur aux deux Disciples qui alloient au Village d'Emmaüs le jour même de sa résurrection.

Quelque incontestable, quelque évident que

e témoignage des Apôtres et des saintes
ies à qui Jesus-Christ ressuscité avoit apparu,
des Disciples à qui le Sauveur ne s'étoit
encore fait voir, ne pouvoient croire qu'il
essuscité, et traitoient ces saintes femmes
isionnaires. De ce nombre étoient les deux
iples qui alloient sur le soir même dans le
ge d'Emmaüs, éloigné de Jérusalem d'envi-
rois lieues; un des deux s'appelloit Cléophas,
gnore le nom de l'autre. Ils s'entretenoient
hemin de tout ce qui venoit d'arriver en
rsonne de leur bon Maître. Ils ne pouvoient
er qu'il ne fût envoyé de Dieu, ayant été
mêmes les témoins de la sainteté de sa vie
ses miracles; mais l'ignominie de sa mort
un mystere pour eux, qu'ils ne comprenoient
t, et ils n'ajoutoient point foi à tout ce qu'on
t de sa résurrection, traitant de songes et
aines imaginations les apparitions publiées.
lis qu'ils s'entretenoient ensemble d'un si triste
, ils virent venir derriere eux un homme
les joignit bientôt: c'étoit Jesus lui-même;
ils ne le reconnurent point, car *ils avoient
eux comme bandés*, dit l'Evangile, c'est-à-
, que le Sauveur empêchoit que son Corps
t sur les yeux des deux Disciples l'impression
eût dû faire naturellement, soit que Jesus-
st parût en effet sous une figure étrangere,
qu'il n'y eût de changement que dans les
des deux voyageurs. Après s'être salués à
inaire, Jesus leur demanda quel étoit le
de leur entretien, et d'où venoit la tristesse
paroissoit sur leur visage. Quoi! répondit
phas, seriez-vous le seul étranger parmi
ceux qui se sont trouvés à Jérusalem pour
ête de Pâque, qui ne sachiez pas ce qui s'y
passé ces jours-ci? Et que s'y est-il passé
traordinaire, repart le Sauveur? Il est surpre-
, répliqua Cléophas, que vous l'ignoriez.

Ce qui est arrivé à ce grand homme, Jesus de Nazareth, qui n'eut jamais son semblable, ce Prophete si puissant en œuvres et en paroles, et devant Dieu, et devant tout le peuple. Nous nous entretenions de la maniere indigne et tout à fait injuste dont il a été traité par nos Prêtres, par nos Pontifes et par nos premiers Magistrats, qui, par une jalousie maligne qui n'eut jamais d'exemple, l'ayant livré à Pilate, l'ont fait condamner injustement à mourir sur une croix, Pilate lui-même ayant reconnu et publié son innocence. Ce qui met le comble à notre affliction, c'est que nous le regardions comme le Rédempteur de notre peuple, et nous espérions qu'il nous rétabliroit dans notre premiere liberté; mais nous nous voyons maintenant frustrés de notre espérance; car il est mort, et il n'y a presque plus d'espérance qu'il doive ressusciter. A la vérité, il nous avoit bien prédit sa mort, et tout ce qui lui est arrivé; mais il nous avoit aussi assuré que trois jours après sa mort il sortiroit vivant du tombeau, et voilà le troisieme jour presque passé, sans que nous voyions l'accomplissement de sa promesse. Il y a eu à la vérité, ajouterent-ils, quelques bonnes femmes, du nombre de celles qui le suivoient, et qui croyoient en lui comme nous, qui nous ont fort étonnés; car étant parties de grand matin pour aller à son sépulcre, elles n'y ont point trouvé le Corps; elles nous ont même rapporté que des Anges leur ont apparu, qui disoient qu'il étoit ressuscité, et que nous le verrions plein de vie en Galilée. Quelques-uns même d'entre nous sont allés au sépulcre, et ils ont trouvé que les femmes avoient dit vrai, et que le Corps n'y étoit plus; mais qui croiroit, sur de si foibles témoignages, une si grande merveille?

Quand on n'a qu'une foi foible, on ne sauroit avoir une espérance vive; l'espérance chancelle

ours avec la foi. *Nous espérions*, disent-ils, t-à-dire qu'ils n'esperent guere plus. Ces pas font assez voir quelle étoit l'idée et la osition d'esprit de ces Disciples; ils n'entennt la rédemption d'Israël que d'une délivrance a servitude corporelle; ils s'attendoient que Messie devoit les affranchir du joug des nains, et rétablir leur ancien Gouvernement. fait de religion, les seules lumieres de l'esprit ıain, sans celles de la foi, égarent.

.e Sauveur eut pitié de la foi mourante de ces x Disciples chancelans. Que vous êtes aveugles, ; peu sensés en matiere de religion, leur dit-il, jue vous comprenez peu tout ce que les Protes ont dit du Messie! *Nonne hæc oportuit Christum, et ita intrare in gloriam suam:* falloit-il pas, ajouta-t-il, que le Christ, c'estre le Messie, souffrît de la sorte, et entrât ; sa gloire par cette voie des souffrances et des iliations?

es Disciples avoient de la peine à concilier probre et l'infamie de la croix où ils avoient expirer Jesus-Christ, avec la résurrection et le ıe glorieux du Messie. Le Sauveur leur fait , que puisque sa mort n'avoit pas été plus rement prédite par les Prophetes que sa réection glorieuse, ayant vu l'accomplissement Prophéties de sa mort, ils ne devoient point ter que ce qui avoit été prédit de sa résurrecne s'accomplît aussi: et pour les en concre, le Sauveur eut la bonté de leur rapporter même tout ce que les Patriarches de l'ancienne , tout ce que Moyse et les Prophetes avoient lit du Messie, et le leur expliquant, il leur oir que tout cela s'étoit accompli dans la Vie, ; la Passion, dans la Mort et dans la Résurrecde ce Jesus de Nazareth, qui faisoit le sujet eur entretien.

ependant, ils se trouverent près du Village

où ils alloient; alors le Sauveur fit semblant de vouloir passer outre ; mais les deux Disciples le retinrent comme par force, en le priant de vouloir bien s'arrêter au Village avec eux, parce qu'il se faisoit tard : c'étoit ce que le Sauveur souhaitoit. Quelque dessein que Dieu ait quelquefois de nous faire de plus grandes graces, il veut cependant qu'on l'en prie ; la priere est ordinairement une condition à ses bienfaits. Le Sauveur ne se fit pas beaucoup prier ; il entra avec eux dans la maison qu'on assure avoir été la maison de Cléophas, et s'étant mis à table avec eux, il prit d'abord un de leurs pains sans levain, n'étant pas permis aux Juifs d'en manger d'autres durant les sept jours que duroit la fête de Pâque, et l'ayant béni, c'est-à-dire, disent les saints Peres et les Interpretes, l'ayant consacré en son Corps, tout comme il avoit fait dans l'institution de l'Eucharistie en la derniere Cene, il le rompit et le leur présenta. Saint Jérôme dit que le Sauveur consacra la maison de Cléophas en une Eglise, en y célébrant la divine Eucharistie dans la fraction du pain : *Infractione panis cognitus Dominus, Cleophæ domum in Ecclesiam dedicavit.*

A ce moment leurs yeux s'ouvrirent, c'est-à-dire qu'ils connurent alors à l'air, aux traits du visage, à sa voix, que celui qui leur parloit étoit véritablement Jesus-Christ lui-même ; mais il disparut aussi-tôt de devant leurs yeux, en se rendant tout à coup invisible. Si leur joie fut sensible, leur regret ne fut pas moins vif. Ils se reprochoient leur aveuglement : est-il possible, se disoient-ils entr'eux, que nous nous soyions entretenus si long-temps avec lui sans le connoître ? Les lumieres dont il éclairoit notre esprit, en nous expliquant le vrai sens de l'Ecriture, et ce feu extraordinaire dont notre cœur étoit embrasé tandis qu'il nous entretenoit, ne nous

›ient-ils pas que c'étoit lui ? L'envie et l'em-
ssement d'apprendre aux Freres ce qui venoit
eur arriver, les fit partir à l'heure même pour
retourner à Jérusalem. Ils y trouverent les
›tres et les Disciples assemblés, qui leur
›nt, dès qu'ils les virent, que le Seigneur
t véritablement ressuscité, et qu'il avoit ap-
ı à Pierre : eux, de leur côté, se mirent
ıconter ce qui s'étoit passé dans leur voyage,
:omme ils avoient reconnu leur divin Maître
: fraction du pain, c'est-à-dire en leur donnant
ıcharistie. Ce divin Sacrement est toujours
source de lumieres à qui le reçoit dignement.

*raison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*EUS qui solemnitate hali, mundo remedia ılisti: populum tuum, umus, cœlesti dono 'quere : ut perfectam :atem consequi me- r, et ad vitam pro- sempiternam. Per inum, etc.*

O DIEU qui avez donné au monde, par la solemnité de la Pâque, le remede souverain de tous les maux, versez, s'il vous plaît, sur votre peuple, vos dons célestes; afin que recevant de vous la parfaite liberté, ils s'avancent toujours de plus en plus dans la vie du, qui ne doit jamais finir. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée des Actes des Apôtres.* Ch. 10.

*diebus illis : stans s in medio plebis : viri Fratres, vos quod factum est ver- per universam Ju- : incipiens enim à ‹æa, post baptismum prædicavit Joannes, ı à Nazareth : quo- unxit eum Deus u sancto, et virtute, rtransit benefacien-*

EN ces jours-là, Pierre se tenant debout au milieu de l'assemblée, dit : Mes Freres, vous avez oui parler de ce qui est arrivé dans toute la Judée, et qui a commencé par la Galilée, après le baptême que Jean a prêché. Comme Dieu a donné l'onction de l'Esprit-Saint, et de sa vertu à Jesus de Nazareth, qui par-tout où il a passé a fait du bien, et

*do, et sanando omnes oppressos à diabolo, quoniam Deus erat cum illo. Et nos testes sumus omnium, quæ fecit in regione Judæorum, et Jerusalem, quem occiderunt suspendentes in ligno. Hunc Deus suscitavit tertia die, et dedit eum manifestum fieri, non omni populo, sed testibus præordinatis à Deo, nobis, qui manducavimus et bibimus cum illo, postquam resurrexit à mortuis. Et præcepit nobis prædicare populo, et testificari, quia ipse est, qui constitutus est à Deo judex vivorum et mortuorum. Huic omnes Prophetæ testimonium perhibent, remissionem peccatorum accipere per nomen ejus omnes, qui credunt in eum.*

a guéri tous ceux qui étoient sous l'oppression du démon, parce que Dieu étoit avec lui. Et nous autres nous sommes témoins de toutes les choses qu'il a faites dans la Judée, dans Jérusalem, et que les Juifs l'ont mis à mort en le crucifiant. Dieu l'a ressuscité le troisieme jour; et il a voulu qu'il se fît voir, non à tout le peuple, mais à des hommes destinés de Dieu pour en être les témoins, à nous qui avons bu et mangé avec lui depuis sa résurrection. Il nous a commandé lui-même de prêcher au peuple, et de témoigner que c'est lui que Dieu a établi le Juge des vivans et des morts. Tous les Prophetes lui rendent ce témoignage, que tous ceux qui croient en lui, reçoivent par son nom la rémission des péchés.

*Saint Luc, après avoir écrit dans l'Evangile la vie de Jesus-Christ et de sa sainte Mere, dont on peut dire qu'il a été le confident, a voulu nous donner, dans les actes des Apôtres, l'Evangile de la résurrection du Sauveur, selon la pensée de saint Chrysostome, avec l'histoire de l'Eglise naissante.*

## RÉFLEXIONS.

*Il nous a commandé lui-même de prêcher au peuple, etc.* Que douze Pêcheurs, pauvres, grossiers, qui avoient presque vieilli dans la plus épaisse ignorance, gens d'un génie, d'un cœur rétréci, d'une ame naturellement basse et timide, sans éducation, sans ressource, sans autre art que celui de la pêche et des filets; que ces douze Pêcheurs aient pu convaincre l'Univers que Jesus

[N]azareth, qui avoit expiré sur la croix, étoit [re]ssuscité, c'est un prodige qui paroît d'abord [pres]que aussi surprenant que celui de la résurr[ecti]on : mais quand on fait réflexion que des [hom]mes qui n'avoient aucun intérêt à feindre, [n'on]t pu vouloir nous tromper, au péril certain [de l]eur vie; que des hommes si incrédules pen[dant] la vie de leur Maître, n'ont pu être trompés [aprè]s sa mort, et le croire ressuscité sans en [avoi]r les preuves les plus manifestes; enfin, que [des] hommes tels que ceux-ci, qui faisoient les [plus] grands miracles pour établir la foi de la [résu]rrection, n'ont pu en effet nous tromper, [n'a-t]-on pas sujet d'être surpris qu'il y ait eu [des] incrédules qui aient pu résister à leur témoi[gna]ge? Mais notre créance est-elle plus chré[tien]ne? et croyant Jesus-Christ véritablement [ress]uscité, en sommes-nous plus Chrétiens? [Com]me le Mystere de la résurrection renferme, [pou]r ainsi dire, ou du moins confirme tous les [autr]es, ce Mystere cru a converti tout l'Univers. [Nou]s le croyons: quel effet produit aujourd'hui dans [l'esp]rit et dans le cœur des Chrétiens la foi de ce [Mys]tere? La résurrection du Sauveur est le gage [et] doit être le modele en même temps de [la n]ôtre. Elle est le fondement de notre foi, [elle] doit être aussi celui de notre espérance, [et] l'une et l'autre doivent régler nos mœurs. [Où] se trouve aujourd'hui cette réforme? morts [au p]éché par la pénitence, qui doit être le fruit [de c]e grand jeûne que nous avons fini; une nou[vell]e vie doit être l'effet ordinaire de la fête [de] Pâque. Y a-t-il beaucoup de gens qui soient [ress]uscités? Il faut premierement savoir s'il y [en a] beaucoup qui soient morts au péché, aux [hab]itudes criminelles du péché, aux occasions [dan]gereuses et volontaires du péché; s'il y en a [bea]ucoup qui soient ressuscités à la grace : le [cha]ngement, la réforme est visible, après une

véritable résurrection. En reconnoît-on beaucoup dans les fideles après les Fêtes? Et ceux qui se sont dispensés des salutaires rigueurs de la pénitence durant le Carême, goûtent-ils à Pâque les douceurs spirituelles d'une sainte résurrection?

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.* Ch. 24.

*In illo tempore: Duo ex Discipulis Jesu ibant ipsa die in castellum, quod erat in spatio stadiorum sexaginta ab Jerusalem, nomine Emmaüs. Et ipsi loquebantur ad invicem de his omnibus quæ acciderant. Et factum est, dùm fabularentur, et secum quærerent: et ipse Jesus appropinquans ibat cum illis: oculi autem illorum tenebantur ne eum agnoscerent. Et aït ad illos: qui sunt hi sermones, quos confertis ad invicem ambulantes, et estis tristes! Et respondens unus, cui nomen Cleophas, dixit ei: Tu solus peregrinus es in Jerusalem, et non cognovisti, quæ facta sunt in illa his diebus! Quibus ille dixit: quæ! Et dixerunt: de Jesu Nazareno, qui fuit vir Propheta, potens in opere et sermone, coram Deo et omni populo: Et quomodò eum tradiderunt summi sacerdotes et principes nostri in damnationem mortis, et crucifixerunt eum. Nos autem sperabamus quia ipse*

En ce temps-là, deux des Disciples de Jesus s'en allerent à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades; ils s'entretenoient de tout ce qui venoit d'arriver. Et tandis qu'ils parloient et qu'ils raisonnoient ensemble, Jesus lui-même les joignit, et il marcha avec eux. Mais ils avoient les yeux comme bandés, en sorte qu'ils ne le reconnoissoient point. Et il leur dit: quels discours tenez-vous-là l'un avec l'autre en marchant, et d'où vient que vous êtes tristes? L'un d'eux, qui se nommoit Cléophas, lui répondit: quoi! vous êtes le seul étranger dans Jérusalem qui ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci? Et quoi, leur dit-il? Ils répondirent: ce qui regarde Jesus de Nazareth, qui étoit un Prophete puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu et devant tout le peuple, et comme les Princes des Prêtres et nos Magistrats l'ont livré pour être condamné à la mort, et l'ont crucifié. Nous espérions, nous autres, qu'il seroit le libérateur d'Israël: avec tout cela, il y a déjà trois jours que ces choses sont arri-

*e esset redempturus Is-*
*·l : et nunc super hæc*
*nia, tertia dies est ho-*
*· quod hæc facta sunt.*
*d et mulieres : quædam*
*nostris te ruerunt nos,*
*e ante lucem fuerunt*
*monumentum, et non*
*ento corpore ejus, ve-*
*unt dicentes se etiam*
*onem Angelorum vi-*
*e, qui dicunt eum*
*re, et abierunt quidam*
*nostris ad monumen-*
*: et ita invenerunt*
*t mulieres dixerunt,*
*m verò non invenerunt.*
*ipse dixit ad eos :*
*ulti, et tardi corde*
*redendum, in omnibus*
*locuti sunt Prophe-*
*Nonne hæc oportuit*
*Christum, et ita in-*
*in gloriam suam !*
*ncipiens à Moyse et*
*bus Prophetis, inter-*
*tkatur illis in omnibus*
*turis, quæ de ipso*
*: Et appropinquave-*
*castello quò ibant :*
*se se finxit longiùs*
*Et coëgerunt illum,*
*tes : mane nobiscum,*
*am advesperascit, et*
*ata est jam dies. Et*
*it eum illis. Et fac-*
*st, dùm recumberet*
*is, accepit panem,*
*edixit, ac fregit,*
*rrigebat illis. Et*
*i sunt oculi eorum,*
*gnoverunt eum : et*
*vanuit ex oculis eo-*
*Et dixerunt ad in-*
*: nonne cor nos-*
*ardens erat in nobis,*
*oqueretur in via, et*

vées. A la vérité, quelques femmes de celles qui sont avec nous, nous ont effrayés, car elles ont été avant le jour au sépulcre, et n'ayant point trouvé son Corps, elles sont venu dire qu'elles ont vu même des Anges qui disent qu'il est vivant. Quelques-uns d'entre nous sont allés au sépulcre, et ont trouvé ce qu'avoient dit les femmes, mais pour lui ils ne l'ont point trouvé. Jesus alors leur parla ainsi : gens sans raison, et de dure croyance sur tout ce qu'ont dit les Prophetes ! ne falloit-il pas que le Christ souffrît de la sorte, et entrât par-là dans sa gloire ! Ensuite se mettant à parler de Moyse et de tous les Prophetes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le regardoit. Cependant ils se trouverent près du bourg où ils alloient, et il fit semblant de passer outre. Mais ils le retinrent comme par force, en disant : demeurez avec nous, car il se fait tard, et déjà le jour baisse : de sorte que Jesus entra avec eux. Etant avec eux à table, il prit le pain, il le bénit, et l'ayant rompu, il le leur présenta. Leurs yeux alors s'ouvrirent, et ils le reconnurent : mais il disparut de devant leurs yeux ; sur quoi ils se dirent l'un à l'autre : ne nous sentions nous pas le cœur embrasé lorsqu'il nous parloit en chemin, et qu'il nous expliquoit les Ecritures ! Partant à l'heure même, ils retournerent à Jérusalem, et ils trouverent les ouze Apôtres, et ceux qui étoient des

*aperiret nobis Scripturas! Et surgentes eàdem horâ regressi sunt in Jerusalem : et invenerunt congregatos undecim, et eos qui cum illis erant, dicentes: quòd surrexit Dominus verè, et apparuit Simoni. Et ipsi narrabant quæ gesta erant in via : et quomodo cognoverunt eum in fractione panis.*

leurs, tous ensemble, qui disoient : le Seigneur est véritablement ressuscité, et il a apparu à Simon ; eux, de leur côté, raconterent ce qui s'étoit passé dans leur voyage, et comme ils l'avoient reconnu à la fraction du pain.

---

## MÉDITATION.

### *De la résurrection spirituelle.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la résurrection corporelle de Jesus-Christ doit être le modele de la résurrection spirituelle de tous les fideles. Considérons les principales circonstances de la résurrection du Sauveur, et faisons-en l'application à celles qui doivent accompagner notre résurrection spirituelle. 1.° Jesus-Christ étoit mort véritablement sur la croix; et afin que la vérité de cette mort fût plus visible et incontestable, il avoit voulu que son Corps adorable, toujours uni à la Divinité, restât enseveli trois jours dans le tombeau, avant que de lui donner, par sa résurrection, une nouvelle vie. Telle doit être notre mort spirituelle avant notre résurrection à la grace. Il faut être véritablement mort au péché, et mort sur la croix, c'est-à-dire par une véritable et sincère pénitence. Bien des gens semblent dans ces fêtes être morts au péché ; mais ce n'est qu'une mort apparente, puisque l'affection et l'attachement secret au péché subsistent toujours, quoiqu'imperceptiblement, dans le fond du cœur ; aussi la résurrection de ces pécheurs n'est qu'une résurrection apparente. La vérité de la résurrec-

tion dépend de la vérité de la mort, et de là vient qu'il y a si peu de véritables conversions, quoiqu'il y ait tant de conversions apparentes. Comment peut-on ressusciter si l'on n'est pas mort? Et de là si peu de véritables conversions, si peu de réformations des mœurs, quoiqu'il y ait tant de confessions, tant de communions dans la quinzaine de Pâque. Peu de gens, pour peu qu'on ait de religion, qu'on n'ait envie de resssusciter en ce saint temps avec Jesus-Christ; on se confesse, on communie, on se flatte d'être ressuscité; la joie répandue sur le visage de ces Chrétiens, semble annoncer leur résurrection à la grace; mais si la véritable contrition a manqué dans ces confessions, si l'habitude au péché n'a été que suspendue, si ces malheureux liens qui lient le pécheur n'ont été que relâchés sans être rompus, le vieil homme n'a été que mortifié tout au plus sans être mort. On se flattoit qu'il étoit mort sans avoir été crucifié; fausse résurrection à cause de la fausse pénitence. La joie que la plupart de ces pécheurs ressentent dans ces saintes fêtes, n'est pas une joie spirituelle; on se réjouit alors tout au plus de ce que le Carême est passé. Mon Dieu! que d'illusions même dans nos prétendues dévotions et dans notre pénitence! Voulons-nous ressusciter véritablement à la grace, mourons auparavant véritablement au péché?

## SECOND POINT.

Considérez que Jesus-Christ, en ressuscitant, reprend à la vérité le même Corps qu'il avoit quand il est mort; mais quelles qualités glorieuses ne lui communique-t-il point en lui donnant une nouvelle vie? seconde circonstance de la résurrection du Sauveur; et voilà ce qui doit arriver dans notre résurrection spirituelle. On ne demande

pas qu'on change de condition et d'état en se convertissant et en reprenant une vie toute nouvelle, si l'état et la condition où nous sommes n'a rien d'incompatible avec le salut; car alors le changement d'état est indispensable : mais ce que la véritable résurrection spirituelle demande, c'est que cet état, cette condition où Dieu nous a mis, soient sanctifiés par les qualités dont la résurrection du Sauveur est le modele. Agilité, clarté, impassibilité, immortalité, voilà quelles furent les qualités glorieuses que Jesus-Christ communiqua à son saint Corps dans sa résurrection. Cette pesanteur qu'on sent, ces difficultés qu'on a, cette tiédeur, cette langueur, cette dévotion morne, inquiete et chagrine, qu'on expérimente après cette prétendue conversion, tout cela prouve bien que ce n'est ici qu'une conversion, qu'une résurrection prétendue. Une ame véritablement ressuscitée, expérimente tout le contraire. On sent à la vérité les difficultés qui se rencontrent d'abord dans le nouveau chemin de la vertu, mais on sent un nouveau courage, une nouvelle résolution qui est prête à tout dévorer dans les voies de Dieu et dans le cours d'une vie vraiment chrétienne. On trouve quelques difficultés à surmonter, mais ce n'est que par rapport aux sens et à l'amour-propre, et on sent en même temps un courage que la grace inspire, et qui fait trouver de la douceur dans ces difficultés. La joie, aussi bien que la résurrection, est toute spirituelle. On a un nouveau goût pour tout ce que Dieu demande de nous, et un véritable dégoût pour tout ce qui plaît à l'esprit du monde. On pense, on juge tout autrement qu'on ne faisoit, des joies et des maximes mondaines. On trouve une douceur, une joie à faire son devoir de Chrétien, et une satisfaction, une paix au dessus de toute pensée dans les exercices de piété et de religion. 3.° Jesus-Christ étant

ressuscité, son Corps adorable ne se trouve plus dans le tombeau : *Surrexit, non est hic.* De quoi vous avisez-vous de venir chercher votre Maître dans le tombeau, disent les Anges ? il est ressuscité, il n'est plus ici. Voilà ce qu'on doit dire après ces Fêtes, d'une personne spirituellement ressuscitée. A quoi pensez-vous de venir chercher cet homme dans ces assemblées mondaines, cette femme dans ces académies de plaisir et de jeu, ces amis dans les spectacles profanes, dans ces lieux de débauches, qu'on doit regarder comme les tombeaux de tant de gens ? *Surrexit ;* il est véritablement ressuscité : *Non est hic :* il ne sauroit plus être ici. 4.° Enfin Jesus-Christ est ressuscité, il ne meurt plus ; la mort n'a plus de pouvoir sur lui : *Jam non moritur.* Voilà l'effet de la véritable résurrection spirituelle et la marque la plus sûre d'une véritable conversion. Persévérer dans la grace et dans la pratique de la piété, vivre désormais d'une vie vraiment chrétienne, effet et preuve certaine d'une véritable résurrection.

Faites, Seigneur, par votre miséricorde, que j'expérimente la même chose, et que toutes ces consolantes circonstances accompagnent désormais ma résurrection ; c'est ce que j'attends avec confiance de votre infinie bonté et de votre grace toute-puissante.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum, nec dimittam.* Cant. 3.

J'ai enfin trouvé celui que mon ame aime avec tendresse ; je le possede, je ne le perdrai plus.

*Quis nos separabit à charitate Christi !* Rom. 8.

Qui nous séparera jamais de l'amour de Jesus-Christ ?

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La joie est inséparable de la résurrection spirituelle. La paix du cœur, la joie d'une bonne conscience, l'amour que sent pour Jesus-Christ une ame spirituellement ressuscitée, la douce confiance qu'elle a en sa miséricorde, tout cela fait goûter dès cette vie un avant-goût des joies du Ciel. N'oubliez rien pour en faire l'heureuse expérience; et pour cela faites que toutes ces circonstances de la véritable résurrection que vous venez de méditer, accompagnent votre résurrection spirituelle. Ne vous contentez pas d'être mort au péché par votre sincere pénitence, mourez-y de nouveau tous les jours par une nouvelle et toujours plus sincere contrition.

2.° La résurrection donne une vie toute nouvelle; faites par toute votre conduite qu'il paroisse que vous avez même oublié l'ancienne. Ne vous trouvez plus dans ces lieux profanes et mondains, qui sont d'ordinaire les tombeaux de l'innocence. Que le lieu saint, les Eglises, les maisons des pauvres, prisons, hôpitaux, que les lieux où s'exerce la charité, soient les lieux où il faille vous aller chercher et où on vous trouve. Enfin, que la joie spirituelle, mère de la douceur, de l'affabilité, de la compassion, soit un des traits des mieux marqués de votre véritable portrait.

---

# LA TROISIEME FÊTE DE PAQUE.

La solemnité de ce troisieme jour n'est que la continuation de celle du premier, puisque ce n'est que la même célébration, le même Mystere, la même Fête. L'Introït de la Messe d'hier nous

annonçoit le droit que nous avoit acquis le Sauveur par sa résurrection, sur la terre promise, inondée de lait et de miel, c'est-à-dire, sur la céleste Jérusalem, doux séjour des bienheureux, à présent notre céleste Patrie. L'Introït de la Messe d'aujourd'hui nous découvre les principaux avantages de ce riche héritage que Jesus-Christ nous a mérité : *Aquâ sapientiæ potavit eos : Alleluia.* Le Seigneur leur a donné à boire l'eau de la Sagesse : cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Devenus les enfans adoptifs du Pere céleste, ils ne seront plus contraints, comme des esclaves, de se creuser des citernes où ils ne trouvoient qu'une eau boueuse incapable de les désaltérer ; ils trouveront désormais dans la maison du Pere de famille, c'est-à-dire dans l'Eglise, une source d'eau vive qui éclairera leur esprit et leur donnera l'intelligence des plus sublimes vérités et le don de la sagesse, qui leur apprendra la voie du Ciel et les empêchera de s'égarer. Bénissons le Seigneur d'une si grande miséricorde. *Firmabitur in illis, et non flectetur, alleluia :* Ce don de la sagesse ne sera point passager, il sera permanent dans les enfans de Dieu ; cette source d'eau vive ne tarira point dans l'Eglise. Les plus cruelles persécutions, les décombres, pour ainsi parler, de tant de millions de corps de Martyrs, n'ont pas pu lui faire prendre un autre cours. La source d'eau vive, cette eau salutaire de la sagesse, ne sauroit se trouver dans les Sectes ; elle ne se trouve et ne peut se trouver que dans la véritable Eglise ; il n'y a que les enfans de cette Eglise qui en soient abreuvés : *Firmabitur in illis, et non flectetur :* Bénissons-en éternellement le Seigneur : *Et exaltabit eos in æternum, alleluia, alleluia.* Le monde, dont la prétendue sagesse n'est que folie, n'aura que du mépris pour les enfans de Dieu, qui sont véritablement les enfans de lumiere ; mais

la sagesse pure, sainte et véritable dont ils ont trouvé la source, les comblera de gloire éternellement. Ne cessons de rendre des actions de graces à Dieu pour un si signalé bienfait, et chantons avec une sainte alégresse ses louanges. *Confitemini Domino : et invocate nomen ejus, annuntiate inter gentes opera ejus* · Chantez les louanges du Seigneur, invoquez son Nom, faites connoître la grandeur de ses œuvres à tous les peuples de la terre. L'Eglise ne peut contenir sa joie dans tout le temps Pascal, aussi n'a-t-elle en bouche que des Cantiques d'alégresse, d'actions de graces; et sa reconnoissance pour le bienfait de la Rédemption, la porte à vouloir inspirer ces mêmes sentimens à tous les peuples de la terre : *Annuntiate inter gentes opera ejus.*

Dans l'Epître de la Messe de ce jour, on voit S. Paul prêchant aux Juifs d'Antioche de Pisidie, rejeter le crime commis en la personne de Jesus-Christ, sur les Juifs de Jerusalem, qui, ne connoissant point Jesus, et ne voulant point le connoître pour ce qu'il étoit, et n'entendant point les paroles des Prophetes qui se lisoient chaque jour du Sabbat, les avoient accomplies en le persécutant jusqu'à le faire mourir sur la croix; mais que le troisieme jour, ce Jesus crucifié par les Juifs, étoit ressuscité, s'étoit fait voir à un grand nombre de freres qui étoient pleins de vie, et qui rendoient témoignage de cette vérité.

La ville d'Antioche, capitale de la Syrie, ayant reçu la foi de Jesus-Christ par la prédication des Apôtres, voyoit croître tous les jours le nombre des Fideles, et ce fut dans cette Eglise florissante qu'ils prirent la premiere fois, vers l'an 43 de Jesus-Christ, le nom de *Chrétiens.* Il y avoit dans cette Eglise plusieurs Prophetes et Docteurs, parmi lesquels étoit aul; qui prit bientôt après le nom de Paul,

et Barnabé. Le Saint-Esprit ayant choisi saint Paul et saint Barnabé pour aller prêcher aux Gentils, les deux Apôtres partirent sans délai, et la premiere ville où ils s'arrêterent, fut Séleucie, ville maritime de Syrie, peu distante d'Antioche; de là ils passerent en l'île de Chypre, prêchant par-tout avec beaucoup de succès, et faisant par-tout beaucoup de miracles. Saint Paul et saint Barnabé étant partis de Paphos, s'embarquerent avec plusieurs Fideles qui s'étoient attachés à eux. Ils gagnerent Perge, ville de Pamphylie, et passant outre, ils arriverent à Antioche de Pisidie, où il y avoit un grand nombre de Juifs établis, qui y faisoient un grand commerce. Il y avoit dans l'Asie plusieurs villes d'Antioche; on en compte jusqu'à douze: celle-ci étoit en Pisidie, province de l'Asie mineure, ayant la Phrygie au Nord, et la Pamphylie au Midi. Il y avoit dans la ville une Synagogue célebre; les deux Apôtres ne manquerent pas de s'y rendre le jour du Sabbat. Y étant entrés, ils prirent place, et s'étant assis, ils entendirent la lecture. C'étoit la coutume des Juifs de lire tous les Samedis, dans leurs Synagogues, un chapitre de la Loi, et d'y ajouter la lecture de quelque endroit des Prophetes; ensuite celui qui présidoit à l'assemblée, invitoit quelqu'un, et sur-tout les étrangers, à faire une instruction au peuple sur ce qui venoit d'être lu. Après la lecture ordinaire, celui qui présidoit envoya aux deux Apôtres, que s'ils avoient quelques mots de consolation à dire au peuple, on les entendroit avec plaisir. Alors saint Paul se leva, et marquant de la main qu'on fît silence: *manu silentium indicens*, leur fit ce discours, qui est contenu dans cette Epître:

*Viri fratres, filii generis Abraham et qui in vobis timent Deum:* c'est à vous, mes freres, enfans de la race d'Abraham, et à vous qui

craignez Dieu, ( ces paroles s'adressoient aux Prosélytes et aux Gentils qui croyoient au vrai Dieu, et qui se trouvoient le Samedi dans les Synagogues pour s'instruire et pour entendre parler de la Loi ) c'est à vous à qui j'adresse ma parole. Vous savez que Dieu a toujours été le Protecteur particulier de notre Nation, qu'il a choisi et aimé nos Peres, jusqu'à leur donner la préférence sur tous les autres peuples du monde. Vous n'ignorez pas toutes les merveilles qu'il a faites en faveur de ce peuple choisi. Que de prodiges pour les tirer de la servitude d'Egypte! avec quelle bonté supporta-t-il leur conduite dans le désert l'espace de quarante ans! Que de victoires remportées, que d'ennemis vaincus pour les mettre en possession de la terre promise! Quelle protection mieux marquée que sous le gouvernement des Juges pendant près de quatre cent cinquante ans! mais quelle bonté sous le regne des Rois, et sur-tout sous celui de David, ce Roi selon son cœur! C'est de sa race que Dieu, selon sa promesse, a fait naître pour Israël un Sauveur, qui est Jesus, dont Jean-Baptiste a annoncé la venue; cet admirable Précurseur du Messie, promis depuis tant de siecles, n'a rien oublié pour faire connoître ce divin Sauveur qu'il annonçoit. Vous ne me connoissez pas, disoit-il aux Juifs qui alloient en foule dans le désert pour l'entendre; vous me prenez pour le Messie, je ne le suis point; c'est celui qui va paroître après moi, dont je ne suis pas digne de délier les souliers. Il parloit non-seulement à ses auditeurs, mais encore à vous, mes chers Freres, dignes enfans d'Abraham; c'est à vous, autant qu'à eux, qu'il adressoit cette parole de salut: aussi est-ce à vous que la parole éternelle, le Verbe divin a été envoyé: *Vobis verbum salutis hujus missum est.* Il s'étoit déjà assez manifesté par ses Prophetes, dont vous lisez les prédictions tous les

jours de Sabbat dans vos Synagogues. Enfin, on l'a vu, on l'a entendu lui-même, et les miracles éclatans qu'il a faits, démontroient assez ce qu'il étoit; mais quoiqu'il fût venu dans son propre héritage, il n'a point été reçu par les siens. Le peuple de Jérusalem, et ceux qui en étoient les Chefs, n'ont pas voulu le reconnoître pour le Messie, et ils ont accompli, même en le condamnant, les paroles des Prophetes qui se lisent tous les jours de Sabbat; et par une impiété, une injustice qui n'a jamais eu de semblable, sans rien trouver en lui qui méritât la mort, ils demanderent à Pilate de le faire mourir. Ils ont par-là exécuté entierement, sans le savoir, tout ce qui avoit été prédit de lui dans les Livres des Prophetes; et en le rassasiant d'opprobres, et en le faisant expirer sur la croix, ils ont aussi, sans le vouloir, servi en quelque façon à sa gloire; car ayant été mis dans le tombeau, Dieu l'a ressuscité dès le troisieme jour, et sa mort a été et notre salut et son triomphe. Cette nouvelle est incontestable, elle a autant de témoins qu'il avoit de Disciples. Tous ceux qui étoient venus avec lui de Galilée à Jérusalem, l'ont vu plusieurs fois depuis sa résurrection, et ils en rendent encore à présent un témoignage public et irréprochable. Ce Mystere a été la consommation du grand ouvrage de la rédemption des hommes, qui fut autrefois promise à nos Peres, et que nous vous annonçons aujourd'hui. La promesse est accomplie par la résurrection de Jesus-Christ, laquelle est un gage et une assurance de la nôtre. La résurrection du Sauveur est l'accomplissement et comme l'abrégé des promesses. C'est en effet la preuve des autres Mysteres, le fondement des vérités que nous croyons, le gage et comme les arrhes des biens que nous avons droit d'attendre.

L'Evangile du jour est le récit que saint Luc

fait de l'apparition de Jesus ressuscité, à tous ses Apôtres et à ses autres Disciples ensemble, vers le commencement de la nuit, après que les voyageurs d'Emmaüs furent retournés à Jérusalem, et qu'ils eurent raconté ce qui leur étoit arrivé dans leur voyage. C'étoit la cinquieme apparition de ce premier jour de sa résurrection.

Le Sauveur avoit apparu ce jour-là à Magdelaine, à ses Compagnes, lorsqu'elles revenoient du Sépulcre, à saint Pierre, et aux deux Disciples qui étoient allés à Emmaüs; mais il ne voulut pas laisser passer le jour sans accorder à tous les Apôtres et aux Disciples assemblés, la même grace. Ceux d'Emmaüs ne faisoient que d'arriver, et ils avoient à peine raconté à toute l'assemblée leur heureuse aventure, que Jesus-Christ parut au milieu d'eux. Il étoit entré dans la salle, toutes les portes étant fermées; c'étoit le soir du Dimanche même de la résurrection: il étoit nuit, et ils étoient sur le point de se mettre à table; mais auparavant ils avoient eu le soin de bien fermer toutes les portes, de peur d'être surpris et maltraités par les Juifs. Ce fut donc en ce temps-là que le Sauveur parut tout à coup au milieu d'eux; il les salua, selon sa coutume, en leur disant: la paix soit avec vous; c'est moi, ne craignez point. Ils avoient besoin d'être rassurés, parce qu'encore que cette visite si peu attendue les réjouît et relevât leur espérance, néanmoins une si subite apparition les avoient effrayés; et la crainte les avoit si fort saisis, qu'ils s'imaginoient voir un fantôme ou un esprit revêtu, comme les Anges, d'un corps apparent ou emprunté. Le Sauveur ne l'ignoroit pas, aussi les rassura-t-il avec une bonté et une affabilité charmante. Ne craignez rien, mes enfans, leur dit-il, et ne vous abandonnez pas à toutes ces pensées qui vous troublent et qui augmentent votre frayeur: *Quid turbati estis, et cogitationes*

*ascendunt in corda vestra!* Vous ne pouvez comprendre qu'un corps puisse entrer, les portes étant fermées; et vous imaginant de ne voir en moi qu'un esprit, vous craignez d'être trompés : non, mes enfans, rassurez-vous, je suis votre Sauveur, votre bon Maître, votre Pere ; ce corps que vous voyez, n'est point un corps fantastique ou étranger, c'est le même corps qui a été cloué à la croix, voyez-en encore dans mes mains et dans mes pieds les cicatrices : ne vous en fiez pas à vos yeux, portez-y la main, touchez ce corps, et convainquez-vous que ce n'est ici ni une fascination dans vos yeux, ni un air configuré en un corps, mais que c'est ici un corps palpable, un corps réel, que c'est mon propre Corps composé de chair et d'os, ce qu'un esprit ne sauroit avoir ni contrefaire. Après quoi, relevant le bas de sa robe, il leur montra ses pieds et ses mains. Il y a tout sujet de croire que les Apôtres et les Disciples toucherent effectivement et manierent le Corps de Jesus-Christ. Le péché de saint Thomas, dit un savant Interprete, ne fut pas d'avoir cru après avoir vu, mais d'avoir refusé de croire s'il ne voyoit, et de ne s'être pas rendu au témoignage de tous les Disciples. Dans la joie qu'ils avoient, dit l'Evangile, ils ne croyoient point encore, et étoient tous étonnés. Une trop grande joie subite, suspend l'esprit et le raisonnement, et inspire même une sorte de défiance ; on ne peut se persuader qu'on possede réellement ce qu'on desire trop ; la possession subite d'un bien qu'on souhaitoit ardemment, et qu'on n'osoit presque plus espérer, fait ordinairement qu'on s'en rapporte à peine à ses propres yeux ; telle étoit la disposition des Apôtres : *Illis non credentibus præ gaudio*, c'est la trop grande joie qui les empêche de croire. Ces paroles marquent plus de joie et d'émotion dans le cœur, que de défiance et d'incrédulité dans leur esprit. La peine

qu'ont les Apôtres et les Disciples à se rendre aux preuves si visibles de la résurrection du Sauveur, a beaucoup plus servi à rendre incontestable la vérité de ce Mystere, que n'auroit pu faire une crédulité précipitée; mais le Sauveur voulant achever de les convaincre, leur demanda s'ils n'avoient point là quelque chose à manger: *Habetis hîc aliquid quod manducetur?* aussi-tôt ils lui présenterent d'un poisson rôti et un rayon de miel. Quoique dans l'état glorieux où étoit le Sauveur, il n'eût pas besoin de nourriture, il mangea véritablement pour convaincre ses Apôtres de la réalité de son Corps. *Quod manducavit*, dit saint Augustin, *potestatis fuit, non egestatis.* Qui n'admirera ici la bonté et la complaisance infinie du Sauveur envers tous ses Disciples? Non content de s'être manifesté à quelques-uns en particulier, il se fait voir à tous. Il se prête et s'accommode à leur foiblesse, il les convainc de la vérité de sa Résurrection par toutes les voies qu'ils peuvent exiger; il se montre, il leur parle, il les rassure; il répond à leurs difficultés, il résout leurs doutes, il veut qu'on s'assure par ses yeux et par ses mains de la réalité de son Corps; il boit et mange avec eux, quoiqu'il n'eût besoin ni de l'un ni de l'autre. Avons-nous la même condescendance, la même complaisance pour les foibles? Mon Dieu, quand est-ce que nous apprendrons du Sauveur à être doux et humbles de cœur comme lui!

Ce que saint Luc raconte de Jesus-Christ dans la suite de l'Evangile de ce jour, peut être regardé comme le précis des instructions que le Sauveur donna à ses Apôtres dans les entretiens qu'il eut avec eux dans la suite. Il est probable cependant que dans cette apparition, il leur en toucha quelque chose en général. Jesus-Christ voyant donc les Apôtres et les Disciples revenus de leur étonnement et se rassurer en sa présence:

si vous rappellez dans votre esprit, leur dit-il, ce que vous m'avez entendu dire lorsque j'étois avec vous avant ma mort, vous vous souviendrez que j'ai prédit tout ce qui est arrivé; qu'il falloit que tout ce qui a été écrit de moi dans la Loi de Moyse, dans les Prophéties et dans les Pseaumes, s'accomplît. Il leur ouvrit alors l'esprit, pour qu'ils entendissent les Ecritures. En effet, ce n'est pas assez que Dieu nous parle dans les Ecritures, il faut qu'il nous en donne aussi l'intelligence; c'est ce que fit alors le Sauveur en faveur de ses Apôtres et de ses Disciples; en parlant à leurs oreilles, il éclairoit leur esprit, et leur faisoit comprendre ce qu'ils n'avoient jamais pu croire ni même penser, qu'il falloit que le Christ, que le Messie souffrît tout ce qu'ils avoient vu souffrir au Sauveur: affronts, calomnies, opprobres, dérisions, flagellation cruelle; crucifiement ignominieux autant que douloureux; qu'il falloit enfin qu'il mourût sur la croix, qu'il fût mis dans le sépulcre, et qu'au troisieme jour il ressuscitât. Voilà, leur dit-il, à quelles conditions Dieu mon Pere vouloit que j'entrasse dans ma propre gloire; ce n'étoit que par mes souffrances et par ma mort que je devois être le Sauveur des hommes; et par ma glorieuse résurrection j'ai triomphé de tout l'enfer et de la mort même; et j'ai ouvert le Ciel à ces mêmes hommes à qui il étoit fermé par le péché que j'ai expié. Voilà ce que je veux que vous alliez prêcher à toutes les nations du monde, les exhortant à la pénitence, et leur promettant de ma part, et en mon nom, la rémission de leurs péchés. Le Sauveur veut que ses Apôtres prêchent à tous les hommes la rémission des péchés, mais en même temps la pénitence; car point de péchés pardonnés sans une pénitence sincere; sans pénitence, nulle rémission des péchés.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Deus, qui Ecclesiam tuam novo semper fœtu multiplicas : concede famulis tuis ; ut sacramentum vivendo teneant, quod fide perceperunt. Per Dominum, etc.*

O Dieu, qui renouvellez sans cesse votre Eglise par les nouveaux enfans que vous lui donnez, faites, s'il vous plaît, que vos serviteurs conservent, par une vie vraiment chrétienne, la grace du Baptême qu'ils ont reçue par la foi. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée du Livre des Actes des Apôtres.* Ch. 13.

*In diebus illis : Surgens Paulus, et manu silentium indicens, aït : viri fratres, filii generis Abraham, et qui in vobis timent Deum, vobis verbum salutis hujus missum est. Qui enim habitabant Jerusalem, et principes ejus, ignorantes Jesum, et voces Prophetarum, quæ per omne Sabbatum leguntur, judicantes impleverunt : et nullam causam mortis invenientes in eo, petierunt à Pilato, ut interficerent eum. Cumque consummassent omnia, quæ de eo scripta erant, deponentes eum de ligno, posuerunt eum in monumento. Deus verò suscitavit eum à mortuis tertia die : qui visus est per dies multos his, qui simul ascenderant cum eo de Galilæa in Jerusalem : qui usque nunc sunt testes ejus ad plebem. Et nos vobis annuntiamus eam,*

En ces jours-là : Paul se leva, et marquant de la main qu'on fît silence : Mes Freres, enfans de la race d'Abraham, c'est à vous et à ceux qui craignent Dieu parmi vous, que s'adresse cette parole de salut. Car ceux qui habitoient Jérusalem, et ceux qui en étoient les chefs, ne reconnoissant point Jesus, ont accompli, même en le condamnant, les Prophéties qui se lisent tous les jours de Sabbat : et sans rien trouver en lui qui méritât la mort, ils demanderent à Pilate de le faire mourir. Et après qu'ils eurent exécuté entiérement tout ce qui avoit été écrit de lui, il fut ôté de la croix et mis dans le tombeau. Mais Dieu le ressuscita le troisieme jour ; et il apparut, durant plusieurs jours, à ceux qui l'avoient suivi de Galilée à Jérusalem, lesquels, jusqu'à cette heure, rendent témoignage de lui au peuple. Nous vous annonçons donc que la promesse faite à nos

*quæ ad Patres nostros repromissio facta est : quoniam hanc Deus adimplevit filiis nostris, resuscitans Jesum Christum Dominum nostrum, etc.*

peres, Dieu l'a accomplie pour nous qui sommes leurs enfans, en ressuscitant Jesus-Christ Notre-Seigneur.

*Saint Luc nous représente dans les Actes des Apôtres, l'accomplissement de plusieurs choses que le Fils de Dieu avoit prédites : la descente du Saint-Esprit, le changement prodigieux qu'il a opéré dans l'esprit et dans le cœur des Apôtres, et en particulier le témoignage fréquent qu'ils ont donné de sa résurrection.*

## RÉFLEXIONS.

*Ceux qui habitoient Jérusalem, et ceux qui en étoient les Chefs, ne reconnoissant point Jesus, ont accompli, même en le condamnant, les paroles des Prophetes.* Les Juifs livrent Jesus à la mort, afin de le faire passer pour un séducteur ; ils ont recours aux Gentils pour rendre sa mort plus ignominieuse, et lui plus criminel aux yeux des peuples ; ils prennent les précautions les plus sûres, les plus étudiées pour empêcher que ses Disciples ne pussent l'enlever du tombeau ; ils en ferment l'entrée avec une pierre, qui seule rendoit presque impossible cet enlévement ; ils y mettent le sceau public, et mettent autour du tombeau un corps de garde. Il n'en falloit pas tant pour en éloigner une poignée de pêcheurs, qui n'osoient pas même se montrer après la mort de Jesus-Christ, bien loin de penser seulement à approcher du sépulcre. Et ce supplice même, qui est l'accomplissement des Prophéties, le fait reconnoître pour le Messie ; et toutes ces mesures, prises par un raffinement de précaution, deviennent la preuve la plus convaincante de sa résurrection ; et ces soldats si vigilans sont les premiers prédicateurs et les hérauts de son triomphe. Vains projets des hommes, ce ne sont que folie

et que foiblesse quand ils sont formés contre vous, ô mon Dieu ! Les Princes des Prêtres, les Docteurs de la loi, les Oracles du Conseil, les Chefs du peuple pouvoient-ils prendre des mesures plus justes pour empêcher, pour prévenir tout ce qui pouvait favoriser la créance de la résurrection du Sauveur ? Quelle prévoyance plus sage, quelles précautions plus efficaces contre la fourberie, contre la ruse, contre les artifices ? Mais que peut toute la prudence mondaine contre les desseins de la Providence et de la sagesse de Dieu ? Tout cela sert merveilleusement à prouver invinciblement, et à publier universellement la vérité de ce mystere. Sagesse humaine, quand cesseras-tu d'imposer ? et nous, quand cesserons-nous d'être les dupes des illusions de notre esprit et de nos foibles lumieres ? Sur quoi portent tous ces ambitieux desseins, tous ces plans vastes et pompeux de fortune ? Consultons ces rêveries profondes, ces méditations desséchantes, cette étude sombre et continuelle d'un homme qui veut s'avancer, d'une personne qui veut faire fortune. Parcourez tous les états, dans le commerce comme à la Cour, chez les grands comme parmi le peuple : sagesse humaine, propre industrie, appui des hommes, faveur, habileté ; voilà les idoles à qui on offre de l'encens, l'oracle qu'on consulte, et en qui on met toute sa confiance ; pour le Seigneur, il n'est compté pour rien. Ces gens d'affaires, embarqués sur une mer pleine d'écueils et célebre en naufrage, consultent-ils beaucoup le Seigneur avant que de s'exposer en pleine mer ! Toutes ces personnes qui se forgent tant de systêmes d'agrandissemens et de fortune, s'adressent-ils à Dieu dans toutes leurs ambitieuses entreprises ? Hélas ! on n'y pense pas, parce qu'on compte peu sur ses secours et sur sa protection. Tous les moyens humains sont mis en œuvre, on laisse aux dévots à se ménager les divins, sur lesquels ils comptent.

Que les Païens ne s'appuient que sur leur prudence, on n'en est pas surpris, ils ont pour divinité la fortune ; mais que les Chrétiens aient la même conduite, ne doit-on pas crier à l'impiété, à l'irréligion ? Et l'on s'étonne après cela de toutes les étranges révolutions qui arrivent ! étonnons-nous encore plus de celles qui n'arrivent pas ; c'est à l'autre vie que Dieu en réserve le châtiment.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.* Ch. 24.

*In illo tempore : Stetit Jesus in medio discipulorum suorum, et dicit eis : Pax vobis : ego sum, nolite timere. Conturbati verò, et conterriti, existimabant se spiritum videre. Et dixit eis : quid turbati estis, et cogitationes ascendunt in corda vestra ? Videte manus meas, et pedes, quia ego ipse sum : palpate, et videte : quia spiritus carnem, et ossa non habet, sicut me videtis habere. Et cùm hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes. Adhuc autem illis non credentibus, et mirantibus præ gaudio, dixit : habetis hìc aliquid, quod manducetur ? At illi obtulerunt ei partem piscis assi, et favum mellis. Et cùm manducasset coram eis, sumens reliquias, dedit eis. Et dixit ad eos : Hæc sunt verba, quæ locutus sum ad vos, cùm adhuc essem vobiscum, quoniam necesse est impleri omnia,*

En ce temps-là, Jesus parut au milieu d'eux, et leur dit : la paix soit sur vous ; c'est moi, ne craignez point. Mais dans le trouble et la frayeur où étoient, ils s'imaginoient voir un esprit. Et il leur dit : quel est le sujet de votre trouble, et pourquoi ces pensées vous viennent-elles ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est moi-même ; touchez et voyez ; un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. Mais comme dans la joie qu'ils avoient, ils ne croyoient point encore, et étoient tous étonnés, il leur dit : avez-vous là quelque chose à manger ? Ils lui présenterent d'un poisson rôti et un rayon de miel ; en ayant mangé en leur présence, il prit ce qui restoit, et le leur donna. Puis il leur dit : voilà ce que je vous disois, étant encore avec vous, qu'il falloit que tout ce qui a été écrit de moi dans la loi de Moyse, dans les Prophetes et dans les Pseaumes, s'accomplît. Il leur ouvrit alors l'esprit, pour

*quæ scripta sunt in lege Moysi, et Prophetis et Psalmis, de me. Tunc aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas. Et dixit eis : quoniam sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati, et resurgere à mortuis tertia die, et prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes.*

qu'ils entendissent les Ecritures. Et il leur dit : il est écrit ainsi, et il falloit que le Christ souffrît de la sorte, qu'il ressuscitât le troisieme jour, et qu'on prêchât en son nom la pénitence, et la rémission des péchés parmi toutes les nations.

---

## MÉDITATION.

### *Des marques de la véritable résurrection spirituelle.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les marques sûres de la vérirable résurrection spirituelle sont, pour ainsi dire, les effets de la résurrection. La résurrection de Jesus-Christ à la vie glorieuse, est le modele de notre résurrection à la vie nouvelle. La résurrection de Jesus-Christ renferme deux choses : un changement d'état, et la constance dans cet état. Aussi notre résurrection à la vie nouvelle, doit particuliérement renfermer un changement d'état : c'est pour cela que saint Paul nous dit, que pour participer à la résurrection de Jesus-Christ, il faut, comme lui, marcher dans une nouvelle vie, en nous revêtant de l'homme nouveau. Que sert-il de pleurer, de gémir ; d'accuser ses péchés, de s'humilier par la pénitence, si l'on ne change de vie ? Pleurs stériles, vains gémissemens, confession infructueuse, sacrilege, si l'on ne sort pas de l'état de péché. Ce n'est pas même assez de changer d'état, la résurrection à la vie nouvelle doit renfermer la constance dans cet état, et la persévérance ; Jesus-Christ étant ressuscité ne meurt plus. De même, si nous sommes

véritablement ressuscités à la grace, nous ne devons plus mourir par le péché. Mais, à l'exemple de la résurrection du Sauveur, la nôtre doit être accompagnée de la vie dans la grace. Si vous êtes ressuscité véritablement à la vie nouvelle, vous ne devez plus vivre que pour Dieu, et dans la grace et l'amitié de Dieu. L'Ecriture fait mention de trois sortes de résurrections : la premiere est celle de Samuël, qui, par un enchantement, sembla paroître ressuscité à Saül. Il étoit aisé de s'y méprendre, aussi s'y méprit-il; et ce qu'il voyoit et croyoit être Samuël, se trouva, peu après, n'être dans la réalité qu'un fantôme. Telle est la résurrection prétendue d'un grand nombre de pécheurs, qui, dans ces fêtes, semblent être ressuscités, parce qu'ils semblent avoir détesté leurs péchés; mais cette apparente résurrection disparoît avec les cérémonies de la fête. La seconde fut la résurrection du Lazare. Elle étoit véritable, mais elle étoit imparfaite, puisque Lazare n'étoit véritablement ressuscité que pour mourir; et telle est la résurrection d'un grand nombre de gens, qui, étant véritablement ressuscités à la grace dans ces fêtes de Pâque, par une sincere pénitence, ne persévérent pas, et retombent dans le péché auquel ils avoient renoncé. Enfin, la troisieme sorte de résurrection est celle de Jesus-Christ, seule véritable et parfaite, qui seule doit être le modele de la nôtre si nous voulons, puisque Jesus-Christ est le seul qui soit véritablement ressuscité pour ne plus mourir. Qu'on est à plaindre quand on fait beaucoup de frais à pure perte! Considérons à quelle de ces trois sortes de résurrections la nôtre est semblable. Beaucoup de confessions à Pâque : y a-t-il beaucoup de conversions? Bon Dieu, que de résurrections apparentes! que de résurrections imparfaites! et combien peu de véritables et parfaites résurrections! Jugeons-en par les effets qui en sont la preuve.

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas assez d'être véritablement ressuscités à une vie nouvelle par la grace, il faut prendre tous les moyens pour conserver cette nouvelle vie, et prévoir et éviter tout ce qui peut la faire perdre ou l'affoiblir. Une des causes ordinaires de nos rechûtes, c'est que nous comptons un peu trop sur nos résolutions, sur notre ferveur, sur notre disposition présente. Semblables à ceux qui ont été dangereusement malades, qui ayant recouvré les premieres forces et une nouvelle vigueur, comptent si fort sur leur santé, qu'ils s'exposent sans crainte aux plus grands dangers de la perdre; nulle réserve, nul régime de vie si nécessaire pour conserver son embonpoint. On suit son appétit, on commet bien des excès, on s'expose sans précaution à un air froid, souvent même contagieux; on diroit qu'on ne doit plus mourir, parce qu'on a été plus dangereusement malade; on ne se refuse rien, on brave tout, et l'on meurt à la première rechûte qu'on a accéléré par ses indiscrétions et son imprudence. Faites l'application; l'analogie est parfaite. D'où viennent tant de funestes rechûtes après les saintes fêtes de Pâque? de notre fausse sécurité, de nos indiscrétions, de la facilité, de l'imprudence, de la témérité avec laquelle on s'expose sans préservatif au danger. On est ressuscité à la grace par une pénitence salutaire, on a recouvré une nouvelle vie, on sent une nouvelle ferveur, on goûte Dieu, on a de la dévotion; ces marques de santé et d'une rénovation spirituelle sont peu équivoques. Les passions dorment, et l'ennemi du salut n'ose pas remuer; mais il n'est pas moins attentif à notre perte. Dans cette sécurité, et avec de si bonnes dispositions, on ne se défie plus de rien. On retourne dans le grand monde, on s'expose à un air corrompu, on

se trouve indifféremment dans toute sorte de compagnies. A Dieu ne plaise qu'on ait de mauvais motifs ; on est toujours dans la spécieuse résolution d'être à Dieu, et de tout sacrifier pour se conserver dans l'innocence. A la vérité, le péché grief fait horreur, mais on n'est plus effarouché des fautes légeres. On rentre, pour ainsi dire, dans le monde et dans ses parties de plaisirs, on s'apprivoise avec les objets, on fait des indiscrétions en fait de divertissemens, on n'est plus si rigide observateur de son réglement de vie. On se dispense de bien de pratiques de dévotion, on n'approche plus si souvent des Sacremens, et l'on ne garde plus ses sens avec tant de vigilance. La conscience fait des reproches, à la vérité, mais la volonté qu'on a de persévérer rassure. Enfin, notre propre cœur nous trahit. On meurt sans presque s'appercevoir qu'on est malade, et l'on perd dans un moment tous les avantages de sa résurrection.

Ne permettez pas, Seigneur, que ce dernier malheur m'arrive. Faites, par votre miséricorde, que je sois continuellement dans le tremblement et dans la crainte de perdre la grace ; je vous promets, moyennant le secours de cette grace, d'avoir autant d'horreur des occasions du péché, que du péché même.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.* Psal. 118.

Pénétrez mon ame et ma chair de votre crainte, afin que j'évite vos terribles jugemens.

*Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus.* Gal. 1.

Je vis, non, ce n'est plus moi-même qui vis, c'est Jesus-Christ qui vit en moi.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. PLUS les marques de notre résurrection sont consolantes, plus est-il de notre intérêt d'en rendre les fruits éternels. Vous voilà délivrés du démon, vous voilà guéris, disoit le Sauveur, à ceux en faveur de qui il venoit de faire ces miracles : *Noli ampliùs peccare :* Ne retombez plus dans le péché, de peur que quelque chose de pis ne vous arrive. Voilà ce que vous dit le Sauveur, et ce que vous devez vous dire sans cesse à vous-même. Pour éviter ce malheur, prenez toutes les mesures nécessaires pour vous conserver dans cette nouvelle vie, que vous avez reçu par votre résurrection. Soyez continuellement en garde ; souvenez-vous que vous êtes en pays ennemi, er sur une mer célebre par les naufrages. Ne perdez jamais le Ciel de vue ; fuyez jusqu'aux moindres occasions du péché, et défiez-vous de vous-même.

2°. Outre la fuite de tout ce qui peut vous être une occasion de péché, outre une fidélité constante à tous vos exercices de piété, et une délicatesse exquise de conscience, approchez souvent des Sacremens ; ayez une dévotion tous les jours plus tendre envers la sainte Vierge et pour votre Ange Gardien ; cette constante dévotion est un puissant moyen pour obtenir de Dieu la grace si nécessaire de la persévérance. Pensez souvent à ce que vaut la grace, qui est le prix de tout le sang de Jesus-Christ : quel malheur de la perdre ! c'est un trésor : gardez-vous bien de l'exposer, conservez-le avec soin, et sacrifiez tout, biens, honneur, santé, la vie même, plutôt que de perdre la grace. Demandez tous les jours la persévérance et la grace finale ; c'est un pur don de Dieu qu'il faut demander tous les jours.

LE

# LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Ce Dimanche si privilégié dans l'Eglise, est proprement la fin de la célebre Octave de Pâque, qui n'étoit qu'une fête qui duroit huit jours. C'étoit principalement pour les Néophytes ou nouveaux baptisés, que ces sept jours de fêtes étoient observés, afin de les munir par des secours spirituels, dit saint Chrysostôme, contre tous les combats qu'ils auroient à soutenir après le baptême, le démon ne nous faisant jamais une plus rude guerre que lorsqu'il nous voit enrichis des plus grands dons du Ciel : *Quantò majus est donum, tantò etiam majus est bellum . . . . . idcircò septem consequentibus his diebus, concionum doctrinâ fruimini, ut in luctarum palestrâ diligenter instruamini.* C'est pour cela qu'il y a encore des Evangiles et des Messes propres à chacun de ces sept jours, afin de pouvoir aussi prêcher tous les jours. Saint Augustin dit que cette Octave de fête étoit établie non seulement pour la solemnité de la fête de la résurrection, mais encore pour servir à fortifier et la nouvelle naissance de ceux qui avoient été régénérés, et leur enfance spirituelle ; c'est pour cela qu'on les faisoit communier tous ces huit jours, et qu'on leur faisoit chaque jour une instruction nouvelle. L'usage de ne donner le Baptême qu'à Pâque et à la Pentecôte ayant cessé vers le treizieme siecle, le nombre des sept jours de fête a été réduit à trois.

Les Grecs appellent ce Dimanche, *le Dimanche nouveau*, à l'égard de tous ceux qui ont été régénérés ; parce que c'est la premiere fois que les Néophytes ayant quitté l'habit blanc, paroissent

à l'Eglise dans l'habit ordinaire, comme le commun des Fideles; et ils lui donnent aussi le nom d'*Anti-Pâque*, c'est-à-dire, le Dimanche qui est à l'opposite du Dimanche de Pâque, dont il termine l'Octave et la solemnité.

Chez les Latins, ce Dimanche est qualifié de divers noms. Il est appellé dans les plus anciens Sacramentaires, l'*Octave de Pâque*; et il est regardé comme la clôture non seulement de cette célebre Octave, la plus solemnelle des Octaves de l'Eglise, mais encore de la quinzaine Pascale, dont le Dimanche des Rameaux faisoit l'ouverture, et dont ce Dimanche-ci est le sceau. De là est venu le nom de *Pâque clause*, dont on se sert encore en France. Le nom de Dimanche de *Quasimodo* est aujourd'hui le plus commun et le plus usité. Il est pris du premier mot de l'Introït de la Messe du jour. Enfin, il est appellé parmi les gens d'Eglise, le Dimanche *in Albis*, c'est-à-dire, le Dimanche qui suit la semaine où les Néophytes portoient l'habit blanc, en signe de l'innocence qu'ils avoient reçue dans le Baptême. *Paschalis solemnitas*, dit saint Augustin, *hodierna festivitate concluditur, et ideò Neophytorum habitus commutatur; ita tamen, ut candor qui de habitu deponitur, semper in corde teneatur:* C'est aujourd'hui, dit ce Pere, que la solemnité de Pâque est terminée; c'est pour cela que les Néophytes changent d'habit, bien entendu qu'en quittant l'habit blanc, ils ne doivent jamais quitter la blancheur de leur ame, qui consiste dans l'innocence. Ce n'est pas que la solemnité de ce jour ne soit encore de la fête, pour ainsi dire, des nouveaux baptisés; c'est eux principalement que l'Introït et l'Epître de ce jour regarde.

C'est aussi en ce jour qu'à Rome, principalement, les Diacres distribuoient aux Fideles, après la communion, les *Agnus Dei* de cérat, que le Pape avoit béni solemnellement, comme

on a dit ailleurs, et qu'il avoit commencé à répandre la veille entre l'*Agnus Dei* et la communion. Dieu a toujours donné à ces médailles de cire une vertu singuliere sur les malins esprits, contre les injures de l'air et les maladies contagieuses ; la bénédiction spéciale du souverain Pontife leur imprime cette efficace ; aussi sont-elles en singuliere vénération chez tous les vrais Fideles, dans toutes les nations.

L'Introït de la Messe est pris de la premiere Epître de l'Apôtre saint Pierre : *Quasimodo geniti infantes, alleluia :* comme des enfans qui viennent de naître, que vos premiers cris soient des louanges au Seigneur, et des actions de graces à ce Pere des miséricordes, pour les signalés bienfaits dont il vous a comblés. C'est proprement aux Néophytes que l'Eglise s'adresse, c'est une espece d'exhortation que l'Eglise leur fait : *Rationabile, sine dolo, lac concupiscite, alleluia, alleluia, alleluia.* Desirez ardemment le lait pur de la sagesse, et ne cessez de vous répandre en Cantiques de louanges et de bénédictions envers un Dieu qui, du fond des ténebres, vous a appellés à son admirable lumiere, vous qui autrefois n'étiez pas le peuple de Dieu, et qui l'êtes maintenant. *Sine dolo lac concupiscite :* c'est toujours la même allégorie à l'enfance spirituelle des Néophytes, qui n'étant nés que depuis huit jours par le Baptême, avoient besoin d'être nourris de lait, mais d'un lait pur et sans mêlange, *concupiscite lac sinè dolo :* Ayez de l'ardeur pour la doctrine saine et pure de l'Evangile. Quelques saints Peres entendent par ce lait pur, l'Eucharistie, qui est en effet le lait des foibles, et la nourriture solide de ceux qui sont forts ; aussi la donnoit-on tous les jours aux nouveaux baptisés durant cette Octave ! *Concupiscite :* soyez affamés de cette divine nourriture, afin que par ce lait, dit le saint Apôtre, vous croissiez jusqu'à parvenir au salut.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise de l'endroit de la premiere Lettre de saint Jean, où cet Apôtre marque que ceux qui sont nés de Dieu, sont victorieux du monde, et que cette victoire est l'effet de la foi que nous avons en Jesus-Christ : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum*, c'est-à-dire, que tous les enfans de Dieu, les vrais chrétiens, devenus vrais enfans adoptifs de Dieu par le Baptême, sont victorieux du monde, victorieux de cet empire que le démon s'étoit fait dans le monde, et où il ne laisse pas, quoique vaincu, d'avoir des partisans qui soutiennent que ses loix, ses coutumes, ses maximes y ont prescrit. Jusqu'à la mort de Jesus-Christ, le démon, fier de la disgrace que l'homme avoit encouru par le péché, ne ménageoit plus rien dans le monde ; il avoit pris un empire presque absolu sur cet homme disgracié de Dieu, jusqu'à se faire dresser des Autels, donner de l'encens, faire des vœux, et à faire regner par-tout ses tyranniques loix et ses pernicieuses maximes. De là ces temples, ces idoles, ces sacrifices impies ; de là ce torrent de l'idolâtrie qui avoit inondé tout l'univers, la seule nation Juive ayant été exempte, par une singuliere prédilection de Dieu, de la contagion générale ; encore avoit-elle été, presque dans tous les siecles, atteinte de la contagion. Jesus-Christ, par sa mort, avoit bien vaincu ce fort armé, et triomphé de toutes les puissances, de tous les maîtres de ce monde, de ce lieu de ténebres : *adversùs mundi rectores tenebrarum harum*. Mais le monde, accoutumé à vivre sous ce tyran, en avoit retenu les maximes et l'esprit. C'est pour cela que, quoique la religion chrétienne ait purgé le monde du paganisme, les chrétiens ont toujours eu à combattre l'esprit et les maximes du monde, qui se sont fait un retranchement chez les mondains. Mais les vrais enfans de Dieu ont remporté, et remportent

encore tous les jours la victoire sur ce monde pervers ; et cette victoire qui rend victorieux du monde, des maximes pernicieuses du monde, de l'esprit contagieux du monde, c'est notre foi : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Le monde inspire l'amour du plaisir, des richesses, des faux honneurs, des commodités de la vie ; la foi des chrétiens leur inspire des sentimens tout contraires ; et cette morale, quoique opposée aux sens, aux inclinations de la chair, à l'amour-propre, à l'esprit et aux maximes du monde, a triomphé de tous les préjugés, malgré leur prescription. Les hommes les plus orgueilleux et les plus sensuels se sont rendus à la doctrine de l'Évangile, dans le cloître et dans les déserts, au milieu du monde le plus brillant, et jusque sur le trône même ; sages du monde, grands du monde, partisans du monde, tout a plié, tout s'est rendu, tout s'est soumis au joug de Jesus-Christ : c'est à la foi, animée par la charité, que cette victoire est due : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Qui est celui qui remporte la victoire sur le monde, continue le saint Apôtre, sinon celui qui croit que Jesus est le Fils de Dieu ? Certains prétendus sages païens, certains prétendus esprits forts se sont vantés, ont fait parade même d'avoir du mépris pour le monde, et ils en ont été les esclaves ; il n'y a que la foi des chrétiens qui ait pu les subjuguer. Il s'est trouvé des gens hors de l'Eglise qui ont pu mépriser les honneurs et les richesses ; mais en a-t-on trouvé qui aient résisté aux attraits de la volupté, qui aient eu le courage de pardonner les injures, qui aient porté la charité jusqu'à aimer avec tendresse leurs plus mortels ennemis ? *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Remarquez que l'Apôtre ne dit pas simplement que c'est la foi qui a remporté cette victoire : l'hérétique pourroit se flatter de pouvoir

avoir part à cette victoire ; mais il dit : *fides nostra*, c'est la foi qu'avoient les Apôtres et les premiers Fideles, et qui ne se trouve que dans l'Eglise Romaine : il n'y a que la foi des catholiques qui soit la foi des Apôtres et des premiers chrétiens. C'est Jesus-Christ même, ajoute l'Apôtre, qui est venu avec l'eau et avec le sang, ce qui prouve qu'il est aussi vrai homme, qu'il est vrai Dieu. Jean-Baptiste n'est venu que dans l'eau, c'est-à-dire, avec le seul Baptême de l'eau, aussi son Baptême n'ôtoit point le péché du monde ; Jesus-Christ est venu non avec l'eau seule, mais avec l'eau de son Baptême, et avec le sang de sa passion, qui a donné à son Baptême d'eau toute son efficace pour la rémission des péchés. Le dessein de l'Apôtre, dans cette Epître, est de démontrer que Jesus-Christ notre Sauveur est vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, et que, comme le Pere, le Verbe et le Saint-Esprit, qui ne sont entr'eux que la même chose, rendent témoignage dans le Ciel de la divinité du Sauveur du monde ; trois choses aussi sur la terre, savoir, l'esprit, l'eau et le sang rendent témoignage que Jesus-Christ est aussi vrai homme, qu'il est vrai Dieu. C'est cet esprit de Jesus-Christ qui nous vivifie ; c'est cette eau du Baptême qui nous purifie ; c'est ce sang du Rédempteur qui expie nos péchés et nous réconcilie avec Dieu ; et ces trois choses n'en font qu'une, *et hi tres unum sunt*, c'est-à-dire, la même personne, le même homme, qui est Jesus-Christ notre Seigneur. Le témoignage d'un Dieu est bien plus grand et plus authentique que celui des hommes. Or, si on ne laisse pas de croire celui des hommes, on doit donc d'autant plus de créance à celui que Dieu même a rendu publiquement à son propre Fils, et sur le Jourdain dans son Baptême, et sur le Mont-Thabor dans sa Transfiguration, et dans le Temple après son entrée solemnelle dans la

ville de Jérusalem. Jesus-Christ s'est rendu à lui-même ce glorieux témoignage en plusieurs occasions, et sur-tout devant Caïphe et devant Pilate; enfin le Saint-Esprit l'a rendu visiblement, en paroissant sur lui en forme d'une colombe, et descendant sensiblement en forme de langues de feu sur les Apôtres, leur faisant publier en diverses langues, et prouver, par des miracles, la divinité de Jesus-Christ. D'où l'Apôtre conclut que celui qui croit au Fils de Dieu, celui qui croit que Jesus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, ne sauroit errer, puisqu'il a en lui-même le témoignage même de Dieu. Tout ceci peut se rapporter à l'état des nouveaux baptisés, puisqu'ayant reçu le Baptême de l'eau, du sang et du Saint-Esprit, ils sont nés de Dieu par cette régénération, et sont devenus victorieux du monde, qui est avec satan l'ennemi qu'ils ont eu à combattre, et dont ils ont triomphé par la foi.

L'Evangile de la messe de ce jour contient l'histoire d'une apparition de Jesus-Christ ressuscité, arrivée précisément huit jours après sa résurrection. Il la fit, ce semble, principalement en faveur de saint Thomas, l'unique des Apôtres qui ne l'avoit point encore vu ressuscité, ne s'étant pas trouvé avec les autres.

Saint Chrysostôme croit que les Apôtres ayant pris la fuite lorsque le Sauveur fut arrêté dans le jardin, ils se rassemblerent les uns après les autres, à mesure qu'ils revinrent de leur frayeur. Thomas n'étoit pas encore de retour le soir du jour de la résurrection, lorsque le Sauveur s'apparut à toute l'assemblée, les portes fermées. A son retour, on eut beau lui raconter tout ce qui s'étoit passé en son absence, les circonstances de la résurrection de Jesus-Christ, son apparition à la Magdelaine, aux autres femmes, à Pierre, aux deux disciples qui alloient à Emmaüs, et enfin à tous les freres assemblés le soir même; Thomas

ne peut se rendre à tant de témoignages si peu suspects; il déclara qu'il ne s'en rapporteroit qu'à sa propre expérience, et qu'à moins qu'il ne vît de ses yeux, et qu'il ne touchât de ses mains le corps de son divin Maître, il ne le croiroit point ressuscité; il ajouta même qu'il ne se contenteroit pas de voir dans ses mains la marque des cloux qui les avoient percé, qu'il vouloit encore mettre le doigt dans l'ouverture que ces cloux avoient fait, et la main dans la plaie de son côté. Dieu permit cette criminelle opiniâtreté dans un Apôtre, d'ailleurs attaché à la personne du Sauveur, et qui avoit même témoigné être prêt à donner sa vie pour la gloire de son bon Maître, pour servir de nouvelle preuve à la vérité de sa résurrection. L'incrédulité de Thomas, disent les Peres, n'a pas peu servi à la foi des fideles. Un homme de ce caractere n'étoit certainement pas disposé à croire légérement. L'infidélité de saint Thomas nous a été plus avantageuse que la simple foi des autres Apôtres, dit saint Grégoire: *Plus nobis Thomæ infidelitas ad fidem, quàm fides Discipulorum profuit;* parce qu'en ne voulant croire qu'après avoir vu et touché, il a affermi notre foi, et banni de notre esprit jusqu'aux moindres doutes: *Quia dum ille ad fidem palpando reducitur, nostra mens omni dubitatione postpositâ in fide solidatur.*

Jesus voulut bien avoir cette condescendance à l'égard d'un disciple qu'il s'agissoit de guérir de son incrédulité. Il lui accorda ce qu'il avoit presque toujours refusé aux Pharisiens, et aux autres Juifs, lorsqu'ils lui demandoient certaines preuves de sa mission, qu'il ne jugea pas à propos de leur accorder. On peut attribuer cette différence de conduite, à la différente disposition de leurs cœurs. Les Pharisiens haïssoient Jesus-Christ, et ne vouloient pas qu'il fût ce qu'il leur avoit déjà si souvent et si évidemment prouvé qu'il étoit, et dont ils ne demandoient

de nouvelles preuves que pour les combattre ; au lieu que saint Thomas, dans une situation d'esprit et de cœur toute contraire, aimoit dans le fond son Sauveur, il souhaitoit passionnément sa résurrection et sa gloire, et ce n'étoit que ce grand desir même qui l'empêchoit de la croire, sans avoir de quoi s'en assurer sensiblement; un trop grand desir de voir arriver une chose qu'on souhaite passionnément, fait qu'on refuse même de croire ceux qui nous disent qu'elle est arrivée. Pour souhaiter trop qu'elle fût, on ne veut pas croire qu'elle soit, jusqu'à ce qu'on s'en soit assuré par ses propres sens ; telle étoit peut-être l'incrédulité de cet Apôtre ; cela ne pouvoit néanmoins justifier son incrédulité ; Jesus-Christ l'en reprit, quoiqu'en termes pleins de douceur et de tendresse, après lui avoir accordé d'ailleurs toutes les preuves qu'il demandoit de sa résurrection.

Ce fut huit jours après : *post dies octo*, c'est-à-dire, le Dimanche suivant qui étoit le premier jour de la semaine, *una Sabbatorum*. Les disciples s'étant assemblés, et ayant fermé les portes, de peur que les Juifs ne vinssent les insulter ; Thomas étant avec eux : Jesus parut tout-à-coup au milieu d'eux et leur dit : la paix soit sur vous : c'étoit là la maniere de saluer, qui lui étoit ordinaire. La joie fut générale ; mais Thomas fut bien surpris, lorsque ce divin Sauveur qui venoit principalement pour ramener la brebis égarée, s'adressant à lui : vous ne voulez point croire que je sois ressuscité, lui dit-il, si vous ne mettez votre main dans mes cicatrices ; je veux que vous vous convainquiez de la vérité de ma résurrection, par le témoignage de vos yeux et de vos mains, et que vous cessiez d'être incrédule. Voyez dans mes pieds et dans mes mains, les ouvertures que les clous y ont fait, ne vous en fiez pas à vos yeux,

mettez-y votre doigt, avancez votre main ; et mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais soyez fidele. Il n'y a pas lieu de douter que Thomas n'ait mis les mains dans les plaies du Sauveur. Jesus-Christ voulut faire toucher son Corps à ce disciple incrédule, afin de le convaincre lui-même d'une maniere sensible, et de donner à tous les fideles une preuve incontestable de sa résurrection. Saint Thomas confus de son opiniâtreté, et pénétré de la douleur la plus vive, de la contrition la plus parfaite de sa faute, se jette aux pieds du Sauveur ; et animé d'une foi vive, s'écrie ! je reconnois, mon divin Maître, que vous êtes véritablement mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus, et Deus meus.* Le Sauveur content du retour de cette brebis égarée, le reprit, à la vérité ; mais en bon Pasteur et en Père. Parce que vous m'avez vu, lui dit-il, avec un air serein, et d'un ton de voix plein de douceur ; et qui ranimoit sa confiance, parce que vous m'avez vu, vous avez cru : mais sachez qu'heureux seront ceux qui ne m'ayant point vu, ne laisseront pas de croire. Saint Thomas crut d'une foi divine : il crut même plus qu'il ne voyoit, puisqu'il crut la divinité de Jesus-Christ, qui ne tomboit point sous les sens ; c'est ici même la confession de la divinité de Jesus-Christ, la plus expresse qui paroisse dans l'Evangile. Mais le Sauveur voulut lui faire entendre que sa foi eût été plus parfaite, si sans attendre de preuve sensible, il s'en fût rapporté d'abord à la parole de Jesus-Christ, et à ce qu'il lui avoit dit si souvent de sa résurrection, et de sa divinité durant sa vie mortelle : *Beati qui non viderunt, et crediderunt.* Que cet Oracle est consolant pour tous les fideles ! nous sommes ici particuliérement marqués par le Sauveur, dit saint Gregoire, nous qui ne l'ayant point vu dans sa chair mortelle, le

contemplons seulement des yeux de l'esprit, et le conservons invisiblement dans notre cœur, pourvu toutefois que nos œuvres s'accordent avec notre foi. Car, faire profession de connoître Dieu, et le renoncer par ses œuvres, c'est n'être fidele que de nom : *Ille etenim verè credit, qui exercet operando quod credit.*

Saint Jean finit l'histoire de cette apparition, en disant que le Sauveur a fait encore en présence de ses disciples, plusieurs autres miracles qui ne sont point écrits dans ce livre, et que ceux-ci ont été écrits, afin que vous croyiez que Jesus est le Christ Fils de Dieu, et qu'en le croyant vous ayez la vie en son nom. En effet, il n'y a point de salut en nul autre ; car sous le ciel il n'est point d'autre nom accordé aux hommes, en vertu duquel nous devions être sauvés : *Non est in aliquo alio salus. Nec enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* C'est-à-dire, que de toutes les apparitions par lesquelles Jesus-Christ voulut assurer ses disciples de la vérité de sa résurrection, le saint Evangéliste n'a voulu rapporter que celles-ci, qui lui ont paru suffisantes pour convaincre les fideles que Jesus-Christ est le Fils de Dieu, et le Sauveur des hommes. Les autres apparitions assez fréquentes qu'il a fait jusqu'au jour de sa glorieuse Ascension, ont toutes eu pour fin quelqu'autre motif que celui de prouver sa résurrection triomphante. Tantôt c'est pour établir Pierre pour son Vicaire, et pour Chef de son Eglise ; tantôt pour les instruire sur les mysteres et sur les autres points de la religion.

*..ison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*PRÆSTA quæsumus omnipotens Deus : ut qui Paschalia festa peregimus, hæc te largiente moribus et vitâ teneamus. Per Dominum nostrum, etc.*

FAITES, s'il vous plaît, ô Dieu tout-puissant, qu'ayant achevé ces jours consacrés à la solemnité de la Pâque, nous en conservions toujours l'esprit dans nos actions, et dans toute la conduite de notre vie. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Lettre de saint Jean.* Chap. 5.

*CHARISSIMI : omne quod natum est ex Deo, vincit mundum : et hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra. Quis est, qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei! hic est, qui venit per aquam et sanguinem, Jesus Christus : non in aquâ solùm, sed in aquâ et sanguine. Et spiritus est, qui testificatur, quoniam Christus est veritas. Quoniam tres sunt, qui testimonium dant in cœlo : Pater, Verbum, et Spiritus sanctus : et hi tres unum sunt. Et tres sunt, qui testimonium dant in terra : Spiritus, et aqua, et sanguis : et hi tres unum sunt. Si testimonium hominum accipimus, testimonium Dei majus est :*

MES BIEN-AIMÉS : tout ce qui tire sa naissance de Dieu, remporte la victoire sur le monde, et cette victoire qui rend victorieux du monde, c'est notre foi. Qui est celui qui remporte la victoire sur le monde, sinon celui qui croit que Jesus est le Fils de Dieu? c'est ce Jesus-Christ même qui est venu avec l'eau, et avec le sang, non avec l'eau seule, mais avec l'eau et avec le sang. L'esprit même rend témoignage que le Christ est la vérité. Car il y a trois témoins qui rendent témoignage dans le ciel, le Pere, le Verbe, et le Saint-Esprit : et ces trois sont une même chose. Il y a aussi trois témoins qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois choses n'en sont qu'une. Que si nous recevons

*quoniam hoc est testimonium Dei, quod majus est, quoniam testificatus est de Filio suo. Qui credit in Filium Dei, habet testimonium Dei in se.*

le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est d'un plus grand poids. Car voilà le témoignage de Dieu, lequel a d'autant plus de poids, que c'est de son propre Fils qu'il rend témoignage; celui qui croit au Fils de Dieu a en lui-même le témoignage de Dieu.

*On croit que c'est de la ville d'Ephése que saint Jean écrivit cette Lettre adressée à tous les fideles, pour les instruire contre les artifices des Hérétiques, qui nioient la nécessité des bonnes œuvres; qui nioient la divinité de Jesus-Christ, ou qui croyoient que Jesus-Christ n'étoit venu qu'en apparence. Il s'éleve contre les faux Docteurs, et montre que le caractere des vrais fideles, est la foi, l'innocence et la charité.*

## RÉFLEXIONS.

*Cette victoire qui rend victorieux du monde, c'est la foi.* Il faut qu'il y ait aujourd'hui bien peu de foi parmi les fideles, puisque cette victoire est si rare; et que le monde, bien loin d'être vaincu, regne avec empire presque partout. Jamais l'esprit du monde ne fit tant de progrès; jamais on n'applaudit si universellement à ses loix; en quel siecle vit-on jamais plus qu'en celui-ci, ses pernicieuses maximes si généralement établies? ce n'est plus seulement sur le trône que l'esprit du monde trouve des sujets; la cour n'est plus la seule région où il naisse. Peu de condition, nul état, sans en excepter les plus saints, où cet ennemi de Jesus-Christ et de son Evangile n'ait de l'intelligence. On voit, pour ainsi dire, son idole jusque dans le lieu Saint; ingénieux à se masquer, à dissimuler, à plier, il se glisse par-tout, par-tout il est écouté, applaudi, approuvé,

et ses fausses maximes autorisées. Jesus-Christ a beau déclarer que le monde est son plus grand ennemi, et que rien n'est plus contagieux que l'esprit du monde ; il a beau condamner ses maximes, proscrire ses ménagemens, découvrir la malignité de son esprit, anathématiser ses partisans : l'esprit du monde subsiste par-tout, et par-tout il prévaut sur l'esprit et les maximes de l'Evangile. Où est-ce que la conscience, la religion même, ne cedent pas à ce tyran ? où est-ce que la foi n'est pas affoiblie, tenue même dans une espèce de servitude, par ce qu'on appelle le monde ? Faut-il entreprendre un commerce ? faut-il embrasser un état ? faut-il faire un établissement ? est-ce l'esprit de Dieu, est-ce les vues, les motifs de la religion qui sont consultés ? Hélas ! il n'y a pas d'autre Oracle. Vous le savez, cependant, si cet Oracle est toujours le seul consulté. C'est le monde qui regle les conditions, c'est à son tribunal que toutes les causes sont portées ; on n'envisage guere que le monde dans le choix qu'on fait ; on n'ambitionne pas d'autres suffrages. Que dira le monde ? que pensera le monde ? ce n'est plus le goût du monde, il faut suivre le monde ; il faut s'accommoder au monde ; c'est le monde ; c'est ainsi qu'on vit dans le monde ; vivre autrement, c'est passer pour sauvage, c'est devenir l'objet et la fable du monde ; ou il faut se bannir pour toujours du monde, ou il en faut suivre les maximes, les modes et l'esprit : et voilà comme on raisonne aujourd'hui dans le monde. Mais n'a-t-on pas sujet de demander si ceux qui raisonnent ainsi sont païens ? car, qui ne voit que ce ne fut jamais ainsi qu'on raisonna dans le christianisme ! qui sont les vrais fideles ? où est aujourd'hui la foi qui rend victorieux du monde ? et si notre foi est si fort affoiblie, quel sera notre sort ?

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Ch. 22.

*In illo tempore : cùm serò esset die illa, unâ sabbatorum, et fores essent clausæ, ubi erant discipuli congregati propter metum Judæorum : venit Jesus, et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis. Et cùm hoc dixisset, ostendit eis manus et latus. Gavisi sunt ergò discipuli, viso Domino. Dixit ergò eis iterùm : Pax vobis. Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Hæc cùm dixisset, insufflavit : et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum : quorum remiseritis peccata, remittuntur eis : et quorum retinueritis, retenta sunt. Thomas autem unus ex duodecim qui dicitur Dydimus non erat cum eis, quando venit Jesus. Dixerunt ergò ei alii discipuli : Vidimus Dominum. Ille autem dixit eis : nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam. Et post dies octo, iterùm erant discipuli ejus intus ; et Thomas cum eis. Venit Jesus, januis clausis, et stetit in medio, et dixit : Pax vobis. Deinde dicit Thomæ :*

En ce temps-là, sur le soir du même jour, qui étoit le premier de la semaine, les portes de la maison où les disciples étoient rassemblés, parce qu'ils appréhendoient les Juifs, étant déjà fermées, Jesus parut au milieu d'eux, et leur dit : la paix soit sur vous. Dès qu'il eut dit cela, il leur montra ses mains, et son côté. Les Disciples voyant le Seigneur, furent remplis de joie, et il leur dit pour la seconde fois : la paix soit sur vous. Je vous envoie comme mon Pere m'a envoyé. Après ces paroles, il souffla sur eux, et leur dit : recevez le Saint Esprit. Ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur seront remis; et ceux dont vous aurez reteuu les péchés leurs péchés seront retenus. Or, l'un des douze, nommé Thomas, c'est-à-dire, Dydime, n'étoit point avec eux, lorsque Jesus vint. Les autres disciples lui dirent donc : nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : si je ne vois dans ses mains l'ouverture qu'ont fait les cloux ; si je ne mets le doigt dans l'endroit des cloux, et la main dans son côté, je n'en croirai rien. Huit jours après, comme les disciples étoient encore retirés dans la maison, et que Thomas étoit avec

*infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum : et noli esse incredulus, sed fidelis. Respondit Thomas, et dixit ei : Dominus meus, et Deus meus. Dixit ei Jesus : quia vidisti me, Thoma, credidisti : beati qui non viderunt, et crediderunt Multa quidem et alia signa fecit Jesus in conspectu discipulorum suorum, quæ non sunt scripta in libro hoc. Hæc autem scripta sunt, ut credatis, quia Jesus est Christus Filius Dei : et ut credentes, vitam habeatis in nomine ejus.*

eux, Jesus vint, les portes étant fermées, et se mettant au milieu d'eux, il leur dit : la paix soit sur vous. Il dit ensuite à Thomas : mettez ici votre doigt, et regardez mes mains ; avancez votre main, et mettez-la dans mon côté ; et ne soyez plus incrédule, mais soyez fidele. Thomas lui répondit : mon Seigneur, et mon Dieu. Jesus lui dit : Thomas, parce que vous m'avez vu, vous avez cru : heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru. Jesus a fait encore en présence de ses disciples plusieurs autres miracles qui ne sont point écrits dans ce livre. Mais ceux-ci ont été écrits, afin que vous croyiez que Jesus est le Christ Fils de Dieu ; et qu'en croyant vous ayiez la vie par son nom.

---

## MÉDITATION.

### *De la Foi.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le juste vit de la foi ; sans la foi, il n'y a point de vraie justice ; c'est par la foi que le juste vit dans cette vie, et qu'il méritera de vivre éternellement dans l'autre. La loi est sainte, l'observation de la loi est indispensable ; mais nulle vertu, nul mérite sans la foi. Abraham crut à la parole de Dieu, dit saint Paul, et sa foi lui fut imputée à justice. Il crut qu'il auroit un fils, quoique son grand âge, et celui de Sara sa femme, lui représentât cette promesse naturellement impossible. Il crut que

ce fils auroit une longue postérité, quoiqu'il fût près d'immoler ce fils, selon l'ordre que Dieu lui fit de le lui offrir en sacrifice : il espéra contre toute espérance. C'est ainsi que Dieu a voulu que la foi fût comme l'ame du juste ; et qu'on ne pût plaire à Dieu sans la foi : *Sinè fide impossibile est placere Deo.* La foi est la base des choses que nous avons à espérer, et la conviction de celles que nous ne voyons point. La foi humilie l'esprit de l'homme ; c'est dans ce sacrifice de la raison humiliée, et comme anéantie, que consiste l'essence et le mérite de la foi. Si ce sacrifice nous paroît difficile, songeons que sans la foi, la raison n'a plus de guide sûr, et les passions plus de frein assez fort pour les retenir. Ce n'est pas seulement pour humilier notre esprit que la foi nous est nécessaire. Nulle autre lumiere ne peut nous découvrir les vérités surnaturelles, qui seules peuvent nous rendre heureux. Nous pouvons par les lumieres de la raison, connoître l'existence d'un premier et souverain Etre, l'existence d'un Dieu ; mais ce n'est que par la foi que nous pouvons avoir une idée moins imparfaite de cet Etre infini, et écouter ses divins ordres. On peut dire que la véritable religion n'a pu et n'a dû être fondée que sur la foi. C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu plus de victimes que Caïn, et c'est par elle qu'il a mérité d'être appellé juste. C'est par la foi qu'Enoc a été enlevé de ce monde, sans goûter la mort, Dieu ayant voulu nous donner dès-lors en sa personne une preuve de l'immortalité, et de la félicité éternelle. Si Noé n'eût pas cru, il n'auroit pas été sauvé du déluge. Saint Paul démontre, dans son Epître aux Hébreux, qu'il n'y a pas eu un Saint dans l'ancien Testament qui n'ait excellé dans la foi ; et que ç'a été par la foi qu'ils ont été chéris de Dieu, et qu'ils ont eu le bonheur de lui plaire. Tant il est vrai

que sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. Mais cette foi divine a bien plus triomphé dans l'Église : c'est elle qui a soumis et subjugué tout l'univers ; et combien de merveilles ont accompagné ce triomphe ; c'est elle qui a peuplé les déserts et les cloîtres d'une infinité de Saints ; c'est elle qui a noyé l'idolâtrie, pour ainsi dire, dans le sang de plus de dix-sept millions de Martyrs ; c'est elle enfin, qui avec la grace de Jesus-Christ, de laquelle elle est inséparable, remplit le monde de héros Chrétiens, et le ciel de prédestinés de toutes conditions, de tout sexe, et de tout âge. Admirons la vertu de la foi divine, comprenons de quelle nécessité elle est pour le salut ; et examinons si cette divine vertu qui caractérise tous les élus, fait notre caractere.

## SECOND POINT.

Considérez que quoique la foi soit une vertu de l'entendement, le peu de foi est un vice de la volonté. Toutes les infidélités ne sont pas seulement dans l'esprit, il y en a encore dans le cœur. La raison pourquoi on ne croit pas, c'est parce qu'on ne veut pas croire. Il est vrai qu'il faut croire pour aimer Dieu ; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut aimer Dieu pour bien croire : *Charitas omnia credit*. Ce n'est pas la raison qui est la cause de l'incrédulité des hommes ; puisqu'on n'a jamais vu d'homme de bon sens douter des choses de la religion, s'il n'étoit corrompu dans ses mœurs. De là vient que de tous les hérétiques, il ne s'en convertit aucun de bonne foi, qui ne soit préparé à cette grace par une vie réglée et innocente, et qu'on n'a jamais vu de catholique apostat, qui ne fût d'ailleurs très-mauvais chrétien. De là vient que l'Eglise n'est jamais abandonnée que par les

enfans qui la déshonorent, et qu'elle auroit dû retrancher elle-même de son corps mystique, à cause de la corruption de leurs mœurs. De là vient cette aversion, cette haine, que tous les hérétiques ont toujours eu contre le souverain Pontife ; ce n'est point proprement son rang, ni sa supériorité qu'on attaque, c'est le droit, c'est l'obligation qu'on a de veiller sur les mœurs autant que sur la doctrine, qu'on ne peut souffrir. Qu'il soit tant élevé qu'on voudra, pourvu qu'il nous perde de vue : mais ce qui chagrine un cœur gâté, ce qui gêne un homme libertin ; ce qui met de mauvaise humeur une ame peu chrétienne, c'est cette qualité importune de censeur universel, et de juge des mœurs des chrétiens, et sur-tout des Ministres de l'Eglise dans le Vicaire de Jesus-Christ, comme les Evêques le sont de leurs ouailles particulieres, et voilà ce qui a grossi tous les Schismes dans tous les temps. Ayons des mœurs pures, nous aurons immanquablement une foi vive. Le cœur se corrompt-il ? l'esprit commence bientôt à douter. Qu'on se récrie tant qu'on voudra contre cette vérité, peu de personnes qui ne l'expérimentent ; la foi s'ébranle, dès que la vertu se dément. Croyons avec simplicité, puisque c'est sur l'infaillibilité de la parole de Dieu que notre foi porte. Notre petit esprit se perd dès qu'il sort de sa sphere : hélas, elle est si bornée cette sphere ! et comment ose-t-il s'élever contre la science de Dieu ? trop de critique a toujours affoibli la foi. Croyons avec docilité, réduisant notre esprit en esclavage, sous l'obéissance de Jesus-Christ. Saint Thomas n'est pas appellé bienheureux, parce qu'il a vu les cicatrices de Jesus-Christ ressuscité ; mais parce qu'il a cru ce qu'il ne voyoit pas. Heureux ceux qui croient avec cette simplicité chrétienne qui caractérise tous les Saints.

Accordez-la moi, Seigneur, cette foi vive, cette foi simple, cette foi exempte de toutes les perplexités, de tous les doutes, puisque ce n'est plus croire que de douter.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Dominus meus, et Deus meus.* Joan. 22.

Oui, mon divin Sauveur, je crois fermement que vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.

*Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* Marc. 9.

Je crois, Seigneur, fortifiez mon peu de foi.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DE tous les états, le plus misérable est celui d'un chrétien qui croit peu, il vaudroit mieux, pour ainsi dire, ne rien croire; il est plus aisé de convertir un infidele, qu'un demi-chrétien. D'où vient qu'on croit à l'heure de la mort? c'est qu'on a perdu l'espérance de toutes les choses du monde; c'est que le voile est rompu; c'est que les passions sont éteintes; on voit des désespérés alors, mais peu d'Athées. Une passion dans le cœur que le relâchement a déjà amolli, est comme un feu qui s'attache à une matiere humide; elle excite une épaisse fumée, qui aveugle la raison, et l'empêche de voir les choses surnaturelles. Chose étrange! la passion nous rend aveugles à l'égard des objets même sensibles; faut-il s'étonner si elle nous dérobe la connaissance des choses spirituelles, et des divines. On devient fidele, dès qu'on devient homme de bien. Commencez par rendre le cœur pur, et votre esprit sera bientôt éclairé des lumieres de la foi. Domptez vos passions, et vous n'aurez plus de difficulté à croire; et souvenez-

vous que la morale de l'Evangile est autant de de foi, que de dogme. S'il faut croire un Dieu en trois personnes, il ne faut pas moins croire fermement qu'il faut se mortifier, qu'il faut pardonner de bon cœur les injures, qu'il faut faire l'aumône, qu'il faut haïr sa chair, et dompter ses passions. Faites souvent ces réflexions-pratiques.

2.° La foi a été donnée par supplément, pour ainsi dire, à la raison, pour nous élever au-dessus de la raison. Et de là vient qu'elle aide la raison plutôt qu'elle n'en est aidée. Etudiez-vous à avoir une foi pure, humble, simple : c'est bien à un petit esprit comme le nôtre, qui ne peut pas comprendre une fourmi, de vouloir avoir des raisons sensibles des plus sublimes mysteres. Gardez-vous bien de vouloir faire l'esprit fort en critiquant les vérités de la religion. Ne lisez jamais aucun livre suspect, et qui vienne d'une source empoisonnée. Fuyez ces critiques outrées, qui ne servent qu'à faire douter de tout. Rien n'affoiblit tant la foi que cette prétendue science, lorsqu'elle veut tout mesurer selon ses sombres lumieres, et tout peser à la balance de sa foible raison. Ayez une soumission humble, entiere, universelle, aveugle même à toutes les décisions de l'Eglise ; et quiconque n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* Matth. 18.

---

# LE SECOND DIMANCHE D'APRÈS PAQUE.

Ce Dimanche est appellé communément le Dimanche du bon Pasteur, par rapport au sujet de l'Evangile qu'on lit à la messe. Il semble que

l'Eglise s'est proposée dans la messe de ce jour de célébrer, pour ainsi dire, ou du moins d'honorer en particulier la douceur du Sauveur du monde. L'Introït, l'Epître, l'Evangile, tout nous prêche la bonté de ce Pere des miséricordes, l'exemple de douceur de ce divin Rédempteur, la charité extrême qu'a ce bon Pasteur pour ses brebis, qu'il est venu non-seulement ramener au bercail, mais donner même sa vie pour elles. Quoique la douceur soit un des traits des mieux marqués du véritable portrait du Sauveur, et qu'il en ait fait comme sa vertu favorite durant sa vie mortelle, on peut dire qu'elle n'a jamais paru plus sensiblement qu'après sa résurrection. On n'a qu'à rappeller dans l'esprit ses diverses apparitions, ses instructions, ses répréhensions même, et toutes ses paroles.

Quoique la solemnité particulière de la grande fête de Pâque se termine avec son Octave, c'est-à-dire, au Dimanche de *Quasimodo*, il n'en est pas de même de ce qu'on appelle le temps Pascal, qui dure jusqu'au Samedi de l'Octave de la Pentecôte. Le temps Pascal a cela de propre, qu'on le regardait comme une espèce de fête pour les chrétiens : *Jugis et continuata festivitas*, dit l'Auteur d'un sermon attribué à saint Augustin ; ce n'est pas que les chrétiens cessassent leurs travaux naturels et ordinaires, pendant ces cinquante jours ; mais cette fête consistait à se trouver à l'Eglise plus fréquemment, à assister au divin Sacrifice tous les jours, et à communier du moins tous les Dimanches. C'est dans le même esprit que l'Eglise, durant tout ce temps Pascal, observe le même rit dans ses Offices de la Férie, que dans celui des jours de fêtes, et presque avec les mêmes solemnités. Pendant tout ce temps, l'Office y est plus gai, chargé par-tout d'*Alleluia ;* on ne se met point à genoux en récitant l'Office divin, et tout cela, en mémoire de la résurrec-

tion ; on ne jeûne point selon les Canons ; et en plusieurs Eglises, on ne dit qu'un Nocturne de trois Pseaumes, et de trois Leçons, comme la semaine de Pâque. Saint Ambroise appelle tout le temps Pascal, une Octave de semaines, parce que les sept semaines font quarante-neuf jours, et la huitième semaine est celle de la Pentecôte : *Ideò majores tradidere nobis, Pentecostes omnes quinquaginta dies ut Pascha celebrandos, quia octava hebdomadis initium Pentecostem facit. Ecce per hos quinquaginta dies jejunium nescit Ecclesia sicut Dominicâ, quâ Dominus resurrexit, et sunt omnes dies tanquam Dominica.* Ces cinquante jours se célebrent ainsi que le Dimanche, voilà pourquoi, dit ce Père, l'Office est tout semblable à celui des Dimanches. Et comme on ne jeûne point le Dimanche, et qu'on prie Dieu debout, dit Tertullien, l'Eglise durant tout le temps Pascal, garde encore cet usage : *Die Dominico jejunium nefas ducimus, eâdem immunitate à die Paschæ in Pentecostem usque gaudemus.* On regardait, dès le second siècle de l'Eglise, comme une faute griève, comme une espèce d'irréligion, de jeûner le saint jour du Dimanche, qu'on a toujours regardé comme l'Octave perpétuelle de la fête de la résurrection. De qui les hérétiques de ces derniers temps ont-ils appris à n'ordonner les jeûnes publics que le saint jour du Dimanche ? *Quanto tempore habent secum sponsum, non possunt jejunare ;* (*a*) tout le temps que l'Epoux est avec eux, disait le Sauveur, ils ne peuvent pas jeûner. C'est pour cela qu'on ne jeûne dans l'Eglise qu'après l'Ascension. Ceux qui étaient de la fête et de la cérémonie des noces, chez les Juifs, passaient les premiers jours de son mariage dans la joie et les festins ; ils étaient appelés, *Filii sponsi*, les amis de l'Epoux : *Numquid possunt filii sponsi lugere quandiu*

(a) *Marc.* 2.

*cum illis est sponsus.* (*a*) Jesus-Christ est le véritable Epoux de l'Eglise, avec laquelle il a contracté l'alliance la plus étroite. Ainsi, tandis que ses Disciples avaient le bonheur de le posséder, il n'était pas juste qu'ils fussent dans l'affliction. Dès qu'ils l'eurent perdu de vue par sa glorieuse Ascension dans le Ciel, leur vie ne fut plus qu'une suite de souffrances, de travaux, de persécutions et de pénitence. Tout le temps Pascal est proprement le temps que les amis de ce divin Epoux ont été visiblement avec lui, c'est pour cela que l'Eglise passe tout ce temps dans une sainte joie, et une alégresse spirituelle.

L'introït de la Messe de ce jour commence par ces paroles consolantes du Pseaume 32 : *Misericordia Domini plena est terra, alleluia, verbo Domini cœli firmati sunt alleluia, alleluia.* Toute la terre est pleine des effets de la miséricorde du Seigneur, bénissons-le de ce qu'il répand sur nous avec tant d'abondance les trésors de sa miséricorde. D'une seule parole il a produit les Cieux, c'est en notre faveur qu'il a fait cétte éclatante merveille; et ces Cieux n'annoncent-ils pas assez haut et sa puissance et sa bonté pour nous ? Ne cessons donc point de le bénir et de chanter sans cesse ses louanges : *Exultate justi in Domino; rectos decet collaudatio :* Justes, célébrez donc avec joie la gloire du Seigneur ; il vous sied bien de publier ses louanges. David, après avoir exalté dans le Pseaume 31, le bonheur de ceux qui vivent dans l'innocence, exhorte dans celui-ci les justes à louer le Seigneur; et il leur en fournit les motifs dans la puissance et la sagesse de Dieu tout-puissant, et sur-tout dans sa miséricorde, qui se fait admirer dans tous ses ouvrages.

Le sujet de l'Epître qu'on lit à la Messe de ce jour, est pris de la première Epître de S. Pierre, qui nous y propose la patience et la douceur de

(a) *Matth.* 9.

Jesus-Christ,

Jesus-Christ, comme le modèle de celle que nous devons avoir dans tous les fâcheux accidens de cette vie. Rien ne doit-être plus propre et plus efficace pour nous inspirer cette patience et cette douceur, que l'exemple de Jesus-Christ même : *Christus passus est pro nobis*, nous dit cet Apôtre, *vobis relinquins exemplum ut sequamini vestigia ejus* : Jesus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces. Peut-on nous faire une leçon de patience plus efficace que l'exemple même de Jesus-Christ ? On se plaint dans le monde de cette inondation d'adversités, de ces croix si abondantes qui naissent dans tous les états ; de ces afflictions qui répandent tant d'amertume dans tous les âges, et dans toutes les conditions de la vie. Si nous avions un chef nourri dans les prospérités mondaines, et dans les délices, rassasié d'honneurs et de gloire, selon l'esprit et le goût du monde, nous pourrions peut-être nous plaindre de la dureté de notre condition ; mais quand on voit notre souverain Maître, notre Roi, notre Dieu, notre modèle, né dans une condition obscure, dans la plus extrême pauvreté, nourri dans les humiliations, rassassié de souffrances et d'opprobres, avons-nous sujet de nous plaindre ? et s'il a fallu que le Maître, le Fils unique, l'héritier de la gloire, souffrît pour en prendre possession et pour y entrer ; nous, chétifs esclaves, oserons-nous trouver étrange qu'on nous la fasse mériter, qu'on nous la donne au même prix et sur le même titre ? Mais enfin, que les impies, dit-on, soient traités durement, qu'ils vivent dans l'affliction, personne n'a droit de murmurer ; mais que les justes, que des ames innocentes passent leurs jours dans les pleurs et dans les humiliations, tout répugne ; mais qu'a-t-on à répliquer, quand on pense que cet homme de douleur, et traité toute sa vie comme le

dernier des hommes, est l'innocence même: *Qui peccatum non fecit;* lui qui n'a jamais commis, ni pu commettre aucun péché; lui qui est la vérité même. S'est-il plaint des mauvais traitemens qu'on lui faisait? a-t-il crié à l'injustice? *Cùm pateretur non comminabatur.* Avec quelle patience s'abandonnait-il à celui qui le condamnait injustement. Jesus-Christ, tout innocent qu'il était, a voulu souffrir pour des pécheurs; que ne devons-nous donc pas faire pour expier nous-mêmes nos propres péchés, et pour remplir dans notre chair, à l'exemple de saint Paul, les restes des souffrances de Jesus-Christ? Que ne devons-nous donc pas faire pour lui devenir sémblables; lui qui sur le bois de la croix a porté nos péchés en son corps, afin qu'étant morts aux péchés nous vivions à la justice; c'est-à-dire, lui qui est mort sur la croix pour expier nos péchés, qui a porté en son corps la peine de nos péchés, afin de nous réconcilier avec son Pere: *Cujus livore sanati sumus.* Le sang de Jesus-Christ qui est sorti de ses plaies, a été comme un baume sacré, qui a guéri toutes les plaies de notre ame. Bannis de la maison de votre père, et sortis du bercail depuis la désobéissance du premier homme, vous étiez comme des brebis errantes: ce divin Pasteur est venu vous rassembler dans le bercail; nous étions des brebis égarées, chacun suivant les illusions de son esprit, et les passions prédominantes de son cœur. Par le mérite de sa mort, nous sommes heureusement retournés au Pasteur et à l'Evêque de nos ames. Le mot d'Evêque dit quelque chose de plus que celui de Pasteur, il signifie originairement surveillant et inspecteur, et exprime mieux le souverain domaine de Jesus-Christ, que ne fait celui de Pasteur, qui est un terme de bonté et de tendresse. A la vue d'un si grand exemple, il n'y a personne qui n'ait de quoi se confondre, en mesurant notre innocence, nos

adversités et nos peines, avec l'innocence, la croix et les souffrances de Jesus-Christ.

Il est aisé de voir le rapport qu'a l'Evangile de la Messe de ce jour avec cette Epître. Le Sauveur, après avoir fait le vrai portrait des Prêtres, des Docteurs de la loi et des Pharisiens, en faisant celui des Mercenaires et des mauvais Pasteurs, qui fuient en voyant venir le loup, et qui au lieu de faire paître les brebis, les égorgent pour s'en nourrir eux-mêmes, fait ici le sien avec des couleurs bien vives : *Ego sum Pastor bonus*, dit-il, c'est moi qui suis le bon Pasteur, il le prouve d'une manière qui ne souffre point de replique : le bon Pasteur aime si fort ses brebis, que non-seulement il les mène paître dans des pâturages choisis et abondans; non-seulement il veille sans cesse sur le troupeau, de peur que quelque brebis n'en sorte, ou que quelque loup n'y entre; non-seulement il empêche qu'elles ne s'égarent quand elles vont au champ, mais si une seule s'est égarée, il laisse le troupeau pour aller chercher celle qui s'est perdue; et l'ayant retrouvée la charge sur ses épaules, et la rapporte dans le bercail. Le soin, la tendresse du bon Pasteur va encore plus loin, dit-il, car il donne sa vie pour ses brebis; jugez s'il épargnera ses soins et ses peines! tandis que le mercenaire, celui qui n'est point le Pasteur, à qui les brebis n'appartiennent point, voyant venir le loup, il s'enfuit, et abandonne à la rage du loup les brebis qu'il devait défendre; il s'enfuit, ajoute le Seigneur, parce que c'est un mercenaire, et qu'il ne regarde que sa personne et son propre intérêt, et nullement celui des brebis.

Que d'importantes leçons dans cette simple allégorie! Jesus-Christ s'y dépeint lui-même; mais il ne nous y fait pas un portrait moins ressemblant des faux Docteurs et des mauvais Pasteurs. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis;

il s'expose à tous les dangers, pour sauver son troupeau, il souffre les incommodités des saisons; il ne compte pour rien, la faim, la soif, pourvu que son troupeau paisse. Jesus-Christ a porté la sollicitude encore plus loin. Non content de sacrifier son repos, sa gloire même, il s'est offert sur la croix, comme une victime à son Père, pour racheter par son sang et par le sacrifice de sa vie, des brebis qui s'étant égarées, étaient à la merci du loup, sous la puissance du démon. Ce divin Sauveur, dit saint Grégoire, non content d'avoir donné sa vie pour son troupeau, veut encore nourrir et rassasier de sa propre chair les brebis qu'il a rachetées, et n'épargne rien pour leur salut. Voilà le portrait et le modèle du vrai Pasteur, bien différent de celui du mercenaire et du voleur. Celui-ci, dit Jesus-Christ, ne saute dans le parc que pour voler, pour égorger et pour faire du dégât : *Fur non venit nisi ut furetur, et mactet et perdat :* Le mercenaire n'a pas des manières si violentes, mais il ne nuit guère moins au troupeau. Comme il ne cherche que son propre intérêt, comme il n'écoute que sa passion, comme il n'a en vue que ce qui l'accommode, il se met peu en peine du troupeau. Qui ne voit dans le portrait que fait le Sauveur, du voleur qui entre adroitement dans le parc, et du mercenaire qui sacrifie à ses propres intérêts le troupeau, le caractère bien marqué de l'hérétique, des faux Docteurs, et des Directeurs mercenaires. Ils sont peut-être assez éclairés pour voir de temps en temps, que la voie par où ils conduisent ces brebis n'est pas sûre, et que les pâturages où ils les font paître sont empoisonnés. N'importe, pourvu que leur intérêt s'y trouve, la perte des ames les touche peu. Dans le calme de l'Eglise, continue saint Grégoire, le Pasteur mercenaire semble quelquefois veiller à la garde des brebis, de même que le vrai Pasteur; mais si le loup se pré-

sente, on reconnaît alors par quel esprit l'un et l'autre gardaient son troupeau. Lors donc que le loup ravit et disperse les brebis, c'est-à-dire, que les ames fidelles périssent pour être sorties du bercail; le Pasteur mercenaire se sent-il beaucoup de zèle pour les faire rentrer? lui qui peut-être est le premier égaré; lui qui, ne cherchant que les avantages extérieurs, regarde d'un œil indifférent tous les maux intérieurs que le troupeau souffre.

*Ego sum Pastor bonus*: c'est moi, ajoute le Seigneur, c'est moi qui suis le bon Pasteur: je connois mes brebis, et mes brebis me connoissent. Après avoir appris, mes très-chers freres, continue le même saint Grégoire, quel est le péril que nous courons, nous autres Pasteurs; apprenez aussi par les mêmes paroles de Jesus-Christ, celui auquel vous êtes exposés. Voyez si vous êtes véritablement du nombre de ses brebis; voyez si vous n'êtes point sorties de son bercail; voyez si vous le connoissez bien d'une connoissance pratique; j'entends par l'amour et par la pratique, aussi bien que par la foi, par les bonnes œuvres, et non par une simple et stérile croyance.

J'ai encore d'autres brebis, dit le Sauveur, qui ne sont point de cette bergerie, et il faut que je les amène; elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie et un Pasteur. Tout l'Univers a vu l'accomplissement de cette prophétie. Ces autres brebis sont les Gentils, qui n'étoient point de la bergerie des Juifs auxquels Jesus-Christ parloit. Les Gentils convertis à la foi, n'ont plus fait qu'un même troupeau avec les Juifs qui ont reconnu leur Messie. Ce ne pouvoit être que l'ouvrage d'une religion toute divine, de rompre le mur de division qui séparoit ces deux peuples. Jesus-Christ, le souverain Pasteur des ames, n'a qu'un seul troupeau, qu'une seule bergerie, et il n'en peut pas avoir

deux. Malheur donc aux brebis qui se séparent de ce troupeau, qui quittent cette bergerie! elles sont toujours la proie de quelque-mercenaire et du loup.

C'est à l'occasion de cet Evangile que les Evêques qui sont les vrais Pasteurs de tous leurs Diocésains, établis de Jesus-Christ sur son troupeau, c'est-à-dire sur les fideles, convoquent leur Synode chaque année dans cette semaine, qui est appelée la semaine du bon Pasteur. Ce Synode est une convocation que fait l'Evêque de tous les Curés de son Diocèse, pour y faire quelques réglemens, quelques corrections, et pour conserver la pureté des mœurs dans son Diocese. On les faisait autrefois deux fois l'année, cette semaine-ci, et aux Calendes de Novembre, c'est-à-dire, environ de six en six mois.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Deus, qui in Filii tui humilitate jacentem mundum erexisti : fidelibus tuis perpetuam concede lætitiam ; ut quos perpetuæ mortis eripuisti casibus, gaudiis facias perfrui sempiternis. Per eumdem Dominum nostrum, etc.*

O Dieu, qui par la prodigieuse humilité de votre Fils, avez relevé le monde abattu ; versez dans l'ame de vos fideles, une joie pure, constante et perpétuelle, afin que ceux que vous avez empêché de tomber dans un malheur éternel, jouissent par le don de votre grace d'une félicité éternelle. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Pierre.* Chap. 2.

*Charissimi Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut*

Mes très-chers Freres, Jesus-Christ a souffert pour nous, vous

*sequamini vestigia ejus. Qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus : qui cùm malediceretur, non maledicebat : cùm pateretur non comminabatur : tradebat autem judicanti se injustè: qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum : ut peccatis mortui, justitiæ vivamus: cujus livore sanati estis. Eratis enim sicut oves errantes, sed conversi estis nunc ad Pastorem et Episcopum animarum vestrarum.*

laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces. Lui, qui n'a point commis de péché, et dans la bouche duquel il ne s'est trouvé rien de faux, lorsqu'on l'outrageoit de paroles, n'en faisoit pas de même : qui dans ses souffrances ne faisoit point de menaces, mais s'abandonnoit à celui qui le condamnoit injustement. Lui qui sur le bois de la croix a porté nos péchés en son Corps, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice. Lui enfin, dont les blessures vous ont guéri. Car vous étiez comme des brebis errantes : mais vous êtes maintenant retournés à celui qui est le Pasteur et l'Evêque de vos ames.

*Le but principal de l'Apôtre saint Pierre dans cette Lettre, est de confirmer dans la foi les Fideles auxquels il écrivoit; et il les exhorte à supporter avec patience, à l'exemple de Jesus-Christ, les maux qui arrivent.*

## RÉFLEXIONS.

*Jesus-Christ a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces.* Cet exemple est-il fort suivi ? et Jesus-Christ, après avoir fait tous les frais de notre rédemption, après s'être mis à la tête de tous les Elus en qualité de notre Chef, trouve-t-il beaucoup de gens qui suivent ses traces ? Cependant il est lui-même la voie ; quiconque ne la suit pas, s'égare. Ce chemin est étroit, il est rude, il est parsemé de croix, il est vrai, mais c'est le chemin que Jesus-Christ nous a enseigné, et qu'il a tenu ; c'est la loi évangélique, fâcheuse aux sens, et à

l'amour-propre ; le Sauveur ne nous a pas enseigné une autre voie ; il nous dit même positivement que tout autre chemin éloigne du salut, et conduit à l'éternité malheureuse. A la vérité on trouve bien d'autres voies toutes fort spacieuses, applanies, fleuries, mais pas une de ces voies, si riantes, si larges, qui ne conduise à la perdition : *Et multi sunt qui intrant per eam :* et le nombre de ceux qui y passent, nous dit-il, est fort grand. On se rassure quelquefois par rapport au salut, sur ce qu'on suit la coutume, et qu'on fait comme les autres ; c'es là le jargon ordinaire des mondains, c'est la maxime dogmatique du monde ; on vit, on fait, on pense, on parle comme les autres ; mais faire comme les autres, c'est faire comme le grand nombre ; et le grand nombre, selon l'ordre de Jesus-Christ, prend le chemin de la perdition, *Quæ ducit ad perditionem.* Point de chemin plus aisé à tenir que celui de la perdition ; il est large, il est spacieux, on y est à l'aise, tout y rit, tout y plaît, tout flatte. Aussi rien de plus aisé que de se perdre dans le monde, et on y vit comme s'il étoit impossible de se damner. Il y a des voies larges jusques dans l'état religieux. Ce n'est pas Jesus-Christ qui l'a enseignée ; ce ne sont pas les saints Fondateurs qui l'ont trouvée ni tracée ; ce n'est pas l'institut, ni les regles qui l'ont apprise ; cette funeste découverte n'est due qu'au relâchement ; malheur à ceux qui la suivent, Dieu veuille que le nombre n'en soit pas plus grand ! quelle erreur ! disons mieux, quelle bêtise de s'imaginer que parce qu'on marche en bonne compagnie on n'a rien à craindre ! comme si ce n'étoit pas une vérité de foi que le nombre de ceux qui vont à la perdition est le plus grand ! voulons-nous faire notre salut, marchons par la voie étroite ; suivons les traces de Jesus-Christ,

il a souffert pour nous, nous laissant un grand exemple, afin que nous suivions ses traces; on s'égare, on se perd en suivant tout autre sentier.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Chap. 10.

*In illo tempore: Dixit Jesus Pharisæis: Ego sum Pastor bonus. Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis. Mercenarius autem; et qui non est pastor, cujus non sunt oves propriæ, videt lupum venientem, et dimittit oves, et fugit. Et lupus rapit, et dispergit oves. Mercenarius autem fugit, quia mercenarius est, et non pertinet ad eum de ovibus. Ego sum Pastor bonus: et cognosco oves meas, et cognoscunt me meæ. Sicut novit me Pater, et ego cognosco Patrem: et animam meam pono pro ovibus meis. Et alias oves habeo, quæ non sunt ex hoc ovili: et illas opportet me adducere, et vocem meam audient, et fiet unum ovile, et unus Pastor.*

En ce temps-là Jesus dit aux Pharisiens: c'est moi qui suis le bon Pasteur. Le Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, celui qui n'est point le Pasteur, et à qui les brebis n'appartiennent point, voyant venir le loup, abandonne les brebis, et s'enfuit: cependant le loup les enleve, et les disperse. Or, le mercenaire s'enfuit, parce que c'est un mercenaire, et qu'il n'a point d'intérêt à ce qui regarde les brebis. C'est moi qui suis le bon Pasteur: je connois mes brebis, et mes brebis me connoissent. Comme mon Pere me connoît, de même moi je connois mon Pere, et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie, et il faut que je les amene: elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie et un Pasteur.



## MÉDITATION.

### *De la Miséricorde de Dieu envers les pécheurs.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien, ce semble, que le Sauveur nous ait voulu si persuader, que la miséricorde et la douceur qu'il a envers les pécheurs. Son Incarnation, et les Mystéres de sa Passion et de sa mort, ses discours, ses expressions, les paraboles dont il s'est servi, ses exemples, tout nous prêche, tout nous démontre cette miséricorde et cette prédilection, pour ainsi dire, pour les pécheurs : *Non veni vocare justos, sed peccatores.* Sa miséricorde est le plus glorieux de ses attributs, on peut même dire que c'est son attribut favori : *Miserationes ejus super omnia opera ejus :* En effet, qu'un Dieu ait bien voulu se faire homme pour sauver les hommes qui s'étoient perdus par le péché ! comprenez, s'il est possible, le Mystère incompréhensible de l'Incarnation, et vous comprendrez la grandeur immense, et l'incompréhensibilité de son infinie miséricorde. Mais on peut dire que l'on ne découvre jamais mieux les trésors de la miséricorde de notre Dieu, que dans les paraboles dont le Sauveur s'est servi pour nous la dépeindre, et la maniere douce et engageante dont il a agi. S'il a fait le portrait du pécheur dans la personne de l'Enfant prodigue, il s'est dépeint lui-même dans la manière empressée, aimable, prévenante avec laquelle le pere de ce fils débauché le reçut. Il n'attend pas qu'il arrive au logis ; de si loin qu'il l'apperçoit, il court à lui, il l'embrasse, il ne lui reproche pas même ses égaremens ; la joie

qu'il a de le voir retourner à lui, lui fait oublier ses désordres; sa conduite répond à ses paroles. Où est-ce que la douceur et la miséricorde du Sauveur envers les pécheurs a paru avec plus d'éclat qu'à l'égard de la femme adultère? Content de l'humiliation et de la contrition de cette pécheresse, avec quelle bonté la renvoie-t-il? Femme, personne ne vous a-t-il condamnée? personne, Seigneur; ni moi aussi je ne vous condamnerai point; allez et ne péchez plus désormais. Mais sans sortir de notre Evangile, quelle preuve plus éclatante et mieux marquée de la miséricorde de Dieu envers le pécheur, que le symbole du bon Pasteur, qui est sa véritable image? *Ego sum Pastor bonus.* C'est moi qui suis le bon Pasteur : Ce Pasteur, qui, touché de la perte d'une seule brebis, qui, en s'égarant s'est mise en danger d'être dévorée, en quitte quatre-vingt et dix-neuf, pour aller chercher celle qui s'est perdue. L'ayant trouvée, il la charge sur ses épaules, pour lui épargner la peine de marcher, trop content de l'avoir retrouvée. Mais à quel titre veut-il être reconnu pour le bon Pasteur? vous le savez; en donnant sa vie pour ses brebis, en les nourrissant de sa propre chair; le Sauveur peut-il nous donner une plus juste idée de sa bonté, de sa douceur et de son infinie miséricorde?

## SECOND POINT.

Considérez que si la grande miséricorde de Dieu envers les pécheurs, est pour eux un grand motif de confiance, elle ne doit pas leur être une occasion de persévérer dans leurs péchés. Rien n'est plus pernicieux, rien n'est plus criminel que la fausse confiance. La miséricorde ne sauve pas ceux à qui elle est un motif de se damner. A quoi est-ce que se fait paroître la miséricorde

de Dieu ? à inspirer au pécheur le désir sincère de revenir ; car c'est là un effet de la miséricorde de Dieu ; mais c'est une grande marque qu'il n'y a plus de miséricorde pour un homme, lorsqu'il s'en sert comme d'une raison de ne se pas convertir. La miséricorde doit inspirer la confiance, mais une confiance inséparable du repentir. On ne peut guere pousser la malice plus loin que d'abuser de la bonté de Dieu, de la patience de Dieu, et de la miséricorde de Dieu pour persévérer dans le crime ; parce que Dieu est bon, je puis tranquillement être méchant ; parce que Dieu est miséricordieux, je veux l'offenser impunément ; il est patient, je ne dois pas craindre de pousser à bout sa patience ; Dieu est miséricordieux, je ne risque rien de l'outrager ; quand je serai las de l'offenser, j'aurai alors recours à sa miséricorde. Si Dieu étoit plus sévere, et moins bon, je serois moins méchant, je le ménagerois davantage. Homme impie, comprenez ce que la fausse confiance a de malice et d'impiété ! comprenez s'il n'est pas de la justice, j'ose dire de l'honneur de Dieu, de punir avec la derniere rigueur un si horrible crime, qui renferme dans son obstination la malignité, pour ainsi dire, de tous les autres. Dieu est infiniment miséricordieux ; il est vrai, et cette infinie miséricorde paroît assez dans la bonté avec laquelle il reçoit les plus grands pécheurs, dès que repentans, ils retournent à lui avec contrition et avec confiance. Non, Dieu n'est point rebuté, ni du nombre des péchés, ni de l'énormité des plus grands crimes, pourvu qu'il trouve dans le pécheur, le regret sincere et surnaturel d'avoir péché ; et voilà en quoi paroît sa grande miséricorde. Mais lorsqu'il voit que l'idée même de cette infinie miséricorde nourrit dans le pécheur l'inclination, l'attache au péché ; n'est-il pas ce semble, de la justice de Dieu, de n'avoir plus pour ce mons-

trueux pécheur, de miséricorde? *Tunc invocabunt me, et non exaudiam :* viendra le temps qu'ils invoqueront ma miséricorde, et je ne les écouterai point : *Manè consurgent, et non invenient me;* (*a*) ils se leveront dès le matin, et ils ne me rencontreront point.

J'espere trop en votre bonté, Seigneur, et j'ai une trop juste idée de votre miséricorde, pour que ce malheur m'arrive jamais. Oui, mon Dieu, vous êtes miséricordieux, et c'est pour cela que je reviens à vous à l'heure même; et comme c'est un effet de cette miséricorde, que le désir que j'ai de me convertir, je n'ai garde d'en abuser en différant ma conversion d'un seul moment.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Misericordias Domini in æternum cantabo.* Psal. 88.

Je chanterai à jamais les miséricordes du Seigneur.

*Veniant mihi miserationes tuæ, et vivam.* Psal. 118.

Faites-moi ressentir, Seigneur, les effets de votre miséricorde, et je vivrai.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA miséricorde de Dieu doit vous empêcher de tomber dans le désespoir; mais je vous tiens pour un désespéré, disoit un grand serviteur de Dieu, si elle vous est une occasion de tomber dans l'impénitence. La miséricorde de Dieu nous sauvera, en nous portant à aimer Dieu, et à détester de tout notre cœur tout ce qui lui déplaît; elle nous sauvera en nous ins-

(a) *Prov.* 1.

pirant une horreur, une douleur extrême de nos péchés ; et en la bonté de Dieu, une confiance qui nous porte à la pénitence. Voilà quel doit être l'effet de la confiance que vous devez avoir en la miséricorde de Dieu. Espérez tout de sa bonté ; mais ne différez pas un seul jour votre pénitence. Détestez chaque jour vos péchés ; et chaque jour ranimez votre confiance en sa miséricorde, mais gardez-vous bien de faire jamais une faute, quelque légere qu'elle paroisse, dans la vue et avec l'espérance d'en obtenir le pardon de la miséricorde de Dieu ; rien n'irrite tant sa justice.

2.° La grande miséricorde que Dieu a pour nous, doit être le motif, et comme la mesure de celle que nous devons avoir pour nos frères. Ayez de l'indulgence pour tout le monde ; et lorsque la passion, l'intérêt, la raison même vous portent à punir, ne manquez pas de penser à la bonté de Dieu envers vous, quelque pécheur que vous soyiez, et la miséricorde avec laquelle il vous pardonne. Ne reprenez jamais qu'avec douceur ; corrigez les fautes, mais jamais avec des paroles aigres, ni avec des termes de mépris. Il faut que l'indulgence soit prudente, et toujours chrétienne. Il faut qu'un Maître, qu'un Supérieur soit toujours pere. Il faut veiller sur tout, être informé de tout, mais corriger avec discrétion et avec modération, et dissimuler beaucoup de choses, en y remédiant d'ailleurs.

---

# LE TROISIEME DIMANCHE D'APRÈS PAQUE.

Tout le temps Pascal est une fête continuelle, pour ainsi dire, qui inspire aux vrais fideles, une joie spirituelle, telle que ressentent des

esclaves qui viennent d'être rachetés, après une longue captivité. C'est par la mort et la résurrection du Sauveur que nous sommes sortis de l'esclavage : il est juste que nous ressentions la joie pure et parfaite que doit nous inspirer notre heureuse liberté dans tous ces jours qu'on appelle le temps Pascal, et c'est aussi ce que nous inspire l'Eglise dans ses Offices.

La Messe de ce jour commence par ces paroles du Pseaume 65, qu'on peut appeller un Cantique de joie, et que les Juifs ne cessoient de chanter après leur captivité. *Jubilate Deo omnis terra, alleluia, Psalmum dicite nomini ejus, alleluia, date gloriam laudi ejus, alleluia, alleluia, alleluia :* Peuples de toute la terre, temoignez votre joie au Seigneur ; célébrez son nom par vos Hymnes, rendez lui la gloire qui lui est due, et ne cessez de le bénir, de le remercier, de chanter ses louanges, de l'aimer, de le glorifier. *Dicite Deo : quàm terribilia sunt opera tua, Domine, in multitudine virtutis tuæ mentientur tibi inimici tui :* Dites à Dieu : que vos ouvrages, Seigneur, inspirent de terreur ! lorsqu'il vous plaît de déployer votre puissance, vous faites bien voir à ves ennemis qu'ils se flattent faussement de vous résister. Rien ne convient mieux à un temps où l'Eglise célebre le triomphe de la résurrection du Sauveur, la glorieuse victoire qu'il a remportée sur tous ses ennemis, la terreur et l'effroi qu'il a causé aux Soldats qui gardoient son Corps dans le tombeau, et à tous ceux qui avoient contribué à sa mort, et qui avoient pris tant de mesures pour empêcher, ou du moins pour rendre inutile sa résurrection glorieuse.

Ce Pseaume, d'où l'Introït de la Messe est tiré, porte pour titre : Cantique ou Pseaume de la Résurrection : *Canticum Psalmi resurrectionis.* En effet, tout ce Psaume se peut parfaitement bien appliquer à la résurrection de Jesus-Christ,

selon le sentiment de saint Augustin, et des autres saints Peres. C'est ici tout le peuple Juif qui remercie Dieu de sa délivrance. Les Juifs, délivrés de leur captivité, sont la figure des Gentils en particulier, et de tous les hommes tirés de l'esclavage du démon par le Baptême.

L'Epître de la Messe contient une exhortation pathétique et raisonnée, que saint Pierre fait aux fideles de se regarder comme des étrangers, et des voyageurs en ce monde. Jesus-Christ, par sa mort et sa résurrection, nous ayant fait enfans adoptifs de Dieu, et les cohéritiers de la gloire qu'il nous a méritée, il nous a fait en même temps citoyens de la céleste Patrie : vous n'êtes plus des étrangers, dit l'Apôtre, ni des gens de dehors : *Non estis hospites et advenæ : sed estis cives Sanctorum et domestici Dei ;* mais vous êtes de la Cité des Saints, et de la maison de Dieu. Nous devons-donc regarder le Ciel comme notre véritable patrie ; nous en sommes les citoyens ; cette vie n'est qu'un voyage que nous faisons dans un pays étranger ; la terre est pour nous un lieu d'exil, et le monde est pour tous les Chrétiens une terre étrangere. La vie est trop courte, pour croire que le voyage doive être long ; souvent à peine l'a-t-on commencé qu'on touche au terme. Sur ce principe, je vous conjure, dit l'Apôtre saint Pierre, comme étrangers, et voyageurs, de vous abstenir des desirs de la chair qui font la guerre à l'esprit. Saint Pierre appelle ici les desirs de la chair qui font la guerre à l'esprit, ces mouvemens involontaires de la cupidité, cette pente et cette inclination au mal dont les pécheurs sont les esclaves, et qui devient aux justes une occasion de mérite, par la violence qu'ils se font pour y résister. C'est dans le même sens que saint Paul dit, dans l'Epître aux Romains, qu'il voit dans les membres de son corps une loi qui s'oppose à la loi de son esprit : *Video legem in mem-*

*bris meis repugnantem legi mentis meæ.* (a) Cette loi de l'esprit, c'est la loi de Dieu, la voix de la conscience, les pieux mouvemens de la grace, ces inspirations saintes qui nous portent à la justice et à la vertu. Nous avons dans nous cet ennemi domestique, cette concupiscence, ce penchant au mal, contre lequel il faut être sans cesse en garde. La guerre est éternelle, nulle paix, nulle treve; il faut toujours combattre, et n'être jamais vaincu.

Les Chrétiens, dit saint Justin, Martyr, écrivant à Diognete, sont dans le monde comme dans un exil, ils se regardent comme citoyens de la Jérusalem céleste. Ils sont au milieu des Villes, mais comme des voyageurs; ils prennent part aux choses de cette vie, mais comme des gens qui en attendent une autre; ils vivent dans une terre étrangere comme chez eux, et chez eux comme dans une terre étrangere. Ils vivent dans la chair, mais ils ne vivent pas selon la chair; ils demeurent sur la terre, et leur commerce est au Ciel. C'est la peinture que fait saint Justin des Chrétiens; est-ce la nôtre?

*Conversationem vestram inter gentes habentes bonam:* Gardez avec les Gentils, continue le saint Apôtre, une conduite réguliere: afin qu'en même temps qu'ils n'oublient rien pour vous décrier dans le monde, en disant beaucoup de mal de vous, ils aient la confusion de se voir démentir devant tout le monde par le bien que vous faites; qu'on nous charge d'injures, qu'on nous noircisse par les plus affreuses calomnies, qu'on nous impose des crimes énormes, comme faisoient les Païens aux premiers Chrétiens; souffrons avec patience et avec silence comme a fait Jesus-Christ; une conduite sage, irréprochable, chrétienne, toute muette qu'elle est, est la plus éloquente, et la plus concluante des apologies. La

(a) *Rom.* 7.

médisance, la haine, la passion, peuvent maltraiter, déchirer même les gens de bien; mais la malice la plus noire ne sauroit obscurcir, ou affoiblir l'innocence; elle se fait jour à travers la plus noire et la plus épaisse fumée que causent les passions; et tôt ou tard on lui rend justice. Gardons avec tout le monde une conduite réguliére, ne répondons à la malignité de nos adversaires que par la pureté de nos mœurs, et par la régularité d'une conduite édifiante qui ne se démente jamais. Que la conduite des Chrétiens soit par-tout pure, sainte, exemplaire, tout le monde sera bientôt Chrétien. Quand on ne vous accusera que d'être Chrétiens, que d'être plus modestes, plus réservés, plus dévots que les autres, ces accusations vous doivent faire honneur. Nos ennemis rendront enfin justice à votre vertu devant Dieu, du moins au jour de sa visite, c'est-à-dire, au grand jour du dernier jugement.

*Subjecti estote omni humanæ creaturæ*, soumettez-vous à toutes sortes de personnes en vue de Dieu; soit au Roi, comme à celui qui est au dessus de tous; soit aux Commandans, comme a des gens envoyés du Prince pour faire justice, et ayant reçu de lui l'autorité. C'etoit dans ces premiers temps une accusation fort commune, contre les Chrétiens, de dire qu'ils inspiroient aux peuples l'esprit de révolte contre les Puissances légitimes, et le mépris des Dieux. Ce dernier chef étoit évident; les Chrétiens n'adoroient que le seul vrai Dieu, et avoient en horreur les Idoles; mais on ne pouvoit pas sans calomnie, les accuser d'être rebelles aux Princes, même païens. La Religion Chrétienne n'inspire que soumission, que fidélité, que dépendance, et l'on voit avec quel empressement et quel zele, les Apôtres saint Pierre et saint Paul se sont appliqués à inspirer à tous les Fideles cet esprit d'obéissance et de soumission. Nul prétexte,

nulle raison, qui autorise jamais la révolte contre son Prince ; c'est toujours de Dieu même qu'il tient l'autorité qu'il a. Si les Princes abusent de leur pouvoir, si leur vie est peu chrétienne, s'ils ont le malheur d'être d'une mauvaise Religion, ce n'est point une raison, dit Tertullien, de leur refuser l'obéissance qui leur est due ; c'est de Dieu qu'ils ont reçu le droit qu'ils ont de nous commander. Ce n'est pas assez de leur obéir, il faut les aimer, les honorer, et leur souhaiter toutes sortes de prospérités et de bénédictions dans cette vie, et le salut dans l'autre ; *Christianus nullius est hostis, nedum Imperatoris, quem sciens à Deo suo constitui, necesse est ut et ipsum diligat, et revereatur, et honoret, et salvum velit.* Saint Pierre ne se contente pas d'une simple obéissance ; il veut qu'elle soit rendue par un motif d'amour de Dieu : *Propter Deum ;* ou, comme parle saint Paul, *Propter conscientiam :* soumettez-vous, non-seulement en vue de la punition, mais encore en vue de la conscience. Les motifs de crainte, d'intérêt, de nécessité peuvent contenir les sujets pour un temps. La Religion Chrétienne leur propose des motifs plus nobles, plus relevés, plus intéressans, qui engagent pour toujours, et dans toutes les circonstances. La crainte, l'intérêt, l'amour même envers le Prince, peuvent s'affoiblir et disparoître ; mais l'ordre de Dieu, le motif de Religion, la loi de la conscience, ne sauroient jamais manquer. *Quia sic est voluntas Dei, ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam :* Car c'est la volonté de Dieu, qu'en faisant bien, vous fassiez taire l'ignorance de ceux qui jugent sans connoissance et sans raison, et qui ne suivent, dans leurs jugemens, que leur passion et leur caprice. Dieu veut, que par une vie pure, sainte et exemplaire, vous fermiez la bouche à

ceux qui médisent de vous. Tâche-t-on de rendre votre fidélité suspecte? rendez une obéissance prompte et parfaite à toutes les personnes constituées en dignité. Vous accuse-t-on de crimes monstrueux? soyez irréprochables dans vos mœurs, menez une vie pure et innocente, voilà la meilleure des apologies. *Quasi liberi, et non quasi velamen habentes malitiæ libertatem :* Agissant en personnes libres, n'usez point de votre liberté comme d'un prétexte pour faire du mal. Dieu vous a donné la liberté; n'en abusez pas pour vous perdre, faites-en un bon usage : quel regret durant toute l'éternité, d'avoir pu être éternellement heureux avec le secours de la grace, et de s'être attiré par le mépris de cette grace, un malheur éternel! *Omnes honorate :* honorez toutes sortes de personnes. L'honneur et le respect sont dus à nos supérieurs à cause de leur dignité. Nos égaux et nos inférieurs sont nos freres, tous sont les enfans du Père céleste, tous sont les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jesus-Christ. Nous ne devons jamais mépriser personne; le mépris est toujours une injure; nul homme, tant vil, tant abject qu'il puisse être aux yeux des hommes, dont l'ame n'ait autant coûté à Jesus-Christ que celle du plus grand Prince; tel qui nous paroît méprisable, est souvent un objet cher et agréable aux yeux de Dieu. *Fraternitatem diligite*, aimez vos freres : de quelque nation, de quelque condition, de quelque humeur qu'ils soient, ce sont nos frères; la diversité de pays, de condition, de naturel, de génie, ne sauroit affoiblir l'obligation du précepte; nous sommes tous, pour ainsi dire, de la même famille à l'egard de Dieu; nous avons tous droit au même héritage; nous avons tous la même Patrie, qui est le Ciel. *Deum timete :* la crainte de Dieu est le principe de la véritable sagesse. *Regem honorate :* respectez le Roi, il est comme l'image

de Dieu : nous lui devons l'honneur, le respect, la soumission, la fidélité, l'obéissance ; l'Apôtre met ce devoir d'abord après celui que nous devons à Dieu. Enfin, serviteurs, soyez soumis à vos Maîtres avec toutes sortes de respects : *Non tantùm bonis et modestis ; sed etiam dyscolis :* non-seulement à ceux qui sont bons et modérés, mais aussi à ceux qui sont d'une humeur difficile. Quelque dur, fâcheux, emporté que soit le Maître, il suffit qu'il soit Maître pour avoir droit d'être servi avec fidélité, et d'être obéi en tout ce qu'il commande qui n'est pas visiblement contraire à la loi Divine ; plus le service est dur, plus il est méritoire, quand on a dans le service un saint motif. On peut dire que cette Epître est un précis des plus instructifs, et des plus détaillés que nous ayions de la morale chrétienne.

L'Evangile de la Messe de ce jour, contient une partie de cet admirable discours que le Sauveur fit à ses Apôtres, après sa dernière Cene, la nuit même de sa Passion, où après leur avoir dit que son heure étoit venue, c'est-à-dire, le temps de consommer son grand ouvrage, qui étoit celui de la Rédemption, et de son Ascension dans le Ciel, il les console sur son départ, par l'assurance qu'il leur donne de leur envoyer le Saint-Esprit à sa place, et les anime à souffrir courageusement les persécutions que le monde leur suscitera. Après leur avoir donc déclaré qu'il montera bientôt au Ciel, et qu'ils ne le verront plus d'une manière sensible, il leur promet qu'il reviendra à eux, et qu'il les visitera, non par lui-même, mais par l'Esprit consolateur, qui les consolera de son absence, et qui les soutiendra dans leurs afflictions.

*Modicum et jam non videbitis me : et iterùm modicum et videbitis me : quia vado ad Patrem :* Dans peu de temps vous ne me verrez plus ; et peu de temps après vous me reverrez ; car je m'en vais

à mon Père. Comme c'étoit la nuit même de sa Passion, que Jesus-Christ disoit ceci à ses Apôtres, plusieurs ont cru que le Sauveur parloit de son absence durant les trois jours qu'il devoit être dans le tombeau, et qu'ils le reverroient d'abord après sa résurrection, ce qui leur causeroit une joie qui les dédommageroit bien de la tristesse que leur auroit causé son absence. La suite cependant fait voir que Jesus-Christ entendoit encore la privation de sa présence visible sur la terre après son Ascension; et les persécutions que ses Disciples auroient à souffrir sur la terre. Les Apôtres ne comprirent pas d'abord ce mystere. Que veut-il nous dire par cette alternative de présence et d'absence qu'il nous prédit, se disoient-ils tout bas les uns aux autres? *Nescimus quid loquitur*: nous n'entendons point ce qu'il dit. Le Sauveur les prévint: nos besoins, nos desirs, s'ils sont justes, tiennent lieu de prieres auprès de lui. Vouloir lui demander, c'est déjà lui avoir demandé; souvent même, c'est l'avoir obtenu. Vous vous questionnez, leur dit-il, sur ce que je viens de vous dire: dans peu de temps vous ne me verrez plus; et peu de temps après vous me reverrez. C'est encore ici pour vous une énigme, vous en saurez bientôt le vrai sens. Ma mort, ma Résurrection, mes fréquentes apparitions, mon Ascension dans le Ciel, la descente du Saint-Esprit sur vous, vous développeront tout ce Mystere; et rien ne vous en donnera mieux l'intelligence que ce que vous aurez à souffrir pour la gloire de mon nom. Toutes les puissances de l'Enfer et de la Terre se souleveront contre vous: on vous persécutera à outrance; parens, amis, compatriotes, domestiques, étrangers, tout se déchaînera contre vous; vous serez regardés comme ce qu'il y a de plus vil au monde, comme le rebut de tous les hommes; tandis que le monde sera dans la joie, vous

vivrez dans la tristesse. Non, mes chers enfans, je ne dissimule point quel sera votre partage sur la terre : vous n'êtes pas de meilleure condition que moi qui suis votre Pere, vous ne serez pas mieux traités du monde que je l'ai été : *Amen, amen dico vobis, quia plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit.* Vous passerez vos jours dans l'affliction, votre ame sera dans l'amertume, tandis que le monde se réjouira, tandis que tous les jours seront des jours de fête pour les gens du monde ; mais consolez-vous, la scene ne sera pas longue : votre tristesse se changera bientôt en joie, comme aussi leur joie se changera bientôt en tristesse ; avec cette différence, que pour quelques jours de pleurs, adoucis par tant de consolations intérieures, vous aurez une joie que personne ne sauroit vous ôter : *Gaudium vestrum nemo tollet á vobis;* vous jouirez d'une félicité éternelle, qui vous fera bientôt oublier ce que vous aurez souffert pour l'amour de moi durant cette vie ; et, au contraire, pour quelques heures de plaisirs, accompagnés, détrempés même de tant d'amertume, que les mondains n'ont goûtés qu'en passant, quelle durée infinie de regrets, de pleurs, de repentirs amers, de désolation, de supplices, de rage. Consolez-vous, votre tristesse ne durera guère, et elle sera bientôt suivie d'un contentement parfait. Quand une femme accouche, elle gémit, elle souffre, parce que c'est l'heure de son travail ; mais après cela, ce n'est plus que joie ; elle oublie toutes ses douleurs, parce qu'elle a mis un enfant au monde. De même, vous êtes maintenant dans la tristesse, à cause de ma mort, et de tout ce que je viens de vous prédire d'affligeant durant votre vie ; mais vous me reverrez bientôt, non-seulement ressuscité, mais encore dans le Ciel, où je vous serai allé préparer une place. Comme vous aurez eu part à mes travaux,

à mes douleurs, à mes ignominies, vous aurez part aussi à ma joie, à ma gloire; et cette joie pure, pleine, rassasiante, ne sera jamais altérée, ni cette gloire obscurcie par aucun accident : *Nemo tollet à vobis.*

Que sont devenus les persécuteurs des Apôtres, dit un savant Interprete ? le temps de leur puissance et de leur joie a passé, et celui de leurs supplices ne passera jamais. Depuis dix-huit siècles, les Apôtres, après quelques années d'une vie souffrante, ont passé dans le sein du bonheur le plus parfait; et dans cent mille millions d'années, ce bonheur leur sera encore nouveau; nouveau goût, nouvelle félicité, nouveau charme. Tandis que ces fiers et cruels persécuteurs des disciples de Jesus-Christ, des Apôtres, devenus l'opprobre et l'exécration des hommes et des Anges, enragent dans les plus horribles supplices, brûlent dans les flammes, sans espérer jamais le moindre soulagement.

Un Chrétien voit une assemblée profane, où le siecle rassemble ce qu'il a de plus éclatant; et il se dit à lui-même : de tous ces hommes si heureux en apparence, qui ornent aujourd'hui la scene du monde, combien en restera-t-il dans cinquante ans ? et où seront alors ceux qui auront disparu ?

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Deus, qui errantibus, ut in viam possint redire justitiæ, veritatis tuæ lumen ostendis : da cunctis qui Christiana professione censentur, et illa respuere quæ huic inimica sunt nomini; et ea quæ sunt*

O Dieu, qui découvrez la lumiere de votre vérité à ceux qui sont dans l'égarement, afin qu'ils puissent retourner dans la voie de la justice : faites la grace à tous ceux qui portent la qualité de Chrétiens, de rejeter tout ce

*apta,*

*apta, sectari. Per Dominum, etc.*

qui est contraire à un nom si saint, et d'embrasser tout ce que demande d'eux une profession si sainte. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Pierre.* Chap. 2.

*CHARISSIMI : obsecro vos tanquàm advenas et peregrinos abstinere vos à carnalibus desideriis, quæ militant adversùs animam, conversationem vestram inter gentes habentes bonam : ut in eo, quod detrectant de vobis tanquàm de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visitationis. Subjecti igitur estote omni humanæ creaturæ propter Deum : sive Regi, quasi præcellenti ; sive Ducibus, tanquàm ab eo missis ad vindictam malefactarum, laudem verò bonorum : quia sic est voluntas Dei, ut benefacientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam : quasi liberi, et non quasi velamen habentes malitiæ libertatem, sed sicut servi Dei. Omnes honorate : fraternitatem diligite : Deum timete : Regem honorificate. Servi subditi estote in omni timore Dominis, non tantùm bonis et modestis, sed etiam dyscolis. Hæc*

MES BIEN-AIMÉS : je vous conjure comme étrangers et voyageurs, de vous abstenir des desirs de la chair, qui font la guerre à l'esprit. Gardant parmi les Gentils une conduite réguliere, afin qu'en même-temps qu'ils détractent de vous comme des malfaicteurs, venant à vous considérer du côté de vos bonnes actions, ils glorifient Dieu au jour de sa visite Sonmettez-vous donc en vue de Dieu à toutes sortes de personnes : soit au Roi, comme à celui qui est au-dessus de tout. Soit aux Commandans, comme à des gens envoyés du Prince, pour faire justice des méchans, et pour honorer les gens de bien Car c'est là la volonté de Dieu, qu'en faisant bien, vous fassiez taire l'ignorance des gens dépourvus de jugement, agissant en personnes libres, et n'usant pas de votre liberté, comme d'un prétexte pour faire du mal ; mais vous en servant ainsi que des serviteurs de Dieu Honorez toutes sortes de personnes : aimez vos Freres, craignez Dieu, respectez le Roi. Serviteurs,

*est enim gratia, in Christo Jesu Domino nostro.* soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de respect; non-seulement à ceux qui sont bons et modérés; mais aussi à ceux qui sont d'une humeur difficile; car c'est une chose agréable à Dieu, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

*Quelques Historiens ont cru que cette première Epître avoit été écrite en Hébreu par saint Pierre, et traduite en Grec par saint Marc; mais l'opinion la plus commune est, qu'elle a été écrite en Grec, quoiqu'adressée aux Hébreux convertis. Car on parloit Grec dans toutes les Provinces où ils étoient dispersés.*

## RÉFLEXIONS.

*Je vous conjure, comme étrangers et voyageurs, de vous abstenir des desirs de la chair.* Le raisonnement de l'Apôtre est concluant. La chair ne desire que des biens terrestres et périssables, que de faux biens. Toutes ses inclinations ne sont que pour la terre d'où elle est sortie; mais le fidele ne doit regarder cette terre, que comme un pays étranger pour lui, et comme un lieu d'exil. Bon Dieu, que cette vérité est peu goûtée! nous sommes sur la terre comme des voyageurs, et le voyage ne doit pas être fort long; chaque jour nous faisons une journée de chemin vers notre terme. Les uns ont un peu plus de chemin à faire; les autres en sont moins éloignés; tous arrivent à la mort, au terme de leur pélerinage. Entassez titres sur titres, soyez puissans en domaines et en trésors, ce sont tout au plus des terres que vous êtes obligés de laisser à l'usage de ceux qui vous survivent; mais pour vous, vous ne sauriez rien emporter du pays que vous quittez. Que penseroit-on d'un étranger, qui, faisant voyage pour retourner chez lui, s'arrêteroit dans tous les lieux qui lui plaisent? Charmé dans l'un de la douceur du climat, il y feroit

bâtir une magnifique maison ; enchanté dans l'autre de la fertilité de son terroir, il y acheteroit des champs, des jardins et des prairies : sans doute que cet étranger ne pense plus de retourner dans son pays, ni à revoir sa patrie. Nullement ; il est obligé de quitter au premier jour cette région délicieuse, il n'ignore pas que son séjour n'y doit pas être long, il sait certainement qu'il ne fait que passer, et qu'il ne doit jamais plus revoir un pays où il fait de si grands frais pour être logé plus à son aise. Il doute même avec raison, s'il aura le temps avant son départ, de voir achever ce magnifique édifice qu'il faisoit bâtir, et s'il aura le temps de recueillir la première moisson de ces terres nouvellement achetées. Cette comparaison frappe ; on sent, malgré qu'on en ait, le ridicule des empressemens déraisonnables de cet étranger, qui s'épuise pour bâtir, et pour faire des acquisitions, dont il ne doit peut-être pas jouir, ou ne jouir du moins que peu de jours durant son voyage. S'il a du bien, que ne se hâte-t-il de retourner chez lui ; et que ne ménage-t-il ses trésors pour le lieu où il doit faire sa demeure ? On ne peut s'empêcher de blâmer une conduite si peu sage, et de la regarder comme une imbécillité d'esprit : *Tu es ille vir.* A combien de gens a-t-on raison de dire, comme le Prophête disoit à David : vous vous comportez aussi pitoyablement que ce voyageur ; ce monde n'est point notre véritable pays, le ciel est notre véritable patrie ; nous sommes tous étrangers dan ce monde, et cependant on agit comme si ce devoit être notre éternel séjour. Quelle folie de ne pas penser que notre vie n'est qu'un voyage que nous faisons sur la terre, et que nous y sommes tous étrangers et voyageurs. Ces gens du monde, ces personnes toutes terrestres, ces ames ambitieuses, ces chrétiens tous mondains se regardent-ils comme tels ? il faudroit donc vivre dans l'oi-

siveté, ne rien entreprendre, abandonner tout durant cette vie; fausse conséquence: ce qu'il faut conclure, c'est qu'il faut profiter durant cette vie du temps, et s'acquitter des devoirs de son état, pour se rendre heureux dans le Ciel; c'est qu'il faut mettre à profit les biens et les maux de la région où nous vivons, et tout ce qui nous peut être de quelque utilité dans l'autre vie.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Chap. 16.

*In illo tempore: dixit Jesus Discipulis suis: modicum, et jam non videbitis me: et iterùm modicum, et videbitis me: quia vado ad Patrem. Dixerunt ergo ex discipulis ejus ad invicem: quid est hoc, quod dicit nobis: Modicum, et non videbitis me, et iterùm modicum, et videbitis me, et quia vado ad Patrem! Dicebant ergo: Quid est hoc, quod dicit, Modicum! nescimus quid loquitur. Cognovit autem Jesus, quia volebant eum interrogare, et dixit eis: De hoc quæritis inter vos, quia dixi, modicum, et non videbitis me: et iterùm modicum, et videbitis me: Amen, amen dico vobis: quia plorabitis, et flebitis vos, mundus autem gaudebit: vos verò contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in*

En ces jours-là, Jesus dit à ses Disciples: dans peu de temps vous ne me verrez plus, et peu de temps après vous me reverrez; car je m'en vais à mon Pere. Là-dessus ses Disciples se dirent les uns aux autres: que nous dit-il là: Dans peu de temps vous ne me verrez plus, et peu de temps après vous me reverrez, et je m'en vais à mon Pere! Ils disoient donc: que dit-il là, dans peu de temps! nous n'entendons point ce qu'il dit. Jesus vit bien qu'ils avoient envie de l'interroger, et il leur dit: vous vous questionnez sur ce que je viens de vous dire: dans peu de temps vous ne me verrez plus, et peu de temps après vous me reverrez. En vérité, en vérité, je vous le dis: vous serez affligés vous autres, et vous pleurerez; pour le monde il se réjouira: vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse se changera en joie.

*gaudium. Mulier cùm parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus: cùm autem pepererit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum. Et vos igitur nunc quidem tristitiam habetis, iterùm autem videbo vos, et gaudebit cor vestrum: et gaudium vestrum nemo tollet à vobis.*

Quand une femme accouche, elle souffre, parce que son temps est venu; mais quand elle est accouchée d'un fils, de la joie qu'elle a qu'un homme soit né, elle oublie aussitôt ce qu'elle a souffert. De même donc vous êtes maintenant dans la tristesse: mais je vous reverrai, et vous aurez la joie dans le cœur; et personne ne vous ôtera votre joie.

## MÉDITATION.

*Qu'il n'y a dans ce monde, et ne peut y avoir de véritable joie que dans le cœur des gens de bien.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de plus universel, ni de plus commun que la joie dans le monde; et cependant rien de plus rare que la vraie joie. Tout respire la joie, tout recherche la joie, tout le monde aime la joie, et rien n'est plus universellement abhorré que la tristesse; elle resserre trop le cœur pour n'être pas odieuse; on veut quelque chose qui le dilate, l'ame cherche naturellement tout ce qui l'égaie, tout ce qui la contente, tout ce qui charme, tout ce qui plaît. Le plaisir ne seroit plus plaisir, s'il ne causoit de la joie. Tout ce qui est triste, rebute, afflige et déplaît. On peut dire que cette satisfaction, ce contentement, cette agréable émotion de l'ame, causée par la possession de quelque bien qu'elle ressent, est le grand ressort qui, d'ordinaire, la fait agir. Le monde est la région où la joie

semble régner avec plus d'aisance et de liberté. Tout y rit, ou du moins tout y semble rire. Tout air sombre, tout ce qui ressent la tristesse en est banni. La joie fait, pour ainsi dire, la félicité du monde; on regarde en pitié tous ceux qui n'y ont point de part. Elle est, cette joie, si autorisée dans le monde, que c'est être décrié que de ne pas paroître dans la joie, et de là tant de joie simulées. Tout ce qui nourrit le commerce dans le monde, occupations, divertissemens, assemblées, tout y est ou l'effet ou la source de cette satisfaction qu'on cherche. Jeux, spectacles, promenades, repas, fêtes, tout tend à inspirer cette joie. Le faste, la somptuosité, le luxe, n'ont guere d'autre objet ni d'autre fin : à voir tout ce qui se passe dans le monde, qui ne diroit que la joie est le partage des mondains. Cependant malgré toute leur dissimulation, et tous leurs artifices, le fond de tristesse qui les ronge, se fait jour à travers le masque et le fard. Le monde est la région des pleurs; on peut dire que les larmes sont la seule rosée qui tombe sur cette terre stérile; aussi n'y croît-il que des ronces, des épines et des croix. Tout ce qu'on appelle divertissemens, ne sont que des inventions, et comme des arts établis pour mettre, pour ainsi dire, la joie en commerce; c'est une espece de trafic de jeu, où chacun espere de gagner de la joie, mais où chacun perd son repos, sa liberté, sa tranquillité, la paix de sa conscience, et où l'on gagne à chaque partie beaucoup d'inquiétude et de chagrin. Un air sombre, triste et mélancolique ne fut jamais bien reçu dans le monde; il y a de la joie dans le monde, il est vrai; mais on a beau dire, on a beau faire, ce n'est qu'une joie artificielle, qui s'use, et qui disparoît avec le fard. Le fard même ne suffit plus aujourd'hui dans le monde pour y paroître avec un air de joie, on y peint le visage pour plaire;

mais on a beau faire, ni fard, ni rouge, ni grimace, ne sauroient charmer les chagrins. Il y a de la joie dans le monde, ou du moins, c'est l'étude ordinaire des mondains, de faire accroire aux simples, que c'est une joie douce, une joie rassasiante et tranquille; mais on distingue le masque de l'air naturel; s'il y a de la joie, c'est une joie inquiete, tumultueuse, une joie amere; comme dit l'Écriture, une joie d'absynthe et de fiel. De là cette mauvaise humeur qui accompagne ces parties de plaisirs, ces divertissemens, ces fêtes mondaines; les domestiques et les enfans n'éprouvent que trop l'amertume et les chagrins de ces sortes de joies. Qu'on impose tant qu'on voudra par ces dehors brillans, a qui est assez simple pour s'y méprendre. On rit dans le monde, lorsqu'on a le plus d'envie de pleurer; on rit, on ne songe qu'à se divertir, lorsque l'ame est dans une mortelle tristesse. Tout l'art consiste à avoir une joie tumultueuse et multipliée, qui empêche qu'on ne sente durant quelques momens les chagrins et l'amertume du cœur; et voilà pourquoi nulle joie dans le monde, qui ne soit bruyante, tracassière, nulle pure et véritable joie.

## SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a, et ne peut y avoir de véritable joie que dans le cœur des gens de bien, c'est le fruit de la bonne conscience; une joie pure, pleine, rassasiante, solide, ne sauroit naître dans un autre fond. Une personne véritablement chrétienne, un cœur pur, un homme de bien, qui met toute son ambition à plaire à Dieu, et sa gloire à remplir ses devoirs, et qui, toute occupée de l'affaire de son salut, ne s'étudie qu'à exceller dans la science des Saints, sent une joie bien différente de cette joie d'ivresse et de passion, de cette joie molle et folâtre, dont les sens

des mondains sont empoisonnés. La joie qu'il sent est une joie de raison, toujours pure, toujours égale, et qui ravit l'ame sans la troubler; c'est une joie de région toute spirituelle, et par conséquent conforme à la nature de l'ame, et seule capable de la satisfaire, de la contenter et de la rassasier. Affranchi de la tyrannie des passions, par la victoire qu'on a remportée sur ces ennemis de notre repos : pénétré de ces grandes vérités de la foi, qui rendent si aisé et si doux tout ce qu'il y a de plus rude au service de Dieu : aidé de la grace du Rédempteur, qui rend le joug si léger, et qui fait goûter des douceurs que les mondains ne sauroient ni s'imaginer ni comprendre: quelle joie ne goûte-t-on pas au service d'un Maître qui ne veut être servi que par amour, qui applanit lui-même ce qu'il y a de raboteux dans le chemin où lui-même nous conduit, et qui étant tout-puissant s'épuise, pour ainsi dire, pour récompenser nos foibles services? quel état plus doux, qu'elle condition plus heureuse, que celle d'une personne qui est toute à Dieu, et de laquelle Dieu a les intérêts si à cœur, que Dieu favorise et qu'il aime? la joie la plus pure et la plus parfaite est l'apanage des seuls gens de bien. Joie douce, joie tranquille, joie abondante, que rien ne sauroit troubler, et qu'il faut goûter pour en avoir une juste idée. Je ne dis rien de l'onction secrete dont Dieu adoucit le joug de sa loi : de ces momens heureux où il se fait sentir aux ames justes ; de cette espérance si douce qui leur fait goûter par avance les joies du Ciel ; de ces rayons de lumière qui leur font voir la vanité et les fausses joies du monde dans un jour si beau ; de ces larmes si consolantes qu'ils versent quelquefois aux pieds du Crucifix, où ils trouvent un plaisir plus pur et plus exquis, que dans les fêtes les plus agréables du monde. Voilà ce que les mondains ne sauroient comprendre ; et voilà

cependant ce qui fait goûter aux ames saintes une joie si pure et si douce, que la pensée de la mort rend encore plus délicieuse; tandis que cette pensée est capable seule, de détremper de la plus grande amertume la joie la plus triomphante des libertins.

Faites, Seigneur, que je goûte cette sainte joie, car je n'en veux plus rechercher d'autres. Je déteste toute joie mondaine; et c'est à votre service que je veux trouver toute ma joie.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Scito, et vide, quia malum, et amarum est reliquisse, te, Dominum Deum tuum*, Jérémie, 2.

Je le sais et je le vois, Seigneur, qu'il ne se trouve que malheur et qu'amertume, quand on s'est éloigné de vous.

*Mihi autem adhærere Deo bonum est.* Psal. 72.

Pour moi, toute ma joie et tout mon bien, c'est d'être avec Dieu.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° J'Ai regardé le ris comme une folie, dit le Sage; et j'ai dit à la joie: pourquoi cherches-tu à nous tromper? *Risum reputavi errorem; et gaudio dixi: quid frustra deciperis!* c'est-à-dire, je n'ai trouvé qu'erreur, que folie, que vanité dans les ris et les joies de ce monde. Salomon, après avoir accordé à son cœur tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, et avoir été le plus heureux homme du monde; conclut que la joie est le partage d'un seul homme de bien, et l'affliction celui du pécheur: *Homini bono dedit Deus lætitiam: peccatori autem afflictionem.* N'oubliez jamais cette vérité, méditez-la souvent, faites-en des leçons à vos

enfans, et accoutumez-vous à regarder en pitié les joies du monde. Fuyez les fêtes mondaines ; c'est une pratique de piété bien utile d'employer plus de temps alors au service de Dieu.

2.° Etudiez-vous tous les jours davantage à plaire à Dieu. C'est un artifice du démon de porter les Chrétiens à de plus grands divertissemens dans le temps Pascal, et le monde à multiplier en ce temps-ci ses fêtes. Pour vous, gardez-vous bien de donner dans ce piege. Soyez plus fidele que jamais à vos exercices de piété, et sur-tout les saints jours de Dimanche. Employez-les aux bonnes œuvres; assistez assidument au service Divin, et à la priere ; que votre attention et votre application soit à lui plaire, et ne mettez votre joie qu'à vous acquitter avec fidélité des devoirs de Chrétien.

---

# LE QUATRIEME DIMANCHE D'APRÈS PAQUE.

Ce Dimanche n'a de particulier que ce qui est commun à tout le temps Pascal, c'est-à-dire, un renouvellement de joie spirituelle, qui est l'effet de la Résurrection du Sauveur, et une continuité de ferveur, qui en doit être le fruit dans le cœur des Fideles. Les Grecs l'appellent le Dimanche de la *Mi-Pentecôte*, c'est-à-dire, de la semaine qui partage les cinquante jours depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte, le Mercredi suivant étant le vingt-cinquième jour depuis le Dimanche de la Résurrection. Quoique l'Église invite tous ses enfans à ces démonstrations d'une joie sainte, que la grace fait goûter à une conscience tranquille, et à un cœur pur; elle invite sur-tout les Gentils à célébrer par des chants d'alégresse leur

vocation à la foi, et à reconnaître, par des cantiques d'actions de graces, la faveur singuliere que le Seigneur leur a faite, en les tirant des ténebres épaisses du paganisme. Les Juifs et les Gentils ne faisant plus qu'un peuple dans l'Eglise, par la vocation à la foi du Sauveur, ils ne doivent avoir que les mêmes sentimens et le même langage; c'est à cette union des deux peuples que l'Eglise fait allusion dans l'oraison de la Messe de ce jour, qui est une des plus belles prieres qu'on puisse faire à Dieu, et qui devroit être continuellement à la bouche et dans le cœur des Fideles.

L'Introït de la Messe est pris du Pseaume 97, qui est une action de graces pour la délivrance du peuple Juif de la captivité d'Egypte, ou de la captivité de Babylone, ou peut-être de quelqu'autre calamité. Le Prophête Royal désigne assez visiblement, sous cette figure, la rédemption des hommes par Jesus-Christ, dont il prédit l'avénement.

*Cantate Domino canticum novum, alleluia, quia mirabilia fecit Dominus, alleluia :* Chantez, enfans des hommes, un Cantique nouveau, à la gloire du Seigneur, qui a fait pour nous tant de prodiges. Et ne cessez de multiplier vos louanges à son honneur, de le bénir, de le remercier et de le glorifier. *Ante conspectum Gentium revelavit justitiam suam, alleluia, alleluia, alleluia :* Le Seigneur a fait éclater aux yeux des nations, sa fidélité dans ses promesses, sa toute-puissance dans ses merveilles, sa miséricorde dans ses bienfaits, en délivrant son peuple d'un si dangereux esclavage. Chantez au Seigneur, un cantique nouveau, parce qu'il a fait de nouveaux prodiges en votre faveur, en vous délivrant de la captivité et de la servitude, par des voies inespérées, et par une miséricorde dont vous n'auriez osé vous flatter; tant de merveilles de sa part méritent

bien de nouvelles actions de graces. Comme la servitude d'Egypte, et la captivité de Babylone n'étoient que la figure de la servitude fatale du péché sous laquelle nous vivons, la délivrance et l'affranchissement de ces captivités étoient la figure de l'heureuse liberté que Jesus-Christ nous a heureusement procurée par sa mort, et par sa résurrection glorieuse. Quel plus juste sujet d'alégresse, d'actions de graces, et d'amoureux transports! *Notum fecit Dominus salutare suum; in conspectu gentium revelavit justitiam suam*, dit le texte sacré. Dieu a manifesté au monde le Sauveur, la sagesse éternelle, son Fils unique, son Verbe, la source de tout bien et de toute justice, notre Rédempteur, et il nous l'a manifesté singulierement au jour de sa Résurrection, à toutes les nations. Il a répandu la lumiere de l'Evangile par tout le monde. Les peuples qui vivoient dans les ténebres ont apperçu enfin cette grande lumiere, et la lumiere a paru à ceux qui demeuroient dans la région de l'ombre de la mort. (*a*) *Populus qui sedebat in tenebris, vidit lucem magnam: et sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.*

Le Seigneur a employé la vertu de sa droite, et toute la force de son bras pour se conserver son peuple, et pour nous sauver. C'est-à-dire, que le Seigneur, pour nous tirer de la captivité, pour nous sauver, n'a pas employé une force étrangere; il est venu lui-même à notre secours; et c'est par sa mort et par sa triomphante résurrection qu'il a vaincu l'enfer, détruit l'empire du démon et du péché, et nous a délivrés de la plus dure de toutes les servitudes.

L'Epître de la Messe de ce jour est tirée de l'Epître catholique de l'Apôtre saint Jacques, dit le Mineur, Evêque de Jérusalem, appellé le frere, c'est-à-dire, cousin de Jesus-Christ, dont

(a) *Isaïæ* 9.

le dessein principal est de faire voir que la foi ne peut nous sauver sans les œuvres, quoique nous soyions justifiés par la foi. Ce qui fait le sujet de l'Epître de la messe de ce Dimanche, c'est l'endroit où cet Apôtre déclare à tous les fideles, que toute grace et tout don vient d'en haut, et descend du Pere des lumieres, qui est la source de tout bien. Cet Apôtre est appellé Mineur, pour le distinguer de saint Jacques frere de saint Jean qui est son aîné, pour ainsi dire, dans l'Apostolat, et qui, pour cette raison, est appellé le Majeur, dans les fastes de l'Eglise. Son Epître est appellée Catholique, parce qu'elle n'est adressée à aucune Eglise en particulier, mais elle est commune à toutes celles qui font profession de la foi de Jesus-Christ; ou du moins à celles qui étoient composées de Juifs convertis au christianisme, et répandus alors dans presque toutes les parties du monde, à quoi fait allusion le nom de *Catholique*, qui signifie proprement universel.

*Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est*, dit le saint Apôtre : toute faveur insigne, et tout don parfait, vient d'en haut. C'étoit une erreur assez commune parmi les Juifs, de croire que plusieurs belles qualités, plusieurs vertus même croissoient dans notre propre fonds, et qu'elles étoient les fruits de notre libre arbitre. Les Pharisiens sur-tout croyoient pouvoir par eux-mêmes résister à la concupiscence, et pratiquer la loi sans avoir besoin de la prière, et de la grace. Saint Jacques prévient les fideles contre cette pernicieuse présomption; et comme ceux à qui sa Lettre est principalement adressée avoient été nourris dans le judaïsme, craignant qu'ils ne fussent imbus de cette erreur, il leur apprend d'abord que tout le bien qui est en nous vient de Dieu, et qu'il n'y a point de véritable vertu qui ne soit un don de sa miséricorde. Ne vous attribuez pas le mérite de vos bonnes œuvres,

ne pensez pas que vous puissiez par vos seules forces résister à l'attrait de la concupiscence ; vous avez besoin pour cela du secours surnaturel de Dieu, et de cette grace qu'il ne refuse à personne. Il faut cette grace pour vouloir le bien, pour faire le bien, pour persévérer dans le bien ; sans ce secours nul bien qui soit méritoire de la vie éternelle. Or toute grace, tout don excellent vient du Pere des lumieres : *Omne donum perfectum desursum est, descendens à Patre luminum.* Il appelle Dieu le Pere des lumieres, parce que c'est lui, dit saint Augustin, qui éclaire quiconque vient au monde, et qui imprime dans nos ames les vérités du salut, qui nous en inspire l'amour, et qui les fait mettre en pratique par le secours de sa grace : *Per inspirationem luminosissimæ charitatis.*

Après l'origine du mal, dans les versets précédens, dit un savant Interprète, saint Jacques marque celle du bien ; et il enseigne que tous les biens de la nature et de la grace, quelque excellens qu'ils soient, nous viennent d'en haut, et descendent du Pere des lumieres. Cette proposition assure deux vérités importantes ; l'une, que tout ce qui vient de Dieu est bon et excellent, ce qui détruit l'impiété de Manès qui fait Dieu auteur du péché ; l'autre, que tout ce que nous avons de bon, pieux desirs, bonnes pensées, œuvres de justice et de charité, que tout cela vient de Dieu comme de sa source ; ce qui réfute l'erreur de Pélage, qui faisoit l'homme auteur de tout le bien surnaturel qu'il fait.

*Apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio :* tout don parfait, continue l'Apôtre, descend du Pere des lumieres, qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre de changement. Qu'il est doux de dépendre en tout d'un tel Maître ! qu'il est consolant que notre fortune, que notre sort dépende de lui ! Nulle

créature sur qui on puisse sûrement compter, tout plie au moindre vent, tout se dément, tout change sur la terre, il n'y a que Dieu seul qui ne soit point sujet à la vicissitude et au changement. Toujours il aimera l'innocence, toujours il récompensera la vertu, toujours il aura en horreur le vice, et toujours punira-t-il le péché. L'humeur, le dégoût, le caprice, sont les grands ressorts qui font agir les hommes, et qui sont le principe de leurs variations et de leurs changemens. Dieu est exempt de tous ces défauts; toujours la Sagesse même, toujours la Justice, la miséricorde, la bonté. *Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus :* Car c'est de son plein gré, ajoute le saint Apôtre, qu'il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous tenions en quelque sorte le premier rang parmi ce qu'il a créé. Pour porter les fideles à s'adresser à Dieu, à mettre toute leur confiance en Dieu, saint Jacques leur fait remarquer que ce n'est pas par nécessité que Dieu le Pere a envoyé son Fls unique, son Verbe, pour nous régénérer, pour nous apprendre la voie du salut. Le Verbe fait chair étant la vérité par essence, il n'a pu que nous apprendre la vérité dans tous les mysteres sacrés qu'il nous a expliqués, et dans la doctrine qu'il nous a enseignée; et tout cela s'est fait par un pur effet de sa bonté. Dieu pouvoit nous laisser dans les ténebres de la mort, dans lesquelles nous étions nés. Ce Pere des lumieres a bien voulu librement nous régénérer par le Baptême, et nous éclairer. Quelle confiance ne doit pas nous inspirer cette pure miséricorde; et tous les dons venant de lui, et ne pouvant venir que de lui, devons-nous craindre qu'il nous les refuse, après nous avoir tout donné en nous donnant son Fils, la source de tous les dons? *Quomodò non etiam cum illo omnia nobis donavit?* comment ne nous aura-t-il pas

donné toutes choses avec lui? Notre dépendance fait notre abondance et notre bonheur. Les Hébreux, à qui saint Jacques écrivoit, avoient reçu plus abondamment que les autres l'esprit de Dieu et ses dons. Ils étoient les premiers de l'Eglise chrétienne, et les premiers appellés à la foi. Le salut étoit sorti de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem. Ils étoient comme les aînés, et les premiers héritiers de la famille de Jesus-Christ: toutes ces prérogatives, cette prédilection, devoient leur inspirer une nouvelle confiance au Pere des miséricordes, et une plus exacte fidélité.

Saint Jacques après avoir appris aux fideles que tous les biens, et toutes les graces viennent du Seigneur, s'applique, dans cette Epître, à régler leurs mœurs et leur conduite, pour qu'ils puissent, par la pratique des vertus chrétiennes, mériter ces dons. Que tout homme soit toujours prêt à écouter, leur dit-il, qu'il ne parle pas aisément, et qu'il ne se mette pas aisément en colère. Ces trois points de morale sont importans. Ecouter beaucoup, et parler peu, c'est toujours sagesse; et la modestie, et la réserve, sont inséparables de la véritable vertu. Ces grands parleurs, ces gens qui dogmatisent tant, ne sont pas toujours les plus puissans en œuvres; ce ne sont pas ceux qui prêchent, ou qui écoutent la loi, mais ceux qui la pratiquent, qui sont justifiés devant Dieu. C'est conséquemment à cette vérité que saint Jacques recommande la douceur et la patience à tous les fideles. *Ira enim viri justitiam Dei non operatur :* La colère est une passion, elle est donc contraire à la vertu. On se flatte quelquefois qu'on n'agit que par zele, et ce n'est que le mouvement de la passion qu'on suit. Dieu n'a pas choisi nos emportemens pour exercer sa vengeance; il a établi pour cela des Juges et des puissances. Ce zele ardent, ce zele amer dans

des particuliers qui ne sont pas proposés pour la réformation des autres, n'est proprement qu'une colere déguisée ; qu'elle n'ait pour objet que de se réformer soi-même, alors elle pourra passer pour zele ; mais dès que ce zele sort de sa sphere, et qu'il se répand en torrent sur les terres de son voisin, c'est dégât, c'est passion. *C'est pourquoi*, conclut le même Apôtre, *renonçant à tout ce qui est impur, et à tous les excès de l'iniquité, recevez dans un esprit de douceur la parole qui est plantée en vous, et qui a la vertu de sauver vos ames.* C'est comme s'il disoit, puisque vous desirez la sagesse, et que vous souhaitez arriver au port du salut, éloignez de vous tout ce qui peut vous empêcher de parvenir à cette fin, tout ce qui peut exciter dans votre cœur des brouillards et des orages. Tout ce qui souille l'ame, obscurcit l'esprit, et cause de furieuses tempêtes dans le cœur. Voulez-vous vivre dans le calme, et jouir d'un ciel serein? vivez dans l'innocence. Domptez ces passions si ennemies de votre repos, et si opposées à l'esprit de Jesus-Christ. Ignorez jusqu'au nom même de l'impureté ; vivez dans une grande innocence. Que la cupidité, l'avarice, le trop grand amour de vous-même, soient bannis de votre cœur. Voulez-vous que les vérités qu'on vous a enseignées, que la divine parole qu'on vous a prêchée, que l'esprit de Jesus-Christ qui a été comme enté sur le vôtre, produisent beaucoup de fruit? ayez cette douceur chrétienne qui caractérise, en quelque maniere, les ames pures. Le fruit de cette divine parole, c'est le salut.

L'Evangile de la messe de ce jour est pris de cet endroit de saint Jean, où le Sauveur voyant approcher le jour de l'Ascension dans le ciel, prépare ses Apôtres à cette séparation sensible qui devoit les priver de sa présence corporelle, et qui devoit les affliger. Il leur fait voir qu'il est nécessaire qu'il les quitte ; et que le don qu'il

leur fera les dédommagera bien de cette satisfaction trop naturelle qu'ils avoient en le voyant corporellement avec eux.

Jesus-Christ employa tout le temps qu'il fut visiblement avec ses Apôtres, depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension, à les instruire des grands mysteres de la religion, dont ils étoient devenus plus capables depuis qu'il leur eut donné l'Esprit saint dès sa première apparition : *Insufflavit, et dixit eis : accipite Spiritum sanctum.* Cette communication, cette infusion de l'Esprit saint étoit nécessaire pour spiritualiser, pour ainsi dire, des gens si matériels, et les rendre capables des vérités qui leur avoient été jusqu'alors si incompréhensibles.

Le Sauveur, dans cet admirable discours, si instructif et si plein, qu'il fit à ses Apôtres après sa dernière Cene, leur ayant fait un précis de tout ce qui devoit leur arriver de plus affligeant et de plus affreux dans l'établissement merveilleux de son Eglise, leur ajouta : *Hæc autem vobis ab initio non dixi, quia vobiscum eram :* Je ne m'étois point encore ouvert à vous là-dessus, parce que, tandis que j'étois avec vous, vous n'aviez rien à craindre ; mais il n'est plus temps de vous rien cacher. Mon heure est venue, et je suis à la veille de vous quitter ; c'est pour cela que je vous ai exposé sans déguisement, et même sans figure, tout ce que vous auriez à souffrir dans le monde ; mais ne craignez rien, je serai toujours invisiblement avec vous ; pour ma présence corporelle, vous l'allez perdre. Le temps approche que je dois retourner au Ciel, d'où je suis venu. *Vado ad eum qui misit me :* Je m'en vais à celui qui m'a envoyé. *Et nemo ex vobis interrogat me : quò vadis ?* et personne de vous ne me demande, où allez-vous ? Ce petit reproche que Jesus-Christ fait à ses Apôtres, est une leçon importante que le Sauveur leur fait aussi-bien qu'à nous : *Quia hæc locutus*

*sum vobis, tristitia implevit cor vestrum :* Vous êtes affligés, parce que je vous ai dit que je m'en allois; la tristesse a saisi votre cœur; vous êtes tous consternés; mais vous n'êtes touchés que de la perte de ma présence sensible, et nullement de la gloire que je vais recevoir, en montant dans le ciel, où je dois être assis à la droite de mon Pere, ni des grands avantages que vous devez retirer de ma glorieuse Ascension. Vous n'êtes attachés qu'aux sens, et vous n'êtes touchés que de ce qui est sensible; c'est pour cela que personne de vous ne pense à m'interroger sur l'excellence, sur le bonheur de ce doux séjour des bienheureux : où Dieu étale toute sa majesté, où ma sacrée humanité va recevoir toute la gloire qui lui est due, d'où je dois vous envoyer le Saint-Esprit, qui doit mettre la derniere perfection à mon grand ouvrage, et répandre sur vous tous mes dons. Je vous dis que je m'en vais à celui qui m'a envoyé, que je retourne au Ciel, d'où je suis venu; et au lieu de vous réjouir avec moi, tant à cause de l'honneur que j'y dois recevoir, qu'à cause de l'avantage qui vous reviendra de mon exaltation, vous vous affligez, vous ne dites mot, je vous vois pensifs, et dans un morne silence. La seule pensée de mon départ vous a tellement rempli le cœur de tristesse, qu'elle vous a tous interdits. Est-ce ainsi que vous devez regarder ce qu'il y a pour vous de plus avantageux? je vous dis la vérité : il est de votre intérêt que je m'en aille, et que je vous prive de cette présence corporelle, qui rend votre amour pour moi moins spirituel et moins parfait. D'ailleurs si je ne m'en allois pas, le Saint-Esprit, qui est ce consolateur et ce maître que je vous ai promis, ne viendroit point; et si je m'en vais, je vous l'enverrai. Or, vous n'ignorez pas de quelle importance est qu'il vienne. Car c'est lui qui convaincra le monde sur le péché, sur la justice et

sur le jugement. Le Saint-Esprit, par la prédication des Apôtres, et par les miracles qu'ils opéreront, convaincra le monde de péché, c'est-à-dire, qu'il fera connoître dans quelle corruption de mœurs, et dans quelle pitoyable erreur les hommes ont vécu jusqu'ici dans l'ignorance du vrai Dieu, dans les déréglemens les plus affreux, et dans une corruption de mœurs universelle. Il fera connoître combien les hommes, et les Juifs en particulier, sont coupables de n'avoir pas cru en Jesus-Christ, après tant de merveilles. Cet esprit orgueilleux, et ces cœurs indociles qui auront résisté si long-temps aux lumieres de la foi, connoissant enfin la vertu de l'Esprit de Dieu, par les prodiges éclatans qu'il opérera, et par l'admirable sainteté qu'il communiquera aux fideles, avoueront, à leur confusion, qu'ils ont failli, lorsqu'ils n'ont pas voulu croire : *De peccato quidem, quia non crediderunt in me.* Ce même Esprit saint les convaincra encore de la justice et de l'innocence du Fils de Dieu, en faisant voir que celui qu'ils ont si injustement condamné à mort, est ressuscité, et qu'il est monté au Ciel pour y régner éternellement avec son Pere : *De justitia verò, quia ad Patrem vado.* Enfin, il convaincra le monde et tous ses partisans, de l'équité du jugement porté contre le démon, qui s'étoit comme attribué l'empire du monde, où il régnoit avec tant de tyrannie, où il s'étoit fait ériger tant d'Autels ; ils connoîtront que c'est avec justice que le regne de ce tyran a été détruit, ses pernicieuses et injustes loix abolies, ses fausses maximes condamnées, et son pouvoir éteint, non-seulement par la destruction de l'idolatrie, mais encore par l'établissement d'une si sainte religion, qui sera l'ouvrage et le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, et le fruit de la prédication de l'Evangile: *De judicio autem, quia Princeps hujus mundi jam judicatus est.* Voilà les trois effets principaux de

la venue de l'Esprit-Saint que je vous enverrai. *Arguet mundum de peccato, et de justitia et de judicio :* Il convaincra le monde sur le péché des Juifs, et de tous ceux qui ont refusé de croire en moi après tant de preuves éclantes et incontestables de ma divinité ; il convaincra le monde sur la justice, en faisant voir aux Juifs et aux Païens qu'il n'y avoit point de justice, ni de véritable vertu, que dans la religion chrétienne. Il convaincra enfin le monde sur le jugement, en détruisant l'empire qu'avoit le démon dans le monde sur l'esprit et sur le cœur de tous les peuples, par les fausses et pernicieuses maximes qui y avoient eu, jusqu'à la venue de Jesus-Christ, force de loi.

Après une instruction si importante, et qui semble être l'abregé, pour ainsi dire, de notre religion, Jesus-Christ ajouta, qu'il avoit bien encore des choses à leur dire, mais qu'ils n'étoient pas capables de les comprendre ; qu'il ne vouloit pas charger leur esprit de ce qu'il ne pouvoit pas encore porter. Qu'il leur en réservoit la connoissance jusqu'à la venue de cet Esprit de vérité, qui leur apprendroit toutes les vérités nécessaires pour leur perfection, pour leur salut, et pour celui des autres : *Adhuc multa habeo vobis dicere ; sed non potestis portare modò.* Le Sauveur avoit dit à ses Apôtres, qu'il leur avoit découvert tout ce que son Pere lui avoit dit : *Omnia quæcumque audivi à Patre meo nota feci vobis :* c'est-à-dire, tout ce qu'ils étoient capables de comprendre avant qu'ils eussent reçu la plénitude du Saint-Esprit, et cette intelligence surnaturelle qui en étoit un des principaux dons. Mais il y avoit encore bien des choses mystérieuses, dont ils n'étoient pas encore capables de comprendre le véritable sens. Ces grands mysteres, ces vérités au-dessus de la portée de l'esprit humain, etoient l'union substantielle de la divinité et de l'humanité dans la

personne adorable de Jesus-Christ ; la spiritualité de son regne éternel et temporel ; son état d'humiliation et de gloire, de puissance et d'infirmité ; de victime pour les péchés du monde, et d'homme sans péché. Il falloit la venue du Saint-Esprit pour leur donner ce don d'intelligence ; pour dissiper toutes ces obscurités, et pour concilier toutes ces contrariétés apparentes ; et c'est ce qu'a fait le Saint-Esprit ; c'étoit là son ouvrage.

*Cùm autem venerit ille spiritus veritatis*, continue le Sauveur, *docebit vos omnem veritatem :* Quand il viendra, cet Esprit de vérité, il vous enseignera toutes ces vérités ; il vous donnera une intelligence claire de tous ces mysteres. *Non enim loquetur à semetipso, sed quæcumque audiet loquetur, et quæ ventura sunt annuntiabit vobis :* Il ne parlera point de son chef, c'est-à-dire, comme le Fils ne dit rien de lui-même, c'est-à-dire, que ce qu'il dit, il ne le dit pas seul, et que son Pere le dit avec lui ; de même le Saint-Esprit ne dit rien de son chef, c'est-à-dire tout seul ; parce que procédant du Fils, aussi-bien que du Pere, et recevant d'eux la même nature et la même science, il ne dit rien, et ne peut rien dire que ce que le Fils dit avec son Pere, ces trois divines personnes n'etant qu'un seul Dieu. Et ainsi ne pensez pas que l'Esprit-Saint doive vous enseigner une doctrine différente de la mienne: c'est la même doctrine dont il vous donnera une plus parfaite connoissance et vous en développera le véritable sens. Le Sauveur s'étoit expliqué ailleurs, à peu près dans le même sens, quand il disoit aux Juifs : ma doctrine n'est point de moi, mais de celui qui m'a envoyé : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* Toutes ces manieres de parler nous donnent une idée bien nette du mystere adorable de la Trinité, en nous prouvant un seul Dieu en trois personnes.

Enfin, l'Esprit-Saint vous fera connoître clairement l'avenir, ajoute le Sauveur, *Quæ ventura sunt annuntiabit vobis*, en vous remplissant de l'esprit de prophétie, nécessaire dans la naissance de l'Eglise que vous devez établir. Tout ce que fera cet Esprit-Saint sera pour ma gloire, parce qu'il est mon Esprit, comme il est l'Esprit de mon Pere : *Ille me clarificabit, quia de meo accipiet et annuntiabit vobis :* Parce qu'il aura part à ce qui m'appartient, et qu'il vous le fera connoître. Presque tous les Interprêtes, après les saints Peres, ne doutent point que Jesus-Christ n'ait voulu marquer par ces paroles, *De meo accipiet :* il aura part à ce qui m'appartient ; que le Saint-Esprit procede du Fils comme du Pere, et qu'ils lui communiquent tous deux la nature et les perfections divines ; que le Fils lui-même, reçoit du Pere par la génération éternelle, et que le Saint-Esprit a, par la voie de son éternelle procession, de tous les deux. C'est comme si le Fils de Dieu disoit : l'Esprit-Saint viendra comme un envoyé qui ne parle pas en son nom, et seulement de son chef. Comme il procede de mon Pere et de moi, et que c'est nous qui l'envoyons, nous n'avons tous trois que la même volonté, comme nous n'avons tous trois que la même nature divine, et ainsi, tout ce qu'il vous enseignera, c'est ma doctrine, et il ne vous dira rien que mon Pere et moi ne vous le disions ; c'est lui qui me glorifiera, en faisant connoître aux hommes ma divinité, qui est la même que la sienne et celle de mon Pere ; car ces trois personnes, le Pere, le Verbe et le Saint-Esprit, ne sont qu'un seul Dieu : *Et hi tres unum sunt.* Il la fera connoître, cette divinité, par le don d'intelligence qu'il donnera aux fideles, et par les merveilles qu'il leur fera opérer en mon nom.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Deus, qui fidelium mentes unius efficis voluntatis : da populis tuis id amare quod præcipis, id desiderare quod promittis; ut inter mundanas varietates, ibi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia. Per Dominum nostrum, etc.*

SEIGNEUR, qui unissez tous les fideles dans un même esprit et une même volonté, faites par votre infinie miséricorde, que nous aimions ce que vous nous commandez, et que nous desirions ce que vous nous promettez; afin que parmi l'inconstance et l'instabilité des choses de ce monde, nos cœurs demeurent toujours attachés où se trouve la véritable joie. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Epître de saint Jacques.* Chap. 1.

*Charissimi : omne datum optimum, et omne donum perfectum, desursum est : descendens à Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus. Scitis, fratres mei dilectissimi. Sit autem omnis homo velox ad audiendum: tardus autem ad loquendum, et tardus ad iram. Ira enim viri justitiam Dei non operatur. Propter quod abjicientes omnem immunditiam, et abundantiam malitiæ, in mansue-*

MES BIEN-AIMÉS, toute faveur insigne, et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Pere des lumieres, qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre du changement. Car, de son plein gré il nous a engendrés par la parole de vérité; afin que nous tenions en quelque sorte le premier rang parmi ce qu'il a créé. Vous le savez, mes freres bien-aimés, que tout homme soit toujours prêt à écouter, qu'il ne parle pas aisément, et qu'il ne se mette pas aisément en colere. Car la justice de Dieu n'est point l'ouvrage de la colere de l'homme. C'est pourquoi, renonçant à tout ce

*tudine*

*tudine suscipite insitum verbum, quod potest salvare animas vestras.*

qui est impur, et à tous les excès de l'iniquité, recevez dans un esprit de douceur la parole qui est plantée en vous, et qui a la vertu de sauver vos ames.

*Saint Jacques, dit le Mineur, étoit frère de l'Apôtre saint Jude, fils d'Alphée et de Marie, cousine de la Sainte Vierge, et c'est à cause de cette parenté, que selon l'usage des Juifs, il est quelquefois nommé frère, c'est-à-dire, cousin de Notre-Seigneur. Il est surnommé le Juste. C'est lui qui fut choisi par les autres Apôtres pour gouverner l'Eglise de Jérusalem. Saint Paul l'appelle une des colonnes de l'Eglise. Il fut martyrisé l'an 62 de Jesus-Christ, après avoir gouverné son Eglise 29 ans.*

## RÉFLEXIONS.

*Qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre de changement.* Qu'il fait bon servir un maître qui ne soit point sujet au changement, à l'humeur volage, au caprice ! qu'il fait bon faire une fortune qui ne soit point sujette à la révolution ! Tous ces hauts et ces bas, dont les voies du monde sont pleines, lassent, fatiguent, épuisent. Il est triste d'avoir toujours à combattre contre l'inconstance et contre l'instabilité. Aujourd'hui on prime, on domine, on se voit dans le premier rang ; demain on se trouve à niveau du peuple. Quelque précieux que soit le métal, dont la statue est faite, ses pieds sont par-tout d'argile. Les arbres à haut vent n'ont pas seulement à craindre les tempêtes ; un petit ver est capable de les faire sécher. Nulle condition dans le monde à l'abri des orages, nulle même qui vieillisse dans son premier lustre ; la continuité des prospérités est regardée comme une merveille toujours rare ; et nul n'est heureux dans le monde à plein. Quelle variation des jours et des saisons !

les brouillards succedent à la sérénité, et les orages au calme; on n'expérimente pas une moindre inconstance dans le cœur et dans l'esprit. Aujourd'hui dans la faveur, on plaît, on est applaudi, on triomphe; un jour après on n'est plus du goût du maître, on lui déplaît. Est-ce toujours manque de bonnes qualités et de mérite? nullement : le même homme suit le cours de la roue sur laquelle il s'appuie. Que de révolutions dans les conditions, dans les états, dans les familles. Peu de favoris qui ne trouve des jours critiques; nul qui ne soit menacé de disgrace; combien y en a-t-il qui meurent dans les bonnes graces du Prince? on échoue souvent, lorsqu'on a le plus d'envie de réussir. Le changement caractérise tout ce qu'on appelle le monde. On a beau chercher, on a beau faire, personne au service du monde ne sauroit fixer sa fortune et son bonheur. Ce secret ne se trouve qu'à l'école de Jesus-Christ, il n'y a que la science des Saints qui l'apprenne. Dieu est le seul maître *qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre de changement.* Quel avantage, quelle douceur de servir un tel maître. A son service on plaît toujours, à moins qu'on ne veuille déplaire. L'humeur, le caprice, n'ont jamais aucune part à sa faveur. La vertu a toujours son mérite, et ce mérite est toujours reconnu et libéralement récompensé. Toutes les révolutions d'état, de condition, de famille, ne sauroient influer dans l'homme juste; il est au-dessus des nuages qui forment la foudre; et les vapeurs malignes qui forment les brouillards, ne sauroient parvenir jusqu'à lui. Au service de Dieu rien ne change; toujours même morale, mêmes maximes, même esprit. Qu'on est heureux quand on est au service d'un tel maître, qui n'est sujet lui-même à aucun changement!

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Chap. 16.

*In illo tempore : dixit Jesus discipulis suis : vado ad eum, qui misit me : et nemo ex vobis interrogat me : quò vadis ? sed quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum : sed ego veritatem dico vobis : expedit vobis ut ego vadam : si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos : si autem abiero mittam eum ad vos. Et cùm venerit ille, arguet mundum de peccato, et de justitia, et de judicio. De peccato quidem, quia non crediderunt in me : de justitia verò, quia ad Patrem vado et jam non videbitis me : de judicio autem, quia princeps hujus mundi jam judicatus est. Adhuc multa habeo vobis dicere : sed non potestis portare modò. Cùm autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. Non enim loquetur à semetipso: sed quæcumque audiet loquetur, et quæ ventura sunt annuntiabit vobis. Ille me clarificabit, quia de meo accipiet, et annuntiabit vobis.*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : je m'en vais à celui qui m'a envoyé, et personne de vous ne me demande : où allez-vous ? mais parce que je vous ai parlé de la sorte, vous avez le cœur rempli de tristesse. Je vous dis pourtant la vérité : il est de votre intérêt que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous ; et si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand il sera venu, il convaincra le monde sur le péché, sur la justice, et sur le jugement. Sur le péché, car ils n'ont point cru en moi. Sur la justice, car je m'en vais à mon Pere, et vous ne me verrez plus. Sur le jugement, car le Prince de ce monde est déjà jugé. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas maintenant en état de les porter. Quand il viendra cet Esprit de vérité, il vous enseignera toutes les vérités. Car il ne parlera point de son chef : mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous fera connoître l'avenir. C'est lui qui me glorifiera ; parce qu'il aura part à ce qui m'appartient, et qu'il vous le fera connoître.

## MÉDITATION.

### *Du Monde.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'est-ce que ce monde, qu'on aime jusqu'à la folie, qu'on craint avec excès, qu'on sert avec des soins infinis, qu'on ménage jusqu'au scrupule; ce monde dont chacun se plaint, et qui ne rend justice à personne, qui n'a nul égard pour le mérite; qui remplit l'univers de mécontens et de malheureux, et qui n'a point de serviteur qui ne soit son esclave; ce monde dont les bizarres maximes sont autant de loix, souvent contraires au bon sens, et toujours opposées aux maximes de l'Evangile. Si le monde est un fantôme qui ne subsiste que dans l'imagination, ne sommes-nous pas insensés de nous faire un maître si incommode des fantaisies d'autrui, et une idole formidable de nos propres idées? si ce monde est quelque chose de réel, quel droit a-t-il de nous faire de si dures loix? de qui tient-il son autorité? par quelle fatalité sommes-nous nés ses esclaves? certainement quand on raisonne sans préjugé, quand on regarde de près ce que c'est que le monde, on sent de l'indignation contre soi-même, de lui avoir tant déféré, et d'en avoir été si long-temps la dupe. Ce monde qui a tant d'empire sur les esprits et sur les cœurs, n'est, à proprement parler, que cette foule tumultueuse de gens de différens caracteres, et de divers goûts, qui ne s'accommodant pas des maximes de Jesus-Christ, n'ont en vue que leurs intérêts, n'ont pour regle que leurs passions, et pour objet de leurs empressemens que les biens, les honneurs et les plaisirs

de cette vie ; gens ordinairement d'un esprit vain et turbulent, d'un cœur fourbe, malin et corrompu, et d'une ambition sans mesure ; qui ne se repaissent que de chimeres, qui ne suivent que leurs passions, et qui ne s'occupent que de cent amusemens, tous plus frivoles. Gens qui n'ont souvent d'autre mérite que l'art de savoir en imposer ; dont les plus habiles sont ceux qui savent mieux profiter des malheurs d'autrui ; et les plus heureux, ceux qui savent mieux dissimuler les leurs. C'est une espece de secte presque universelle, de gens, qui la plupart ne se connoissent pas les uns les autres, et qui se méprisent encore plus quand ils se connoissent ; qui se conviennent seulement en ce qu'ils font tous profession de n'être pas dévots ; et à la faveur de cet ignominieux aveu, croient être en droit de railler sottement de la vertu la plus exemplaire ; de plaisanter irréligieusement sur les plus respectables pratiques de piété, de se faire honneur de leurs déréglemens, de douter presque de tout, de décrier, de persécuter même les plus gens de bien ; et de n'avoir de religion que par coutume et par bienséance. Là regne cette dissimulation héréditaire, la base sur quoi portent tous ces dehors imposans et artificieux. On y donne mille louanges, tandis que par un ris moqueur et dédaigneux, on se joue de la simplicité et de la bêtise de ceux qui les croient. On y fait mille offres de service, souvent on n'a point de pire ennemi que celui qui les fait. La droiture et la bonne foi y sont regardées comme la vertu des imbécilles ; la modestie, la docilité et la piété chrétienne, comme des marques d'un petit génie ; et les maximes qui y regnent sont toutes opposées à la véritable sagesse, toutes pernicieuses au salut. Voilà le portrait du monde le plus ressemblant ; de ce monde pour lequel Jesus-Christ n'a pas prié ; de ce monde que le Saint-Esprit a

convaincu d'iniquité et d'injustice ; de ce monde enfin, dont vous craignez si fort les jugemens ; de ce monde que vous ménagez si fort, et peut-être que vous servez en esclave.

## SECOND POINT.

Considérez quel sentiment, ou pour mieux dire, quel mépris ne doit-on pas avoir d'un monde, l'ennemi déclaré de Jesus-Christ, le persécuteur impitoyable de son Esprit, d'un monde si opposé aux maximes de l'Evangile. Voilà cependant cette idole à qui on apprend presque dès le berceau à faire des vœux : voilà ce fantôme si effrayant, dont on appréhende si fort d'émouvoir l'indignation ; voilà ce monde dont on recherche avec tant de soins les suffrages et les applaudissemens : ce monde dont on craint tant les jugemens et la censure. Est-il possible, mon Dieu, que des hommes qui aiment si fort l'indépendance, reçoivent volontairement la loi de tant de sortes de gens ? mais est-il possible que des chrétiens instruits à l'école de Jesus-Christ ne reglent presque toute leur conduite, que selon les maximes de ce monde bizarre ? Les personnes vertueuses qui se trouvent au milieu de ce pays ennemi, sont souvent assez lâches pour y avoir honte de l'Evangile ; comme si au milieu d'une multitude de malades ou d'insensés, un homme sage devroit avoir honte d'être en santé, ou d'avoir le bon sens. On n'ose pas paroître dévot dans la compagnie de ceux qui font parade de ne le pas être. On craint les fades railleries, les mordantes plaisanteries de ces pitoyables censeurs. Est-il possible que des chrétiens craignent les jugemens iniques des libertins, ou leurs injures ? on n'a qu'à penser à ce qui met de si mauvaise humeur contre les gens de bien ces pitoyables critiques. Une femme qui se réforme, est une insupportable

censure à cent autres qui savent bien qu'elles ont plus besoin qu'elle de se réformer, et qui n'ont ni assez de force d'esprit, ni assez de bon sens pour le faire. Un jeune homme, un jeune officier qui regle ses mœurs, fait une piquante leçon de réforme à tous ses compagnons de débauche, à qui son exemple fait sentir vivement l'indispensable nécessité qu'ils auroient de se convertir. On a un secret déplaisir de voir que ceux qui n'étoient pas meilleurs que nous, soient devenus plus sages. Le dépit croît avec les remords, et voilà la véritable source des censures, des railleries qu'on fait de la vertu dans le monde; et c'est à quoi l'on doit s'attendre tant qu'il y aura dans le monde des libertins. Mais doit-on craindre, doit-on beaucoup déférer à ce fantômé? quelle honte une personne chrétienne ne doit-elle pas avoir de sa lâcheté au service de Dieu! ayons du respect pour toutes les personnes qui ont un rang et qui sont en place dans le monde; mais ayons un souverain mépris de l'esprit et des maximes du monde, si contraires à l'esprit et aux maximes de Jesus-Christ.

C'est la résolution que je fais, Seigneur, et la grace que je vous demande, et que j'espere d'obtenir de votre infinie bonté.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Averte oculos meos ne videant vanitatem : in via tua vivifica me.* Psal. 118.

Détournez mes yeux de la vanité qui regne dans le monde, et faites-moi marcher avec courage dans la voie qui conduit à vous.

*Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* Eccl. 1.

Il n'y a dans le monde que vanité et néant.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On regarde dans le monde les gens de bien comme des gens simples, impolis, inutiles, parce qu'ils ne sont pas de toutes les parties de plaisirs; bannis dans le monde du commerce de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, comme indignes de paroître dans leurs brillantes assemblées; ce sont, selon eux, des gens qui ne savent pas vivre, et qu'on regarde en pitié. Mais un peu de patience; ces beaux jours s'obscurciront, cet éclat qui enchante, et ce tumulte qui étourdit, tombera. Des pleurs et d'amers repentirs succéderont à tous ces faux plaisirs, à toutes ces fêtes si peu chrétiennes, la mort fera sentir qui a été sage, et qui s'est trompé. Si vous voulez être vrai disciple de Jesus-Christ, déclarez-vous hautement contre l'esprit et les maximes du monde; gardez-vous bien de rougir jamais de l'Evangile; ne faites pas parade, mais profession de piété.

2.° Ayez horreur de ce respect humain, si indigne d'un Chrétien, qui empêche souvent qu'on ne fasse tout le bien qu'on peut faire par le bon exemple. Dites souvent à vos enfans, à vos amis, et en certaines occasions: qu'est-ce que le monde? pourquoi suivre les modes et les maximes du monde? pourquoi s'assujettir à ses indignes loix? que votre regle des mœurs soit l'Evangile. Interdisez-vous, autant que vous le pourrez, toutes ces fêtes purement mondaines; employez ce temps à faire la cour à Jesus-Christ.



# LE CINQUIEME DIMANCHE D'APRÈS PAQUE.

Il semble que l'Eglise a voulu profiter du reproche que Jesus-Christ faisoit à ses Apôtres, lorsque leur ayant déclaré que le temps étoit venu qu'il falloit qu'il les quittât pour retourner à son Pere, au lieu de se réjouir de son triomphe, et de la gloire dont il alloit prendre possession dans le Ciel, ils s'étoient abandonnés à la plus amere tristesse : *Quia hæc locutus sum vobis, tristitia implevit cor vestrum.* L'Eglise entrant dans le sens du Fils de Dieu, gouvernée par son Esprit, semble redoubler sa joie, et inspirer à ses enfans des sentimens d'une alégresse encore plus sensible, à mesure qu'elle approche plus du jour de l'Ascension glorieuse du Sauveur.

*Vocem jucunditatis annuntiate, et audiatur, alleluia; annuntiate usque ad extremum terræ.* Publiez cette voix d'alégresse, et qu'elle soit entendue par-tout; publiez-la jusqu'aux extrémités de la terre : *Liberavit Dominus populum suum, alleluia, alleluia :* Le Seigneur a délivré son peuple, il l'a tiré de la captivité, il l'a ramené dans sa douce Patrie : louanges, gloire, bénédiction, actions de graces soient à jamais rendues à celui qui nous a fait enfin recouvrer la liberté, et qui nous a ouvert la Jérusalem céleste : *Jubilate Deo omnis terra;* Peuples de toute la terre, témoignez votre joie au Seigneur : *Psalmum dicite nomini ejus;* célébrez son nom par vos Hymnes : *Date gloriam laudi ejus;* rendez-lui la gloire qui lui est due ; et ne cessez

de le louer. C'est par cette effusion d'alégresse, c'est par ce Cantique de joie que l'Eglise commence aujourd'hui la Messe. C'est d'Isaïe que cet Introït est pris. Ce Prophete décrivant le mystere de notre rédemption, dans la narration qu'il fait de la délivrance du peuple Juif (a), de la captivité de Babylone, qui en étoit la figure, invite toutes les Nations du monde à se répandre en réjouissances, et à faire entendre par-tout ses cris de joie, et ses chants d'alégresse : *In voce exultationis annunciate :* annoncez cette nouvelle, et publiez-la jusqu'aux extrémités du monde : *Auditum facite hoc, et offerte illud usque ad extrema terræ.* Dites en tous lieux : le Seigneur a racheté Jacob son serviteur : *Dicite, redemit Dominus servum suum Jacob.* C'est à cette prédiction d'Isaïe que l'Eglise fait allusion dans les paroles de l'Introït. Plus spirituelle que n'étoient alors les Apôtres inconsolables de la perte qu'ils alloient faire de la présence corporelle du Sauveur ; à la veille de célébrer sa glorieuse Ascension dans le Ciel, elle exhorte ses enfans à se réjouir d'une séparation corporelle qui devoit leur être si avantageuse, puisqu'elle devoit perfectionner leur foi, et leur ouvrir l'entrée de la céleste Patrie. Car, comme dit le grand saint Leon, l'Ascension triomphante de Jesus-Christ, est un gage sûr de la nôtre : *Christi ascensio, nostra provectio est.* Le Chef en prenant possession de sa gloire, assure le droit et l'espérance qu'a à la même gloire tout le corps : *Quò præcessit gloria capitis, eò spes vocatur et corporis.* N'est-il pas juste que nous fassions éclater notre joie, par de continuelles actions de graces, *Dignus exultemus gaudiis, et piâ gratiarum actione lætemur.*

Ce Dimanche est appellé le Dimanche des Rogations, parce que les trois jours qui suivent,

(a) *Isaïæ*, 48.

sont consacrés à de solemnelles supplications au Seigneur, qu'on nomme aussi les grandes Litanies ; et aussi parce que l'Evangile de ce jour est une invitation pressante que nous fait le Seigneur de lui demander tous nos besoins, et de les lui demander avec confiance. Comme le jour de demain est singuliérement consacré à la fête des Rogations, on en renvoie à demain l'Histoire.

L'Epître de la Messe de ce jour-ci est prise de l'Epître Catholique de saint Jacques, laquelle a fait aussi le sujet de l'Epître du Dimanche précédent. Le saint Apôtre après avoir exhorté les fideles à s'instruire avec soin des vérités de notre Religion, leur déclare ici que ce n'est pas assez d'écouter, et d'apprendre toutes les vérités de l'Evangile, si on ne les met en pratique : *Estote factores verbi, et non auditores tantùm*, dit-il ; mettez en pratique la parole, mes Freres, et ne l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-mêmes.

Les Epîtres de saint Paul faisoient alors beaucoup de bruit parmi les fideles. Plusieurs s'imaginoient que cet Apôtre enseignoit que les bonnes œuvres n'étoient point nécessaires au salut, et que la foi suffisoit sans les bonnes œuvres. De sorte que prenant mal la pensée de saint Paul, ils abusoient de sa doctrine. Parmi les Juifs convertis, les uns étoient scandalisés d'un tel sentiment ; et regardoient saint Paul comme ennemi de la loi ; ne comprenant point que ce n'est que des cérémonies légales de l'ancienne loi, et nullement de l'observation de la loi de l'Evangile que le saint Apôtre parle ; d'autres, par la même erreur, regardoient la nouvelle loi comme inutile, et s'imaginoient que pour être sauvés, il suffisoit d'avoir la foi. Saint Jacques, pour guérir ces esprits, explique aux fideles les vrais sentimens de l'Apôtre saint Paul, et montre ici

que la foi sans les bonnes œuvres est inutile, conformément à ce que saint Paul écrit aux Romains : ce n'est pas ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu, mais ceux qui pratiquent la loi seront justifiés : *Non enim auditores legis justi sunt apud Deum ; sed factores legis justificabuntur* (a) : c'est-à dire, *ceux qui pratiquent la loi*, soit Juifs, soit Gentils, soit qu'ils aient reçu la loi de Moïse, soit qu'ils ne l'aient pas reçue, *seront justifiés*, non par les œuvres seules, mais par leurs œuvres faites par la foi, et avec la grace que Dieu leur aura donnée (b) ; *Fides quæ per charitatem operatur* (c) ; la foi qui agit par la charité, et sans cette charité vive et active, tout le reste ne sert de rien, comme parle le même Apôtre.

Car, si quelqu'un écoute la parole sans la mettre en pratique, on le comparera à un homme qui voit son visage dans un miroir tel qu'il l'a naturellement, parce que, dès qu'il s'est vu, il se retire, et oublie aussitôt quel il est. L'Evangile, dit saint Bernard, est un miroir bien fidele ; il n'y flatte personne, chacun s'y voit tel qu'il est : *Evangelium, speculum veritatis, nemini blanditur, nullum seducit : talem in eo se quisque reperiet qualis fuerit.* On a beau se cacher ses défauts, la divine parole nous les montre, secrete vanité, amour-propre subtil, passion dissimulée, imposant dehors : dans ce miroir le fard paroît, la moindre ride se fait voir, rien n'impose. Mais que sert de regarder au miroir, si ce n'est qu'en passant, et si l'on oublie un moment après s'être vu, les taches qu'on a sur son visage ? mais voulez-vous être heureux ? ayez sans cesse devant les yeux, la loi de l'Evangile qui nous affranchit de la servitude des cérémonies légales, et nous rend enfans de Dieu. Elle ne vous cachera aucun défaut ; elle vous découvrira ce que votre amour-

(a) *Rom.* 2. (b) *Galat.* 3. (c) 1, *Cor.* 13.

propre vous cache. Ne la regardez pas en passant, mais écoutez-la dans le dessein de pratiquer ce qu'elle vous dit, et d'ôter les taches qu'elle vous découvre : voilà le moyen d'assurer votre salut. Dans cette comparaison dont se sert l'Apôtre, le miroir est la parole de Dieu, qui nous représente à nous-mêmes ce que nous sommes et ce que nous devons être. Le visage de l'homme est l'état intérieur de sa conscience. Les taches du visage sont les péchés dont la pureté de l'ame est salie. Se regarder dans le miroir ; c'est écouter la parole de Dieu, et y remarquer la différence de ce que nous sommes, et de ce que nous devons être selon l'Evangile. Oublier l'état où l'on s'est vu, c'est mettre en oubli les vérités qui nous ont été prêchées ; enfin, ne se laver pas, c'est négliger de se corriger, et d'effacer par les larmes de la pénitence la souillure de ses péchés.

Saint Jacques donne encore cet avis aux fideles : que si quelqu'un pense avoir de la Religion, ne mettant point de frein à sa langue, mais s'abusant soi-même, c'est une Religion frivole que la sienne : *Hujus vana est Religio.* Les Juifs convertis à la foi, à qui cette Epître est écrite, étoient encore si entêtés de l'observation de leurs cérémonies légales, qu'ils ne cessoient de se répandre en plaintes, et quelquefois même en injures contre ceux qui ne les observoient pas. Ils satisfaisoient leur jalousie et leur passion par des invectives aigres, et tout cela sous prétexte de zele pour la Religion ; c'est ce qui oblige l'Apôtre de leur dire que leur prétendu zele est une illusion : *Seducens cor suum.* Que la véritable piété, c'est de penser toujours avantageusement de son prochain, et de ne jamais juger, ni parler mal de personne ; et que le véritable zele est inséparable de la retenue, de la modestie et de la charité. Enfin, il conclut par une leçon qui en

renferme bien d'autres : la Religion pure et sans tache devant Dieu, leur dit-il, la solide piété, le zele véritablement Chrétien, ne consiste pas dans les disputes, ou de vaines spéculations, mais dans la pratique constante d'une ardente charité. Visiter les orphelins et les pauvres veuves dans leurs afflictions ; s'exercer continuellement dans les œuvres de miséricorde, et se préserver de la souillure de ce monde corrompu dans lequel nous vivons : voilà ce qui prouve visiblement qu'on est Chrétien, voilà ce qui fait honneur à la Religion dont on fait profession, et ce qui en est une preuve.

L'Evangile de la Messe de ce jour est pris de cet admirable discours que Jesus-Christ fit à ses Disciples après la Cene, la veille de sa mort, où ce divin Sauveur après leur avoir dit qu'il alloit les quitter pour achever le grand ouvrage de la Rédemption par le sacrifice de sa vie; mais que son absence ne seroit pas longue, qu'ils le reverroient dans trois jours dans un état bien différent de celui où ils l'auroient vu. Que pour eux ils seroient à la vérité dans la désolation et dans la tristesse : mais qu'il changeroit leur tristesse en une joie que personne ne seroit capable de leur ôter. Cela suffira, leur disoit-il, pour essuyer toutes vos larmes, pour calmer toutes vos inquiétudes, et pour vous dédommager bien avantageusement de tout ce que vous aurez souffert pour l'amour de moi. Vous commencerez alors à être plus que jamais en faveur auprès de mon Père. Le Saint-Esprit vous comblera de ses dons, et vous instruira si bien de toutes choses, que vous n'aurez plus besoin de m'avoir visiblement auprès de vous, pour me consulter sur vos doutes. Pour ce qui est de mon Pere, il vous aime, parce que vous m'aimez; et je vous dis en vérité, qu'il ne vous refusera rien de ce que vous lui demanderez en mon nom, et

par mes mérites : *Si quid petieritiis Patrem in nomine meo , dabit vobis.* Voilà une nouvelle maniere de prier bien aisée et bien efficace , que je vous apprends , qui ne deviendra commune que quand mon regne sera établi dans le Ciel , où je serai votre Médiateur , toujours prêt à appuyer vos demandes. Mon Pere ne sauroit rien me refuser , ni à vous , dès que vous lui demanderez en mon nom. *Usque modò non petistis quidquam in nomine meo :* Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Prier au nom du Sauveur , dit saint Grégoire , c'est demander ce qui est véritablement utile pour le salut. Les Apôtres avoient demandé au Sauveur bien des choses ; saint Jean et saint Jacques lui avoient demandé les deux premieres places dans son Royaume ; saint Pierre lui avoit demandé la guérison de sa belle-mere ; peu de ses Apôtres qui ne lui eussent demandé quelque faveur , ou pour eux-mêmes , ou pour leurs amis ; mais le Fils de Dieu compte pour rien tout ce qui n'est pas pour le salut , et pour la perfection. Biens temporels , honneurs vains , santé corporelle , vous n'êtes pas des objets dignes de l'attention de Dieu. A combien de Chrétiens ne pourroit-on pas faire aujourd'hui le même reproche que Jesus-Christ fait à ses Disciples ? combien de gens n'ont encore rien demandé au nom du Sauveur ? *Petite , accipietis , ut gaudium vestrum sit plenum.* La promesse que je vous fais , dit le Sauveur , doit inspirer à votre ame une joie pleine et parfaite. En effet , quoi de plus consolant que d'être assurés que toutes vos demandes seront efficaces ? vous avez le secret d'être toujours exaucés. Demandez en mon nom , votre priere sera toujours écoutée : qu'est-ce qui pourra jamais troubler votre joie , si vous êtes sûrs d'obtenir infailliblement tout ce que vous demanderez ?

*Hæc in proverbiis locutus sum vobis*, continue le Sauveur, jusqu'ici je vous ai parlé en paraboles, c'est-à-dire, d'une maniere figurée et énigmatique, parce que vous n'étiez pas encore capables de comprendre les grands mysteres de la Religion. *Venit hora cùm jam non in proverbiis loquar vobis; sed palam de Patre annuntiabo vobis:* Voici le dernier entretien que j'aurai avec vous avant ma mort. Je vous ai parlé en termes figurés et obscurs, je me suis servi de certaines paraboles, dont vous n'avez pu pénétrer le sens. Désormais je m'expliquerai avec vous sans figures; je vous parlerai clairement de mon Pere, après ma résurrection; je vous découvrirai sans énigmes et sans paraboles le Mystere ineffable de la Trinité, celui de mon Incarnation, de ma Passion, de ma mort, tout ce qui regarde l'économie du salut, et l'établissement de mon Eglise; et vous comprendrez tout ce que je vous dirai par l'intelligence que vous en donnera l'Esprit-Saint. *In illo die, in nomine meo petetis; et non dico vobis quia ego rogabo Patrem de vobis:* Alors vous aurez vous-mêmes tout accès auprès de ce Pere infiniment bon et infiniment libéral; vous n'aurez qu'à lui demander en mon nom pour être exaucés. Il n'est pas besoin de vous dire que je prierai mon Pere pour vous, et que je joindrai mes prieres aux vôtres; vous devez être sûrs que je vous aime trop pour vous oublier jamais; mais quand je ne m'emploierois point pour vous faire obtenir ce que vous demandez, il suffit que vous m'ayiez aimé et que vous ayez cru en moi, pour engager mon Pere à vous accorder l'effet de vos prieres. O qu'il est bien vrai qu'il n'y a de vraie probité, de vraie sagesse, de vraie justice que celle qui est fondée sur la connoissance et sur l'amour de Jesus-Christ! le Pere n'aime que ceux qui connoissent et qui aiment son Fils; il n'exauce personne qu'en vertu des mérites de

son Fils. Vaine sagesse, probité simulée, fantôme d'honnête homme, lorsque la connoissance et l'amour de Jesus-Christ ne sont pas l'ame de cette prétendue sagesse et de cette apparente probité : nul honnête homme, s'il n'est véritablement Chrétien.

Le Sauveur voyant ses Apôtres touchés, et pénétrés des vérités qu'il venoit de leur apprendre, leur fit en deux mots un précis, pour ainsi dire, des plus grands Mysteres de notre Religion : *Exivi à Patre*, leur dit-il, *et veni in mundum : iterùm relinquo mundum, et vado ad Patrem :* Je suis sorti de mon Pere, et je suis venu dans le monde : je quitte aussi le monde, et je m'en vais à mon Pere. Ce peu de paroles renferme les principaux articles de notre foi, touchant la personne du Fils de Dieu : sa génération éternelle ; *je suis sorti de mon Pere :* son Incarnation ; *je suis venu dans le monde :* sa Résurrection et son Ascension glorieuse ; *je m'en vais à mon Pere.* Voilà en peu de mots toute l'économie de la Rédemption du genre humain, et le précis de notre croyance. Les Apôtres n'ayant pas compris le sens de ces paroles de Jesus-Christ : *Dans peu de temps vous ne me verrez plus, et peu de temps après vous me reverrez, car je m'en vais à mon Pere*, vouloient l'interroger ; mais le Sauveur connoissant leur pensée, avoit prévenu leur souhait, et s'étoit expliqué plus clairement. C'est ce qui obligea les Apôtres de dire : *Nunc scimus quia scis omnia et non opus est tibi ut quis te interroget :* Nous sommes convaincus présentement que vous savez toutes choses ; et vous n'avez pas besoin que personne vous interroge pour avoir l'éclaircissement de ses doutes, car vous les savez avant même qu'on vous les propose ; vous découvrez ce que l'on a de plus secret dans le cœur ; c'est ce qui nous fait croire que vous êtes sorti de Dieu : *In hoc credimus quia*

*à Deo existi.* Il n'y a que Dieu seul qui puisse pénétrer le fond du cœur, et découvrir les plus secretes pensées ; rien aussi ne nous confirme davantage dans la foi où nous étions, que vous êtes le vrai Messie et le vrai Fils de Dieu.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*DEUS, à quo bona cuncta procedunt ! largire supplicibus tuis, ut cogitemus te inspirante, quæ recta sunt ; et te gubernante, eadem faciamus. Dominum, etc.*

O DIEU qui êtes l'auteur et la source de tout le bien ! nous vous supplions très-instamment qu'il vous plaise de nous accorder la grace de connoître ce que nous devons faire ; et celle de faire ce que nous devons. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Jacques.* Chap. 1.

*CHARISSIMI, estote factores verbi, et non auditores tantùm, fallentes vosmetipsos : Quia si quis auditor est verbi, et non factor : hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo : consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit. Qui autem perspexerit in legem perfectam libertatis et permanserit in ea, non auditor obliviosus factus, sed factor operis : hic beatus in facto suo erit. Si quis autem putat se religiosum esse, non refræ-*

MES FRERES BIEN-AIMÉS, mettez en pratique la parole, et ne l'écoutez pas seulement, vous trompant vous-mêmes. Car, si quelqu'un écoute ma parole, sans la mettre en pratique, on le comparera à un homme qui voit son visage dans un miroir, tel qu'il l'a naturellement ; parce que, dès qu'il s'est vu, il se retire, et oublie aussitôt quel il étoit. Mais celui qui considérera attentivement la loi parfaite, laquelle affranchit ; et qui y sera attaché, non comme un homme qui écoute et qui oublie, mais comme un homme qui met les choses en prati-

*nans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio. Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem, hæc est: visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum, et immaculatum se custodire ab hoc seculo.*

que : c'est celui-là que sa conduite rendra heureux. Que si quelqu'un pense avoir de la religion, ne mettant point de frein à sa langue, mais s'abusant soi-même, c'est une religion frivole que la sienne. La religion pure et sans tache devant Dieu notre Pere, est celle-ci : visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, et se préserver de la souillure de ce siecle.

*La vertu de saint Jacques étoit si universellement estimée, qu'elle lui fit donner le nom de Juste. Ce fut le grand pontife Ananus, fils du célebre Ananus ou Anne qui le fit mourir. On le fit monter sur un endroit fort élevé du Temple, et on lui demanda ce qu'on devoit croire de Jesus-Christ. Il répondit tout haut : qu'il étoit le Fils de Dieu, assis à la droite du Pere, d'où il devoit venir juger les vivans et les morts. A ces mots plusieurs crurent en Jesus-Christ; mais les Docteurs et les Pharisiens le précipiterent eux-mêmes du haut du Temple. L'Epître avoit été écrite peu de temps avant sa mort, vers l'an 62 de Jesus-Christ.*

## RÉFLEXIONS.

*Si quelqu'un écoute la parole sans la mettre en œuvre, on le comparera à un homme qui voit son visage dans un miroir tel qu'il l'a naturellement, parce que dès qu'il s'est vu, il se retire, et oublie aussitôt quel il étoit.* Peu de livres spirituels, peu de discours chrétiens qui ne soient des miroirs fideles, où chacun peut se voir tel qu'il est. En effet, pour peu qu'on ait d'esprit, on se reconnoît aisément dans le portrait que fait un Prédicateur chrétien et habile ; on se trouve dépeint d'après nature, dans la lecture qu'on fait d'un livre de piété. Les traits sont si marqués,

ses défauts, ses déréglemens, ses passions, son humeur bizarre, son naturel immortifié, l'irrégularité de sa conduite, tout y est si ressemblant qu'on ne sauroit s'y méconnoître : notre conscience nous dit à chaque page, à chaque caractère : *Tu es ille vir :* C'est de vous-même qu'on fait ici le portrait, c'est votre mauvaise humeur, votre colere, vos emportemens, votre avarice, votre dureté envers vos freres, votre mondanité, votre mollesse qu'on dépeint. Je me lis dans ce portrait, je me vois dans ce miroir; c'est encore contre mes habitudes vicieuses, contre mes intrigues criminelles, que le Prédicateur déclame ; c'est de l'inutilité, du peu de fruits de mes confessions et de mes communions qu'il parle : ce pécheur endurci, et éternellement rebelle à la grace ; cette femme mondaine si scandaleuse ; cet homme enivré du soin des affaires temporelles, et qui ne songe point à l'affaire de son salut ; cette personne dévote en apparence, et dans le fond si immortifiée, si imparfaite ; ce jeune étourdi, ce libertin plus païen que Chrétien, c'est moi : *Tu es ille vir.* On a beau vouloir appliquer ce qu'on lit, ou ce qu'on entend, à quelqu'autre : la conscience ne cesse de crier : c'est vous-même : *Tu es ille vir.* Le portrait est trop ressemblant, pour ne pas frapper, le miroir est trop fidele, pour y voir une autre image. On s'y voit, on s'y reconnoît ; les taches, la difformité, les irrégularités des traits nous choquent, nous en voyons toute la laideur, et la grace intérieure nous en inspire de l'horreur. Qui ne diroit qu'après s'être vu dans ce miroir, tel qu'on est, qu'au sortir de ce sermon où nous avons été touchés ; après avoir fait cette lecture si pathétique, qui nous a effrayés, nous allons travailler sur l'heure à réformer ces mœurs, à réparer ces mauvaises confessions, à restituer ce bien si mal acquis,

à rompre cette habitude, cette intrigue criminelle; qui ne diroit qu'après s'être vu si laid, si irrégulier, si affreux dans ce fidele miroir, on va incessamment laver ces taches, réformer tous ces traits irréguliers; qu'on va enfin se convertir, et se réformer? rien moins que tout cela. On a été frappé, touché jusqu'aux larmes, effrayé; mais à peine s'est-on vu, qu'on se retire, et qu'on oublie quel on est. Une affaire qu'on reprend au sortir de là, une partie de plaisir qu'on renoue, une conversation qu'on a, une nouvelle qu'on entend, une personne qu'on voit, un livre profane qu'on lit, nous fait oublier le portrait hideux que nous venons de voir de notre intérieur, de notre ame; ce projet, cette montre de conversion s'éteint dès la naissance; et l'on est après Pâque, après cette retraite spirituelle, après toutes ces belles espérances, tel, et peut-être pire qu'auparavant. Mon Dieu, que cet oubli est funeste! Ce portrait qu'on a oublié reviendra, ce miroir reparoîtra devant nos yeux à l'heure de la mort; fermés à tous les objets extérieurs, ils ne seront ouverts alors que pour nous voir tels que nous avons été, et tels que nous sommes. Mais, mon Dieu, qu'il est triste, qu'il est affreux, qu'il est désespérant de se voir avec tant d'irrégularités et de taches, sans avoir le temps de les laver et de les réparer.

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.*
Chap. 16.

| | |
|---|---|
| *In illo tempore: dixit Jesus discipulis suis: Amen, amen dico vobis: si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit* | En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples: en vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Pere en mon nom, il |

*vobis. Usque modò non petistis quidquam in nomine meo : petite, et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum. Hæc in proverbiis locutus sum vobis. Venit hora, cùm jam non in proverbiis loquar vobis, sed palam de Patre annuntiabo vobis. In illo die in nomine meo petetis : et non dico vobis quia ego rogabo Patrem de vobis : ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis, et credidistis, quia ego à Deo exivi. Exivi à Patre, et veni in mundum : iterùm relinquo mundum, et vado ad Patrem. Dicunt ei Discipuli ejus : ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis. Nunc scimus quia scis omnia, et non opus est tibi ut quis te interroget : in hoc credimus quia à Deo existi.*

vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complette. Je vous ai dit ces choses en paraboles, voici le temps que je ne vous parlerai plus en paraboles, mais je vous dirai clairement ce qui regarde mon Pere. Vous demanderez alors en mon nom, et je ne vous dis point que je prierai mon Pere en votre faveur : Car mon Pere même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de mon Pere, et je suis venu dans le monde : et je m'en vais à mon Pere. Ses Disciples lui dirent : vous parlez-là clairement, et vous ne vous servez point de paraboles. Nous sommes convaincus présentement que vous savez toutes choses, et vous n'avez pas besoin que personne vous interroge : c'est ce qui nous fait croire que vous êtes sorti de Dieu.

---

# MÉDITATION.

## *De la confiance en Dieu.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien les motifs que nous avons d'avoir une entiere confiance en Dieu, sont puissans, et combien ils doivent être efficaces sur un esprit et un cœur chrétien. Il n'est rien, ce semble, sur quoi Jesus-Christ se soit plus souvent et plus solemnellement engagé, qu'à exaucer nos

prieres et tout ce que nous demanderions en son nom à son Pere ; et cependant nous manquons presque de confiance en Dieu, du moins notre confiance en Dieu est toujours chancelante. Chose étrange ! il semble que nous ne manquons de confiance qu'en Dieu : tout autre soutien, quelque foible qu'il soit, nous paroît inébranlable. Les Sages du monde s'appuient sur leur prudence, comme si elle étoit infaillible. Les riches comptent sur leur or ; les jeunes gens, sur leur âge ; les personnes robustes, sur leur santé ; comme sur de très-solides fondemens. On fait un si grand fonds sur la faveur, sur l'autorité, sur les amis, qu'on n'hésite point sur de tels appuis, de tout entreprendre. Nous expérimentons tous les jours l'impuissance et l'infidélité des créatures, sans que cela puisse donner nulle atteinte à la confiance que nous y avons. Nous ne laissons pas de retourner à ces roseaux qui ont si souvent pliés, qui se sont brisés si souvent entre nos mains. D'où vient donc que nous espérons si peu au Seigneur, en ce Seigneur dont le pouvoir est immense, et la fidélité si éprouvée ? d'où vient que malgré tout ce que nous croyons de la bonté, de la tendresse de ce Sauveur pour nous, nous avons tant de peine à mettre notre confiance en lui ? c'est que nous n'avons pas soin de rappeller, de méditer les motifs et les raisons que nous avons, de mettre en lui toute notre confiance. Rappellons ce que Dieu a fait en notre faveur, et ce qu'il a dit : mystere incompréhensible de l'Incarnation, naissance obscure, vie pauvre et laborieuse, souffrances excessives, mort ignominieuse ; et, pour rendre ce sacrifice perpétuel, abrégé miraculeux de toutes les preuves, de tous les miracles de son amour, dans l'adorable Sacrement de l'Eucharistie. Que vous en semble, ce Dieu nous aime-t-il ? ce Dieu et ce Sauveur mérite-t-il

notre confiance? Tant juste qu'il vous plaira, ce Juge est notre Sauveur, notre Rédempteur, notre Pere : il veut que sa miséricorde soit le plus éclatant et le principal de ses divins attributs : c'est ce qui faisoit dire au saint homme Job : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo ;* oui, quand Dieu me tueroit, je ne laisserois pas d'espérer en lui. Après tout ce que Dieu a fait pour mon salut, pourrois-je bien ne pas espérer en sa miséricorde? Quelque grand pécheur que je sois, la vue de sa croix et de son sang répandu pour moi, ne doit-elle pas calmer toutes mes frayeurs, et ranimer toute ma confiance? mais si à ce que ce Dieu Sauveur a fait, j'ajoute ce qu'il a dit, pour me faire espérer en lui : qui peut ébranler ma foi et ma confiance? Je vous le dis en vérité, si vous demandez quelque chose à mon Pere en mon nom, il vous le donnera. Il semble que vous craignez, ou d'épuiser mes trésors, ou de lasser ma patience ; jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez : je ne vous dis point que je prierai mon Pere en votre faveur, mon Pere même vous aime, et il ne sauroit vous rien refuser. Trouvez, imaginez des termes plus affectueux, des expressions plus tendres, plus efficaces, pour exciter notre confiance.

## SECOND POINT.

Considérez que Dieu s'est engagé à nous assister en tous nos besoins, à nous protéger en tous nos périls, à nous accorder tout ce que nous voudrons attendre de sa bonté, et il s'y est engagé en toutes les manieres. Il nous a donné sa parole ; et il l'a donnée en des termes si clairs et si forts, qu'on ne peut douter de sa bonté, de sa volonté, sans accuser Dieu de duplicité et de fourberie. Nous savons que Dieu ne sauroit mentir.

mentir. Nous croyons le Mystere de la Trinité, parce que le Seigneur a dit que dans la nature divine il y a une Trinité de Personnes, qui ne détruit point d'unité. Le même Dieu a dit en termes encore plus clairs, qu'il nous accordera tout ce que nous lui demanderons; que sans attendre même qu'on le prie, il veille sur tous nos besoins, pour y pourvoir; il déclare que quiconque espere en lui, ne sera point trompé dans son espérance; il déclare qu'il n'est point de danger si grand, de nécessité si pressante dont il ne tire ceux qui auront recours à sa bonté. Toute l'Ecriture-Sainte est remplie de ces promesses; craignons-nous que Dieu ne manque à sa parole? doutons-nous de sa sincérité? qui est-ce qui a espéré en lui, dit le Prophete, et qui ait été trompé? Dieu promet à Abraham de peupler la terre de ses descendans; et c'est son fils Isaac, qui, selon la promesse du Seigneur, doit être le pere de tout ce peuple. Cependant Abraham reçoit ordre de Dieu d'égorger ce fils unique, sur qui portoient toutes les promesses du Seigneur; ce Patriarche se met en devoir d'obéir. Mais que deviendront les promesses de Dieu? ce n'est pas ce qui l'embarrasse. Dieu lui a promis une longue postérité; quelle apparence qu'un enfant mort puisse être le pere d'une nation entiere? mais est-il possible que Dieu ait trompé son serviteur, ou qu'il doive trahir sa parole? quand il faudroit renverser tout l'univers, et créer un nouveau monde, le Seigneur ne se démentira pas; il peut tout faire et il fera tout, plutôt que de ne pas faire ce qu'il a promis. C'étoit de cette vérité, dont la femme Cananéenne étoit persuadée; le Fils de Dieu a beau la rejetter, comme indigne de la grâce qu'elle lui demandoit; il a beau se servir de termes durs, rien ne la rebute; sa confiance persévéra au milieu des refus; on a beau la renvoyer, elle

persiste à demander, et elle obtient, et elle est exaucée avec éloge. D'où vient qu'ayant tant de raison d'avoir une entiere confiance en Dieu, nous en avons si peu ? qui nous l'éteint ? qui l'étouffe ? c'est notre lâcheté, c'est notre infidélité au service de Dieu. Nous refusons tout à Dieu; nous ne pouvons pas nous persuader qu'il veuille exaucer nos prieres, et nous accorder nos demandes. Voilà ce qui éteint toute notre confiance, ce sont nos infidélités.

Commencez, Seigneur, par m'accorder la grace que je vous demande avec confiance, malgré mes infidélités passées, qui est de vous servir désormais sans réserve. Non, mon Dieu, je ne veux plus vous rien refuser, et j'espere que vous m'accorderez tout ce que je vous demanderai pour mon salut.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Deus auxilii mei, et spes mea in Deo est.* Psal. 61.

Toute ma gloire, mon salut, mon appui, mon espérance est en Dieu seul.

*Factus est Dominus in refugium, et Deus meus in adjutorium spei meæ.* Psal. 93.

Mon Dieu est devenu lui-même l'appui de ma confiance, mon refuge, et toute ma consolation.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE cherchez point d'autre cause de notre manque de confiance en Dieu, que notre ingratitude, et notre peu de dévotion. Quand on ne cesse de désobliger quelqu'un, on ne sauroit croire que la personne désobligée, quelque pleine de bonté qu'elle soit, veuille nous faire plaisir. C'est proprement le témoignage de notre conscience, qui affoiblit notre confiance en Dieu,

et qui la rend si chancelante. D'où vient que les ames fideles, que les Saints ont tous tant de confiance en Dieu? c'est que leur conscience ne leur reproche aucune désobéissance considérable. Voulez-vous sentir cette forte, cette entiere confiance en Dieu? ne lui refusez rien de ce qu'il vous demande; et alors vous le prierez sans défiance, et vous espérerez en lui sans hésiter.

2.° Rien ne nous est plus nuisible que ce manque de confiance en Dieu; c'est ce défaut qui rend toutes nos prieres infructueuses; nous serions tout-puissans auprès du Seigneur, si nous ne manquions de confiance en lui, et de foi. Ne manquez point tous les jours, et sur-tout dans votre priere du matin, d'exciter votre confiance. Dites souvent durant le jour cette courte priere du Prophete: *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* J'ai mis en vous, Seigneur, toute mon espérance, je ne serai point confondu. Avant que de demander rien au Seigneur, ranimez, par cette courte priere, votre confiance. Il faut que votre entiere confiance en Dieu, soit votre dévotion favorite et votre principale vertu.

---

## LES ROGATIONS.

Les trois jours qui suivent le cinquieme Dimanche d'après Pâque, et qui précedent immédiatement la fête de l'Ascension, sont consacrés par l'Eglise à des prieres publiques et solemnelles, accompagnées de jeûnes ou d'abstinences, et de Processions, pour demander à Dieu qu'il daigne bénir les biens de la terre, et pourvoir à tous nos besoins.

Saint Mamert, Evêque de Vienne en Dauphiné, établit ces prieres publiques dans son Diocese, l'an 470. Voici ce qui en fut l'occasion.

Depuis que les Bourguignons s'étoient rendus les Maîtres de cette partie de la Gaule Viennoise, que nous appellons aujourd'hui le Dauphiné et la Savoie, il ne s'étoit point passé d'année, ni de saison dans l'année, où le pays n'eût été affligé de quelque nouveau fléau, et la désolation étoit générale. Les tremblemens de terre y étoient très-fréquens, et les édifices les plus solides ne pouvoient résister à de si rudes secousses. Les bêtes sauvages désoloient toute la Campagne. Une infinité de loups enragés entroient jusque dans les Villes et dans les maisons en plein jour, et dévoroient tous ceux qu'ils rencontroient; chaque jour, disent les Historiens, sembloit produire quelque nouvel indice de la colere Divine. Les incendies étoient fort fréquens, peu de Semaines où quelque maison ne fût consumée par le feu à Vienne. La nuit de Pâque de l'an 470, pendant que tout le peuple étoit assemblé dans la grande Eglise, avec son Evêque saint Mamert, pour la célébration des saints Mysteres, le feu prit à la maison de Ville, qui étoit un édifice magnifique et fort élevé sur une éminence qui dominoit toute la Ville. Chacun craignant pour sa maison, l'alarme fut universelle. Tout le monde sortit de l'Eglise; le service Divin fut interrompu. Le saint Evêque demeura seul devant l'Autel, où prosterné et fondant en larmes, il supplia ardemment le Seigneur de délivrer son peuple de tant de fléaux, et pour appaiser la colere de Dieu, il fit vœu d'établir tous les ans des Rogations, ou Prieres publiques, et des Processions dans son Diocèse. Sur l'heure même cet embrasement cessa tout d'un coup, lorsqu'il sembloit aller consumer toute la ville. La joie que cet événement merveilleux causa dans les esprits, fit revenir tout le monde à l'Eglise : Saint Mamert, après avoir achevé les saints Mysteres, et rendu publiquement de très-

humbles actions de graces à Dieu pour une faveur si visible, déclara à son peuple le vœu qu'il avoit fait, et les exhorta à joindre la pénitence à la priere. Tout le monde applaudit aux moyens qu'avoit pris le saint Evêque pour appaiser la colere de Dieu, et on ne douta point que ce ne fût aux prieres et au vœu du saint Prélat, qu'on dût la miraculeuse et subite extinction de l'incendie. Le saint Evêque en ayant conféré avec son Clergé, il fixa ces Rogations aux trois jours qui précedent la fête de l'Ascension, et ordonna que ces trois jours seroient trois jours de jeûnes. Cette fête de pénitence se fit pour la premiere fois avec beaucoup d'appareil, et encore plus de dévotion. Saint Mamert voulant ménager la foiblesse de ceux qui n'auroient pu supporter la fatigue d'une trop longue marche, à jeun, se contenta de marquer pour la Station, ou le terme de la premiere Procession, une Eglise de dehors qui n'étoit pas éloignée des murailles de la Ville. Tout le monde s'y trouva, et la multitude y fit paroître une si édifiante dévotion, un cœur si contrit et si humilié, et une ferveur si générale, que le terme de la première Procession ayant paru trop court, on demanda que la Station des Processions qu'on devoit faire les jours suivans, fût plus éloignée.

Il parut bien dès la premiere fois combien Dieu agréoit la dévotion et la pénitence du peuple de Vienne. On ne sentit plus de tremblement de terre, on ne vit plus paroître de loups, la campagne ne fut plus désolée ; et l'on ne se plaignit plus de l'intempérie de l'air, ni du dérangement des saisons.

Cette pieuse institution étoit trop intéressante, pour être renfermée dans la Ville, ou le seul Diocese de Vienne ; la plupart des Eglises des Gaules voulurent imiter un exemple si saint. Les Rogations devinrent une fête d'obligation presque

dans tous les Dioceses, afin que ce qui avoit servi de remede, fût un préservatif pour l'avenir. Les Evêques considérant la sagesse de l'institution des Rogations faite par saint Mamert, ne crurent pas pouvoir rien faire de mieux que de s'y conformer, pour le temps, pour les prieres et pour tout le reste. Le Concile d'Orléans tenu l'an 511, ordonna que les Rogations s'observeroient par toute la France dans le même temps, et de la même maniere qu'elles se faisoient à Vienne. Cet usage passa en Espagne vers le commencement du septieme siecle; mais il ne devint d'obligation, et d'Office pour toute l'Eglise Latine qu'aprés que le Pape en eut fait une loi de discipline Ecclésiastique, qui est aujourd'hui en usage par-tout. Ce fut le Pape Leon III qui établit à Rome et par-tout ailleurs les Rogations sur la fin du huitieme siecle, sans obliger les fideles au jeûne, parce que c'est durant le temps Pascal qu'elles se font. Charlemagne, et Charle-le-Chauve, ont fait des lois pour l'observation des Rogations; et des défenses de travailler en ces jours, ce qui a été long-temps observé dans l'Eglise Gallicane. Le jeûne qui s'observoit d'abord fort réguliérement, a été changé depuis en simple abstinence, par considération pour le temps Pascal qui est un temps de joie; mais la pratique constante dans toute l'Eglise Catholique, pour l'observance des Rogations, a toujours été d'accompagner ces prieres publiques d'un esprit de pénitence et de componction, et de se servir des Litanies pour demander à Dieu sous l'invocation de ses Saints, et par leur intercession la rémission de ses péchés, les secours nécessaires tant spirituels que corporels, la paix de l'Eglise, et de l'Etat, la conservation des biens de la terre, et l'éloignement de tout ce qui peut nous nuire, ou nous troubler. C'est là la fin que l'Eglise se propose dans ces supplications publiques.

Sidoine Apollinaire dit qu'avant Saint Mamert, on ne laissoit pas de célébrer une espèce de Rogations ou Prieres publiques, et des processions, mais qu'elles se faisoient avec peu d'ordre, et avec encore moins de dévotion : *Vagæ, tepentes, infrequentesque supplicationes;* mais que saint Mamert en avoit institué d'autres bien plus ferventes, avec plus d'ordre et de discipline, et dans un temps déterminé. On voit dans l'histoire de la vie de saint Germain, Evêque de Paris, écrite par Fortunat, qu'on appelloit ces supplications ou Prieres publiques, les Litanies : *Dum tempore Litaniarum.... ad Missam cum populo progreditur in Processu;* c'est-à-dire, que dans le sixieme siecle, les Rogations se célébroient comme aujourd'hui. On disoit la Messe qu'on appelloit des Rogations, on y faisoit la Procession, on y chantoit les Litanies. Ce mot Litanies est un nom qui vient du Grec, qui signifie priere publique. C'est une formule de priere laconique et concise qu'on chante à l'honneur des Saints, dont elle contient certains éloges ou attributs ; à la fin de chacun desquels on leur fait une invocation en mêmes termes, qui sert comme de refrein. Les Litanies des Saints, ou de la sainte Vierge, qu'on chante aux processions, ont pour réponse cette courte priere : *Priez pour nous ;* et en celles qui regardent les personnes de la sainte Trinité, on dit : *Ayez pitié de nous.* Elles commencent toutes par ces deux mots Grecs : *Kyrie, eleison*, Seigneur, ayez pitié de nous. On trouve même dans un ancien Rituel Romain, qu'on chantoit quelquefois des Litanies où l'on ne disoit que *Kyrie, eleison*, qu'on répétoit jusqu'à cent fois, et autant de fois, *Christe, eleison. Dicunt centies, Kyrie, eleison ; centies, Christe, eleison.* On appelle les grandes Litanies celles de la fête de saint Marc, instituées par le Pape saint Grégoire, l'an 590 ; dans lesquelles, après l'invocation de

la miséricorde Divine, on invoque les Saints, et on demande leur intercession auprès de Dieu et leurs prieres. De sorte que depuis le cinquieme siecle, et même devant, le nom de Litanies a été donné aux prieres que l'on récitoit déjà dans les Processions, dans lesquelles on s'adressoit à Dieu pour lui demander nos besoins, et aux Saints pour les prier d'intercéder pour nous auprès du Pere des miséricordes.

La procession d'une Eglise en une autre en chantant les Litanies, est un des devoirs des Rogations. Dans cette cérémonie Ecclésiastique, le peuple suivant le Clergé, joint ses prieres à celles des Ministres du Seigneur pour implorer sa miséricorde. L'origine des processions est fort ancienne. Elles ont été en usage dans l'Eglise, d'abord après les persécutions ; et rien n'en a pu depuis interrompre la pieuse pratique. Saint Jean Chrysostôme, qui vivoit dans le quatrieme siecle, faisoit faire des processions à son peuple de Constantinople, dans lesquelles on portoit la Croix avec des flambeaux allumés, et l'on chantoit des prieres pour demander à Dieu la conversion des Hérétiques, et les secours du Ciel dans les nécessités publiques. On lit à peu près la même chose dans la vie de saint Porphyre, Evêque de Gaze en Palestine, mort vers l'an 425 : la Croix précédoit le Clergé qui alloit deux à deux, tout le peuple suivoit chantant des Pseaumes. Saint Ambroise parle des Processions qu'on étoit en usage de faire à Milan pour implorer la miséricorde de Dieu. Celle qui se fit à Milan, sous ce saint Prélat, pour transporter les Reliques de S. Gervais et de S. Prothais, est une des plus célebres. S. Ambroise et S. Augustin rapportent l'insigne miracle dont ils furent témoins dans la personne d'un aveugle qui recouvra la vue durant la Procession, par l'attouchement des Reliques. Et le vénérable Bede, dans la vie de saint Curbert,

parlant de la Procession des Rogations, fait mention des Reliques qu'on y portoit, comme d'un usage établi dans toute l'Eglise. Lanfranc parle des Litanies de la Croix, de l'Eau-bénite, du Livre des Evangiles et des Reliques qu'on portoit à ces Processions des Rogations, et à celles qu'on faisoit dans le temps des calamités publiques. Les Processions les plus solemnelles sont celles du très-saint Sacrement, celles des Rogations, de la Purification et des Rameaux, et celles qu'on fait en France le jour de l'Assomption de la sainte Vierge pour le vœu du Roi; celles qu'on fait extraordinairement pour le Jubilé, et celles qu'on fait pour appaiser la colere de Dieu dans les calamités publiques. Les processions sont plus fréquentes dans le temps Pascal, parce qu'on a besoin de demander à Dieu sa bénédiction sur les biens de la terre, qui courent alors de plus grands risques. C'est de là qu'est venue cette religieuse pratique des gens de la campagne, de faire dans cette saison de si fréquentes Processions.

De tout ce qu'on vient de dire au sujet des Rogations, des prieres publiques, des saintes Reliques qu'on porte aux Processions, et de toutes les autres pratiques de religion presque aussi anciennes que l'Eglise, que de réflexions à faire pour les Hérétiques, dont les Sectes si contraires à cet esprit primitif du Christianisme, osent encore condamner des usages nés, pour ainsi dire, avec l'Eglise, et autorisés par la pratique de tous les Saints dans tous les temps.

Quoique les trois jours qui précedent la fête de l'Ascension, soient trois jours de Rogations, l'Eglise cependant n'a assigné un Office particulier qu'à cette seconde Férie. L'Introït de la Messe de ce jour est pris du Pseaume 17. Comme c'est ici un jour de Rogations, c'est-à-dire, de supplications solemnelles, pour obtenir du Seigneur tous les secours spirituels et temporels,

dont nous avons besoin, l'Eglise commence la Messe par un verset du Pseaume, tout propre à nous inspirer la confiance, laquelle doit accompagner toutes nos prieres, pour qu'elles soient efficaces, et sans laquelle nous ne serons jamais exaucés. Ce Pseaume est un Cantique d'actions de graces de David à Dieu, où après avoir raconté tons les périls auxquels il a été exposé, et les victoires qu'il a remporté sur tous ses ennemis par une protection spéciale, il proteste que rien ne sera jamais capable d'ebranler sa confiance, ni d'affoiblir son amour pour Dieu. *Exaudivit de Templo sancto suo vocem meam, alleluia, et clamor meus in conspectu ejus introivit in aures ejus, alleluia, alleluia :* Ma voix, dit le Prophete, a su pénétrer jusqu'au plus haut du Ciel qui est son Temple et sa demeure ordinaire ; mes cris sont parvenus jusqu'à lui : il les a entendus et il m'a exaucé : quelle confiance ne dois-je pas avoir en lui, et quelles actions de graces ne dois-je pas lui rendre ? *Diligam te Domine virtus mea, Domine firmamentum meum et refugium meum et liberator meus :* Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force; le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon libérateur. Avec de tels sentimens Dieu ne sauroit manquer d'exaucer nos prieres. Tout ce Pseaume est plein des plus nobles sentimens, et des plus chrétiens, et son style est d'une beauté et d'une élévation admirable. Il commence par des louanges magnifiques du Seigneur, et par de très-humbles actions de graces. David expose ensuite les dangers où il s'est trouvé ; puis il décrit en termes pompeux la manière dont Dieu l'a secouru et délivré ; enfin, après avoir relevé les graces qu'il a reçues, il finit par des louanges et des remerciemens. Saint Jérôme dit que ce Pseaume décrit les combats de David contre ses ennemis, les victoires de Jesus-Christ sur les Juifs, ennemis

mortels du Messie, et celles de l'Eglise, sur tous ses persécuteurs.

L'Epître de la Messe de ce jour, est tirée du cinquième Chapitre de l'Epître de l'Apôtre saint Jacques ; c'est une instruction raccourcie des dispositions avec lesquelles il faut prier, et du fruit qu'on doit tirer de la priere.

Confessez vos péchés l'un à l'autre, et priez les uns pour les autres, afin que vous vous sauviez. Il ne suffit pas de détester vos péchés dans le fond du cœur, dit le saint Apôtre, cette douleur intérieure et surnaturelle, cette véritable contrition est nécessaire, mais elle ne suffit point pour avoir le pardon des péchés mortels ; il faut les declarer, les confesser avec humilité au Prêtre, qui seul a le pouvoir de vous absoudre ; c'est un Juge, il faut l'instruire du procès ; c'est un Médecin, il faut lui déclarer vos plaies et vos infirmités, afin qu'il y applique les appareils et les remedes nécessaires. *Confitemini alterutrum peccata vestra :* Par ces paroles, disent les Interpretes et les saints Peres, le saint Apôtre déclare visiblement le précepte Divin de la Confession Sacramentelle. (*a*) L'un des plus savans Interpretes dit que saint Jacques ne s'est servi de cette expression : *Alterutrum*, l'un à l'autre, que pour rendre la pratique de la Confession plus aisée, et le précepte plus doux. Quoique ce ne soit qu'au seul Prêtre que nous devions confesser nos péchés, le saint Apôtre se sert du terme *Alterutrum :* l'un à l'autre, pour nous faire mieux comprendre que celui à qui nous déclarons en secret toutes nos miseres, est lui-même sujet aux mêmes infirmités, aux mêmes tentations que nous, et capable de tomber dans les mêmes désordres : *Alterutrum.* Quoique le caractere Sacerdotal éleve le Prêtre au-dessus du Laïque, et lui donne le pouvoir d'absoudre le pécheur, il ne

(a) *Cornel. à Lapide.*

le tire pas du rang des hommes ; quelque sublime que soit la dignité du Prêtre, c'est toujours d'homme à homme que la confession se fait : *l'un à l'autre :* ce qui fait voir aux Prêtres l'obligation qu'ils ont aussi de se confesser. Si l'on a vu des pécheurs déclarer leurs péchés à de simples Laïques, ce sont des actes d'humilité fort louables, et qui peuvent leur obtenir du Seigneur la grace d'avoir une parfaite Contrition ; mais cet acte d'humilité, quelque louable qu'il soit, ne sauroit jamais tenir lieu d'une Confession sacramentale.

*Orate pro invicem, ut salvemini :* Priez les uns pour les autres, afin que vous vous sauviez. L'Apôtre recommande ici la priere mutuelle auprès de Dieu, laquelle ayant pour motif la charité, lui est toujours agréable ; c'est ce motif même qui la rend efficace ; Dieu écoute volontiers les prieres que nous faisons pour nos freres ; et ce que nous n'obtiendrions pas pour nous-mêmes, nous l'obtenons souvent, quand c'est la charité qui nous le fait demander pour eux. *Multùm enim valet oratio justi assidua :* La priere constante du juste, ajoute-t-il, a un grand pouvoir auprès de Dieu. C'est des justes qui vivent encore sur la terre, qu'il parle : quelle doit être l'efficace des prieres des Saints dans le Ciel, et sur-tout de la Reine des Saints, en faveur de ceux pour qui elle s'intéresse ? rien n'autorise mieux l'invocation des Saints.

*Elias homo erat similis nobis passibilis :* Elie étoit comme nous un homme sujet aux infirmités : saint Jacques, pour prouver la force et l'efficace de la priere, apporte l'exemple d'Elie qui, par sa priere, tint le Ciel fermé pendant trois ans et demi, sans qu'il tombât une goutte de pluie, et qui par sa priere l'ouvrit au moment qu'il crut qu'il le falloit, pour manifester la gloire et la puissance de Dieu, et pour tâcher de convertir

l'impie Achab, qui ne profita pas de cette double merveille. Enfin, le saint Apôtre finit cette admirable Epître, par exhorter tous les fideles à avoir une charité chrétienne pour leurs freres, et un véritable zele pour leur salut. Mes Freres, leur dit-il, si quelqu'un d'entre vous vient à s'égarer du vrai chemin, et que quelqu'un l'y ramene; que celui-ci sache que l'homme qui fera revenir un pécheur de son égarement, sauvera son ame de la mort éternelle, couvrira le grand nombre de ses péchés : *et operiet multitudinem peccatorum.* C'est-à-dire qu'en ramenant ce pécheur dans la voie du salut, il aura le mérite d'avoir sauvé une ame, et il obtiendra aisément de la miséricorde de Dieu le pardon de ses propres péchés. C'est ce qu'écrivoit saint Paul à Timothée : ayez de l'attention sur vous-même, et travaillez au salut des autres : *Hoc enim faciens et teipsum salvum facies, et eos qui te audiunt :* Car en vous conduisant ainsi, et vous vous sauverez vous-même, et vous sauverez ceux qui vous écoutent. C'est ce qui inspire encore tous les jours tant de zele à ces hommes Apostoliques, qui sans être retenus par les liens les plus forts, et les plus doux de la chair et du sang, sans être ébranlés par les amis qu'il faut abandonner pour toujours, ni par les charmes de la patrie, sans être effrayés par les dangers affreux, ni rebutés par la cruauté de tant de peuples inhumains, font tous les jours ces grands sacrifices de leurs commodités, de leurs talens, de leur vie ; passent les mers pour aller porter la lumière de la foi aux nations les plus barbares. Il n'y a que l'amour de Jesus-Christ ; il n'y a que l'Esprit-Saint ; il n'y a que le zele ardent de la plus pure charité qu'inspire la seule vraie Religion, qui puisse opérer ces miracles de la charité chrétienne. Combien de Ministres, combien de Docteurs de nouvelles Sectes a-t-on vu chez les Cafres, ou chez les

Iroquois ? tandis qu'on y voit tous les jours tant de nouveaux Martyrs. Il n'y a que la seule vraie Eglise qui puisse inspirer ce zele magnanime.

Comme ce jour est un jour de Rogation, ce que Jesus-Christ dit à ses Disciples de l'efficace de la priere, fait le sujet de l'Evangile de la Messe de ce jour.

Le Sauveur instruisant ses Disciples sur plusieurs points de perfection, les assuroit que pour être saint et parfait, il falloit demander à Dieu avec ferveur la grace de le devenir. Demandez cette grace, leur disoit-il, elle vous sera accordée ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez à la porte, on vous ouvrira. Je n'excepte ici personne ; je vous dis que généralement tous ceux qui demanderont seront exaucés ; mais une des conditions pour être exaucé, c'est la persévérance dans la priere ; et pour vous en faire voir le mérite et l'efficace, considérez ce qui se passe tous les jours parmi vous. Y a-t-il un homme qui ayant un bon ami, riche d'ailleurs et libéral, ne croie pouvoir obtenir de lui dans une occasion pressante, tout ce qu'il lui demande ; quand il iroit à minuit heurter à sa porte, pour lui demander trois pains dont il a besoin, parce qu'il faut qu'il donne à souper à une personne de sa connoissance, qui vient d'arriver de la campagne ? je vous dis que quelque excuse que cet homme puisse alléguer, quoi qu'il puisse dire : vous venez trop tard, ma porte est fermée, tous mes domestiques sont retirés, je ne saurois me lever, revenez demain à toute autre heure : je vous dis que si son ami continue à frapper, et qu'il ne se rebute point du refus, son ami accordera à son importunité, ce qu'il auroit peine à accorder à l'amitié seule. Il se levera, il lui ouvrira la porte, et lui donnera non-seulement les trois pains qu'il lui demande, mais tout ce dont il peut avoir besoin pour régaler son hôte. Voilà

une importante instruction dans cet exemple. Dieu a plus d'envie de nous donner ce qui nous est nécessaire, que nous n'en avons de l'obtenir ; il veut seulement que nous le lui demandions, et que nous persévérions à le prier. Jesus-Christ vouloit accorder à l'Aveugle de Jéricho, la grace qu'il lui demandoit, et à la Cananéenne la guérison de sa fille ; mais il vouloit pour cela que l'un et l'autre le lui demandassent avec importunité. Dieu accorde tout à la persévérance, parce qu'elle est une preuve visible de notre foi, et de la confiance que nous avons en son pouvoir et en sa bonté. Le manque de persévérance est une espece de dépit, qui marque notre peu de confiance, et la foiblesse de notre foi.

Le Sauveur ne nous exhorteroit pas tant à lui demander, dit saint Augustin, s'il ne souhaitoit lui-même d'accorder ce qu'on lui demande : *Non utique nos tantùm hortaretur ut peteremus, nisi dare vellet.* Ayons honte de notre inconstance et de notre lâcheté, continue ce Pere ; Dieu a plus d'envie de nous donner, que nous n'en avons de recevoir : *Erubescat humana pigritia ; plus vult ille dare quàm nos accipere.* En effet, le Sauveur après avoir apporté cet exemple familier, qui exprime si bien le desir qu'il a de nous accorder ce que nous lui demandons, et qui nous fait voir si sensiblement que le moyen d'obtenir, c'est de prier avec persévérance, ajoute : *Et ego dico vobis : petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate et aperietur vobis.* Je vous dis de même, demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; heurtez et on vous ouvrira. *Omnis enim qui petit, accipit et qui quærit, invenit, et pulsanti aperietur.* Le Sauveur ne dit pas que plusieurs seront exaucés ; *omnis :* il n'excepte personne, pouvu, comme il a dit ailleurs, qu'on demande en son nom ce qui convient au salut, parce que tout ce qui est con-

traire au salut, est un trop grand mal pour que Dieu nous le donne, lui qui est la source de tout bien.

Si quelqu'un de vous demande un pain à son pere, ajoute le Sauveur, est-ce que son pere lui donnera une pierre ? ou s'il demande un poisson, son pere lui donnera-t-il un serpent ? et s'il demande un œuf, recevra-t-il un scorpion des mains de son pere ? si donc vous qui avez tant d'inclination à faire du mal, et si peu à faire du bien, vous êtes portés naturellement à donner à vos enfans ce que vous avez de meilleur, avec quelle charité, avec quelle libéralité pensez-vous que votre Pere céleste répandra sur vous ses plus grandes miséricordes, et singuliérement son saint-Esprit la source de tous les biens? *Quantò magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se!*

Rien n'est mieux marqué dans l'Evangile, rien n'est plus solidement établi dans la Religion que l'infaillibilité de la priere : d'où vient donc que Dieu tous les jours se montre si peu favorable à nos vœux, dit le plus célebre de tous les Orateurs Chrétiens ? d'où vient que nous prions, et qu'il ne nous écoute pas ? d'où vient que nous demandons et que nous n'obtenons rien ? c'est que nous ne demandons pas ce qu'il faut, ou que nous ne demandons pas comme il faut. Nous demandons, ou des choses préjudiciables au salut, ou des biens purement temporels et inutiles au salut ; ou des graces mêmes, qui de la maniere que nous les voulons, bien loin de nous sanctifier, serviroient plutôt à nous retirer de la voie du salut. Voulons-nous que nos prieres soient efficaces, ne demandons que ce qui peut servir à notre salut, et demandons-le avec les conditions, et dans les dispositions qui conviennent à la priere. Prions avec humilité ; prions avec attention de l'esprit et affection du cœur ;

prions avec confiance et une vive foi ; prions enfin avec persévérance. *Deus superbis resistit*, dit saint Jacques, *humilibus autem dat gratiam* : Dieu résiste aux orgueilleux, et donne la grace aux humbles. L'attention de l'esprit, et l'affection du cœur, dit saint Thomas, sont comme l'ame de la priere. *Postulet autem in fide nihil hæsitans :* demandons avec foi, dit saint Jacques, et ne chancelons point. *Expecta*, dit Isaïe, *reexpecta :* Attendez, attendez encore : Dieu accorde souvent à la persévérance, ce qu'il sembloit refuser d'abord à la ferveur de l'oraison. *Rectè novit vivere*, dit saint Augustin, *qui novit orare :* on sait bien vivre, quand on sait bien prier.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui in afflictione nostra de tua pietate confidimus, contra adversa omnia tuâ semper protectione muniamur. Per Dominum, etc.*

FAITES, ô Dieu, tout-puissant, que dans la confiance que nous avons en votre bonté dans nos afflictions, nous soyons toujours fortifiés par votre divine protection, contre toutes les adversités de cette vie. Par N. S., etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Jacques.* Chap. 5.

*CHARISSIMI : confitemini alterutrum peccata vestra, et orate pro invicem ut salvemini : multùm enim valet deprecatio justi assidua. Elias homo erat similis nobis, passibilis : et oratione oravit ut non*

MES FRERES BIEN-AIMÉS, confessez vos péchés l'un à l'autre, et priez les uns pour les autres, afin que vous vous sauviez ; car la priere constante du Juste a un grand pouvoir. Elie étoit comme nous un homme sujet aux

| | |
|---|---|
| *plueret super terram, et non pluit annos tres, et menses sex. Et rursùm oravit : et cœlum dedit pluviam, et terra dedit fructum suum. Fratres mei, si quis ex vobis erraverit à veritate, et converterit quis eum : scire debet, quoniam qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus à morte et operiet multitudinem peccatorum.* | infirmités ; néanmoins il fit une priere, pour qu'il ne plût point sur la terre et il ne plût point l'espace de trois ans et six mois. Il pria une seconde fois, et le Ciel donna de la pluie ; la terre de son côté donna de ses fruits. Mes Freres, si quelqu'un d'entre vous vient à s'égarer du vrai chemin, et que quelqu'un l'y ramene, que celui-ci sache que l'homme qui fera revenir un pécheur de son égarement, sauvera son ame de la mort, et couvrira le grand nombre de ses péchés. |

*L'Epître de saint Jacques est un admirable précis des principaux points de la morale chrétienne, et de plusieurs dogmes. Il y parle de la nécessité des bonnes œuvres, de la confession des péchés, et de l'Extrême-Onction. Il exhorte les Fideles à la patience, et à la priere, dont il releve l'efficace. Son style est serré et sententieux. On croit qu'il écrivit cette Epître en Grec : il y cite l'Ecriture Sainte suivant la version des Septante.*

## RÉFLEXIONS.

*La priere constante du Juste a un grand pouvoir.* Il ne tient qu'à nous, avec le secours de la grace, d'être aussi puissans auprès du Seigneur. Soyons gens de bien, soyons justes, et nous serons aisément exaucés de notre Dieu, soit que nous priions pour nous, soit que nous priions pour les autres ; Dieu s'est engagé à ne rien refuser à ses serviteurs. Mais si la priere constante et persévérante du juste a un grand pouvoir auprès de Dieu, que ne pourra pas auprès de lui la priere des Saints qui sont dans le Ciel ; et singuliérement l'intercession de la très-Sainte Vierge, qui a tout pouvoir auprès de son cher Fils ? Le

crédit du juste est grand, et c'est à sa considération que Dieu arrête les plus grands fléaux, et qu'il fait les plus grandes merveilles. Seigneur, dit Abraham, si vous trouviez du moins dix justes dans Sodome, ne pardonneriez-vous pas à cette ville infame. *Non delebo propter decem*, répond le Seigneur, s'il s'y trouvoit dix hommes de bien, dix justes, quelque irritée que soit ma justice, quelques horribles que soient les crimes de ses habitans : *Non delebo*, je ne la détruirois point, je lui pardonnerois, en considération de ces ames innocentes. Combien de fois Moïse a désarmé la colere de Dieu prête à éclater sur son peuple ? Dieu dit lui-même qu'il pardonne à ce peuple ingrat et rebelle à ses ordres, en considération d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ses fideles serviteurs. Et de combien de malheurs les prieres des gens de bien ne préservent point encore tous les jours, les villes souillées des crimes énormes que commettent tant d'impies, et tant de pécheurs ? il ne faut que dix justes, pour ainsi dire, pour arrêter la colere divine. Que ne doit pas le public aux prieres ferventes de tant de saints Religieux, dont l'innocence se nourrit des rigueurs de la plus austere pénitence, et qui font revivre dans le cloître, au milieu des plus grandes villes, ces miracles de sainteté, qu'on ne voyoit guere autrefois que dans les déserts ? que ne doit pas le public aux saintes prieres de tant de Religieuses, épouses de Jesus-Christ, qui, renfermées dans l'espace étroit d'un Monastere, ne conversent presque qu'avec Dieu, passent leurs jours dans les doux exercices de la sainteté et de la justice ; et faisant l'office sur la terre des célestes intelligences, désarment par leurs vœux et par leurs prieres la colere du Seigneur, et attirent mille bénédictions sur les grands et sur les peuples ? Enfin, que ne doit pas le public à ces personnes dévotes, à ces ames choisies, dont la

vie innocente au milieu même d'un monde corrompu, charme le Ciel, et en attire les plus douces influences sur la terre? à ces ames cachées dans la solitude d'une vie obscure, pauvre, humiliée, dont les prieres pénetrent les Cieux, et vont plaider, pour ainsi dire, la cause des pécheurs aux pieds du trône du Pere des miséricordes? On saura un jour combien la priere constante et fervente de ces saintes ames a de pouvoir : et quel trésor, quel bonheur c'est pour une ville, et pour tout un Royaume de posséder ces fideles serviteurs de Dieu, que le monde le plus souvent méprise, et dont le monde n'est pas digne : *Quibus dignus non erat mundus.*

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.* Chap. II.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : quis vestrùm habebit amicum, et ibit ad illum media nocte, et dicet illi : Amice, commoda mihi tres panes, quoniam amicus meus venit de via ad me, et non habeo quod ponam ante illum : et ille deintus respondens dicat : noli mihi molestus esse, jam ostium clausum est, et pueri mei mecum sunt in cubili, non possum surgere, et dare tibi. Et si ille perseveraverit pulsans! dico vobis, et si non dabit illi surgens eò quòd amicus ejus sit, propter improbitatem tamen ejus surget, et dabit illi quotquot ha-*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : si quelqu'un de vous avoit un ami, qu'il l'allât trouver à minuit : et auquel il dit : mon ami, prêtez-moi trois pains, parce qu'un de mes amis qui passe est arrivé chez moi, et que je n'ai rien à lui servir; et que cet homme lui répondît du dedans de son logis, ne m'importunez point : ma porte est fermée, et nous sommes au lit, mes enfans et moi; je ne saurois me lever, et vous en donner. Si néanmoins l'autre s'opiniâtroit à heurter, quand celui-ci ne se leveroit point pour lui en donner, parce qu'il est son ami : je vous dis qu'il ne laisseroit pas de se lever, à cause de son impor-

*bet necessarios. Et ego dico vobis : petite, et dabitur vobis : quærite, etinvenietis : pulsate, et aperietur vobis. Omnis enim qui petit, accipit ; et qui quærit, invenit : et pulsanti aperietur. Quis autem ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi ! Aut piscem : numquid pro pisce serpentem dabit illi ! Aut si petierit ovum : numquid porriget illi scorpionem ! si ergò vos cum sitis mali ! nostis bona data dare filiis vestris, quantò magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se !*

tunité, et lui en donneroit autant qu'il lui en faut. Je vous dis de même : demandez et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et on vous ouvrira. Car, quiconque demande, reçoit ; qui cherche trouve ; et on ouvre à celui qui heurte. Si quelqu'un de vous demande un pain à son pere, est-ce que son pere lui donnera une pierre ? ou s'il demande un poisson, son pere lui donnera-t-il un serpent, au lieu d'un poisson ? ou s'il demande un œuf, son pere lui présentera-t-il un scorpion ? si donc vous, tout méchant que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfans, à combien plus forte raison votre Pere Céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent ?

---

## MÉDITATION.

*De la Priere.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la priere est un entretien avec Dieu, où l'ame admise, pour ainsi dire, et introduite dans le Sanctuaire, adore la suprême Majesté de son Dieu, s'humilie devant ce souverain Maître de l'Univers, lui expose avec confiance ses besoins, lui représente ses infirmités, lui découvre ses tentations et ses foiblesses ; et pénétrée des plus vifs sentimens de respect, d'amour, de reconnoissance, tâche de l'honorer autant par sa profonde soumission à ses ordres ;

que par sa confiance et ses vœux. Quel acte de Religion demande plus d'attention, plus de respect, plus de confiance ? le Sauveur n'a rien oublié pour nous l'inspirer : soyez sûrs que, quoiqu'il vous plaise demander en mon nom, nous dit-il, vous le recevrez infailliblement : *Omnia quæcumque petieritis.* (*a*) L'Oracle est bien précis, et la proposition ne sauroit être plus universelle : *Omnia quæcumque.* (*b*) On n'a qu'à demander ; Jesus-Christ promet tout, et à toutes sortes de personnes : *Omnis qui petit accipit.* D'où vient donc que tant de prieres sont rejetées ? Vous demandez et vous ne recevez point, dit l'Apôtre saint Jacques, parce que vous demandez mal : *Petitis et non accipitis, eò quòd malè petatis.* On s'étonne qu'après tout ce que le Sauveur a dit de l'infaillibilité de la priere, si peu de gens soient exaucés ; auroit-on moins sujet d'être surpris, si, tandis que nous prions si mal, nos prieres étoient plus efficaces ? n'accusons pas le Seigneur de restreindre ses promesses et d'enchérir ses graces ; nos motifs, nos dispositions, notre peu de religion même dans nos prieres, le forcent, pour ainsi dire, de ne nous pas écouter. Nous savons que les pécheurs ne méritent pas que Dieu exauce leurs prieres, et nous persévérons volontairement dans le péché ; et c'est cette méchante volonté qui empêche que nos prieres soient exaucées. Mes très-chers freres, disoit saint Jean, si notre cœur ne nous fait point de reproches, nous avons un accès libre auprès de Dieu, et tout ce que nous demanderons, nous le recevrons de lui : parce que nous gardons ses commandemens, et que nous faisons continuellement ce qu'il lui plaît ; voilà la condition pour que nos prieres soient toutes efficaces. La priere demande un esprit humble ; s'avise-t-on de manquer de respect dans le temps même qu'on présente une requête au Prince ?

(a) *Matth.* 21. (b) *Matth.* 7.

quel suppliant oublie les moindres devoirs de la bienséance ? on est naturellement honnête, respectueux, poli même quand on prie les hommes ; chose étrange ! ce n'est que quand on prie Dieu qu'on se dispense de ces devoirs essentiels. Et en bonne foi, ces postures molles et négligées ; ces airs d'inquiétude et de dissipation, ce dégoût, cet ennui, qui accompagnent nos prieres, sont-ils les marques d'un cœur humble, religieux et chrétien ? hélas ! ne diroit-on pas souvent que c'est pour insulter Dieu qu'on le prie ? nous voulons que Dieu nous écoute, et nous ne nous écoutons pas nous-mêmes en priant. Nous voulons qu'il nous tienne compte des prieres dont nous ne nous appercevons pas même quand nous les faisons. Ce sont d'ordinaire nos levres qui honorent Dieu : mais quelle part a le cœur à des oraisons qu'on ne récite que par routine ? le Seigneur est peu touché des louanges qu'on lui donne, des besoins qu'on lui expose, et des vœux qu'on lui fait avec un cœur occupé de toute autre chose, et avec un esprit étrange : ne nous en prenons qu'à nous si nos prieres sont si peu efficaces.

## SECOND POINT.

Considérez que la persévérance est absolument nécessaire dans la priere, parce qu'elle marque la confiance qu'on a en Dieu, si nécessaire pour bien prier. Il faut persévérer dans la priere, mais non pas dans l'habitude de prier. Dieu veut être importuné ; mais il veut que ce soit par des gens qui le fassent avec des dispositions convenables. Peu de miracles que Jesus-Christ n'ait bien voulu attribuer à la foi et à la confiance des supplians ; Dieu ne refuse rien à une confiance persévérante et à une piété humble : croyez que votre priere sera exaucée, dit le Sauveur, et vous recevrez

infailliblement ce que vous demandez. Ceux qui ne manquent ni de respect, ni d'attention dans leurs prieres, péchent souvent dans les motifs. Peu qui ne soient intéressées, encore moins qui soient selon le goût de Dieu. Vous ne savez ce que vous demandez, disoit le Fils de Dieu à la mère des enfans de Zébédée. Nos vues, nos intentions sont-elles plus droites ? nos desirs sont-ils plus épurés ? nos demandes sont-elles toutes chrétiennes ? je vous accorde volontiers la sagesse, dit Dieu à Salomon, parce que vous me l'avez demandée : *Quia postulasti ;* et parce que vous ne m'avez demandé que la sagesse, en vous la donnant, je vous donnerai aussi une vie longue et heureuse, je vous comblerai de biens et de toutes sortes de prospérités. Dieu pourvoiroit abondamment à nos besoins, si nos prieres étoient toujours chrétiennes. Nous voulons avoir trop de part à nos projets ; nos passions dérangent bien souvent les ordres de la Providence : un cœur chrétien ne prie jamais inutilement. Qu'un pécheur demande à Dieu de bon cœur sa conversion ; qu'un pere, qu'une mere de famille demandent à Dieu la conversion et le salut de leurs enfans, et le leur propre ; que chacun demande à Dieu avec persévérance, une foi vive, une charité ardente, la victoire sur ses passions, la grace finale, nous serons infailliblement exaucés. La priere est excellente avec la pénitence, disoit Tobie. La pénitence donne de la vertu à la priere ; l'esprit de mortification la rend toujours efficace ; elle perd toute sa vertu et sa force dans la mollesse, dans l'immortification et dans les plaisirs. Que peuvent demander à Dieu ces personnes mondaines, qui n'ont que du dégoût pour les maximes de l'Évangile ? tandis que le cœur est au monde, les vœux qu'on fait au Seigneur peuvent-ils être fort sinceres ? les termes les plus respectueux et les plus

dévots

dévots sont des injures, sur-tout à l'égard de Dieu, quand on pense autrement qu'on ne prie; et quelle priere, bon Dieu, quand les mœurs et la conduite démentent visiblement tout ce que les levres disent à Dieu! quel fond de réflexions dans toutes ces vérités pour ces personnes consacrées à Dieu, dont le principal emploi durant toute la vie est, pour ainsi dire, de prier Dieu, si après tant de prieres ils sont si imparfaits, et si peu réguliers, toujours aussi indévots, toujours aussi esclaves de leurs passions, toujours aussi immortifiés, toujours aussi froids, aussi insensibles dans la célébration des divins mysteres? quel fruit retirent-ils de leurs prieres? et tant de prieres toutes infructueuses, et inefficaces, marquent-elles un grand mérite dans ceux qui les font?

Apprenez-moi, Seigneur, à prier, et commencez à me donner la grace de corriger mes mauvaises dispositions, et à ôter les obstacles qui empêchent le fruit de tant de prieres, afin que je ne me rende plus inutile un si puissant secours.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Concaleat cor meum intra me, et in meditatione mea exardescat ignis.* Psal. 38.

Faites, Seigneur, que mon cœur soit embrasé de votre amour, et que ce divin feu échauffe ma priere.

*Dirigatur oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo.* Psal. 140.

Que ma priere s'éleve vers vous, Seigneur, comme la fumée de l'encens qui brûle sur vos Autels.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° BIEN des gens prient tous les jours sans prier. Dieu n'écoute et n'entend que le langage du cœur. Plusieurs paroles sans attention, sans affection, sans dévotion, sont peu significatives auprès de celui qui ne compte pour rien tout culte purement extérieur. Le Sauveur ne fait attention qu'à la foi et à la dévotion intérieure de cette pauvre femme infirme qui touche le bord de sa robe. Vous voyez la foule qui vous presse, lui disent ses Disciples, et vous dites : qui m'a touché ? cette foule tumultueuse fait peu d'impression sur lui ; il faut que le cœur parle, et que la foi agisse si l'on veut que Dieu nous exauce. Ayez grand soin de prier avec attention, avec confiance, avec humilité et avec dévotion. Souvenez-vous toujours en priant que c'est un Dieu que vous priez, et à qui vous parlez. C'est une sainte pratique de se recueillir quelques momens avant la priere, et de faire réflexion à l'acte de religion que vous allez faire, et à la Majesté formidable devant qui vous allez vous présenter.

2.° Nul acte de religion plus commun, ni plus ordinaire que la priere ; et nul peut-être dont Dieu soit moins honoré. Tout retentit des louanges du Seigneur, et des vœux qu'on lui fait ; mais le cœur et l'esprit prient-ils de concert avec les levres ? et ne peut-on pas dire qu'on récite, à la vérité, beaucoup de prieres, mais qu'on en fait peu ? Evitez désormais ce défaut si pernicieux. Faites toutes vos prieres avec beaucoup d'attention et de respect. Priez toujours dans une posture humble et religieuse. Ne vous chargez point de trop de prieres vocales, mais faites celles que vous faites avec beaucoup de dévotion. Demandez avec confiance et avec persévérance. Dieu ne nous accorde pas quelquefois ce que

nous lui demandons, pour nous donner quelque chose de meilleur. Faites, autant que vous pourrez, toutes vos prieres à une heure réglée.

---

# L'ASCENSION
## DE NOTRE-SEIGNEUR
# JESUS-CHRIST.

La fête de la triomphante Ascension du Sauveur dans le Ciel, est la célébration du plus glorieux et du plus consolant mystere de notre religion, et comme celui qui met le sceau à tous les autres. Le Fils de Dieu dans son Incarnation, avoit déclaré la guerre à toutes les puissances de l'enfer, en commençant le grand ouvrage de notre rédemption : sa vie a été un combat continuel, qui ne s'est terminé qu'à sa mort ; et sa glorieuse résurrection a été le jour célebre de sa victoire ; et comme les conquérans different de quelques jours leur entrée triomphante dans la capitale, pour avoir le loisir d'en faire les préparatifs ; de même le Sauveur ne voulut que quarante jours après sa victorieuse résurrection, faire son entrée triomphante dans le Ciel, qui étoit le séjour de sa gloire.

Ce fut durant ces quarante jours que le Sauveur convainquit ses Disciples, par plusieurs marques visibles de la vérité de sa résurrection ; il leur fit voir par de fréquentes apparitions qu'il étoit vivant, il mangea souvent avec eux et les entretint du Royaume des cieux, c'est-à-dire, de tous les mysteres de la religion, dont ils étoient devenus plus capables depuis que leur ayant apparu le jour même de sa résurrection, il souffla sur

eux, et leur dit : recevez le Saint-Esprit, *insufflavit et dixit eis : accipite Spiritum sanctum.* Et quoique ce ne fût qu'au jour de la Pentecôte, que les Disciples reçurent la plénitude des dons du Saint-Esprit, et que ce n'est proprement que par rapport à la puissance des clefs, et au pouvoir d'absoudre dans le Sacrement de pénitence, que doivent s'entendre ces paroles : on peut dire que leur esprit fut dès-lors plus éclairé, qu'ils devinrent eux-mêmes moins grossiers, et qu'ils furent plus capables d'entendre ces grandes vérités, dont le Sauveur ne leur avoit parlé jusqu'alors, que d'une maniere figurée et mystérieuse. Ce fut donc pendant ces quarante jours que Jesus-Christ instruisit ses Apôtres, de tout ce qu'ils devoient savoir pour l'établissement sur-tout, et le gouvernement de l'Eglise ; et qu'il leur prescrivit plusieurs choses qui ne sont point marquées dans l'Ecriture, et qui ne sont venues jusqu'à nous que par tradition.

Le terme de sa demeure visible sur la terre approchant, le Sauveur fit revenir les onze Apôtres de Galilée en Judée ; et le jour même qu'il devoit monter au ciel, qui étoit le quarantieme depuis sa résurrection, étant arrivé, étant tous ensemble à Jérusalem, il leur apparut, comme ils étoient à table, et il se mit à table avec eux. Il mangea comme il avoit coutume de faire, quand il leur apparoissoit, non qu'il eût besoin de nourriture, mais seulement pour leur donner cette preuve sensible qu'il étoit véritablement ressuscité, et pour montrer son pouvoir, dit saint Augustin, et la réalité de sa présence : *Ad exhibendum fidei veritatem in corpore, dignatus est etiam non necessitate, sed potestate cibum sumere.* Après le repas, il leur fit un long discours, qui étoit comme l'abrégé des leçons qu'il leur avoit données, et un précis de ce qu'ils devoient faire, et de ce qui devoit leur arriver de merveilleux, et dont le

Saint-Esprit devoit leur donner dans peu de jours une intelligence plus détaillée et plus parfaite.

Vous savez, leur dit-il, que toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Jesus-Christ parle sur-tout de la puissance qu'il avoit en qualité de Messie, pour le gouvernement de son Royaume spirituel, et de l'Eglise. Vous irez donc, comme je vous ai déjà dit ailleurs, par tout le monde prêcher l'Evangile à toutes les nations; votre mission n'est plus bornée à un peuple seul; instruisez indifféremment tous les peuples et les baptisez au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit; apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai commandé. Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé; celui au contraire, qui ne croira point, sera damné. Et afin que ceux qui auront la foi puissent travailler plus utilement à la conversion des infideles, je leur donnerai la puissance de faire des miracles. Ils chasseront les démons en mon nom; ils parleront des langues qu'ils n'ont jamais sues; ils feront mourir les serpens et les insectes les plus venimeux; le poison le plus mortel qu'on leur fera boire, ne fera point de mal; ils guériront toutes sortes de malades, en les touchant seulement de leurs mains. Plusieurs interpretes croient que ce fut quelques jours après son Ascension, que le Sauveur fit ces prédictions à ses Apôtres. Quoi qu'il en soit, tout cela s'est accompli, et ces prédictions se vérifieront encore tous les jours dans l'Eglise, jusqu'à la fin des siecles. C'est à l'Eglise en général, et pour certaines occasions, qu'a été faite cette promesse du don des miracles. Aussi, en a-t-on vu l'accomplissement dans tous les temps, lorsque cela a pu être nécessaire pour le bien de l'Eglise, et pour l'avancement de la religion. Il y en a eu dans tous les temps, et il y en aura jusqu'à la fin des siecles, dans l'Eglise, de ces faiseurs de

miracles; mais ce n'est que dans l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, que se trouvent ces Thaumaturges; nulle secte, hérétique ou schismatique, depuis la naissance de l'Eglise, où il se soit jamais fait un miracle; Dieu ne sauroit autoriser par des prodiges, le schisme et l'erreur.

Ce fut dans cette derniere apparition, qui arriva le même jour de l'Ascension, que le Sauveur reprit ses Apôtres, de leur peu de foi, et leur reprocha d'une maniere douce et pleine de bonté, la peine que plusieurs avoient eu à se rendre au témoignage de ceux qui l'avoient vu, depuis qu'il étoit ressuscité. Il les fit ressouvenir de tout ce qu'il leur avoit prédit, lorsqu'il étoit encore avec eux, de sa mort et de sa résurrection, dont ils avoient vu l'accomplissement. Qu'il falloit que tout ce qui avoit été écrit de lui, soit dans la loi de Moyse, soit dans les Prophetes, dans les Pseaumes et dans les autres Livres sacrés, s'accomplît exactement. Il leur en cita des passages, et leur ayant ouvert l'esprit, pour en comprendre le sens, il leur montra que selon ces Ecritures, le Messie devoit souffrir une mort honteuse et cruelle, et ressusciter trois jours après. Il leur fit ensuite un plan en général de leur Eglise, et leur dit qu'il devoit y avoir des Prédicateurs pour instruire toutes les nations, en commençant par les habitans de Jérusalem, pour les exhorter à la pénitence, et pour leur promettre de sa part et en son nom la rémission de leurs péchés. C'est vous, ajouta-t-il, que j'ai choisis pour ce grand ministere. Allez annoncer par toute la terre le mystere de ma résurrection et toutes les merveilles dont vous avez été les témoins oculaires. Allez prêcher à tous les peuples, les grandes vérités que je vous ai apprises. Je vous donnerai des paroles et une sagesse à quoi tous les peuples, ligués contre vous, ne

pourront résister, ni rien opposer. Ne craignez rien, je serai avec vous jusqu'à la fin des siecles; et malgré la fureur et la rage de tous vos ennemis, au milieu du feu, des persécutions, il ne se perdra pas un seul cheveu de votre tête. Il est vrai que vous serez bientôt revêtu de la force d'en haut, car je vais envoyer sur vous le don de mon Pere, qui vous a été promis; jusqu'à ce temps-là, demeurez renfermés dans Jérusalem, pour vous préparer à recevoir cette faveur insigne. Car, à la vérité, Jean a donné un Baptême d'eau; mais pour vous, vous recevrez le Baptême de l'Esprit-Saint dans peu de jours. Le Sauveur ne parle pas ici du Sacrement de Baptême de la loi de grace. On croit communément que les Apôtres l'avoient déjà reçu de Jesus-Christ même. Ces paroles se doivent entendre de l'effusion extraordinaire de graces, et de dons spirituels, dont les Apôtres furent comme inondés au jour de la Pentecôte; et par cette spirituelle inondation, lavés et purifiés des moindres taches, éclairés et embrasés par ce torrent de feu divin, et doués de tous les dons célestes. Cet esprit consolateur descendra sur vous comme un fleuve de feu et de lumiere, qui vous inondera en quelque maniere; vous serez comme plongés dans ce torrent, dans ces eaux vives de la grace, dans ce feu vivifiant. L'eau dans le Baptême de saint Jean, signifie la grace sans opérer; mais pour le Baptême de Jesus-Christ, elle la signifie et l'opere: mais pour le Baptême du Saint-Esprit, il faut un symbole plus parfait. C'est un Baptême de feu qui opere la grace d'une maniere d'autant plus abondante, que le feu a plus de vertu pour purifier, pour éclairer et pour échauffer.

Tous les Disciples du Sauveur, au nombre de six-vingts, comprirent bien par tout ce qu'ils venoient d'entendre, que leur divin maître étoit sur le point de les quitter, pour s'en retourner

dans son Royaume. Ce que le Sauveur venoit de dire de la *promesse du Pere* qu'il leur avoit lui-même annoncée : *Promissionem Patris quam audistis per os meum*, fit ressouvenir les Apôtres d'un nouveau regne et du rétablissement de la nation, si souvent réitérés par les Prophetes. Mais comme toutes leurs idées se bornoient à un Royaume temporel, semblable à ceux d'ici-bas, et qu'ils ne concevoient rien de plus grand, que de commander et de régner sur la terre ; c'est aussi la seule chose qu'ils demanderent au Sauveur, pour leur nation, qui depuis long-temps gémissoit sous une puissance étrangere. Seigneur, lui dirent-ils, est-ce maintenant que vous devez rétablir le peuple d'Israël en sa premiere splendeur ; et le temps est-il venu de lui redonner des Rois, et de remettre sur le trône les enfans d'Abraham, héritiers de David ? après avoir si glorieusement triomphé de vos ennemis, pourriez-vous laisser plus long-temps ce peuple dans la servitude ?

Le Sauveur leur répondit avec sa douceur ordinaire, excusant leur grossiereté, parce que le Saint-Esprit n'étant pas encore descendu sur eux, ils avoient trop peu d'intelligence pour bien pénétrer les choses spirituelles et divines. Il se contenta de leur insinuer deux vérités importantes, qu'ils ne devoient pas ignorer. L'une étoit que le Royaume d'Israël, dont parloient les Prophetes, et qu'il étoit venu établir, et où il vouloit leur donner les premieres charges, ne consistoit pas dans une puissance souveraine que les Juifs dussent avoir sur les autres peuples, mais dans un empire absolu de Dieu sur eux, et sur tous les peuples qu'il appelleroit à son Eglise. C'étoit cette Eglise nouvelle qui venoit de succéder à la Synagogue, et qu'il nommoit son Royaume, où se devoit accomplir tout ce qu'il avoit promis autrefois par ses Prophetes ; c'étoit dans cette Eglise qu'il devoit régner en

effet plus absolument et plus universellement que jamais, tant sur les esprits par la foi, que sur les cœurs par la charité : jusqu'à ce qu'il réunît dans les derniers temps le peuple Juif et le peuple chrétien sous la même loi, dans la même Eglise.

L'autre vérité étoit, qu'en ce Royaume tout spirituel, il devoit arriver de grandes choses, qui éclateroient dans la suite, mais qu'il étoit inutile de vouloir savoir quand elles arriveroient; qu'il y avoit des événemens, dont son Pere se réservoit la connoissance; c'est-à-dire, que Dieu ne vouloit pas révéler aux hommes; et que c'étoient des secrets, où il ne leur convenoit pas de vouloir entrer. Que s'il les avoit choisis par une faveur spéciale pour ses principaux Ministres, ce n'etoit pas pour leur habileté, ou à cause de leurs grands talens; qu'il ne demandoit d'eux qu'une entiere soumission à ses volontés, et une obéissance parfaite. Qu'ils devoient être sûrs qu'ils servoient un bon maître, également bon et puissant, qui ne les engageroit dans aucun emploi, sans leur donner les moyens et les talens nécessaires pour s'en acquitter dignement; que comme il savoit que d'eux-mêmes ils n'étoient que foiblesse, mais qu'il leur préparoit un grand secours; que dans peu de jours le Saint-Esprit descendroit du ciel sur eux, qu'il leur inspireroit un courage, un don de force et de sagesse à quoi rien ne seroit capable de résister. Alors vous aurez une parfaite intelligence de ces sublimes vérités, et de ces grands mysteres, que vous aviez tant de peine à comprendre; alors toutes vos craintes s'évanouiront; et vous aurez le courage de prêcher, et ma divinité, et mon Evangile, au milieu de Jérusalem, et dans le Temple. Vous le prêcherez dans toutes les villes de la Judée, avec intrépidité, sous les yeux de mes plus mortels ennemis; dans la Samarie où regnent depuis tant de siecles la superstition et l'impiété, et vous ne

bornerez pas là votre zele ; vous porterez avec le temps mon nom jusqu'au delà des mers ; et vous irez annoncer mon Evangile jusqu'aux extrémités du monde ; que s'il reste encore après vous des peuples à instruire, vos successeurs, animés du même zele, et du même esprit, continueront vos travaux, et porteront les lumieres de cet Evangile jusqu'aux climats les plus reculés de la terre.

Le Sauveur ayant fini ce dernier entretien, mena cette bienheureuse troupe hors de la ville, du côté de Béthanie, et leur fit monter la montagne des Oliviers, éloignée de Jérusalem, environ de deux mille pas. Etant arrivés sur le haut de la montagne, Jesus leva les yeux et les mains vers le ciel, puis les baissant vers ses chers Disciples, tous assemblés autour de lui, les bénit ; et à ce moment, tandis que leurs cœurs brûloient d'un nouveau feu divin, et qu'ils étoient tous attendris jusqu'aux larmes, leurs yeux amoureusement attachés sur lui, ils le virent tous, s'élever peu-à-peu vers le ciel. Alors leurs vœux, leur tendresse, leurs transports d'amour, redoublant avec leurs larmes, ils l'adorerent avec le plus profond respect, et le suivirent des yeux, sans se lasser de le regarder, jusqu'à ce qu'ils le perdirent de vue ; une brillante nuée qui l'enveloppa, l'enleva à leurs yeux. C'étoit comme un voile assez transparent, pour ne leur en pas dérober tout-à-fait la vue, et néanmoins assez fort pour empêcher que le trop grand éclat de son corps glorieux ne les éblouît. Ils le voyoient monter peu-à-peu, jusqu'à ce qu'enfin la nuée s'étant ramassée sous ses pieds, et l'ayant caché tout-à-fait, ils le perdirent de vue. Il disparut ainsi tout d'un coup ; mais bien qu'ils ne le vissent plus, ils suivoient toujours des yeux la nuée sur laquelle il étoit porté, et qui lui servoit de char de triomphe. Ils seroient demeurés long-

temps ainsi ravis en admiration, et comme extasiés, si deux Anges vêtus de blanc, semblables à ceux qui avoient paru auprès du sépulcre, au temps de sa résurrection, en forme humaine, ne les eussent fait revenir d'un étonnement si profond. Ces envoyés du Très - Haut voulant consoler ces Disciples du Sauveur, affligés d'une séparation qui leur coûtoit beaucoup : hommes de Galilée, leur dirent-ils, pourquoi demeurez-vous là, les yeux attachés au ciel ? Jesus votre divin maître, que vous avez eu le bonheur de posséder si long-temps visiblement sur la terre, a quitté enfin cette terre pour aller prendre possession de son Royaume dans le ciel. Ne croyez pas pour cela qu'il vous quitte, il sera toujours avec vous jusqu'à la fin des siecles, comme il vous l'a promis ; quoique d'une maniere invisible, il ne vous assitera pas moins efficacement ; et il reviendra visiblement au grand jour du jugement, de la même maniere que vous l'avez vu aujourd'hui monter dans sa gloire. En ce dernier jour du monde, il descendra du plus haut des cieux, avec une pompe et une gloire semblable à celle de son Ascension, que vous avez vu de vos yeux ; alors il rendra justice à tous les hommes, et se la rendra à lui-même ; et il fera sentir également sa douceur aux bons, et la rigueur de sa justice aux méchans.

Les Disciples écouterent attentivement et avec soumission ce que leur dirent les Anges. Ils avoient bien de la peine à retirer leurs yeux d'un lieu où étoit l'objet de leur amour et leur souverain bien ; ils obéirent cependant, et se retirerent à Jérusalem, selon que le Sauveur le leur avoit ordonné, pour y attendre le don du ciel, et la source même de tous les dons, passant les jours et les nuits dans la priere et dans la retraite ; ayant à leur tête la très-Sainte Vierge, qui avoit assisté avec tous les Apôtres à la glorieuse triom-

phante Ascension de son cher Fils, et qui étoit toute la consolation de l'Eglise naissante. Que la terre paroît désormais vile et méprisable aux Disciples, s'écrie un savant et pieux Interprete, qu'elle a du dégoût pour ceux qui, dans le triomphe de leur bon maître, ont vu briller quelques rayons de sa gloire ! il faut leur envoyer des Anges, pour les avertir de détacher les yeux du ciel. A combien de lâches chrétiens ne faudroit-il pas faire un reproche bien différent ? toujours courbés vers la terre, ils ne jettent pas un regard vers leur céleste patrie.

Jesus-Christ ne disparut pas en un instant, il ne se déroba point furtivement à la vue de ses Disciples, qui étoient au nombre de six-vingts; mais il s'éleva de lui-même peu-à-peu par ses propres forces, sans avoir besoin pour cela des secours étrangers. Il voulut que chacun le vît monter au ciel, pour rendre cette merveille incontestable; et comme ils avoient tous été pleinement convaincus de la vérité de sa résurrection, par ses apparitions fréquentes, et par ses entretiens familiers, durant l'espace de quarante jours, il voulut aussi qu'ils fussent tous les témoins oculaires de son Ascension glorieuse, et de l'entier accomplissement de ce qui leur avoit été prédit, et dont il les faisoit ressouvenir tant de fois; savoir qu'étant venu du ciel sur la terre, il devoit enfin quitter la terre pour retourner dans le ciel : *Exivi à Patre*, leur disoit-il, *et veni in mundum, iterùm relinquo mundum, et vado ad Patrem ;* Je suis sorti de mon Pere, et je suis venu dans le monde; je quitte aussi le monde, et je m'en vais à mon Pere. Ce peu de parole, comme on a déjà dit ailleurs, renferme les principaux articles de notre foi, touchant la personne du Fils de Dieu. Sa génération éternelle; *Je suis sorti de mon Pere :* son Incarnation; *Je suis venu dans le monde :* sa résurrection triomphante, et

sa glorieuse Ascension ; *Je m'en vais à mon Pere.* En effet le Sauveur n'ayant plus rien qui le retînt sur la terre, perça en un moment tous les cieux, et alla s'asseoir comme Fils unique de Dieu, à la droite de son Pere, sur le même Trône, où il communiqua à sa sainte humanité, toute la plénitude de sa gloire.

Le Pere Eternel, disent les Interpretes, n'occupe pas une place particuliere dans le ciel ; il n'est point assis sur un Trône matériel, où l'on puisse reconnoître une droite et une gauche, un siege et un marche-pied. Si l'Ecriture, dans quelques occasions, se sert de semblables manières de parler, c'est pour se proportionner à notre maniere de concevoir, et à la portée du peuple accoutumé à considérer Dieu comme un Monarque assis sur un Trône au milieu d'une nombreuse Cour. On se sert de ces termes *assis*, et de *droite* pour signifier et faire entendre la souveraine puissance de Jesus-Christ, et son égalité parfaite avec son Pere. Il est assis à la droite de Dieu : *Sedet à dextris Dei*, c'est-à-dire, il jouit d'une gloire égale à celle de son Pere, et exerce sur toutes les créatures un pouvoir absolu.

Le Sauveur, en montant dans le Ciel, voulut bien laisser les vestiges de ses pieds imprimés sur le roc, ou la terre sur laquelle il étoit lorsqu'il s'éleva dans le ciel. Ces sacrés vestiges y sont toujours demeurés depuis, quoique les fideles y aillent tous les jours prendre de la terre de cet endroit, pour l'emporter chez eux par dévotion : c'est ce que saint Jérôme, qui vivoit dans le quatrieme siecle, et qui étoit sur les lieux, assure positivement. Saint Sulpice Severe, et saint Paulin de Nole qui vivoient l'un et l'autre en même-temps que saint Jérôme, nous apprennent aussi la même chose, et l'on voit que saint Augustin étoit persuadé de la même merveille, lorsqu'il disoit que l'on alloit en Judée adorer

les vestiges de Jesus-Christ, qui se voient au lieu d'où il est monté au ciel. Adamnan, surnommé Celule, Abbé d'un Monastere d'Irlande, qui vivoit sur la fin du septieme siecle, et qui fit le voyage de la terre sainte dont il a fait la description; et le vénérable Bede qui vivoit dans le même siecle, attestent la même chose. Saint Guillebaud, Evêque d'Aichstet qui fit le même voyage, l'an 724, assure avoir vu lui-même ces sacrés vestiges; cette merveille subsiste encore de nos jours par le témoignage de tous les Pélerins qui ont fait le voyage de la terre sainte; et ce qui releve encore le miracle, c'est que, lorsque la ville de Jérusalem fut prise par Tite, l'an de Jesus-Christ 70, l'armée Romaine ayant campé long-temps sur la montagne des Oliviers, ni les mouvemens des soldats, ni les pieds des chevaux, ni les travaux du Camp ne purent effacer ni rompre ces vestiges sacrés, ce qui a été toujours regardé comme un second miracle.

Dieu en fit un autre de grand éclat au sujet de ces mêmes sacrés vestiges. Sainte Helene, mere du grand Constantin, ayant fait bâtir la célebre Basilique de l'Ascension, sur la place du Mont des Oliviers, d'où l'on savoit que le Sauveur étoit monté au ciel; elle ordonna que le pavé de cette magnifique Eglise fût très-riche, et sur-tout l'endroit où les traces du Sauveur subsistoient; mais quand on voulut le couvrir de marbre, on n'en put venir à bout: tout ce que l'on y mettoit étoit repoussé dehors, et rejeté fort loin par une vertu invisible qui sembloit sortir de la terre qui ne pouvoit rien souffrir sur elle, depuis qu'elle avoit porté les pieds sacrés du Sauveur. Saint Jérôme ajoute que quand on voulut achever la voûte de cette magnifique Basilique, il ne fut pas possible de fermer non plus l'endroit qui répondoit perpendiculairement à la place des vestiges du Sauveur; de sorte qu'en

fut obligé de laisser libre et à découvert l'espace par lequel ce divin Sauveur s'étoit élevé de la terre, et avoit été reçu dans la nuée, ce qui donnoit lieu à la piété des fideles qui y venoient en foule de toutes parts, de contempler la route qu'il avoit tenue pour monter au ciel. Le miracle du toit et de la voûte, ne finit qu'avec l'édifice de cette ancienne Eglise, lorsqu'elle fut ruinée par les Sarrasins; mais celui de l'impression des sacrés vestiges subsiste encore aujourd'hui, et est l'objet de la vénération, et de la dévotion des fideles.

On ne doute point que l'Ascension glorieuse de Jesus-Christ, ne fût accompagnée de cette bienheureuse foule de Prédestinés que ce divin Sauveur avoit délivrés des limbes où ils attendoient la Rédemption d'Israël. Tant de saints Patriarches, tant de Prophetes zélés, tant de personnes chéries de Dieu et mortes dans la grace, suivoient ce divin Conquérant, victorieux de l'enfer et de la mort; et ayant été joints par toute la Cour céleste qui lui étoit venue au-devant, servirent comme de cortege à la pompe du plus auguste de tous les triomphes. Si nous voulons célébrer dignement, et avec dévotion l'Ascension glorieuse du Sauveur, dit S. Augustin, montons avec lui, suivons-le de cœur, afin que le jour de ses promesses étant arrivé, nous le suivions de corps : *Si fideliter, si devotè Ascensionem Domini celebremus, ascendamus cum illo; ascendamus corde, ut cùm dies promissus advenerit sequamur et corpore.* Vous qui êtes les membres de Jesus-Christ, ajoute le même Pere, espérez que ce que vous voyez s'accomplira dans votre chef, s'accomplira aussi dans vous : *Hoc sperate membra quod videtis in capite.* L'Ascension de Jesus-Christ est notre propre élévation, dit saint Léon, car le corps a droit d'espérer la même gloire que le chef a déjà reçue : *Christi Ascen-*

*sio nostra provectio est ; et quò præcessit gloria capitis, eò spes vocatur et corporis.* Mais quel sujet de joie plus juste que le triomphe de Jesus-Christ dans le ciel, puisque sa gloire est en quelque façon la nôtre ! notre nature, quelque humble qu'elle soit, ajoute ce saint Pape, est élevée en Jesus-Christ au-dessus de toute la milice céleste, au-dessus de tous les ordres des Anges, des Archanges, et plus élevée encore que toutes les Puissances et les sublimes intelligences de la céleste Jérusalem, et elle se trouve placée dans le Trône même du Pere céleste : *Nostræ naturæ humilitas in Christo super omnem cœli militiam, super omnes ordines Angelorum, et ultra omnem multitudinem Potestatum ad Dei Patris est provecta consessum.*

Admirons dans ce glorieux mystere l'accomplissement et la perfection de toute l'économie de notre salut. Les hommes devoient être rachetés par le sang d'un Dieu. Le Fils de Dieu s'est fait homme, il est né afin d'avoir de quoi racheter les hommes ; il est mort pour payer au prix de son sang la rançon de ces mêmes hommes ; il est ressuscité pour leur prouver que c'est un Dieu qui est mort pour eux, et pour leur apprendre qu'ils doivent ressusciter aussi comme lui, et que le fruit de leur rédemption doit être la gloire éternelle de leur corps et de leur ame ; enfin, il est monté au ciel pour y jouir de la gloire qu'il a méritée, et pour préparer à ses élus celle qu'ils mériteront par le fruit de sa mort, et par le secours de sa grace.

Ce n'est pas seulement pour vous, Seigneur, que vous rentrez dans votre Royaume, c'est encore pour nous-mêmes, s'écrie un grand serviteur de Dieu ; vous y montez comme notre chef, et vous allez, selon la promesse que vous nous en avez faite, préparer à vos Elus, les places qui leur sont destinées. Vous y montez comme notre

médiateur, et vous allez présenter pour nous à votre Pere les fruits de cette rédemption surabondante qui a réconcilié le ciel et la terre. Vous y montez comme notre guide ; et en nous montrant le terme où nous devons aspirer, vous nous tracez le chemin par où nous devons marcher. Chef adorable de cette Eglise militante que vous avez formée sur la terre par les travaux de votre vie mortelle, donnez-nous part à la gloire de cette Eglise triomphante que vous commencez à rassembler dans le Ciel, et dont vous devez faire l'éternelle félicité. Nous sommes vos membres, et par-tout où le Chef se trouve, les membres doivent se trouver avec lui. Médiateur tout-puissant ! nous ne pouvons rien sans vous. Si c'est vers vous que nous devons tendre sans cesse, ce n'est que par vous que nous y pouvons arriver. Vous nous avez promis que vous ne nous laisseriez pas sur la terre comme des orphelins : souvenez-vous que vous vous êtes engagé à prier pour nous votre Pere ; souvenez-vous que vous nous avez reconnu devant lui pour vos enfans, pour votre troupeau, pour votre héritage, pour votre conquête : conservez-la cette conquête qui vous a tant coûté ; cultivez-le cet héritage que vous avez acquis par votre sang ; conduisez-le ce troupeau que vous avez rassemblé par vos soins, et ne permettez pas qu'aucune brebis s'égare de la bergerie ; enfin, protégez ces enfans qui vous sont encore si chers.

Quelques Auteurs ont cru que la Fête de l'Ascension avoit été la premiere de celles qu'on croit avoir été instituées immédiatement par les Apôtres, parce que ce fut proprement depuis ce jour qu'ils commencerent à donner une forme à l'Eglise dans leurs assemblées, et à régler les actes extérieurs de la Religion ; et que la glorieuse Ascension du Sauveur dans le Ciel sembloit être la chose qui les frappant le plus, sembloit être

la premiere chose aussi qui devoit se présenter à leur esprit comme un objet de réjouissance et de fête. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette Fête est une des quatre plus anciennes de l'Eglise; et saint Augustin ne doutoit nullement qu'elle ne fût venue des Apôtres mêmes, sur ce que de son temps les Fêtes de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte se célébroient généralement par tous les pays qui avoient reçu la foi de Jesus-Christ. Ce divin Sauveur étant monté au Ciel le quarantieme jour aprés sa Résurrection, ce jour ne pouvait être que le Jeudi, puisque celui de la Résurrection étoit le Dimanche.

L'Introït de la Messe de ce jour, qui est pris du commencement des Actes des Apôtres aussi bien que l'Epître, et l'Evangile, qui est pris de la fin de l'Evangile selon saint Marc, renferment toute l'histoire du grand mystere de l'Ascension, de la maniere que nous l'avons rapportée.

*Viri Galilæi, quid admiramini aspicientes in Cælum! alleluia; quemadmodum vidistis eum ascendentem in Cælum, ita veniet, alleluia, alleluia, alleluia*: Galiléens, pourquoi demeurez-vous là les yeux attachés au Ciel? Ce Jesus qui a été enlevé d'avec vous au Ciel, viendra de la même maniere que vous l'y avez vu monter: ne cessons de bénir le Seigneur notre Dieu d'une si grande et si consolante merveille; accompagnons son triomphe de cris de joie, et invitons toutes les Nations à célébrer son nom, et à publier ses victoires.

*Omnes gentes plaudite manibus: jubilate Deo in voce exultationis.* Peuples répandus dans l'Univers, frappez des mains, marquez par mille cris de joie la part que vous prenez à la gloire de votre Dieu au jour de son triomphe. Voilà par où commence la Messe. Nous n'avons peut-être rien de mieux marqué dans l'Ecriture que l'Ascension glorieuse de Jesus-Christ dans ce quarante-sixieme Pseaume.

Il fut composé, selon plusieurs Interpretes, pour la cérémonie du transport de l'Arche, de Cariathiarim à Jérusalem, ou de la maison d'Obédédom dans le Tabernacle, ou du Tabernacle dressé par David dans le Temple bâti par Salomon. Il paroît plus probable que ce Pseaume fut fait pour le retour de l'Arche sur la sainte Montagne, après quelque célebre victoire. Quoi qu'il en soit de ce qui donna occasion à composer ce Cantique, l'Arche portée en triomphe sur la sainte Montagne, est une figure bien marquée de Jesus-Christ montant au Ciel, et les peuples vaincus, nous représentent parfaitement des Gentils soumis à l'Église; ce Pseaume finit par une Prophétie claire du Royaume de Jesus-Christ. On voit visiblement dans tout ce Pseaume que le Saint-Esprit avoit en vue l'Ascension du Sauveur du monde. *Ascendit Deus in jubilo, et Dominus in voce tubæ :* le voilà ce Dieu victorieux de tous ses ennemis, le voilà qui monte en triomphe dans le Ciel au son des trompettes et au bruit des acclamations. Peuples de toute la terre, joignez-vous au triomphe de notre Dieu : *Psallite Deo nostro, psallite; psallite Regi nostro, psallite.* Chantez, chantez ses louanges; célébrez la gloire de notre Roi, mais célébrez-la avec le respect et l'attention que mérite le Dieu, le souverain Roi de toute la terre. *Regnabit Deus super gentes, Deus sedet super sedem sanctam suam :* Ce Dieu tout-puissant, assis maintenant sur son trône, régnera désormais sur toutes les Nations, et recevra leurs hommages. *Principes populorum congregati sunt cum Deo Abraham*, je vois déjà en esprit que par la force qu'il a communiquée à ceux qui tiendront sa place dans le monde, il s'assujettira jusqu'aux Princes des peuples, et il ne sera plus seulement le Dieu d'Abraham, il sera le Dieu de tous les Rois de la terre.

L'explication de l'Epître et de l'Evangile de

la Messe de ce jour, se trouve suffisamment dans l'histoire que nous avons donnée du Mystere.

L'Office de ce jour est accompagné d'une Procession solemnelle, dont l'institution semble n'avoir rien de commun avec celles des Rogations, quoique l'Eglise demande aussi à Dieu par celle-ci, la bénédiction des fruits nouveaux de l'année. La Procession du jour de l'Ascension a été principalement établie dans le dessein de représenter et d'honorer la marche des Apôtres avec Jesus-Christ, depuis Jérusalem jusqu'au Mont des Oliviers, pour y voir monter Notre-Seigneur au Ciel, aussi bien que le retour de tous les Disciples, depuis cette montagne jusqu'à Jérusalem, pour s'y préparer à recevoir le Saint-Esprit par la retraite et la priere.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*CONCEDE, quæsumus, omnipotens Deus : ut qui hodiernâ die unigenitum tuum Redemptorem nostrum ad Cælos ascendisse credimus, ipsi quoque mente in cœlestibus habitemus. Per eumdem Dominum, etc.*

O DIEU tout-puissant, faites nous la grace que, comme nous croyons par la foi, que votre Fils unique notre Sauveur est aujourd'hui monté dans le Ciel, nous y demeurions aussi nous-mêmes en esprit par l'ardeur de nos desirs. Par le même Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée des Actes des Apôtres.* Chap. I.

*PRIMUM quidem sermonem feci de omnibus, ô Theophile, quæ cœpit Jesus facere, et docere, usque in diem, quâ, præ-*

THÉOPHILE, dans mon premier Ouvrage, j'ai rapporté tout ce que Jesus a fait et enseigné, jusqu'au jour que donnant par le Saint-

*cipiens Apostolis per Spiritum sanctum, quos elegit, assumptus est : quibus et præbuit seipsum vivum post Passionem suam in multis argumentis, per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei. Et convescens, præcepit eis ab Jerosolymis ne discederent, sed expectarent promissionem Patris, quam audistis (inquit) per os meum : quia Joannes quidem baptizavit aquâ, vos autem baptizabimini Spiritu sancto non post multos hos dies. Igitur qui convenerant, interrogabant eum, dicentes : Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israël ! dixit autem eis : non est vestrum nosse tempora vel momenta, quæ Pater posuit in sua potestate : sed accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa, et Samaria, et usque ad ultimum terræ. Et cùm hæc dixisset, videntibus illis elevatus est : et nubes suscepit eum ab oculis eorum. Cùmque intuerentur in Cœlum euntem illum, ecce duo viri astiterunt juxta illos in vestibus albis, qui et dixerunt : viri Galilæi, quid statis aspicientes in Cœlum ! hic Jesus, qui assumptus est à vobis in Cœlum, sic veniet, quemadmodum vidistis eum euntem in Cœlum.*

Esprit ses ordres aux Apôtres qu'il avoit choisi, il fut enlevé d'avec nous. Il se montra même à eux après sa Passion, et les convainquit par plusieurs marques qu'il étoit vivant, leur apparoissant pendant quarante jours, et les entretenant du Royaume de Dieu. Ensuite mangeant avec eux, il leur ordonna de ne point sortir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Pere, laquelle, dit-il, vous avez entendue de ma propre bouche ; car, à la vérité Jean a donné le Baptême d'eau ; mais pour vous, vous recevrez le Baptême de l'Esprit - Saint dans peu de jours. Sur cela ceux qui étoient assemblés, lui firent cette demande : est-ce en ce temps - ci, Seigneur, que vous rétablirez le royaume d'Israël ! ce n'est point à vous, leur dit-il, de savoir les temps, ou les momens dont le Pere s'est fait le maître: mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, lequel descendra sur vous ; et vous rendrez témoignage de moi, dans Jérusalem, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Après qu'il leur eut ainsi parlé, ils le virent s'élever, et une nuée le déroba à leurs yeux. Comme ils le regardoient monter au Ciel, voilà que deux hommes habillés de blanc parurent auprès d'eux, qui leur dirent: Galiléens, pourquoi demeurez-vous là les yeux attachés au Ciel ! ce Jesus qui a été enlevé d'avec vous au Ciel, viendra de la même maniere que vous l'y avez vu monter.

*Saint Luc, après avoir donné dans l'Evangile qu'il a écrit l'histoire de la vie de Jesus-Christ, nous donne ici dans le livre intitulé*, les Actes des Apôtres, *l'histoire de la fondation et de l'établissement de l'Eglise. C'est un récit fidele et abrégé des progrès que fit le Christianisme pendant les vingt-neuf ou trente premieres années qui suivoient l'Ascension du Sauveur. Saint Augustin et saint Chrysostôme croient que Théophile, à qui ils adressent et l'Evangile et les Actes, étoit un homme de qualité ou un Gouverneur de Province converti au Christianisme. D'autres croient que Théophile est un nom général, qui signifie tout homme qui aime Dieu.*

## RÉFLEXIONS.

*Ils le virent s'élever, et une nuée le déroba à leurs yeux.* Que chercherions-nous encore, et que pourrions-nous aimer sur la terre ? Jesus-Christ est monté au Ciel, il doit avoir emporté avec lui tous nos desirs. Que pouvons-nous trouver sur la terre qui mérite d'occuper notre cœur ? Faits pour le Ciel, nous ne devons plus soupirer que pour ce lieu du repos et de l'éternelle félicité, que pour cette céleste Patrie. La terre paroît un séjour bien triste, et elle l'est en effet à quiconque connoît le bonheur de l'autre vie, à quiconque aime véritablement Jesus-Christ. Pour moi, c'est vivre que d'être à Jesus-Christ, disoit saint Paul, et c'est un gain pour moi que de mourir. Tout Chrétien devroit penser, devroit parler de même. Chose étrange ! la terre où nous vivons n'est parsemée que de croix, et elle ne produit que des ronces et des épines. S'il y naît quelque rose, on ne sauroit la cueillir sans se piquer, et à peine en jouit-on qu'elle est flétrie. Quel jour serein ? quel jour calme ? Aux orages succedent les brouillards ; nulle saison sans frimats, nul climat sans vents impétueux, sans tempêtes. Si du moins le

commerce du monde nous dédommageoit, par sa douceur, de l'amertume répandue universellement sur tous ses fruits ! mais qui ne sait qu'il n'est rien de plus ennemi de notre repos, de notre félicité que ce commerce de la vie civile ? La droiture, la sincérité, la bonne foi y regnent-elles ? On peut dire que la vie civile aujourd'hui dans le monde est un commerce d'intérêt, de supercherie, d'artifices et de passions; chacun n'étudie que ses propres intérêts, chacun s'y étudie à élever sa fortune sur les ruines de celle d'autrui, et à s'enrichir de ses débris. Nous sommes dans ce monde comme en pays ennemi, où tout est à craindre. La terre est proprement la région des pleurs; que d'inquiétudes muettes ! que de gémissemens secrets ! que de croix invisibles ! celles qui paroissent le plus ne sont ni les plus ameres, ni les plus pesantes; rien n'est plus amer, rien n'est plus piquant qu'un chagrin qu'on étouffe dans son propre cœur : aussi nul ne paroît heureux dans ce monde que celui qui sait le mieux se contrefaire, et qui sait l'art de dissimuler ses chagrins. Voilà quelle est la région que nous habitons; voilà notre séjour; heureusement il n'est pas de longue durée. Hélas ! à peine sommes-nous en chemin, que nous en voyons le terme, et souvent la carriere finit au commencement. Mes jours, disoit le saint homme Job, ont été retranchés plus vîte, que le fil de la toile n'est coupé par le Tisserand; ma vie n'est qu'un souffle; tel est le triste séjour des mortels; et cependant ces hommes, si passionnés pour leur bien-être, goûtent encore si fort la terre avec tous les déboires qu'elle fournit, qu'ils regardent le Ciel avec indifférence ! Il est certain qu'il y a des gens sur la terre qui se mettroient peu en peine de voir Dieu, des gens pour qui le Paradis n'auroit pas de fort grands attraits, s'ils pouvoient être éternellement ce qu'ils sont. Cela est surpre-

nant ; mais voici ce qui est bien plus étrange. Non-seulement on préféreroit de vivre éternellement sur la terre à l'avantage de vivre éternellement dans le Ciel, mais ce peu de vie que nous avons ici-bas, quelque courte, quelque pénible, quelque fragile qu'elle soit, nous ne laissons pas de la préférer à l'éternelle félicité de l'autre vie. Deux jours d'amusement nous font oublier ce comble de biens infinis ; quelques fades plaisirs nous ôtent le goût de ces délices ineffables ; on préfere à la possession d'un Dieu le moindre objet créé. Jesus-Christ nous est allé préparer dans le Ciel une place : est-on fort empressé de la remplir ? soupire-t-on beaucoup après cette Jérusalem céleste ? Il faut avoir l'ame bien basse, disons mieux, il faut avoir une foi bien languissante pour se plaire si fort dans le lieu de notre exil.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Marc.* Chap. 16.

*In illo tempore : recumbentibus undecim Discipulis, apparuit illis Jesus, et exprobravit incredulitatem eorum, et duritiam cordis : quia iis qui viderant eum resurrexisse, non crediderunt. Et dixit eis : euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit : qui verò nòn crediderit, condemnabitur. Signa autem eos, qui crediderint, hæc sequentur : in nomine meo dæ-*

En ce temps-là, les onze Disciples étant à table, Jesus leur apparut, et leur reprocha leur incrédulité, et la dureté de leur cœur, de n'avoir point cru ceux qui l'avoient vu ressuscité. Après il leur dit : allez par tout le monde ; prêchez l'Evangile à tous les hommes. Celui qui croira et qui recevra le baptême, sera sauvé ; mais celui qui ne croira point, sera condamné. Pour ceux qui croiront, voici les miracles qu'ils feront ensuite : ils chasseront les Démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues ; ils manieront les ser-

*monia*

*monia ejicient : linguis loquentur novis : serpentes tollent : et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit : super ægros manus imponent, et benè habebunt. Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis, assumptus est in Cœlum, et sedet à dextris Dei. Illi autem profecti, prædicaverunt ubique, Domino cooperante, et sermonem confirmante, sequentibus signis.*

pens; et s'ils boivent quelque chose capable de faire mourir, cela ne fera point de mal; ils mettront les mains sur les malades, et les malades se porteront bien. Après leur avoir parlé, le Seigneur Jesus fut enlevé dans le ciel, et il est assis à la droite de Dieu. Pour ses Disciples, ils allerent prêcher de tous côtés, le Seigneur concourant avec eux, et confirmant ce qu'ils disoient par les miracles qui suivent.

---

## MÉDITATION.

*Sur le Mystere du jour.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y eut jamais triomphe, et il ne peut pas même y en avoir de plus pompeux, de plus glorieux, de plus magnifique et de plus auguste que celui du Sauveur du monde dans son Ascension au Ciel. On entend par le mot de triomphe, une cérémonie ou solemnité décernée pour faire honneur à un Général victorieux, en lui faisant une entrée magnifique dans la capitale. Le Triomphateur étoit porté sur un char, couronné de laurier, précédé du Sénat, parmi les acclamations d'une foule de citoyens qui étoient venus au devant du Triomphateur, dont ils publioient les victoires : voilà en quoi consistoit cette fête célebre qu'on faisoit à l'honneur du Conquérant, laquelle étoit toujours flétrie par les larmes des Rois captifs qui marchoient chargés de chaînes après le char, et qui interrompoient, par leurs gémissemens, les cris de joie et les

acclamations du peuple. Image bien imparfaite, idée même indigne du triomphe de Jesus-Christ, et de celle que nous devons avoir de sa gloire. Si le mérite et la gloire de la victoire dépendent de la qualité et des forces des Puissances vaincues, quelle plus glorieuse victoire que celle que Jesus-Christ a remporté sur toutes les Puissances de l'enfer, et sur la mort même, auxquelles tous les hommes étoient soumis, et dont tous les hommes, de quelque condition qu'ils fussent, Princes, Rois, Empereurs, Conquérans étoient esclaves! Ce vainqueur de l'enfer et de la mort, fait aujourd'hui son entrée triomphante, non dans une Capitale de Province ou d'un Royaume particulier, mais dans le Ciel, jusque sur le Trône de Dieu même. Ce n'est point sur un char de bois ou de métal, traîné par des hommes ou par des animaux, mais il s'élève de la terre par sa propre vertu, et c'est une nuée lumineuse, miraculeuse, éblouissante qui lui sert de char et de trône. Mais quel cortege, bon Dieu! tous les saints Patriarches, combien de Rois pieux, et quelle foule d'Elus depuis la création du monde, qui n'attendoient dans les Limbes que la victoire de leur Libérateur et la venue du Messie, sa mort et sa résurrection pour sortir de leur prison, pour être mis en liberté, et pour l'accompagner dans sa gloire! quelle joie pure et rassasiante dans toute cette glorieuse troupe qui lui sert de cortege, et qui entoure son char lumineux! quels chants d'alégresse plus universels et plus harmonieux! quels cantiques de joie, quelles bénédictions, quelles louanges, quels sentimens de reconnoissance, tous plus affectueux, tous plus sinceres n'accompagnent point ce divin Triomphateur! Mais qui pourrait exprimer, qui peut même comprendre tout l'éclat de son triomphe? Tout le Ciel sort au devant de lui, tous ces Esprits bienheureux, toutes les célestes Intelligen-

ces, Anges, Archanges, Trônes, Puissances, Chérubins, Séraphins, tout ce qui compose la Cour de Dieu même vient pour le recevoir, l'adorer, le reconnoître pour leur Roi, leur Souverain, et ne cessent de s'écrier : Seigneur, qui avez racheté tous les hommes par votre sang, *vous êtes digne de prendre le Livre et d'en ouvrir les Sceaux : il est digne, l'Agneau qui a été mis à mort, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction. A celui qui est assis sur le Trône, et à l'Agneau, appartient la bénédiction, l'honneur, la gloire et la puissance dans les siecles des siecles.* Concevez, s'il est possible, toute la magnificence, la pompe, la majesté du triomphe de Jesus-Christ dans tout le Mystere de ce jour ; avouons que la plus essentielle propriété de la gloire du Sauveur est d'être incompréhensible. Quelle sainte joie ne doit pas produire ce Mystere dans le cœur d'un vrai Chrétien !

## SECOND POINT.

Considérez que l'Ascension glorieuse du Sauveur dans le Ciel, n'est pas seulement un Mystere d'admiration, c'est encore un Mystere d'action et de pratique. Jesus-Christ quitte la terre, et nous apprend par-là que le Ciel est notre unique Patrie, et que nous ne sommes sur la terre que comme dans un lieu d'exil. Nous devons nous regarder ici comme des voyageurs, comme des étrangers. Puisque Jesus-Christ est monté dans le Ciel, est assis à la droite de son Pere, disoit saint Paul aux Colossiens, vous devez vous détacher de la terre pour ne soupirer plus que pour le Ciel, pour ne vous attacher plus qu'au Ciel. De là doit naître ce dégoût pour toutes les choses terrestres ; de là ce mépris de tout ce qui flatte ; de tout ce qui brille dans le monde, de tout ce qui éblouit. Biens, honneurs, dignités, places

de distinction, grands héritages, qu'avez-vous de solide qui puisse rassasier un cœur que Dieu seul peut remplir ? Vanité des vanités, c'est-à-dire, tout est au-dessous du rien dans le monde. Ce n'est que dans le Ciel que nous pouvons trouver la véritable gloire et notre seule félicité. Le Mystere de l'Ascension est un Mystere de desirs. Jesus-Christ montant au Ciel, nous invite à le suivre; où est notre trésor, là doit être notre cœur. Jesus-Christ est notre chef, nous sommes ses membres: nous devons donc regarder l'état de séparation d'avec lui, comme un état violent pour nous. Un vrai serviteur de Dieu, un vrai fidele vit avec patience, et meurt avec joie. Jesus-Christ est notre guide, il marche le premier, et nous ordonne de le suivre; prendre toute autre route, c'est s'égarer. Ce divin Sauveur a fait tous les frais du voyage; la gloire dont il prend possession est notre héritage; mais pour arriver à la même gloire que Jesus-Christ, il faut la mériter comme Jesus-Christ; et pour la mériter comme Jesus-Christ, il faut souffrir comme Jesus-Christ. C'est ce qui a fait dire à saint Paul: *Adimpleo ea quæ desunt Passionum Christi in carne mea:* Je remplis dans ma chair le reste des souffrances de Jesus-Christ, c'est-à-dire, ce qu'il veut que je souffre pour l'amour de lui et pour la satisfaction de mes péchés, afin de pouvoir arriver à la gloire qu'il m'a méritée par ses souffrances, à condition que je remplirois la portion des souffrances qu'il m'a destinée; car s'il a fallu que Jesus-Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, qui oseroit prétendre à la même gloire sans souffrir ? On n'obtient cette gloire qu'en la méritant; mais aussi est-on sûr de ne la mériter jamais sans l'obtenir. Toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à la gloire du Ciel; il faut que ce soient des souffrances pour la justice et pour Dieu; des souffrances sanctifiées par notre soumission à la volonté de Dieu. On

souffre tous les jours pour le monde. Il en coûte pour se distinguer, pour se faire un nom dans le monde ; et quelle récompense ? et l'on refuse de souffrir pour le Ciel, quoique la possession de Dieu même soit le prix de nos souffrances.

Faites, Seigneur, qu'en prenant part aujourd'hui à la gloire et à la joie de votre triomphe, j'aie part aussi à vos souffrances, pour avoir part un jour à votre gloire qui en a été le prix.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Trahe me post te, curremus.* Cant. 1.

Attirez-moi, Seigneur, après vous, par votre grace, et je courrai sans délai.

*Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus.*

Comme un cerf altéré cherche une fontaine où il puisse se désaltérer, ainsi mon ame, dégoûtée de cette région de pleurs, soupire après vous, ô mon divin Sauveur ! qui m'invitez si gracieusement à vous suivre.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. LE Mystere de l'Ascension est pour nous un Mystere d'espérance et de confiance. Si Jesus-Christ est monté au Ciel, c'est pour nous tracer le chemin et nous en ouvrir l'entrée : *Je vais, dit-il, préparer vos places, et je souhaite qu'où je sesai vous y soyez aussi avec moi.* Le Sauveur est monté au Ciel, il nous y a préparé une place, il souhaite véritablement que nous la remplissions, et que nous y soyons éternellement avec lui. Quel malheur pour nous, mais quelle malice la plus criminelle, et quelle plus insigne folie de refuser et cette place et cet heureux séjour ? Voilà le regret mortel et désespérant que vous auriez durant toute l'éternité, si vous aviez le

malheur de ne le pas suivre. Prenez aujourd'hui la résolution efficace de suivre Jesus-Christ, sans jamais vous en écarter. Ne regardez plus la terre que comme le lieu de votre exil. Soupirez sans cesse vers le Ciel, et dans tous les événemens fâcheux de cette vie, jetez de fréquens coups d'œil vers cette céleste Patrie, et consolez-vous en pensant que vous n'aurez rien à souffrir ni à craindre dans le Ciel, où vous êtes attendu.

2°. N'oubliez rien aujourd'hui pour contribuer, pour ainsi dire, autant que vous le pouvez, au triomphe de Jesus-Christ, non-seulement par la joie spirituelle que vous devez avoir de le voir entrer en triomphe dans le séjour de sa gloire, mais aussi par les actes de vertu et de miséricorde que vous devez exercer en ce jour et durant toute l'Octave. Faites des aumônes pour honorer le triomphe du Sauveur; mais sur-tout imitez les Apôtres et les Disciples, en tâchant de vous préparer comme eux à recevoir le Saint-Esprit par la retraite. Tâchez de la faire dans ce temps-ci. Si on donne une retraite publique, n'y manquez pas, et faites-la avec soin, sinon faites-en vous-même une en particulier. Nul temps dans l'année qui demande plus de retraite et de recueillement, nul qui y soit plus propre. Redoublez vos prieres, et mettez tout en œuvre pour vous mettre en état de recevoir le Saint-Esprit, que le Sauveur a promis de vous envoyer.

---

# LE DIMANCHE D'APRÈS L'ASCENSION.

Ce Dimanche, compris dans l'Octave de l'Ascension, est une continuation de la solemnité et de la célébration de ce glorieux Mystere; tout

ce qui se dit à l'Office et à la Messe, y a du rapport.

L'Eglise se voyant privée de la présence visible de son divin Epoux, redouble sa ferveur et sa tendresse; et le considérant dans le séjour de sa gloire, elle redouble sa confiance avec les vœux qu'elle lui fait.

*Exaudi, Domine, vocem meam, quâ clamavi ad te, alleluia:* Ecoutez, ô mon Dieu! les cris que je pousse vers vous dans ce lieu d'exil, où je ne puis que gémir depuis votre absence. Vous perdant de vue, j'ai perdu toute ma consolation; mais vous sachant dans le Ciel, je sens augmenter ma confiance. Vous savez quelle est ma tendresse pour un Epoux tel que vous êtes; les soupirs d'une Epouse telle que je suis, ne sauraient manquer de vous toucher et de vous attendrir. Au milieu d'une terre étrangère, exposée à tous les traits de mes ennemis, agitée sans cesse de flots; en proie aux plus violentes tempêtes, au milieu du feu des plus furieuses persécutions, je ne crains rien, parce que vous êtes tout mon secours, mon appui et ma force; vous n'abandonnerez jamais votre chere Epouse, et vous ne serez jamais sourd à ses prieres et à ses vœux. *Tibi dixit, cor meum:* mon cœur, au défaut de ma voix, vous a souvent exposé ses prieres: *Quæsivi vultum tuum, vultum tuum, Domine, requiram:* mes yeux qui vous cherchent comme naturellement dans mes besoins, se sont arrêtés sur vous; je ne cesserai point, Seigneur, d'implorer votre assistance. Je ne puis vous contempler, divin Epoux, que dans le Ciel; c'est là aussi où tendent tous mes desirs, c'est là où vont tous mes regards: ne détournez pas les yeux de dessus moi, ne rejetez pas ma priere: *Ne avertas faciem tuam à me.*

Ce fut dans le plus grand feu de la persécution que David composa ce Pseaume. Ce religieux

Prince, poursuivi à outrance par Saül, fut toujours intrépide au milieu des plus grands dangers, par sa confiance en Dieu, et par l'assurance qu'il avoit que le Seigneur ne sauroit manquer à ses promesses : *Dominus illuminatio mea, et salus mea, quem timebo !* Le Seigneur m'instruit de ses conseils, dit-il, il veille à ma conservation, qui est-ce que je craindrois ? qui peut me nuire ? Rien ne convient mieux à l'Eglise, qui étant encore comme dans le berceau d'abord après l'Ascension du Sauveur, sembloit avoir tout à craindre de cette nuée d'ennemis qui l'environnoient, et qui, comme autant de bêtes féroces, paroissoient devoir l'engloutir dans sa naissance ; mais le Seigneur lui ayant promis de veiller dans tous les temps à sa conservation, elle n'a rien à craindre.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise de la premiere de saint Pierre, où ce saint Apôtre fait un admirable précis des principales vertus chrétiennes ; c'est une leçon pratique à tous les Fideles, leur donnant des regles de conduite, et leur apprenant à vivre selon l'esprit de Jesus-Christ et les maximes de l'Evangile. Cette instruction est propre pour la circonstance du temps. Les Fideles n'ayant plus visiblement avec eux leur bon Maître, et le Saint-Esprit n'étant pas encore descendu sur eux, l'Eglise supplée à tous les deux par les avis spirituels qu'elle leur donne par le moyen de cette Epître, dans laquelle l'Apôtre saint Pierre exhorte les Fideles à user de précaution, de sagesse et de modération en toutes choses ; à veiller dans la priere ; à s'entr'aimer ; à se rendre mutuellement toutes sortes de devoirs de charité et de services ; enfin à ne parler et n'agir, autant qu'il est possible, que par l'esprit de Dieu.

*Estote prudentes*, dit le saint Apôtre, *et vigilate in orationibus :* Ayez une conduite sage en toutes choses, et ne vous contentez pas de prier

le jour, passez en prieres une partie de la nuit. Saint Pierre venoit de leur dire que la mort, qui est la fin de toutes choses à l'égard de chacun en particulier, étoit proche ; que la vie étant aussi courte et aussi incertaine qu'elle l'est, nous devions regarder chaque jour comme le dernier, et vivre chaque jour comme nous voudrions avoir vécu à cette derniere heure : ayez donc, leur dit-il, une conduite sage et véritablement chrétienne ; soyez sobres, tempérans, irréprochables et mortifiés. Ne vous endormez jamais sur l'affaire de votre salut, elle est trop importante et de trop grande conséquence pour être négligée ; et puisque vous ne savez pas quel jour ni à quelle heure le Maître doit venir, veillez sans cesse pour être prêts à lui ouvrir au moment qu'il heurte. Ne cessez point de prier, et passez même, à l'exemple de Notre-Seigneur Jesus-Christ, une partie de la nuit en prieres. C'est le temps le plus propre pour recevoir du Pere des miséricordes les plus grandes faveurs ; mais sur-tout, ajoute-t-il, ayez parmi vous une charité mutuelle qui ne se relâche point, parce que la charité couvre le grand nombre des péchés. Ce feu sacré consume la rouille, pour ainsi dire, de notre ame ; il sert beaucoup à la purifier de ses taches, en obtenant du Seigneur le pardon des péchés. Vous savez que le commandement favori du Sauveur, et celui qui doit, pour ainsi dire, caractériser ses Disciples, c'est cette charité mutuelle : *Hoc est præceptum meum :* voilà mon Commandement, c'est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. Ayant cette vertu, on peut dire que vous avez ou que vous aurez bientôt toutes les autres ; car la charité est patiente, pleine de bonté, de douceur, d'indulgence ; bien loin de reprocher à son prochain ses défauts, ni d'en faire le sujet de ses plaintes ou de ses murmures, elle les supporte, elle les excuse ; bien loin de les publier, elle les

couvre, et voudroit de tout son cœur en dérober la connoissance au public. La charité n'est point jalouse; elle ne pense mal de personne et fait du bien à tous. *Hospitales invicem sine murmuratione*, continue saint Pierre. Un des principaux effets de la charité, c'est l'hospitalité envers vos freres et tous les étrangers. Comme tous les premiers Chrétiens étoient embrasés d'une charité très-pure et très-ardente, ils se distinguoient si fort par l'hospitalité envers tout le monde, que dans ces premiers siecles, les païens ne les désignoient qu'en les appellant des gens qui reçoivent d'une maniere si charitable et si gracieuse tous les étrangers. Et c'est par le même esprit que les plus anciens Ordres Religieux se font encore un devoir de Religion de recevoir tous les passans avec une cordialité si charitable. Saint Pierre ajoute : *Sine murmuratione*, sans faire paroître de chagrin; pour prévenir ces ames naturellement avares et intéressées, qui font la charité dans les occasions, reçoivent même les étrangers, font l'aumône; mais c'est d'un air si peu gracieux, avec des paroles si peu obligeantes, avec un visage si dégoûtant, qu'on voit combien leur charité est imparfaite et bornée. *Unusquisque sicut accepit gratiam : in alterum illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei.* Ce n'est pas seulement dans la part que vous devez faire aux autres de vos biens temporels que votre charité doit paroître; étant bons économes des divers dons spirituels dont Dieu vous a favorisés, répandez-les avec d'autant plus de facilité et de zele, que les biens spirituels sont d'un plus grand avantage. Dans ces premiers temps de l'Eglise, le Saint-Esprit communiquoit ses dons surnaturels à chacun des Fideles selon sa volonté : *Hæc omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult :* aux uns, l'esprit de prophétie; aux autres, le don des lan-

gues ; à celui-ci, le don de guérir les malades ; à celui-là, le discernement des esprits ; aux autres, le don de conseil. Ces dons du Saint-Esprit, qu'on appelle graces gratuites, sont données principalement pour l'utilité du prochain ; et ce seroit faire contre l'intention de celui qui en est l'auteur, de les enfouir en quelque sorte dans soi-même, et de rendre inutiles des dons que les hommes doivent répandre avec la même libéralité que Dieu les leur communique ; et comme ils n'en sont pas les maîtres, mais les simples dispensateurs, ils doivent les employer selon la volonté de celui de qui ils les ont reçus.

*Si quis loquitur, quasi sermones Dei : si quis ministrat, tanquam ex virtute quam administrat Deus.* L'Apôtre réduit tous ces dons du Saint-Esprit au ministere de la parole et de l'action : si quelqu'un parle, soit pour expliquer les divins Mysteres et les vérités du Christianisme dans la prédication, soit pour instruire les Néophytes ou les Catéchumenes de la Doctrine chrétienne et des maximes de l'Evangile, soit pour consoler les freres dans leurs afflictions, soit pour parler les langues ou pour les interpréter, qu'il fasse tout cela comme si Dieu parloit par sa bouche ; qu'il se souvienne que ce n'est pas sa parole qu'il prêche, mais celle de Dieu : *Non enim sumus sicut plurimi adulterantes verbum Dei*, disoit saint Paul ; nous ne sommes pas comme plusieurs qui corrompent la parole de Dieu ; mais c'est comme de la part de Dieu, devant Dieu, en Jesus-Christ que nous parlons. Saint Pierre donne ici le même avis aux Fideles, singuliérement à ceux qui sont chargés du ministere de la parole de Dieu : *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.* Belle leçon à ces Prédicateurs qui se prêchent eux-mêmes, qui n'ont en vue que d'être applaudis et de plaire, qui, éblouis par le faux éclat d'une vaine éloquence, ne s'étudient qu'à éblouir ceux qu'ils

devroient toucher et convertir. De là tant de discours fleuris, et si peu de prédications chrétiennes ; de là cette éloquence suée, sans onction et sans fruit. *Si quis ministrat, tanquam ex virtute, quam administrat Deus :* Si quelqu'un est dans un ministere, qu'il l'exerce comme par la vertu que Dieu communique, en sorte que Dieu soit honoré en toutes choses par Jesus-Christ Notre-Seigneur. L'Apôtre parle des ministeres Ecclésiastiques en général, et même des œuvres de charité et des services que les Laïques peuvent rendre aux pauvres : chacun a reçu de Dieu son propre don, que chacun l'emploie selon sa vocation et selon l'ordre de ses Supérieurs ; qu'il s'acquitte de son ministere avec un zele pur, ardent et désintéressé, et qu'il en remplisse tous les devoirs avec ponctualité et avec un esprit de religion ; qu'il ne cherche que la gloire de Dieu sans aucun retour sur soi-même ; enfin, conclut le saint Apôtre, comportez-vous d'une maniere si sage, si charitable, si irréprochable et si chrétienne, que tous ceux qui vous verront en soient édifiés et en louent le Seigneur. La vie d'un chrétien doit faire l'éloge du christianisme, et la sainteté, sur-tout, des Ministres de Jesus-Christ doit être une des preuves des plus frappantes et des plus sensibles de la vérité de notre religion.

L'Evangile de ce jour n'a pas moins de rapport que l'Epître aux circonstances du temps et de la fête. La fin de cet admirable discours que le Sauveur fit à ses Apôtres, après la derniere Cene, en est le sujet.

Le Fils de Dieu venoit de faire un détail raisonné et circonstancié de tout ce qu'il avoit fait en faveur des Juifs, pour leur prouver qu'il étoit leur Sauveur et leur Dieu, leur Roi et leur Messie, qu'il leur avoit démontré invinciblement par la sainteté de sa vie, par l'authenticité de ses miracles, par la pureté de sa doctrine, et par les

oracles des Prophêtes, qu'il étoit celui qui leur avoit été promis, et qu'ils ne devoient point en attendre d'autre que lui; tant de merveilles si surprenantes, qui, selon le témoignage des Prophêtes, étoient réservées au seul Messie, condamnent leur aveuglement, qui sans cela seroit pardonnable. Ils m'ont vu, ajoute le Sauveur, ils m'ont entendu en cent occasions, et bien loin de croire en moi et de me suivre, ils se sont ligués contre moi et contre mon Pere; mais il falloit qu'ils accomplissent cette parole d'un des Livres de leur loi; ils m'ont haï sans sujet; ils m'ont persécuté par pure malice: *Quia odio habuerunt me gratis.* S'ils m'ont traité ainsi moi-même, vous ne devez pas attendre qu'ils vous traitent autrement: mais ne craignez rien, il vous viendra du ciel un puissant secours. C'est le Saint-Esprit que je vous enverrai pour vous consoler dans toutes vos afflictions, pour vous fortifier dans tous les combats qu'ils vous livreront, et pour vous défendre dans les persécutions les plus violentes. Je vous l'enverrai cet Esprit consolateur, parce qu'il procede également de mon Pere et de moi, et qu'il reçoit de nous deux par la voie de la procession, la divinité, qui ne se partage point dans les trois personnes. *Cùm venerit Paracletus quem ego mittam vobis à Patre, Spiritum veritatis, qui à Patre procedit:* Quand il sera venu, ce Consolateur que je vous enverrai du sein du Pere, lui qui est l'Esprit de vérité qui procede du Pere. Le Sauveur n'ajoute pas, *qui procede du Pere et de moi*, quoiqu'il soit vrai qu'il procede également du Fils comme du Pere; parce qu'il s'accommode à la maniere encore si grossiere de concevoir de ses Apôtres; il n'auroit fait que confondre leurs idées, si en cet endroit il leur avoit dit que le Saint-Esprit procédoit de lui, comme du Pere. Il avoit assez prouvé cette vérité par tout ce qu'il avoit dit pour établir sa

divinité ; et singulierement en disant qu'il leur enverroit lui-même cet Esprit consolateur : *Quem ego mittam vobis à Patre ;* il faisoit assez entendre que le Saint-Esprit étoit à son égard et à l'égard de son Pere à proportion, ce que lui Fils étoit à l'égard du Pere ; c'est-à-dire qu'il émanoit de l'un et de l'autre en sa maniere toute ineffable, et qui ne peut être connue que par les lumieres de l'Esprit-Saint. *Cùm venerit, ille testimonium perhibebit de me :* quand cet Esprit de vérité sera venu, il rendra témoignage de moi, tant par les prodiges qu'il opérera, que par les lumieres qu'il communiquera aux fideles sur les vérités que je vous ai annoncées. Il convaincra les Juifs d'injustice, d'infidélité et de péché ; et tous les hommes de ma divinité, et de ma souveraine puissance. *Et vos testimonium perhibebitis, quia ab initio mecum estis :* pour vous qui serez instruits par ce grand maître, vous qui depuis que j'ai commencé à me faire connoître aux hommes, avez été avec moi, vous publierez comme de fideles témoins, et ma doctrine et mes œuvres par toute la terre.

*Hæc locutus sum vobis ut non scandalizemini :* Je vous ai donné ces avis comme nécessaires pour vous prémunir contre les persécutions, de peur que quand elles arriveront vous n'en soyiez ébranlés, et qu'elles ne soient pour vous des occasions de scandale. Je vous ai parlé de la haine que le monde vous portera ; je vous ai prédit tout ce qui doit vous arriver de fâcheux, afin que vous soyiez préparés à soutenir les mauvais traitemens que vous aurez à souffrir. Mes ennemis qui seront par là les vôtres, ne se contenteront pas de vous chasser de leurs Synagogues et de vous traiter en excommuniés, et comme des impies et des hommes sans religion ; la passion les aveuglera jusqu'à tel point, que ceux qui tremperont leurs mains sacrileges dans votre sang,

croiront faire un sacrifice agréable à Dieu : *Ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo.* Comme par une obstination d'erreur volontaire et par une pure malice dont ils sont forcénés, ils ne veulent connoître ni mon Pere ni moi, c'est pour cela qu'ils outrageront cruellement ceux qui comme vous feront profession d'être les fideles serviteurs et du Fils et du Pere : *Et hæc facient vobis, quia non noverunt Patrem, neque me.* Mais lorsque vous les verrez les plus déchaînés contre vous, et les plus acharnés à vous perdre, il vous suffira, pour ne les point craindre, de vous souvenir que le Maître que vous servez vous a prédit toutes ces choses, que rien ne lui est inconnu, et qu'il ne vous a pas engagés à son service, sans vous représenter toutes les peines qui y étoient attachées, et tout ce que vous y auriez à souffrir. J'ai prévu tout le mal qui vous arrivera, et je vous ai déjà dit que j'aurois soin de vous envoyer l'Esprit consolateur, qui ne vous donnera pas seulement le courage et la force de souffrir tous les tourmens, mais qui vous fera sentir une douce joie au milieu de toutes vos peines. *Sed hæc locutus sum vobis : ut cùm venerit hora, eorum reminiscamini quia ego dixi vobis :* Au reste, je vous ai parlé de la sorte ; afin que quand le temps sera venu, vous vous souveniez que je vous ai dit tout ce qui devoit vous arriver.

Jesus-Christ annonce à ses Disciples tout ce qu'ils devoient endurer de maux pour s'être attachés à lui, et il sait avec cela se les rendre fideles. Bon Dieu ! si le monde pouvoit être aussi sincere, s'il pouvoit faire prévoir tout ce qu'on a à souffrir à son service, qu'il auroit peu de sectateurs ! le Sauveur en prédisant ainsi tant de croix à ceux qui le servent, montre assez qu'il ne tiendroit qu'à lui de les rendre heureux, selon le siecle. Il faut donc que ce soit, et de sa gloire, et de

notre avantage que nous menions une vie souffrante, une vie crucifiée ; les croix sont ameres, mais leur fruit est bien doux.

Les Grecs appellent ce jour, le Dimanche de trois cent et dix-huit Peres du saint Concile de Nicée, parce qu'ils ont choisi ce jour mobile pour en honorer la mémoire, outre la fête qu'ils en font encore en un jour fixe de l'année, qui est le dixieme du mois de Juillet.

Ce Dimanche est encore appellé chez les Latins, et principalement à Rome, le Dimanche des Roses, parce qu'on commence ordinairement alors à voir fleurir les roses, et qu'on en jettoit dans l'Eglise où étoit la station des fideles en ce jour, sur-tout lorsque le Pape y officioit. Cette dénomination peut avoir aussi un sujet et un sens plus spirituel et allégorique ; peut-être l'appelle-t-on le Dimanche des Roses à cause que l'Evangile promet les fleurs, pour ainsi dire, des plus douces consolations, au milieu des épines les plus piquantes et les plus épaisses. Les roses naissent et s'épanouissent au milieu des épines ; ce n'est que parmi les adversités et les croix que les Disciples de Jesus-Christ goûtent la joie la plus pure et le plaisir le plus exquis.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*OMNIPOTENS sempiterne Deus, fac nos tibi semper et devotam gerere voluntatem, et majestati tuæ sincero corde servire. Per Dominum nostrum, etc.*

O DIEU tout-puissant et éternel, faites par votre grace que notre affliction et notre volonté ne soient consacrées qu'à vous seul, et que nous servions votre majesté divine avec la fidélité d'un cœur sincere. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Pierre.* Chap. 4.

*Charissimi : estote prudentes, et vigilate in orationibus. Ante omnia autem, mutuam in vobismetipsis charitatem continuam habentes : quia charitas operit multitudinem peccatorum. Hospitales invicem sine murmuratione. Unusquisque, sicut accepit gratiam, in alterutrum illam administrantes, sicut boni dispensatores multiformis gratiæ Dei. Si quis loquitur, quasi sermones Dei : si quis ministrat, tanquam ex virtute, quam administrat Deus : ut in omnibus honorificetur Deus. Per Jesum Christum Dominum nostrum.*

Mes chers Freres, ayez une conduite sage, et de la vigilance dans vos prieres. Mais sur-tout ayez parmi vous une charité mutuelle, qui ne se relâche point : parce que la charité couvre le grand nombre de péchés. Aimez à pratiquer l'hospitalité les uns envers les autres, sans faire paroître de chagrin. Selon le don que chacun a reçu, servez-vous-en à l'égard des autres, comme étant de bons économes des divers dons de Dieu. Si quelqu'un parle, que ce soit en homme qui annonce la parole de Dieu. Si quelqu'un est dans un ministere, qu'il l'exerce comme par la vertu que Dieu communique : en sorte que Dieu soit honoré en toutes choses, par N. S. J. C.

*Saint Pierre adresse son Epître aux Eglises d'Asie, de Pont, de Galatie, de Bithinie, qui étoient fort nombreuses, mais qui souffroient beaucoup de la part des Juifs incrédules, et des Gentils : il les console, il les instruit, il les encourage. Quand il dit que le jour du Seigneur est proche, cela marque la ruine prochaine de Jérusalem, ce qui fait croire que cette Epître fut écrite de Rome entre l'an* 45 *et* 50 *de Jesus-Christ.*

## RÉFLEXIONS.

*Si quelqu'un parle, que ce soit en homme qui annonce la parole de Dieu.* L'Apôtre ne prétend

pas que tous les fideles soient des Prédicateurs, mais il prétend que tous les Prédicateurs soient des Ministres fideles de la divine parole qu'ils annoncent. Il prétend que toutes nos conversations, que tous nos entretiens, tous nos discours soient chrétiens. Rien n'est plus juste, rien ne devroit être plus ordinaire : quoi de plus raisonnable qu'un chrétien ne parle pas en païen, mais en chrétien ? Cependant tous nos discours sont-ils édifians ? de quoi s'entretient-on dans ces fréquentes conversations, dans ces assemblées mondaines ? si quelqu'un parle, est-ce en homme qui annonce la parole de Dieu ? c'est-à-dire, Dieu a-t-il beaucoup de part à tous ces entretiens ? on est des heures entières à s'entretenir, et de quoi ? de mille riens, et souvent même des sujets qui sont immédiatement au dessous du rien. C'est un conte, une historiette, un songe qui occupe le loisir, pour ne pas dire l'oisiveté de ces personnes qui croient avoir de l'esprit, parce qu'ils savent beaucoup parler en ne disant rien. Quoi de plus pitoyable que les entretiens de ces assemblées brillantes, de ces femmes mondaines, dont l'esprit s'épuise en des entretiens tous plus minces, tous plus vains ? Une mode, une coëffure, une parure, un bijou, occupent tous ces grands génies. A peine passeroit-on à des enfans des amusemens si frivoles, si vuides. Qu'on examine de près, qu'on pese ce qui fait le fonds de ces conversations mondaines, qui absorbent une grande partie de la vie, qu'y trouvera-t-on de solide, de raisonnable même, et de chrétien ? si l'on ôte la médisance qui fait tout le sel de ces pitoyables entretiens, tout ce qu'on y dit est si fade, si languissant, si puérile, qu'on auroit de la peine à croire que des gens de bon sens soient capables de s'occuper de tant d'inutilités. *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.* Eh ! Seigneur, s'il faut rendre compte de la moindre parole

oiseuse qu'on aura dite : quel compte à rendre de tant de discours et d'entretiens si peu chrétiens! *Ex abundantia cordis os loquitur :* c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle. Il seroit fort surprenant qu'on parlât bien, quand on vit mal. La langue ne fait pas seulement connoître de quel pays on est, mais encore quel vice on a. On ne vous entend jamais parler que de bagatelles, que de plaisirs, que de parures, que d'affaires du monde, c'est que votre cœur est plein de l'amour du siecle. Remplissez-le de l'amour de Dieu, faites-en par là le plus riche des trésors. On n'a pas de la peine à parler de Dieu, à s'entretenir de Dieu, quand on l'aime. Uu cœur plein du monde, et occupé des desirs terrestres, tarit bientôt dès qu'on parle de Dieu.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Chap. 15 et 16.

*In illo tempore, Dixit Jesus Discipulis suis : cùm venerit Paracletus, quem ego mittam vobis à Patre, Spiritum veritatis, qui à Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me : et vos testimonium perhibebitis, quia ab initio mecum estis. Hæc locutus sum vobis, ut non scandalizemini. Absque Synagogis facient vos : sed venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo. Et hæc facient vobis, quia non noverunt Patrem, neque me. Sed hæc locutus sum vobis :*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : quand il sera venu le consolateur que je vous enverrai du sein du Pere, lui qui est l'esprit de vérité, qui procede du Pere, c'est lui qui rendra témoignage de moi: et vous aussi vous en rendrez témoignage, parce que vous êtes avec moi dès le commencement. Je vous ai parlé de la sorte, afin que vous ne vous scandalisiez point. Ils vous mettront hors des Synagogues ; le temps même approche que quiconque vous fera périr, s'imaginera rendre service à Dieu. Et ils en useront ainsi à votre égard, parce qu'ils ne connoissent ni mon

*ut cùm venerit hora eorum reminiscamini, quia ego dixi vobis.*

Pere, ni moi. Mais je vous ai parlé de la sorte, afin que quand le temps sera venu, vous vous souveniez que je vous ai dit ces choses.

---

## MÉDITATION.

*Des contradictions, et des épreuves auxquelles sont exposés les gens de bien.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il faut s'attendre que la parole de Jesus-Christ ne sauroit manquer d'être accomplie : vous serez maltraité, mes Disciples, et l'on s'imaginera même rendre service à Dieu en vous maltraitant. Cependant cette vérité, quoiqu'elle se vérifie tous les jours, ne laisse pas de surprendre. Que le déréglement des mœurs excite l'indignation et la persécution contre des libertins ; qu'une dévotion feinte révolte tous les esprits, et allume la bile de tout le monde : rien de plus juste. Les impies et les hypocrites sont des objets de la haine de Dieu, et de l'aversion des honnêtes gens ; mais qu'on se révolte encore contre la véritable piété, et que la vertu chrétienne souffre une espece de persécution au milieu même du christianisme : ce sont-là de ces faits que la seule expérience rend croyables, et qui paroissent également opposés à la religion, à la raison et au bon sens. Cependant rien n'est plus commun, rien n'est plus ordinaire. Il semble que dès qu'on fait profession de piété, dès qu'on se déclare pour la dévotion, dès qu'on est fidele serviteur de Dieu, on est en butte à la malignité du cœur humain, aux railleries des indévots, à la jalousie même des moins déréglés, à la persécution des mondains,

et souvent même à la calomnie. On releve les plus petits défauts, on interprete en mauvaise part les meilleures actions, on vous accuse d'orgueil et de singularité, dès qu'on s'apperçoit que vous êtes plus régulier, plus réservé, plus vertueux que les autres. Est-on fervent observateur de la loi, a-t-on un fonds solide de piété, est-on véritablement serviteur de Dieu déclaré, chacun vous fuit. On vous regarde comme un incommode censeur des irrégularités d'autrui. Quelqu'isolé qu'on soit, quelque charitable, modeste, humble et pieux qu'on paroisse, la vertu même qu'on reconnoît en vous, enhardit les plus timides à en dire mal. Chacun conspire à vous mortifier. On s'imagine rendre service à Dieu, de vous rassasier de déboires. Médit-on d'une personne dévote ? chacun applaudit. Paroît-on dans une compagnie, d'où le devoir de la bienséance ne permet pas de s'absenter ? on en est scandalisé. Se bannit-on de ces parties de plaisirs que l'Evangile proscrit, et où regne l'esprit du monde ? on passe pour sauvage et pour ennemi de toute société. Chose étrange ! il n'est pas jusqu'à l'estime qu'on a des gens de bien qui ne leur soit souvent une occasion de nouvelles épreuves. Reconnoît-on dans une communauté une personne d'une piété singuliere, c'est-à-dire, plus humble, plus mortifiée que les autres, prête à se soumettre à tout sans réplique ? elle doit s'attendre à tout les emplois de rebut. S'il y a quelque chose de pénible et de désagréable ; si les imparfaits refusent un emploi, ce sera son partage. L'idée qu'on a de sa mortification, fait qu'on ménage peu sa vertu. On a des égards infinis pour les imparfaits et les indévots, et Dieu permet qu'on n'en ait presque point pour les plus vertueux. Un homme de bonne volonté est souvent surchargé, tandis que ceux qui ne veulent faire que ce qui leur plaît, sont oisifs, et dans leur oisiveté critiquent

à leur aise tout ce que font ceux qui travaillent. L'amour-propre souffre étrangement d'un partage si inégal, mais la vertu y trouve son compte; et quelque incommodé que soit cette distinction, elle fait honneur à la piété. On a grand tort de se récrier contre cette injustice apparente. Peut-on vous faire plus d'honneur dans le monde, que de vous mettre à niveau, pour ainsi dire, avec Jesus-Christ? Si le maître a été traité ainsi, le serviteur a-t-il droit de se plaindre de ce qu'il est traité comme son maître? Toute vertu applaudie est fort suspecte. *Qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur.* Il faut que cet oracle se vérifie. On est bien à plaindre quand on n'y a point de part.

## SECOND POINT.

Considérez que si les persécutions sont ameres, le fruit en est bien doux. C'est un feu qui purifie, et qui, en consumant tout ce que l'or a de moins pur, le rend plus éclatant. A la vérité il en coûte de se vaincre en ces occasions, et de se taire. Cent raisons, toutes plus plausibles, viennent au secours de l'amour-propre, et la vivacité de notre esprit fatigue plus que la malice de l'esprit d'autrui. Il est vrai que souvent la modération des personnes vertueuses rend les libertins plus hardis à critiquer et à mordre. Ces ames lâches abusent de la douceur et de la patience des gens vertueux, pour satisfaire leurs mauvais cœurs; on voit aisément qu'une réponse vive qui auroit un peu de sel, délivreroit pour toujours de la persécution; un mot qu'on a tout prêt, atterreroit ces imparfaits; mais ce seroit blesser la vertu, en piquant son adversaire. Le silence même, semble faire tort à la vertu, puisqu'il la laisse en proie à la médisance. Toutes ces raisons sont plausibles; cependant Dieu veut qu'on fasse le

sacrifice. Il en coûte de se taire; et ce n'est pas une petite victoire de ne point déférer à toutes ces raisons. Mais que de graces, bon Dieu, sont toujours le fruit de cette victoire! un silence exact, une patience alors bien ménagée, servent merveilleusement à la piété. Laissons à Dieu la justification de ses serviteurs. Il ne se perdra pas un seul de leurs cheveux, Dieu s'est chargé de les défendre. Qui avoit plus de raisons et même d'intérêt de se justifier, que Jesus-Christ? cependant il ne dit mot. Bon Dieu! que votre silence au milieu du feu de la plus violente et la plus injuste des persécutions, est une belle leçon pour moi, et pour tous ceux qu'on mortifie dans votre service! il vous étoit aisé de confondre tous vos ennemis. Il semble même qu'il étoit de votre gloire de faire éclater votre innocence, et d'anéantir tous ceux qui s'efforçoient par les plus noires calomnies de vous décrier. Le Fils unique de Dieu, le Rédempteur du genre humain, l'auteur d'une nouvelle religion si pure, si divine, si sainte, le Roi de l'univers, le Messie. Cependant Jesus-Christ se tait, Jesus-Christ souffre sans dire mot: et après cela nous nous récrierons contre l'injustice de ceux qui nous maltraitent? c'est ce silence si instructif, c'est cette patience si héroïque qui a appris à tant de Saints à se taire; c'est elle qui les a portés à prier Dieu de si bon cœur pour leurs persécuteurs, comme pour des gens qui leur rendoient les plus importans services. Quand est-ce que ces exemples feront impression sur nous?

Dès-à-présent, Seigneur, car je suis bien résolu de regarder toutes ces petites contradictions comme des faveurs d'un prix inestimable. Faites, ô mon Dieu! que mes résolutions soient efficaces, et que je m'estime heureux d'être traité comme vous l'avez été.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Exurge, Domine, non confortetur homo.* Psal 9.

Levez-vous, Seigneur, et ne laissez plus croître l'insolence de vos ennemis.

*Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.* Psal. 9.

Le pauvre délaissé de tout le monde, met toute sa confiance en vous, ô mon Dieu! et il trouve en vous une protection qui le dédommage bien de tout ce qu'il a à souffrir des hommes.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° AVEZ-vous pris le parti de servir Dieu sans ménagement et sans réserve, dit l'Ecclésiaste? attendez-vous à beaucoup de rudes épreuves; et c'est parce qu'on ne s'y attend pas assez, qu'on les sent un peu trop. On a tort de regarder ces contrariétés, ces déboires amers qu'on trouve dans la voie de la perfection, comme des obstacles fâcheux qui rendent le chemin plus mauvais, ou du moins plus difficile; ce sont des épines qui servent de haies, et qui écartent tout ce qui est ennemi, et qui peut nuire. Gardez vous bien de craindre ce qui éprouve la vertu, ce qui la nourrit, et qui lui fait honneur. Regardez ces déboires, ces railleries, ces mépris que font de vous ceux qui haïssent plus votre vertu que votre personne; regardez, dis-je, les petites mortifications qu'ils vous procurent, comme un insigne bienfait qu'ils vous font: et faites-vous une loi de ne jamais vous en plaindre.

2.° C'est une lâcheté criminelle, indigne même d'un honnête homme, d'omettre le bien et la pratique de la vertu, de peur d'en être raillé des libertins

libertins et des mondains. Gardez-vous bien de vous justifier ou de vous plaindre. C'est comme si quelqu'un s'échauffoit beaucoup pour montrer que ce n'est pas un défaut répréhensible d'avoir un nez et deux yeux. Gardez un profond silence dans ces rencontres. Persévérez dans vos pratiques de piété sans dire mot. Rendez-en toujours le motif plus pur, et la pratique plus parfaite. Ne méprisez pas les railleries des mondains par orgueil, mais n'en tenez aucun compte par vertu. Trop de sensibilité en ceci est une marque d'une vertu bien foible, et souvent même d'une fausse vertu.

---

# LE DIMANCHE DE LA PENTECÔTE.

La fête de la Pentecôte chrétienne a été figurée par celle de la Pentecôte Judaïque ; elle est la seule avec celle de la Pâque, dont nous trouvions la véritable origine dans l'ancien Testament, et dont, par conséquent, nous puissions attribuer l'institution immédiate à Dieu même, qui ordonna la Pâque et la Pentecôte à son peuple, comme les deux principales solemnités du culte religieux qu'il lui devoit.

La Pentecôte, dit Eusebe, est la plus grande de toutes les fêtes de l'année : *Quam si quis omnium festivitatum maximam vocet, haudquaquàm meo judicio aberraverit.* En effet, elle est la perfection du grand ouvrage de la rédemption, la consommation de tous les mysteres de la religion, la publication solemnelle de la nouvelle loi, et comme le dernier sceau de la nouvelle alliance. Le Saint-Esprit a été envoyé, dit saint Augustin, afin que la vertu de cet Esprit-Saint consommât

l'ouvrage que le Sauveur avoit commencé, afin qu'il conservât ce que le Sauveur avoit acquis, et qu'il achevât de sanctifier ce que le Sauveur avoit racheté : *Missus est Spiritus, ut quæ Salvator inchoaverat, Spiritûs Sancti virtus consummet; et quod ille acquisivit, iste custodiat, quod ille redemit, sanctificet iste.*

Parmi toutes les créatures, il n'en est point, disent les Pères, où Dieu se soit plus appliqué, pour ainsi dire, ni qui lui ait tant coûté, que l'homme. On diroit que les trois personnes divines ont pris plaisir de le perfectionner, de le rendre admirable, et de se faire admirer dans ce chef-d'œuvre. Le Pere l'ébaucha, pour ainsi dire, en le créant; le Fils le perfectionna en le rachetant; et le Saint-Esprit l'a fini en le sanctifiant. Le Pere, en formant l'homme, dit un pieux Orateur chrétien, lui donna la raison pour connoître, l'appétit pour aimer, la liberté pour agir avec mérite; le Fils, en réformant ce même homme, lui a donné la foi pour conduire sa raison, la charité pour rectifier son appétit, la grace pour fortifier sa liberté; et le Saint-Esprit pour donner les derniers traits à cet ouvrage, ajoute l'intelligence à la foi, l'ardeur et le zele à la charité, et la force et la magnanimité à la grace: de sorte qu'on peut dire que le Pere nous a fait hommes; que c'est par Jesus-Christ que nous sommes devenus chrétiens; et que c'est le Saint-Esprit qui nous rend saints. Et c'est là en quelque façon, tout le fond de ce grand mystere.

La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, qui fait le sujet de la solemnité de ce jour, est proprement la fête de la consommation de tous les mysteres de la religion, la célebre époque de la publication de la loi et de l'établissement de l'Eglise. Elle avoit été formée, cette Eglise, par Jesus-Christ, avant son Ascension dans le ciel, mais elle étoit encore, pour ainsi dire,

dans le berceau pendant les dix jours que les Apôtres et les Disciples étoient renfermés dans le cénacle ; et ce ne fut qu'au jour de la Pentecôte que cette épouse de Jesus-Christ se montra en public pour la premiere fois ; qu'elle prit comme possession de l'héritage promis aux descendans d'Abraham ; et qu'elle entra dans tous les droits que la Synagogue avoit perdus, et dans toutes les prérogatives que le Sauveur lui avoit données. Il étoit juste que cette fête fût des plus solemnelles. On ne doute point que les Apôtres mêmes, comme on a dit, ne l'aient eux-mêmes instituée parmi les premiers fideles, par l'intérêt qu'ils avoient de ne pas laisser dans l'oubli un événement qui leur étoit si glorieux, et qui étoit si avantageux à l'Eglise : saint Luc rapporte l'empressement qu'avoit saint Paul de se trouver à Jérusalem, pour y célébrer la fête de la Pentecôte ; il est probable que ce fut la Pentecôte chrétienne. Car on ne voit pas que les Apôtres aient célébré les fêtes des Juifs.

Il n'y eut jamais une analogie plus parfaite entre la figure et la réalité, que celle qui se trouve entre la Pentecôte des Juifs et la Pentecôte chrétienne. La premiere fut prescrite le cinquantieme jour depuis la cérémonie de la Pâque, ou de l'Agneau Pascal ; et la seconde se célebre le cinquantieme jour depuis Pâque. Ce fut, selon les Peres, la publication de la loi de Dieu, faite sur le Mont-Sinaï, le cinquantieme jour, au bruit des tonnerres, des éclairs et des trompettes, qui étoit le sujet principal de la Pentecôte Judaïque ; c'est la publication de la loi nouvelle, donnée aux Apôtres par l'esprit de vérité, après le même nombre de jours, au bruit d'un souffle impétueux, dans l'éclat éblouissant d'une exhalaison enflammée, qui fait le principal objet de la Pentecôte des chrétiens. Saint Augustin prouve par l'Ecriture même, que le jour de la Pentecôte, c'est-à-

dire, le cinquantieme d'après Pâque, fut celui auquel la loi de Dieu fut donnée à Moyse, sur la montagne de Sinaï. Ce fut au jour de la Pentecôte que s'accomplit la promesse que Dieu avoit faite autrefois par le Prophete Jérémie, quand il lui dit qu'il nous donneroit une nouvelle loi, bien plus parfaite que la premiere, qu'on avait tant de fois violée : *Feriam Domui Israel et domui Juda fædus novum, non secundùm pactum quod pepigi cum Patribus eorum, pactum quod irritum fecerunt :* mais voici la nouvelle alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après que ce temps-là sera venu. Ce ne sera plus sur des tables de pierre que j'écrirai cette nouvelle loi. *Dabo legem meam in visceribus eorum :* Je l'imprimerai, je l'écrirai moi-même dans leur cœur : *et in corde eorum scribam eam.* On ne me servira plus avec une crainte servile, mais par amour : je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple : *et ipsi erunt mihi in populum ; et ego ero eis in Deum.* Le Prophete Ezéchiel annonce en même temps, et exprime ce grand mystere avec des termes encore plus clairs et plus précis : *Effundam super vos aquam mundam*, dit le Seigneur, *et mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris :* Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés de toutes vos souillures. Il fait allusion aux diverses aspersions usitées parmi les Juifs, qui purifioient des souillures légales, et qui étoient des figures du Baptême et de la Pénitence, qui nous lavent de nos iniquités par le mérite du sang de Jesus-Christ, et par l'aspersion invisible du Saint-Esprit et de sa grace. *Et dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestrî :* alors je vous donnerai un cœur nouveau ; et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous. *Et auferam cor lapideum de carne vestra :* Je vous ôterai ce cœur de pierre, ce cœur dur, ingrat, indocile. *Et dabo vobis cor carneum :* Et je vous donnerai

un cœur souple, docile, reconnoissant. *Et spiritum meum ponam in medio vestrî :* enfin je vous donnerai mon esprit, et alors vous goûterez ma loi, et vous marcherez gaiement dans la voie de mes préceptes : *et faciam ut in præceptis meis ambuletis.* Rien ne vous sera plus difficile à mon service ; et vous garderez mes commandemens avec fidélité et avec joie : *et judicia mea custodiatis, et operemini.* Toutes ces prédictions se sont si bien vérifiées, et ces promesses ont été si visiblement accomplies le jour de la Pentecôte, par la descente de l'Esprit-Saint, qu'il ne faut, ce semble, que les lumieres de la raison, pour être convaincu de la publicité et de la vérité de ce grand mystere ; et voici comme il s'est accompli.

Le Sauveur ayant mené ses Apôtres et ses Disciples sur la montagne des Oliviers, le jour de sa glorieuse Ascension, pour les rendre tous témoins de son triomphe, leur promit de leur envoyer l'esprit consolateur, qui répandroit sur eux tous ses dons, qu'ils en seroient tous remplis, et qu'ils comprendroient alors toutes les vérités qu'il leur avoit enseignées. Qu'alors, embrasés de ce feu divin, éclairés des plus pures lumieres de la grace, ils seroient animés d'un courage qu'ils ne connoissoient point, d'une force qui leur feroit surmonter sans peine tous les obstacles. Qu'ils prêcheroient alors avec une sainte hardiesse, et un succès merveilleux, son nom et son Evangile, au milieu de Jérusalem, dans toute la Judée, la Samarie, et par toute la terre. Mais que pour se préparer à recevoir un si grand don du ciel, il leur ordonnoit de s'aller renfermer dans Jérusalem, et d'y passer les dix jours qui restoient en retraite et en prieres. Cet ordre fut religieusement exécuté avec ponctualité. Jesus-Christ étant monté dans le ciel, de la maniere que nous l'avons dit le jour de l'Ascension, tous les onze

Apôtres et les autres Disciples, au nombre d'environ cent et vingt, en quoi consistoit alors toute l'Eglise, ayant à leur tête la très-Sainte Vierge, qui faisoit toute leur consolation, se retirerent dans Jérusalem, et se renfermerent dans une grande maison, qu'ils avoient choisie pour le lieu de leur retraite. L'endroit le plus saint de cette maison étoit le cénacle, c'étoit une grande salle, au plus haut de la maison, qui étoit un lieu retiré, loin du tumulte et propre à faire la priere. C'est cette salle qui fut la premiere Eglise des chrétiens, où se tenoient leurs assemblées, dans l'une desquelles il fut résolu de remplir dans le college Apostolique, la place vacante par l'apostasie et par la mort du traître Judas. Et ce fut saint Matthias qui fut choisi pour remplir cette place.

*Le jour de la Pentecôte étant venu.* C'étoit une des trois principales fêtes des Juifs. Ils offroient à Dieu, ce jour-là, des pains faits avec les premiers fruits de la nouvelle moisson. Cette fête s'appelloit *Pentecôte*, ou *cinquantieme jour;* parce qu'elle se célébroit le cinquantieme jour après la fête de Pâque, comme on a déjà dit, en mémoire de ce que Dieu avoit donné sa loi sur le Mont-Sinaï, cinquante jours après la premiere Pâque, et la sortie d'Egypte. Tous les Disciples avec la Mere de Dieu, étant assemblés dans le lieu où ils avoient coutume de faire leurs prieres, vers les neuf heures du matin, au milieu de leur oraison, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux, qui ébranla toute la maison, et qui se fit entendre par toute la Ville. Ce bruit, ce vent, cette impression sensible, étoient des symboles de la présence de la Divinité; comme autrefois à Sinaï, les tonnerres et les éclairs, la montagne fumante, marquoient la Majesté de Dieu rendue comme sensible à tout le peuple. Ce qui arriva en même temps, fut encore plus merveilleux. Le vent ou

tourbillon qui venoit du Ciel fut accompagné comme d'un globe de feu ; dont les flammes s'étant tout à coup séparées en forme de langues de feu, se répandirent sur toute cette sainte assemblée, et s'arrêterent sur la tête de chacun d'eux. Ce n'étoit point un feu réel et matériel, ce n'étoit que des signes extérieurs et des apparences sensibles des effets que l'Esprit-Saint produisoit intérieurement dans chacun des Disciples, et qu'il devoit produire dans le cœur des premiers fideles, en les remplissant de ses dons. En effet, tous les Apôtres et les Disciples, pleins du Saint-Esprit, se sentirent à l'instant même tous embrasés de ce feu divin, éclairés des lumieres surnaturelles qui leur donnoient une intelligence parfaite des plus hauts mysteres et des plus sublimes vérités, animés d'un courage et d'une sainte hardiesse qu'ils ne connoissoient point; enfin comme tout-à-fait changés en d'autres hommes.

Jérusalem étoit alors remplie d'un grand nombre de Juifs qui s'y étoient rendus de toutes les parties du monde, pour solemniser la fête de la Pentecôte. Car quoique la distance des lieux pût les dispenser de se trouver à Jérusalem les jours mêmes des grandes fêtes, il y en avoit cependant plusieurs que la piété et la dévotion y attiroient : c'est pourquoi l'Ecriture les appelle, *viri Religiosi :* gens attachés à la Religion. Ces Juifs donc étrangers, se joignirent à ceux de la ville, et accoururent au bruit qu'ils avoient entendu, de sorte que le Cénacle ou la maison fut bientôt assiégée d'une multitude presque infinie de gens de toutes sortes de nations. Les Apôtres qui ne cherchoient qu'à communiquer le feu divin, dont leur cœur étoit embrasé, n'attendirent pas qu'on les fit sortir de leur retraite, ils parurent devant tout ce peuple assemblé ; et l'on fut fort surpris de voir ces pauvres pêcheurs, qui à peine

savoient la langue du pays, gens idiots, stupides et grossiers, prêcher publiquement Jesus-Christ avec une hardiesse, une éloquence, et une onction qui touchoit tout le monde; mais l'étonnement fut bien plus grand, lorsque tous ces différens peuples, chacun d'un langage tout différent, s'apperçurent que chacun les entendoit, quoiqu'ils ne parlassent qu'une seule langue, qui étoit la Syriaque. Le don des langues que reçurent alors tous ceux qui avoient reçu le Saint-Esprit, consistoit en ce qu'ils pouvoient entendre et parler les différentes langues des peuples avec qui ils devoient avoir commerce; et ce qu'il y a encore de plus merveilleux, c'est que parlant une seule langue, ils se faisoient entendre de tous les différens peuples qui les écoutoient; en sorte que chacun croyoit qu'ils parloient la langue de son pays, quoiqu'ils ne parlassent que la langue Syriaque. Il se fit donc alors un double miracle dans les Apôtres, l'un de ce qu'ils parloient la langue Grecque, Persane, Romaine, quand ils parloient à un Grec, à un Persan, ou à un Romain en particulier : l'autre, que parlant à tous ces différens peuples, en général, chacun d'eux les entendoit parler sa langue, quoiqu'ils ne parlassent alors que leur langue naturelle. C'est ce qui étourdit cette multitude, et qui leur fit dire dans leur étonnement : qu'est-ce que tout ceci ? on n'a jamais rien vu de pareil : ces gens-ci ne sont-ils pas tous Galiléens? comment donc les entendons-nous parler le langage de notre pays : *Nonne ecce omnes isti qui loquuntur Galilæi sunt; et quomodò nos audivimus unusquisque linguam nostram in qua nati sumus !* Nous sommes à la vérité tous Juifs, sinon de naissance, du moins de Religion, mais de pays et de langage fort différens. Les uns sont Parthes, les autres Medes, et plusieurs sont Persans; Il y en a de Mésopotamie, de Judée, de Cappadoce, de la Province du Pont, de l'Asie

mineure, de Phrygie, de Pamphylie, d'Egypte, et de la Lybie qui est proche de Cyrene; plusieurs sont venus jusque de Rome, quelques-uns de l'Isle de Crete, ou de l'Arabie; mais tous tant que nous sommes ici, soit Juifs naturels, soit Prosélytes, c'est-à-dire Gentils, qui ont embrassé le Judaïsme, nous les avons oui exalter et publier chacun en notre langue les merveilles incompréhensibles que Dieu a faites, et dont nous n'avions jamais oui parler. Leur surprise fut si grande, qu'ils se regardoient les uns les autres, et saisis d'une admiration qui les frappoit, ils se demandoient : que veut dire ceci? *Quidnam vult hoc esse?*

Saint Pierre s'étant apperçu de l'étonnement que cette merveille causoit dans tous les esprits, éleva la voix pour être entendu de tout le monde, et comme Vicaire de Jesus-Christ, et chef visible de l'Eglise, commença à leur développer le Mystere qui s'accomplissoit : *Viri Judæi, et qui habitatis Jerusalem universi : hoc vobis notum sit, et auribus percipite verba mea :* Vous tous, leur dit-il, qui vous glorifiez d'être nés Juifs, ou qui avez embrassé le Judaïsme, et qui êtes aujourd'hui assemblés dans Jérusalem : écoutez-moi. La cause de ces merveilles, dont vous êtes témoins, et qui vous causent tant d'étonnement, n'est pas ce que quelques-uns de vous pensent; ce que vous admirez tant dans nous, et tout ce que vous venez d'entendre n'est pas un effet d'ivresse; vous savez qu'aux jours de fête, tel qu'est celui que nous célébrons, il ne nous est pas permis de boire, ni de manger avant midi, et il n'est encore que neuf heures : sachez donc que c'est ici l'accomplissement de la promesse que le Seigneur avoit faite à son peuple par son Prophete Joël : que dans les derniers temps il feroit descendre son Esprit sur toute chair; sur ses serviteurs et ses servantes; qu'il leur donneroit le don de

Prophétie, celui des miracles, et qu'il les combleroit de ses dons : *Visiones videbunt, et somnia somniabunt :* (Les mots de prophétie, de songe, de vision, signifient ici en général toutes sortes de révélations, et les dons particuliers du Saint-Esprit : ) tout cela vient de s'accomplir en la personne de ceux en qui vous venez d'admirer tant de merveilles. Ensuite le saint Apôtre profitant de la disposition où était ce peuple, et de l'attention avec quoi on l'écoutoit, leur fit un discours si solide, si énergique, si touchant, qu'on ne savoit si c'étoit un homme qui parloit, ou un Ange. Il leur prouve sur-tout la divinité de Jesus-Christ, de la maniere du monde la plus forte ; il leur dit tout ce qui est capable de la persuader aux plus incrédules ; il en touche toutes les preuves, il l'établit par le témoignage des Prophetes, et son raisonnement est sans réplique. Il ne dissimule pas leur félonie et leur déicide en la personne de leur Sauveur, du véritable Messie qu'ils ont crucifié ; il démontre sa glorieuse Résurrection ; il trouve dans l'Ecriture Sainte toute l'histoire Evangélique, jusqu'à la descente du Saint-Esprit ; il y trouve toutes les circonstances dont ce dernier Mystere est accompagné ; il fait valoir les textes qu'il cite, il développe le vrai sens des figures qu'il rapporte, il en découvre le sens caché, il appuie son explication par des raisonnemens si forts, si concluans et si justes, qu'on diroit qu'il a vieilli dans l'étude des Livres Saints, et qu'il s'est formé par un long usage dans l'art de parler et de discourir, selon toutes les regles de l'éloquence. Quand il n'y auroit eu que cette merveille dans le Mystere de ce jour, c'en eût été assez pour convaincre les esprits les plus incrédules.

Pierre, ce pauvre pêcheur, cet homme si ignorant et si grossier, qui n'a jamais su que manier quelques filets, qui a presque vieilli dans

une barque et à la pêche ; cet Apôtre timide et lâche, jusqu'à renier son bon Maître, au seul reproche d'une servante, ou d'un valet. Jean, Jacques, Barthelemi, Thomas, André, et tous les autres Apôtres d'une condition aussi vile, d'un esprit aussi épais, d'une ignorance encore plus crasse ; au moment qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, devenir les Docteurs les plus profonds et les plus éclairés ; les Prédicateurs les plus persuasifs et les plus éloquens ; les Héros les plus magnanimes de toute l'antiquité ; les Oracles du monde ; aussi pénétrés des lumieres de Dieu, et aussi consommés dans la science du Royaume de Dieu, qu'ils avoient été jusques-là ignorans, remplis d'erreur et incrédules. Ne fut-ce pas un changement de la main du Très-haut, de les voir dans Jérusalem prêchant des vérités qu'ils avoient fait profession, non-seulement de ne pas croire, mais de contredire, tant qu'ils n'eurent pas reçu le Saint-Esprit? Quelle peine n'eut pas ce divin Maître, pour leur faire entendre cette doctrine céleste, qu'il étoit venu établir sur la terre, quelque soin qu'il eût prit de leur en donner une intelligence parfaite; tout ce qui regardoit sa Divine personne leur étoit encore caché, son humilité les choquoit, sa croix étoit pour eux un scandale, ils ne concevoient rien à ses promesses ; au lieu de la vraie rédemption qu'ils devoient attendre de lui, ils s'en figuroient une chimérique, c'est-à-dire, une rédemption temporelle, dont la vaine espérance les séduisoit. Voilà quels étoient ces hommes grossiers, ignorans et charnels, avant que d'avoir reçu le Saint-Esprit. Oui, dit saint Chrysostome, ce sont-là les sujets que le Saint-Esprit choisit pour en faire les Docteurs de la Religion, et les Oracles du monde ; il lui en faut de ce caractere. S'ils eussent été moins idiots et moins grossiers, ils n'eussent pas été une preuve si éclatante, si convaincante de la divinité de Jesus-

Christ, de la vertu toute-puissante de l'Esprit-Saint, de la vérité, de l'authenticité de notre Religion, et de la sainteté, de la vérité de sa doctrine.

Aussi cette merveille fit-elle d'abord tant d'impressions sur les esprits, que le fruit de cette premiere prédication de saint Pierre, fut la conversion de trois mille personnes. Personne n'ignere les merveilles surprenantes qui suivirent celle-ci. Que de miracles, et que de conversions miraculeuses, au milieu même de Jérusalem; que de prodiges dans toute la Judée, la Samarie, et conformément à la parole de Jesus-Christ, dans tout le monde! Il falloit des miracles pour établir l'Eglise de Jesus-Christ, il y en aura même dans tous les temps, des miracles dans cette Eglise; mais ne peut-on pas dire que l'établissement de cette Eglise est un miracle subsistant, et le plus grand, le plus frappant, et le plus convaincant de tous les miracles?

Douze pauvres pêcheurs, tels qu'on les a dépeints, sans armes, sans argent, sans art, sans appui, forment le dessein d'établir dans tout le monde une nouvelle Religion, et de commencer par détruire et proscrire toutes les autres Religions de tout le monde. Ils se proposent de ne faire plus adorer par toute la terre qu'un seul Dieu en trois Personnes, c'est-à-dire, trois Personnes réellement distinctes, chacune étant Dieu, sans qu'il y ait et qu'il y puisse avoir plus d'un seul Dieu; de faire croire que ce Dieu s'étoit fait homme, qu'il étoit mort sur une croix pour racheter ces hommes, que le troisieme jour étant ressuscité, il étoit, quarante jours après, monté au Ciel, d'où il doit encore revenir à la fin des siecles, pour juger tous ces hommes, récompensant d'une félicité éternelle ceux qui, ayant cru toutes ces vérités, et observé ses Commandemens, seront morts dans sa grace; et pour

punir du plus horrible, du plus inimaginable de tous les supplices, durant toute l'éternité, ceux qui seront morts en état de péché mortel. Si du moins à cette incompréhensibilité des dogmes, ils se fussent proposé de joindre une morale douce, sensuelle, voluptueuse, commode aux sens et aussi charnelle que celle qui régnoit depuis tant de siecles dans tout l'univers ; on auroit pu croire qu'il se seroit trouvé des gens qui auroient dit : qu'on nous laisse vivre comme nous voudrons, nous croirons tout ce qu'on voudra. Mais la morale qu'ils ont résolu de faire embrasser, est la plus sainte à la vérité qu'on puisse imaginer, la plus pure, la plus raisonnable ; mais en même temps la plus austere, la plus contraire à l'amour-propre, la plus ennemie de la sensualité et des sens. Les hommes sont naturellement superbes : cette nouvelle Religion veut que la plus profonde humilité soit le fondement de l'édifice spirituel de tous ses Sectateurs. Les hommes sont charnels, naturellement livrés à leurs passions, esclaves de leur amour-propre, et qui naissent tous avec ce penchant au péché ; ils sont naturellement mous, voluptueux, intéressés, vindicatifs, coleres : la nouvelle morale exige une mortification continuelle, une pureté sans tache, un désintéressement parfait, une charité universelle, compatissante, bienfaisante, une douceur et une patience qui porte même à pardonner de tout son cœur les injures les plus atroces ; elle exige enfin, cette morale, une vie toute sainte, toujours crucifiée, jamais indulgente aux sens, à l'amour-propre, ni à la moindre des passions. Dire que douze pauvres Pêcheurs, les plus ignorans, les plus dénués de tous les talens, les plus vils, les plus abjects même de tous les hommes, se proposent de faire croire tout cela, de faire embrasser tout cela ; à qui ? à des Romains, à des Grecs, à des Scythes, à des Persans, à des

Indiens, à des Egyptiens, à des Africains, à des Gaulois; en un mot, à tous les peuples de la terre habitable : cette seule proposition fait rire, et elle paroît à la seule raison une extravagance pitoyable, une folie qui fait pitié. Cependant, ce dessein que formerent les Apôtres, dès le jour même de la Pentecôte, quelque extravagant, quelque impossible qu'il eût paru, s'est exécuté, et nous en voyons le miracle. Tous ces peuples ont cru, ils ont embrassé cette sainte loi, ils se sont soumis à cette morale, malgré la corruption du cœur humain, malgré l'orgueil de l'esprit, malgré tous les préjugés d'intérêt et de naissance. La Religion Chrétienne a vu expirer le Paganisme, au milieu des feux qu'on allumoit de toutes parts pour exterminer les Chrétiens. Le sang de plus de seize millions de Martyrs, a été comme la semence des Fideles. Non-seulement les villes ont embrassé la foi, mais les plus vastes déserts se sont peuplés de saints Anachoretes. La croix a été plantée jusque sur la couronne des Empereurs, et elle en fait le plus bel ornement. Cherchez après cela, demandez un plus grand miracle. Ce miracle est permanent, et il subsistera jusqu'à la consommation des siecles; et ce miracle est l'effet merveilleux de la descente du Saint-Esprit, en ce jour. Voilà quelle a été la vertu du Mystere que nous célébrons; voilà quel a été le fruit de la Fête de la Pentecôte. Faut-il être surpris si l'Eglise la célebre avec tant de solemnité, et n'a-t-on pas eu raison de l'appeller avec Eusebe, la plus grande de toutes les Fêtes de l'année.

L'Introït de la Messe de ce jour est comme le précis de tout ce grand Mystere. Il est pris du premier chapitre du Livre de la Sagesse, et rien n'est plus clair, ni plus expressif: *Spiritus Domini replevit orbem terrarum, et hoc quod continet omnia scientiam habet vocis, alleluia, alleluia, alleluia* : L'Esprit-Saint du Seigneur a rempli tout

l'univers; et comme il contient toutes choses, il a l'intelligence de toutes choses, et sur-tout de toutes les langues; et c'est ce don miraculeux qu'il a fait à tous ceux sur lesquels il descendit, et qu'il remplit en ce jour de ces dons. Bénissons sans cesse la Trinité adorable, et rendons-lui des actions de graces éternelles pour un si grand bienfait; bénissons le Pere de qui cet Esprit-Saint procede, le Fils qui nous l'a envoyé, le Saint-Esprit lui-même qui a daigné remplir aujourd'hui tous les Apôtres et tous les Disciples, et qui anime encore toute l'Eglise, et qui l'animera dans tous les temps. *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus, et fugiant qui oderunt eum, à facie ejus:* Que Dieu se leve et que ses ennemis soient dissipés; qu'il se montre, ce Dieu tout-puissant; et que ceux qui refusent de lui obéir, et qui secouent le joug de ses loix, prennent la fuite devant lui. C'est ici le commencement du Pseaume 27, qui doit s'entendre de l'avénement de Jesus-Christ, ou du Saint-Esprit, de ses victoires, des Mysteres accomplis en la personne du Sauveur, et de l'établissement de l'Eglise par ses Apôtres. Le Prophete y fait le récit de divers prodiges de l'ancien Testament, qui furent la figure de ce qui devoit arriver dans le Nouveau. Rien ne peut mieux convenir à la Fête.

L'Epître du jour contient l'histoire du Mystere, comme nous venons de la raconter; et l'Evangile est pris du discours que Jesus-Christ fit à ses Apôtres, la veille de sa mort, après la derniere Cene, comme saint Jean le rapporte. *Si quis diligit me*, dit le Sauveur, *sermonem meum servabit:* Si quelqu'un m'aime, il mettra ma parole en pratique, mon Pere l'aimera, nous le visiterons, et nous établirons notre demeure en lui. Le Sauveur venoit de faire un admirable discours à ses Apôtres pour les prévenir sur l'ignominie de sa mort: et pour les consoler de son absence, il

leur avoit promis qu'ils recevroient tout ce qu'ils demanderoient en son nom, et qu'il leur enverroit du sein de son Pere un autre Consolateur, qui étoit le Saint-Esprit. Il venoit de leur dire que celui qui l'aime, seroit aimé de son Pere, qui l'aimeroit lui-même tendrement, et qui se feroit connoître à lui. Sur quoi saint Jude prit la liberté de lui dire : d'où vient, Seigneur, que vous vous cachez aux gens du monde, et que vous daignez vous manifester à nous ? C'est, répondit le Sauveur, parce que ceux qui m'aiment gardent mes préceptes et se conduisent selon mes maximes. Par là ils gagneront tellement le cœur de mon Pere et le mien, que non-seulement nous viendrons à eux, mais que nous établirons en eux notre demeure par la grace de la persévérance que nous leur accorderons. Jesus-Christ rend ici raison pourquoi il ne se fait point connoître au monde, c'est-à-dire, aux mondains, aux gens qui n'ont que l'esprit du monde, de cette maniere dont il promet de se faire connoître à ses Apôtres. C'est que le monde ne l'aime point ; et la marque que le monde ne l'aime pas, c'est qu'il ne garde point ses commandemens. Cependant cette doctrine céleste que je suis venu enseigner sur la terre, leur dit-il, n'est pas seulement de moi, elle est aussi la parole et la doctrine de mon Pere, elle nous est commune à tous deux. Voilà, ajouta le Sauveur, tout ce que j'avois à vous dire, avant que de vous quitter : mais le Saint-Esprit, ce divin Consolateur, que mon Pere doit vous envoyer en mon nom et à ma prière ; le Saint-Esprit, dis-je, qui vous servira de Maître à ma place, vous fera ressouvenir dans les occasions, et vous donnera l'intelligence parfaite des vérités que je vous ai enseignées, et que vous n'avez pu comprendre : *Ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis*. Il vous développera tous ces grands Mysteres si fort au-dessus

de l'esprit humain ; il vous fera comprendre ces grandes vérités de la Religion, qui vous paroissent des paradoxes ; il vous donnera l'intelligence et le vrai sens de toutes ces figures de l'Ecriture, et de toutes les allégories et les paraboles dont je me suis servi moi-même, pour m'accommoder à la portée si limitée de votre esprit, naturellement épais et grossier. Ces lumieres surnaturelles, cette parfaite intelligence sera un des principaux dons du Saint-Esprit, à qui mon Pere et moi avons comme laissé la derniere perfection de l'ouvrage de la rédemption, qui est proprement mon ouvrage. *Pacem relinquo vobis :* je vous laisse la paix. Laisser ou donner la paix, dans le style des Hébreux, c'est donner le salut et souhaiter toutes sortes de prospérités. Jesus-Christ, en quittant ses Disciples, leur donne, non une paix telle que le monde la donne, qui ne consiste qu'en vains souhaits de biens frivoles et passagers: *Non quomodò mundus dat, ego do vobis.* La paix que je vous donne est une paix solide et efficace ; avec l'assurance de recevoir tous les biens que vous pouvez souhaiter. *Non turbetur cor vestrum, neque formidet :* Jouissez tranquillement de cette douce paix, et gardez-vous bien de donner entrée dans votre cœur à l'inquiétude et à la crainte, sur le sujet de ma sortie de ce monde. Si vous regardez votre intérêt propre, souvenez-vous de ce que je vous ai dit, que je ne vous quitte que pour revenir bientôt à vous ; et si l'amour que vous me portez, vous fait desirer ce qui m'est le plus avantageux, vous avez sujet de vous réjouir, puisque je ne vous quitte que pour aller à mon Pere, auquel en tant qu'homme, je suis inférieur en dignité, en puissance et en perfection, mais qui me veut faire dans son Royaume d'autant plus d'honneur, que j'en ai moins reçu dans le monde. Il est tout visible que dans tout ce que le Sauveur

dit ici, il ne parle de lui que comme homme ; il avoit assez parlé de sa divinité, par laquelle il est égal en tout à son Pere, puisque le Pere et lui ne sont qu'un : *Ego et Pater unum sumus.* Et quand il dit ici, *Pater major me est ;* il ne parle de soi que comme homme, et ce n'étoit aussi que de la séparation comme homme, que les Apôtres étoient affligés. *Et nunc dixi vobis priusquàm fiat, ut cùm factum fuerit, credatis :* Je vous le dis maintenant, et j'ai cru devoir vous avertir de bonne heure de mon retour à Dieu mon Pere, non pas pour vous affliger, ni pour adoucir mes peines en vous excitant à y prendre part ; mais afin de vous affermir dans la foi, sur ce qui regarde ma personne et ma doctrine. Rien ne prouve mieux que c'est Dieu qui a parlé, que l'événement avec toutes les circonstances de ce qui a été prédit. Au reste, soyez bien persuadés que, quoique fasse le démon, ce prétendu Prince de ce monde; quoique le démon fasse, et contre moi, et contre vous, par le ministere de ceux qui se sont fait ses esclaves, il n'a aucun pouvoir à mon égard, et il n'exerce même sa malice sur mes serviteurs, que par ma permission, pour les faire mériter davantage. Je veux bien pourtant lui permettre d'exercer sur moi les dernieres cruautés, afin que le monde voie à quel point j'aime mon Pere, qui souhaitant que je satisfasse pleinement à sa justice pour les péchés des hommes, par l'effusion de mon sang, et que je rachete les hommes par ma mort sur la croix, je ne souffre et je ne meurs que pour faire sa volonté, et pour lui plaire : *Sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio:* Si je meurs, je ne mourrai que parce que je le veux, et afin de me conformer en cela à la volonté de mon Pere ; et que le monde sache que j'aime mon Pere, et que j'exécute ponctuellement les ordres qu'il m'a donnés. Car vous ne devez

jamais oublier ce que je vous ai dit au commencement : que c'est par l'observation exacte des préceptes que se prouve l'amour.

Ce n'est pas au seul jour de la Pentecôte que se termine la solemnité de ce jour, elle continue toute l'Octave, ce qui fait appeller ces sept jours une semaine de Fêtes ; tout comme la semaine de Pâque l'étoit anciennement. Le temps même Pascal devoit ce semble finir la veille de la Pentecôte, où l'on commence de jeûner ; mais comme la veille de la Pentecôte étoit le jour solemnel où l'Eglise conféroit le baptême, de même que le Samedi-saint, et avec la même solemnité, ce fut en faveur des Néophytes qu'on continua la solemnité de Pâque toute la semaine de la Pentecôte. On les faisoit venir à l'Office tous les jours ; on chantoit un Cantique de joie de leur naissance spirituelle ; on disoit l'*alleluia* tout ce temps, et pour ne les point fatiguer, on abrégeoit l'Office ; et c'est pour cela que l'Office de la semaine de la Pentecôte n'a qu'un Nocturne, c'est-à-dire, trois Pseaumes et trois Leçons ; et c'est à None du Samedi suivant que finit le temps Pascal.

On assure, que d'abord après la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, la Maison où étoit arrivé cette merveille, fut changée en Eglise, et que c'est proprement la premiere Eglise des chrétiens. Saint Cyrille, Evêque de Jérusalem, au quatrieme siecle, le confirme, il l'appèlle l'Eglise des Apôtres ; et saint Epiphane témoigne qu'elle fut épargnée, comme miraculeusement, dans le saccagement de la ville, sous Tite. Et c'étoit l'opinion commune, que saint Etienne et les autres Diacres, avoient été ordonnés dans cette Eglise, où les Apôtres rassembloient tous les premiers fideles.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Deus, qui hodierna die corda fidelium sancti Spiritus illustratione docuisti: da nobis in eodem Spiritu recta sapere: et de ejus semper consolatione gaudere. Per Dominum nostrum, etc.*

O Dieu, qui avez instruit et éclairé en ce jour le cœur de vos fideles, en y répandant la lumiere de votre Esprit-Saint, faites que le même Esprit éclaire nos ames par l'impression de sa vérité, et qu'il les console sans cesse par une joie sainte et toute céleste. Par N. S. etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée des Actes des Apôtres.* Chap. 2.

*Cum complerentur dies Pentecostes, erant omnes Discipuli pariter in eodem loco: et factus est repentè de cœlo sonus, tamquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes. Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum: et repleti sunt omnes Spiritu sancto, et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis. Erant autem in Jerusalem habitantes Judæi, viri religiosi ex omni natione quæ sub cœlo est. Facta autem hac voce, convenit multitudo, et mente confusa est, quoniam audiebat unusquisque linguâ suâ illos loquentes. Stupebant*

Le jour de la Pentecôte étant venu, comme ils s'étoient tous assemblés en un même lieu, on entendit tout à coup venir du Ciel, comme le bruit d'un vent impétueux: et toute la maison où ils faisoient leur demeure en retentit. Au même moment ils virent paroître comme des langues de feu dispersées, qui s'arrêterent sur chacun d'eux. Tous alors furent remplis du Saint-Esprit, et commencerent à parler en diverses langues, selon que l'Esprit-Saint les faisoit parler. Or, il se trouvoit dans Jérusalem des Juifs de toutes les nations qui sont sous le Ciel, gens attachés à la religion. A ce bruit qui s'étoit fait, un grand nombre s'assembla, et fut tout interdit de ce que chacun entendoit les Disciples parler en

*autem omnes, et mirabantur, dicentes: nonne ecce omnes isti, qui loquuntur, Galilæi sunt, et quomodò nos audivimus unusquisque linguam nostram, in qua nati sumus! Parthi, et Medi, et Elamitæ, et qui habitant Mesopotamiam, Judæam, et Cappadociam, Pontum, et Asiam, Phrygiam, et Pamphyliam, Ægyptum, et partes Libiæ quæ est circa Cyrenem, et advenæ Romani, Judæi quoque, et Proselyti, Cretes, et Arabes, audivimus eos loquentes nostris linguis magnalia Dei.*

sa langue, Tous étoient dans l'étonnement, et pleins d'admiration, ils disoient: ces gens que voilà qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens? et comment chacun de nous les avons-nous entendu parler la langue du pays où nous sommes nés? Parthes, Medes, Elamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte, et les quartiers de la Lybie d'autour de Cyrene, et ceux qui sont venus de Rome, les Juifs, comme les Prosélytes, ceux de Crete, et d'Arabie, nous venons de les entendre dans nos langues parler des grandes choses que Dieu a faites.

*Le Livre des Actes des Apôtres, renferme l'histoire de l'Eglise, depuis le jour de l'Ascension du Sauveur, jusqu'à la délivrance de saint Paul, deux ans après son arrivée à Rome; c'est-à-dire, un espace de trente ans, depuis l'an 33, jusqu'à l'an 64 de Jesus-Christ, ou depuis l'an 20 de Tibere, jusqu'en l'année 9 de Néron.*

## RÉFLEXIONS.

*Tous alors furent remplis du Saint-Esprit, et commencerent à parler en diverses langues.* On parle toujours un nouveau langage quand on a reçu le Saint-Esprit. Cet Esprit-Saint produit dans l'ame une lumiere si vive, une intelligence des choses surnaturelles si pure, il s'y fait un si beau jour, que pensant tout autrement qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, il ne faut pas être surpris si elle parle une langue différente. Quel événement plus frappant, mais quel changement plus admirable! une

poignée de gens d'une naissance obscure, d'une éducation encore plus basse, d'un génie encore plus épais et plus grossier, sans connoissance des lettres, sans teinture même des Mysteres de l'Ecriture, nourris dans une ignorance crasse de la loi, que Jesus-Christ lui-même avoit à peine dégrossi pendant trois ans d'instructions, de leçons, de culture; une si bonne main pouvoit bien les former, les éclairer, les polir, sans doute: mais il falloit un miracle pour les changer, et pour en faire seulement des hommes un peu moins grossiers et des Disciples un peu plus raisonnables, et un peu moins indociles. Jesus-Christ ne jugea pas à propos de faire ce miracle. Il laissa au Saint-Esprit à faire cette merveille, et à mettre par là la derniere main à l'ouvrage de notre sanctification, et à l'établissement de l'Eglise, qui étoit comme son chef-d'œuvre. En effet, l'Esprit-Saint n'a pas plutôt paru, les Apôtres et les Disciples n'en ont pas été plutôt remplis, que ce feu sacré dont ils sont embrasés, brille, éclate, éclaire en toutes les manieres. Ces ignorans deviennent sur l'heure même des Docteurs profonds, des Prophetes éclairés, des Maîtres de la vie spirituelle célebres, et les Oracles de tout l'univers. Quel courage, quelle intrépidité; quelle magnanimité plus héroïque? Ce ne sont plus les accusations ou les reproches d'une servante qu'on craint, ce sont les dangers les plus affreux qu'on affronte, les tourmens les plus terribles qu'on méprise, les tribunaux les plus effrayans devant lesquels on paroît sans crainte, et dans lesquels on prêche hardiment la divinité de Jesus-Christ, la gloire de ses humiliations et de sa mort sur la Croix, et tout ce qu'il y a de plus opposé aux passions et aux sens, dans la morale Chrétienne. Il falloit un tel miracle pour établir dans le monde une Religion toute divine; mais tous ces miracles étoient les fruits nécessaires du Saint-Esprit. En-

reconnoissons-nous de pareils dans nous-mêmes? c'est pourtant à cette marque que nous reconnoîtrons si nous avons reçu le Saint-Esprit. Qu'eût-on pensé des Apôtres, si après la descente du Saint-Esprit en ce jour, ils n'eussent eux-mêmes parlé que leur langue naturelle, et s'ils eussent été aussi lâches, aussi imparfaits que devant? que devons-nous penser de nous-mêmes, si dans cette Fête nous ne devenons ni plus spirituels, ni plus dévots, ni plus fervens?

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Chap. 14.

*In illo tempore: dixit Jesus Discipulis suis: Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus: qui non diligit me, sermones meos non servat. Et sermonem quem audistis, non est meus, sed ejus, qui misit me, Patris. Hæc locutus sum vobis, apud vos manens. Paracletus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis: non quomodò mundus dat, ego do vobis. Non turbetur cor vestrum, neque formidet. Audistis quia ego dixi vobis: vado, et venio ad*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples: si quelqu'un m'aime, il mettra ma parole en pratique: mon Pere l'aimera, nous le visiterons, et nous établirons notre demeure en lui Pour celui qui ne m'aime point, il ne met point mes paroles en pratique. La parole, au reste, que vous avez entendue, n'est pas de moi, mais du Pere qui m'a envoyé. Je vous dis ceci, tandis que je suis avec vous. Mais le Consolateur, l'Esprit-Saint, que le Pere enverra en mon nom, c'est lui qui vous instruira de toutes choses, et qui vous fera penser à tout ce que je vous aurai dit: je vous laisse la paix, je vous donne ma paix: ce n'est pas comme le monde que je vous la donne. Ne vous troublez point. Vous venez de m'entendre dire: je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous

*vos. Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem : quia Pater major me est. Et nunc dixi vobis priusquàm fiat : ut cùm factum fuerit, credatis. Jam non multa loquar vobiscum. Venit enim princeps mundi hujus, et in me non habet quidquam. Sed ut cognoscat mundus, quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio.*

auriez de la joie de ce que je vais à mon Pere, car mon Pere est plus grand que moi. Je vous le dis maintenant avant que la chose arrive, afin que vous croyiez quand elle sera arrivée. Je n'ai plus guere de temps à m'entretenir avec vous. Car voilà le Prince de ce monde qui vient, et il n'a aucun pouvoir à mon égard ; mais c'est afin que le monde sache que j'aime mon Pere, et que j'exécute les ordres que mon Pere m'a donnés.

---

## MÉDITATION.

*Sur le Mystere de ce jour.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien de merveilles éclatent dans le Mystere de ce jour. L'Esprit-Saint, le divin consolateur, la troisieme Personne de l'adorable Trinité, descend miraculeusement sur les Apôtres, et sur tous les Disciples assemblés; et d'hommes grossiers et ignorans, en fait en un moment des Docteurs les plus éclairés et les plus habiles dans toutes sortes de connoissances! En un moment ils ont la science infuse de la Religion, l'intelligence parfaite des Mysteres les plus sublimes, et les plus profonds ; ils possedent toute la science de la loi ; ils pénetrent le vrai sens de toute l'Ecriture. Ces hommes si méprisables jusque-là par l'obscurité de leur naissance, par la bassesse de leur condition, par la grossiéreté de leur esprit, par l'impolitesse de leurs mœurs, se trouvent doués tout-à-coup d'un don de sagesse si

si parfait et si éminent, que toute la sagesse humaine est obligée de se taire, de plier, et de se reconnoître n'avoir été que folie. Ces hommes si timides, si lâches, se trouvent animés sur l'heure d'un courage de héros, et d'une intrépidité qui efface tout ce qu'il y a de plus grand et de plus magnanime dans l'histoire. Jamais miracle où la toute-puissance de Dieu paroisse mieux marquée; jamais prodige ne porta plus visiblement le caractere de la vertu du Très-Haut. Voyez ce Pierre, pêcheur de profession, qui à peine savoit lire, paroître en présence de tous les Docteurs de Jérusalem, leur démontrer que ce Jesus qu'ils ont fait mourir, il y a cinquante-trois jours, sur une Croix, étoit le Fils de Dieu, leur Maître souverain, le vrai Messie. Tous les autres Apôtres, aussi timides, aussi lâches naturellement que celui-ci, ne craignent ni menaces, ni tourmens, annoncent avec une hardiesse de héros, la divinité de Jesus-Christ; prêchent sa Religion, et font triompher la foi en peu de jours dans toute la Judée, et peu de temps après par tout le monde. Bon Dieu, que vous êtes admirable dans vos merveilles! nous cherchons des miracles; gens de peu de foi, vous demandez des prodiges, en fut-il jamais un plus visible, plus admirable, plus concluant que celui-ci? et peut-il en être jamais un qui frappe davantage? Ce n'est point ici un de ces miracles secrets, particuliers, obscurs; c'est un miracle public, universel, fait en faveur de tous les Disciples de Jesus-Christ, que la crainte tenoit enfermés, et qui jusqu'à ce moment n'étoient pas en état de concevoir le moindre mystere de la religion, qui ignoroient la loi, qui n'avoient jamais rien compris dans le langage figuré et mystérieux des Prophetes. Ce n'est point en secret que ce prodige arrive, c'est en plein jour, dans la solemnité d'une fête qui avoit rassemblé dans Jérusalem plusieurs milliers

de personnes de toutes sortes de nations, et toutes d'un langage différent, pour être autant de témoins de cette merveille; le bruit miraculeux d'un vent impétueux qui se fait entendre dans toute la Ville, mais qui ne se fait sentir que dans la maison où les Disciples de Jesus-Christ sont assemblés, y fait venir tous les étrangers et les habitans pour être tous témoins du miracle. Les Apôtres et les Disciples paroissent, ils découvrent la merveille, ils en développent le mystere, ils en expliquent le sens, et publient les grandeurs de Jesus-Christ en toutes sortes de langues. Bon Dieu! quelle preuve plus claire, plus forte, plus sensible, plus incontestable de la vérité de notre religion et de l'Eglise?

## SECOND POINT.

Considérez que ce qui s'est accompli pour la premiere fois dans les Apôtres, doit s'accomplir en nous si nous sommes disposés, ainsi qu'ils l'étoient, à recevoir ce don céleste de l'esprit de Dieu; car Jesus-Christ, par sa mort, l'a méritée pour nous aussi bien que pour les Apôtres. Que notre cœur soit pur, qu'il soit vuide de l'amour des créatures, il sera bientôt rempli de ce divin Esprit. Le Saint-Esprit étant toujours le même, ceux qui le reçoivent doivent en ressentir les principaux effets. L'Esprit-Saint est un Esprit de vérité qui nous éclaire, un Esprit de sainteté qui nous purifie, un Esprit de force qui nous anime et qui nous fait surmonter tous les obstacles et toutes les difficultés. Comme Esprit de vérité, il nous détrompe de nos erreurs; comme Esprit de sainteté, il nous détache de nos engagemens criminels; et comme Esprit de force, il nous fait triompher de nos foiblesses. L'Esprit-Saint ne se borne point à nous enseigner quelques vérités en particulier, comme peuvent faire les hommes;

cet Esprit divin enseigne et persuade en même temps, sans exception, toute vérité ; il l'enseigne sans distinction à toutes sortes de personnes, et c'est ce qui n'appartient qu'à Dieu seul. Ce divin Esprit n'est pas seulement essentiellement saint, il est encore Esprit sanctificateur, c'est-à-dire, source et principe de sainteté dans tous les sujets à qui il se communique ; et c'est ce que signifie l'expression mystérieuse dont se servit le Sauveur le jour de son Ascension, quand il dit à ses Disciples, que dans peu de jours ils seroient baptisés dans le Saint-Esprit. Purifier et sanctifier, est l'effet propre du Baptême. Enfin c'est le Saint-Esprit qui est en nous le principe immédiat et substantiel de toutes les opérations de la grace ; c'est par lui que nous sommes régénérés dans le Baptême ; c'est par lui que nous sommes réconciliés dans la Pénitence ; c'est par le Saint-Esprit que la charité est répandue dans nos cœurs. De là cette claire intelligence et persuasion des vérités de la foi dans tous ceux qui reçoivent le Saint-Esprit ; de là cette pureté, cette ferveur de dévotion ; de là cette charité et ce zele qui inspire tant de générosité dans la pratique de la vertu, et qui obtient la persévérance. C'est à ces effets consolans que nous pourrons connoître si nous avons reçu le Saint-Esprit. Notre foi est-elle universelle ? notre dévotion est-elle plus fervente ? sentons-nous un nouveau courage dans les voies de Jesus-Christ ? Si notre foi est encore limitée et languissante, si notre dévotion est toujours foible, si nous n'avons pas plus de zele qu'auparavant, et pour le salut des autres et pour notre propre salut, grand sujet de craindre que nous n'ayons pas reçu ce don céleste.

Faites, mon Dieu, par votre grace et par votre miséricorde, que je n'aie point cette triste preuve ; suppléez, je vous prie, au défaut de mes dispositions ; donnez-moi votre Saint-Esprit, et je

serai bientôt renouvellé et changé même en un autre homme.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Emitte Spiritum tuum, et renovabis faciem terræ*. Psal. 103.

Donnez-nous, Seigneur, votre Saint-Esprit, et tout sera renouvellé.

*Spiritum sanctum tuum ne auferas à me*. Psal. 50.

Ne permettez pas, Seigneur, que votre Esprit-Saint se retire jamais de moi.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. LE Saint-Esprit est l'Esprit-Saint qui anime l'Eglise de Jesus-Christ, et qui la conduit; et c'est ce même Esprit qui doit animer et diriger tous les Fideles. C'est lui qui doit nous éclairer, nous vivifier, nous conduire, nous fortifier, nous embraser du feu divin dont il est la source. Qu'heureux sont ceux qui reçoivent le Saint-Esprit! Voyez ce qui se passe aujourd'hui dans les Apôtres! Il ne tient qu'à nous d'avoir le même bonheur. Jesus-Christ nous a promis ce don précieux, qui est la source de tous les dons; et si nous ne le recevons pas, prenons-nous-en à nous-mêmes. Faites que votre dévotion, votre amour pour Jesus-Christ, votre ferveur, votre nouveau desir d'arriver à la perfection de votre état, et toute votre conduite vous soit une preuve que vous avez reçu l'Esprit-Saint, et que vos sentimens, vos desirs, vos paroles disent que vous en avez été rempli.

2°. C'est une pratique de piété très-salutaire, et qui est ordinaire aux personnes vertueuses, de renouveller aujourd'hui, après la communion, les vœux et les engagemens du Baptême. Cette

cérémonie chrétienne se doit faire avec beaucoup de ferveur. On doit commencer par remercier Dieu de la grace qu'il nous a faite de nous avoir régénéré par ce Sacrement, et nous avoir fait enfans de l'Eglise, fils adoptifs de Dieu, ses héritiers et ses chers disciples. Ensuite on renouvelle tout ce qu'on a promis au Baptême; on dit le *Credo*, qui renferme tous les principaux articles de notre foi; on proteste à Dieu qu'on croit fermement tout ce que l'Eglise croit, et en particulier la présence réelle de Jesus-Christ dans l'adorable Eucharistie; on renonce à l'esprit du monde, à ses pompes et à toutes ses maximes; on déclare à Dieu qu'on ne veut plus vivre que selon les maximes de l'Evangile, lequel sera désormais la regle de vos mœurs et de toute votre conduite. Renouvellez votre consécration et votre dévouement à la sainte Vierge, faisant une nouvelle profession et protestation d'être son serviteur, vous mettant de nouveau sous sa protection spéciale, la prenant désormais pour votre chere Mere, et n'oubliant rien pour mériter d'être du nombre de ses enfans. Si vous êtes dans l'état religieux, renouvellez vos vœux de religion; si vous êtes de quelque société, comme du rosaire, du scapulaire, etc. renouvellez aussi sans cesse les vœux, les engagemens que vous y avez contractés. Renouvellez aussi votre dévotion envers votre Ange Gardien, et soyez-y fidele.

## LA SECONDE FÊTE
# DE LA PENTECÔTE.

La semaine de la Pentecôte, qui contient tout l'espace de son Octave, se termine au Samedi suivant; mais elle ne laisse pas de renfermer

huit jours entiers, parce qu'on la fait commencer dans l'Eglise par le Samedi précédent, comme on en use à l'égard de celle de Pâque, et cela en considération des nouveaux baptisés, à qui l'on faisoit, pour ainsi dire, les principaux honneurs de la fête. L'Abbé Rupert a fait l'application des sept Offices de la Pentecôte, aux sept dons du Saint-Esprit. Les six jours qui suivent le Dimanche de la fête, étoient autrefois presque aussi solemnels dans l'Eglise que ce premier jour. Il paroît par le Concile de Mayence, tenu l'an 813, que ces six jours étoient fêtes d'obligation, jusqu'à ce que la fête des sept jours fût réduite à trois, vers le milieu du dixieme siecle, à quoi ne contribua pas peu la fixation du jeûne des Quatre-Temps dans cette semaine, et le besoin qu'avoit le peuple de travailler.

L'Introït de la Messe de ce jour est pris du Pseaume 80, dans lequel le Prophete exhorte les Juifs à bien célébrer les fêtes ordonnées par le Seigneur, en mémoire de ses bienfaits; il fait aussi parler Dieu même, qui, par le récit de ses graces, engage son peuple à le servir, et qui se plaint en même temps de l'ingratitude de ce peuple. Rien ne convient mieux à la solemnité de ce jour. Le verset même de ce Pseaume, qui sert d'Introït, signifie que la loi nouvelle n'est pas donnée aux seuls Juifs, mais aux Gentils, et à tous les peuples de la terre. *Cibavit eos ex adipe frumenti, alleluia, et de petra melle saturavit eos, alleluia, alleluia :* Le Seigneur les a nourris de la plus pure farine de froment, et il les a rassasiés du miel sorti de la pierre. *Exultate Deo adjutori nostro, jubilate Deo Jacob :* Peuples, chantez avec joie les louanges du Seigneur, qui vous a toujours protégés, et en qui vous devez mettre, plus que jamais, toute votre confiance; célébrez avec alégresse la gloire du Dieu de Jacob, qui est encore le vôtre, et qui fait bien voir, par la merveille

qu'il vient de faire, combien il aime tous les hommes, dont il a si fort à cœur le salut. Bénissez sans cesse ce Dieu des miséricordes, et ne cessez de le louer : *alleluia, alleluia.* Le Seigneur a nourri son peuple de la plus pure farine de froment, et il les a rassasiés du miel sorti de la pierre. Tout cela doit s'entendre allégoriquement des dons et des graces spirituelles que Dieu répand sur ses serviteurs; et de la sainte Eucharistie, qui est véritablement le pain vivant et le miel de la pierre, laquelle n'est autre que Jesus-Christ : *Petra autem erat Christus*, dit saint Paul : Jesus-Christ est non-seulement le pain de vie, mais encore une source intarissable de douceur pour tous ses fideles serviteurs. *Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ*, s'écrie le Prophete, *quam abscondisti timentibus te :* que vous réservez de douceurs, ô mon Dieu ! à ceux qui vous aiment, qui vous craignent, et qui vous servent avec fidélité.

L'Epître de la Messe est prise du dixieme chapitre des Actes des Apôtres, où saint Pierre, après avoir fait un précis de la vie, de la mort et de la résurrection de Jesus-Christ, chez le Centenier Corneille, à Césarée, eut la consolation de voir descendre le Saint-Esprit sur cet Officier et sur les autres Gentils qui composoient cette pieuse assemblée, avant même qu'ils eussent reçu le Baptême; ce qui étonna les fideles qui étoient Juifs d'origine, et qui étoient présens. Cette merveille les convainquit que Dieu avoit résolu de communiquer aussi aux Gentils la grace du Saint-Esprit, et le salut apporté par Jesus-Christ en faveur de tous les hommes, sans distinction ou ou acception des personnes.

Après cette mystérieuse vision qu'eut saint Pierre étant à Joppé, ayant reçu l'exprès que lui avoit envoyé Corneille le Centurion, il vint à Césarée, où il trouva chez cet Officier une assem-

blée nombreuse qui l'attendoit, et qui étoit toute disposée à entendre de sa bouche ce que le Seigneur vouloit leur apprendre pour leur salut. Le saint Apôtre leur ayant dit d'abord qu'on pourroit s'étonner si on le voyoit parmi eux, qu'on savoit assez combien les Juifs étoient éloignés d'entretenir quelque commerce avec les étrangers, et que cette sorte de communication leur étoit tout-à-fait interdite : mais, ajouta-t-il, Dieu m'a fait connoître que maintenant il n'y a point de peuple sur la terre qui doive passer pour immonde ; c'est ce qui m'a déterminé à venir ici, dès que j'ai su que vous le desiriez, et que le Seigneur le vouloit. Mais encore, ajouta-t-il, quel service puis-je vous rendre ? quel est le sujet pourquoi vous m'avez appellé ? Corneille prenant la parole, lui raconta simplement ce qui lui étoit arrivé, comme l'Ange lui avoit apparu, l'ordre qu'il lui avoit donné de la part de Dieu, de l'envoyer chercher à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon, pour apprendre de lui le chemin du Ciel. Ainsi vous nous voyez ici assemblés, lui dit-il, et prêts à vous écouter, pour apprendre de votre bouche tout ce que le Seigneur vous a commandé de nous dire. Saint Pierre, ravi d'une conduite si admirable de la Providence sur un étranger et sur un Gentil, s'écria, plein de joie et d'admiration : jusqu'ici, Dieu ne s'étoit montré libéral qu'envers les Juifs, et toutes ses graces ne sembloient être que pour eux ; mais je suis convaincu à présent qu'en quelque nation que ce soit, celui qui craint et qui fait des œuvres de justice, lui est agréable. Ensuite le saint Apôtre leur ayant fait un précis assez détaillé de la vie de Jesus-Christ, de sa prédication et de ses miracles, et leur ayant prouvé invinciblement que c'étoit le Messie si long-temps attendu, vrai Fils de Dieu et le Sauveur du monde, leur raconta par quelle maligne jalousie les Prêtres, les Docteurs de la loi et les

Pharisiens avoient conspiré sa mort; et quoique Pilate, à qui ils l'avoient déféré, eût reconnu son innocence, ils étoient venu à bout de le faire mourir sur la croix par la plus criante des injustices; mais que le troisieme jour il étoit ressuscité, comme il l'avoit lui-même prédit, qu'ils en étoient tous témoins, ayant bu et mangé souvent avec lui jusqu'à son Ascension dans le Ciel, où est le séjour de sa gloire. Au reste, ajouta-t-il, c'est de la part de ce grand Dieu que nous avons reçu ordre de prêcher au peuple que Jesus est le Juge souverain et des vivans et des morts. Nous le déclarons hautement avec les Prophetes qui en ont parlé avant nous, et qui témoignent tous d'une voix que c'est en son nom et par ses mérites, que tous ceux qui croient en lui obtiendront la rémission de leurs péchés.

*Adhuc loquente Petro verba hæc: cecidit Spiritus Sanctus super omnes qui audiebant verbum:* Saint Pierre n'avoit pas encore cessé de parler, quand le Saint-Esprit, sous la forme d'une nuée lumineuse, descendit visiblement sur tous ceux qui l'écoutoient; et à l'instant on les entendit tous bénir le Seigneur, et le glorifier en toutes les langues. Cette merveille étonna fort quelques Fideles que l'Apôtre avoit amené avec lui de Joppé, parce qu'étant Juif d'origine, et faisant encore grand fond sur la circoncision, ils ne pouvoient concevoir comment la grace du Saint-Esprit s'étoit répandue sur des gens incirconcis, jusqu'à leur donner le don des langues. Dieu vouloit faire voir par-là qu'il est le maître de ses dons, et que s'il a voulu qu'ils dépendissent ordinairement de l'action de ses Ministres, il peut, quand il lui plaît, les communiquer d'une maniere extraordinaire, en faisant ainsi descendre le Saint-Esprit sur les Gentils, avant même qu'ils eussent été baptisés, et qu'on leur eût imposé les mains. Par là, il apprenoit à Pierre et aux

autres Juifs qu'on ne pouvoit plus exclure de la grace du Baptême ceux qui, croyant en Jesus-Christ comme ceux-ci croyoient, avoient été sanctifiés par le Saint-Esprit même. C'est aussi ce que comprit parfaitement le Prince des Apôtres, ce qui lui fit dire, quelques jours après, aux Disciples de Jérusalem : *Si Dieu leur a fait la même grace qu'il nous a fait, à nous qui avons cru au Seigneur Jesus-Christ, qui étois-je moi pour m'opposer à Dieu!* Ainsi le saint Apôtre, qui avoit un cœur de pere pour tous les peuples, dont il devoit être le Pasteur universel, s'écria : *Qu'est-ce qui empêche qu'on ne donne le Baptême de l'eau à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit aussi bien que nous!* et sur l'heure même il les baptisa tous au nom et en la vertu de Jesus-Christ Notre-Seigneur. Ce n'est pas assez, dit saint Cyprien, d'avoir reçu le Saint-Esprit, le Baptême est encore nécessaire; et saint Pierre voulut que ceux qui étoient déjà remplis du Saint-Esprit, fussent encore baptisés, afin d'observer en tout le commandement de Dieu et la loi Evangélique. Et voilà la premiere époque et le commencement de l'Eglise chrétienne, composée des Gentils convertis à la foi de Jesus-Christ. On demande si Corneille et ceux de sa famille baptisés par saint Pierre, furent les premiers des Gentils convertis à la foi. L'opinion commune, c'est qu'avant Corneille, nul Gentil n'avoit reçu le Saint-Esprit ni le Baptême, et n'avoit cru en Jesus-Christ. Toute cette histoire, comme elle est racontée dans les Actes des Apôtres, prouve assez que la porte de l'Evangile ne fut ouverte aux Gentils qu'à la conversion de Corneille, et que cet Officier a été le premier des Gentils convertis à la foi de Jesus-Christ. La maison de Corneille, où cette merveille étoit arrivée, fut changée en une Eglise que sainte Paule visita par dévotion l'an 385.

L'Evangile de la Messe de ce jour contient ce

que Jesus-Christ dit à Nicodeme, que Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique pour le salut des hommes, afin que ceux qui croient en lui soient sauvés : *Ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam.*

Nicodeme étoit un célebre Pharisien, fort distingué par son bon esprit et par sa sagesse ; il étoit un de ceux qui composoient le Sanhedrin, c'est-à-dire, le grand conseil des Juifs. Il avoit entendu prêcher le Sauveur, et il approuvoit fort sa doctrine, et n'admiroit pas moins ses miracles. Il avoit une grande envie d'avoir une conversation particuliere avec Jesus-Christ, mais il n'avoit pas le courage de le venir voir en plein jour. Il le vint donc trouver la nuit pour être éclairci sur ses doutes, pour recevoir ses instructions, et se déclarer de ses Disciples. Jesus lui dit, que pour entrer dans le Royaume de Dieu, c'est-à-dire, pour faire profession du Christianisme, il faut être régénéré, et vivre d'une vie toute nouvelle. Nicodeme prit d'abord ces paroles dans un sens grossier et matériel ; mais le Sauveur lui en expliquant le vrai sens, lui apprit que cette régénération étoit spirituelle, et qu'elle se faisoit dans le Baptême, par l'infusion du Saint-Esprit, qui rend l'homme spirituel, de charnel qu'il étoit par sa premiere naissance ; qu'il n'y a rien qui doive paroître impossible dans ce renouvellement spirituel, le Saint-Esprit le communiquant à qui il lui plaît ; et quoique cela se fasse d'une maniere invisible, sans qu'on sache par quelle voie il entre dans un cœur, cependant il sait bien se faire entendre et se faire sentir ; et c'est ainsi que se fait cette régénération spirituelle, par laquelle l'homme charnel est changé en un homme spirituel, et en quelque façon en un autre homme. Comme Nicodeme ne comprenoit pas encore bien tout cela, le Sauveur lui fait entendre qu'il est honteux à un Docteur de la loi d'ignorer des

choses qui sont assez clairement marquées dans l'Ecriture. Après tout, ajoute le Sauveur, vous êtes inexcusables, vous autres Pharisiens, de ne pas au moins vous en rapporter à mon témoignage, puisque je ne vous dis rien dont je ne sois parfaitement instruit. Mais il n'est pas surprenant que vous refusiez de me croire, quand je parle le langage du Ciel, vous qui refusez de me croire sur les choses les plus palpables, et qui sont à la portée de tout le monde. Jesus-Christ continue ensuite à parler de sa Divinité, de son Incarnation, et de la nécessité de sa mort pour le salut des hommes, et c'est ce qui fait le sujet de l'Evangile de la Messe de ce jour : *Sic Deus dilexit mundum*, dit le Seigneur, Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui, et qui vit selon ses maximes, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle : *sed habeat vitam æternam*. Car il ne faut pas s'imaginer que ce Pere, qui est infiniment bon, ait envoyé son Fils unique principalement comme un Juge rigoureux pour punir les hommes ; il l'a envoyé, au contraire, comme un médiateur puissant, pour leur obtenir leur grace. Dieu pouvoit condamner les hommes aux justes peines que méritent leurs péchés ; cependant il n'a envoyé son Fils que pour les mettre tous en état de se sauver ; en sorte que si quelques-uns se perdent, ils ne se perdent que par leur faute et contre la volonté sincere que Dieu a de procurer leur salut. C'est là proprement le motif et la fin que Dieu s'est proposée dans le mystere de l'Incarnation du Verbe ; mais comme l'homme est une créature raisonnable et libre, Dieu n'a pas voulu forcer sa liberté, il s'est contenté de satisfaire pleinement à la justice Divine, à laquelle nul pur homme ne pouvoit satisfaire ; et ce divin Sauveur ayant mis par-là l'homme en état de se sauver, en répondant aux graces que

Jesus-Christ lui a méritées par sa mort, il ne prétend faire aucune violence à la liberté de l'homme ; il se contente de donner généralement à tous les graces nécessaires pour faire leur salut, lesquelles graces il ne refuse jamais à personne. C'est la réflexion que fait saint Augustin sur cet endroit de notre Evangile : *Quantùm in medico est*, dit ce Pere, *sanare venit ægrotum :* il ne tient pas à ce divin Médecin que le malade ne soit guéri. *Ipse se interimit, qui præcepta medici observare non vult :* celui-là se procure la mort lui-même, qui ne veut pas suivre les avis du Médecin, ni observer ses ordonnances. *Venit Salvator ad mundum ; quare Salvator dictus est mundi, nisi ut salvet mundum, non ut judicet mundum !* Le Sauveur est venu dans le monde ; et pourquoi est-il appellé le Sauveur du monde, si ce n'est pour sauver le monde, et non pas pour le juger ? *Salvari non vis ab ipso, ex te ipso judicaberis :* Vous ne voulez pas que Jesus-Christ vous sauve ; c'est vous alors qui vous jugez vous-même, et qui vous condamnez au feu éternel.

Au reste, quand le Sauveur dit qu'il n'est pas venu pour condamner le monde, cela se doit entendre de son premier avénement et du motif de son Incarnation ; ce qui n'empêche pas qu'il ne doive porter un jour l'arrêt de condamnation contre ceux qui auront rendu inutiles les desseins de miséricorde qu'il avoit sur eux. *Qui credit in eum non judicatur ; qui autem non credit jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti Filii Dei :* Celui donc qui croit en lui, et qui garde ses commandemens, n'est point condamné ; celui, au contraire, qui ne veut ni croire en lui, ni lui obéir, porte en soi sa condamnation ; il se fait lui-même son procès, sa conscience lui tient lieu d'accusateur ; son incrédulité et son aveuglement volontaire sont sa condamnation.

*Hoc est autem judicium dici ; quia lux venit in*

*mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quàm lucem :* Or, sa condamnation paroît si juste qu'il ne peut s'en plaindre ; car cette lumiere divine, qui éclaire beaucoup mieux les ames que le soleil n'éclaire les corps, cette lumiere incréée a paru aux yeux des hommes ; mais les hommes, aveuglés par leurs passions, ont fermé les yeux pour ne la pas voir. Jesus-Christ est venu dans le monde comme une vive lumiere. Sa doctrine toute divine, sa vie toute sainte, ses miracles, les plus éclatans qui se soient jamais faits, rendoient en sa faveur un témoignage indubitable. Toutefois les Juifs ont préféré les ténebres à la lumiere. Opiniâtrément attachés à leurs fausses traditions et à leurs préjugés tous plus terrestres, ils ont fermé les yeux à ce divin soleil qu'ils avoient devant les yeux ; ils ont mieux aimé attribuer au démon les miracles du Sauveur, que de le reconnoître pour le Fils de Dieu et pour le Messie. C'est le déréglement de leurs mœurs qui les a empêché d'ouvrir les yeux à cette divine lumiere. *Omnis enim qui malè agit, odit lucem :* quiconque fait mal, hait la lumiere. Ils n'ont pas voulu ouvrir les yeux, de peur qu'elle leur découvrît leur difformité et la corruption de leur cœur. Les Pharisiens se sont déchaînés contre Jesus-Christ, les Prêtres ont conçu contre lui une haine implacable, parce qu'il découvroit les erreurs de leur doctrine et la corruption de leurs mœurs. Tout prêchoit la sainteté et la divinité de Jesus-Christ, dans Jesus-Christ même. Ils ont fermé les yeux, dit l'Evangile, et bouché leurs oreilles, pour ne pas voir ni entendre la vérité, parce que leurs actions étoient mauvaises : *Erant enim eorum mala opera.* Ceux, au contraire, ajoute le Sauveur, qui servent Dieu, qui font leur devoir, qui ont de la probité et de la droiture, n'appréhendent point d'être éclairés, parce que leurs œuvres étant selon Dieu, ne leur sont

jamais des sujets de confusion. Ainsi les gens de bien seront toujours haïs des libertins et de ceux qui ne suivent que l'esprit du monde ; ainsi les imparfaits auront toujours une secrete antipathie contre les ames ferventes ; ainsi les hérétiques seront toujours aigris contre les catholiques, par le même principe. La véritable religion, la solide piété, la vertu chrétienne sont une lumiere pure, brillante, qui éblouit et qui blesse les yeux malades. On éloigne de soi la lumiere, quand on est difforme et hideux. L'obscurité et les ténebres seront toujours du goût des pécheurs.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Deus, qui Apostolis tuis sanctum dedisti Spiritum : concede plebi tuæ piæ petitionis effectum : ut quibus dedisti fidem, largiaris et pacem. Per Dominum, etc.*

O Dieu, qui avez répandu sur vos Apôtres votre Saint-Esprit : accordez à votre peuple ce qu'il vous demande par ses très-humbles prieres : et faites que ceux que vous appellez à la lumiere de la foi, jouissent d'une paix inaltérable. Par N. S., etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée des Actes des Apôtres.* Chap. 10.

*In diebus illis : aperiens Petrus os suum, dixit : viri fratres, nobis præcepit Dominus prædicare populo, et testificari, quia ipse est, qui constitutus est à Deo judex vivorum et mortuorum. Huic omnes Prophetæ testimo-*

En ces jours-là Pierre prenant la parole, dit : mes freres, le Seigneur nous a commandé lui-même de prêcher au peuple, et de témoigner que c'est lui que Dieu a établi le juge des vivans et des morts. Tous les Prophetes lui rendent ce témoignage,

*nium perhibent, remissionem peccatorum accipere per nomen ejus, omnes qui credunt in eum. Adhuc loquente Petro verba hæc, cecidit Spiritus sanctus super omnes, qui audiebant verbum. Et obstupuerunt ex circumcisione fideles, qui venerant cum Petro : quia et in nationes gratia Spiritûs sancti effusa est. Audiebant enim illos loquentes linguis, et magnificantes Deum. Tunc respondit Petrus : numquid aquam quis prohibere potest, ut non baptizentur hi, qui Spiritum sanctum acceperunt sicut et nos ! et jussit eos baptizari in nomine Domini Jesu Christi.*

que tous ceux qui croient en lui, reçoivent par son nom la rémission des péchés. Comme Pierre parloit encore, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutoient ce discours ; et les Juifs fideles qui étoient venus avec Pierre, furent fort étonnés de ce que la grace du Saint-Esprit s'étoit répandue même sur les Gentils ; car ils les entendoient parler plusieurs langues, et publier les grandeurs de Dieu. Alors Pierre dit : qui empêche qu'on ne donne le Baptême de l'eau à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit aussi-bien que nous ! et il les fit baptiser au nom du Seigneur Jesus-Christ.

*Quoique tous les Apôtres fussent destinés à annoncer l'Evangile et la foi de Jesus-Christ, tant aux Juifs qu'aux Gentils, Jesus-Christ étant mort pour le salut de tous les hommes, Dieu voulut que ce fût saint Pierre qui, comme chef de l'Eglise, reçût les premiers Gentils à la foi, et leur ouvrît la porte de l'Evangile.*

## RÉFLEXIONS.

*Comme Pierre parloit encore, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutoient ce discours.* Avec quel empressement Dieu se hâte de répandre ses graces et ses faveurs les plus singulieres sur ceux qui l'aiment, dès qu'il les voit dans ces saintes dispositions ! Dieu a plus d'envie de nous faire saints, que nous n'en avons de le devenir. Il fait tous les frais, pour ainsi dire ; il attend que nous voulions en tirer tout l'avantage. Le festin est prêt, toute la dépense est faite. *Altilia*

*occisa sunt, et omnia parata; venite ad nuptias:* tout est prêt, venez à la noce. *Illi autem neglexerunt:* mais ceux-ci n'en tinrent compte; ils s'en allerent, l'un à sa métairie, l'autre à son trafic. L'attachement aux biens de la terre fait négliger aux Juifs de prendre part aux noces du Sauveur; ils rejettent la divine alliance qui leur est offerte avec Jesus-Christ, et les biens infinis qui la doivent suivre. Trop fideles imitateurs des Juifs, nous aimons mieux nous livrer aux vains plaisirs du siecle et à nos affaires temporelles, que de nous trouver au délicieux banquet où Jesus-Christ nous invite. Ce n'est pas que les soins temporels soient interdits aux chrétiens; mais s'occuper de ces soins lorsqu'il s'agit de participer aux Sacremens qui sont la nourriture de nos ames, c'est mépriser Jesus-Christ, qui nous appelle dans ces heureux momens à sa table, pour former ou pour serrer les nœuds qui nous unissent à lui. Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, si nous n'expérimentons point les mêmes effets de l'Esprit-Saint, qui se rendirent si sensibles et si visibles dans ceux qui écoutoient dans de si saintes dispositions le discours de l'Apôtre saint Pierre. Ils étoient déjà convertis à la foi, avant même qu'ils fussent baptisés. Leur foi vive et pure les rendoit fideles. Ils n'avoient point encore reçu le Baptême d'eau, mais ils avoient déjà reçu les doux effets du Baptême d'amour et de desir, par la sainte disposition où leur cœur se trouvoit dans cette bienheureuse assemblée. Nous avons reçu le Baptême d'eau, et nous avons le bonheur d'être enfans de l'Eglise. Mais si notre cœur est froid, s'il est glacé à l'égard de Dieu; si notre foi n'est qu'une foi languissante et à demi éteinte; si nous nous trouvons encore animés et remplis de l'esprit du monde, devons-nous être étonnés que l'Esprit-Saint ne descende point sur nous? il n'y a pas place pour lui. Vuidons notre cœur de l'esprit

du monde qui le remplit des desirs terrestres qui l'occupent, et alors le Saint-Esprit ne manquera pas de descendre sur nous comme sur eux. Je vois bien, disoit saint Pierre, que Dieu ne fait point acception des personnes ; il veut sincérement le salut de tous les hommes ; mais il ne faut pas que les hommes se rendent indignes de ce salut, par les obstacles qu'ils mettent à la grace et aux dons de l'Esprit-Saint. Un des plus grands obstacles aux opérations salutaires de ce divin Esprit, c'est l'esprit du monde. Où regne cet esprit mondain, le Saint-Esprit ne sauroit s'y trouver. Voulons-nous être remplis du Saint-Esprit? soyons-en le temple ; que ce cœur soit pur, vuide des créatures, vuide de lui-même, et il sera bientôt rempli et embrasé de ce feu divin.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Chap. 3.

*In illo tempore : Dixit Jesus Nicodemo : sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret : ut omnis, qui credit in eum, non pereat, sed habeat vitam æternam : non enim misit Deus Filium suum in mundum, ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum. Qui credit in eum non judicatur : qui autem non credit, jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti Filii Dei. Hoc est autem judicium : quia lux venit in mundum, et*

En ce temps-là, Jesus dit à Nicodeme : Dieu a aimé le monde, jusqu'à donner son Fils unique : afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde, pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui. n'est pas condamné ; mais celui qui ne croit point, est déjà condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Or, la cause de la condamnation, c'est que la lumiere est venue dans le

*dilexerunt homines magis tenebras, quàm lucem: erant enim eorum mala opera. Omnis enim qui malè agit, odit lucem; et non venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus: qui autem facit veritatem, venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus, quia in Deo sunt facta.*

monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténebres que la lumiere, parce que leurs actions étoient mauvaises. Car, quiconque fait mal, hait la lumiere, et ne vient point à la lumiere, de peur qu'on ne découvre ce qu'il fait. Mais celui qui se conduit par la vérité, vient à la lumiere, afin que ses actions paroissent, parce qu'elles sont faites selon Dieu.

## MÉDITATION.

*Combien Dieu nous a aimés, combien peu nous aimons Dieu.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Comprenez, s'il est possible, tout ce que disent ces paroles, et voyez si l'on peut rien dire ni concevoir qui nous donne une plus haute idée de l'amour immense que Dieu a pour nous. C'est par les biens qu'on nous fait, et par ceux qu'on veut nous faire, que l'amour se manifeste; il se prouve par les bienfaits. La création en est un signalé; mais la rédemption en est un plus insigne, qu'un Dieu nous ait donné son propre Fils pour nous racheter, et que ce Fils de Dieu comme son Pere, soit notre rançon et le prix de notre rédemption. Comprenez le sens de tous ces termes; comprenez le mérite de cet incompréhensible mystere. Mais du moins avouez que l'amour que Dieu a eu pour nous est au-dessus de toute pensée; que tout ce

qu'on peut dire de plus juste, c'est que Dieu nous a aimés en Dieu. Mais la fin de cet incompréhensible bienfait est aussi étonnante que le bienfait même. Dieu nous a donné son propre Fils pour nous empêcher de nous perdre, et pour nous rendre éternellement heureux. Mon Dieu! quels seroient nos sentimens d'admiration, d'amour et de reconnoissance, si nous pénétrions comme il faut ce que nous méditons! Considérez et la vie et la mort du Rédempteur; parcourez tous les mysteres de notre religion, l'Eucharistie, les autres Sacremens, et la fin de tous ces moyens, qui est l'éternité bienheureuse: voilà ce que Dieu a fait pour nous prouver l'excès de son amour. Que vous en semble? en a-t-il assez fait? mais en pouvoit-il faire davantage? Crois-je, Seigneur, toutes ces merveilles, et ma foi n'a-t-elle rien à me reprocher là-dessus? On diroit que ce n'est pas même encore assez pour notre Dieu. Ce Fils, après nous avoir donné tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, son corps, son sang, sa vie, veut encore monter lui-même dans le Ciel pour nous envoyer, du sein de son Pere, le Saint-Esprit, comme si l'amour que Dieu a pour nous n'eût pas été satisfait, si la troisieme personne de l'adorable Trinité ne nous en eût pas donné en particulier une nouvelle preuve. Le Pere donne son Fils unique; le Fils s'étant incarné, donne son sang et sa vie; et le Saint-Esprit descend visiblement sur les hommes pour les combler de ses dons. Voilà Dieu tout occupé, pour ainsi dire, pour nous prouver jusqu'à quel excès il nous aime. Hommes insensibles à de si insignes bienfaits, à un amour si incompréhensible, que vous en semble? Dieu nous a-t-il assez aimés? Plaignons-nous, s'il a pu en faire davantage et qu'il ne l'ait pas fait. Hélas! Dieu en a plus fait que nous n'en eussions osé desirer, plus que nous n'en pouvons croire; et ce Dieu qui est infiniment aimable, et qui nous aime infiniment, est-il aimé?

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas un petit motif d'aimer Dieu, de voir combien Dieu est peu aimé. La chose paroît incroyable : un Dieu infiniment aimable nous permet de l'aimer : quel honneur à une vile créature ! notre cœur doit-il, peut-il n'être pas continuellement embrasé de ce divin amour ! quel autre objet peut le toucher, ou l'occuper un moment ? c'est ainsi que pense tout esprit raisonnable. Hélas ! Dieu nous permet de l'aimer ; et qui s'empresse de lui donner son cœur ? Dieu nous commande même de l'aimer ; est-il bien obéi ? l'amour se produit en mille manieres ; l'esprit ne s'occupe que de l'objet aimé ; on ne se lasse jamais d'en parler ; on ne trouve du goût que dans ce qui lui plaît ; tout ce qui est contraire à ses sentimens nous révolte ; peut-on conclure de là que nous aimons Dieu ? avec quel soin et quel empressement s'acquitte-t-on de tout ce qui lui fait plaisir ? avec quelle chaleur prend-on à cœur ses intérêts ? quelle inquiétude sent-on au moindre soupçon de lui avoir déplu ? quelle appréhension a-t-on d'encourir sa disgrace ? reconnoît-on à ces marques qu'on aime Dieu ? sans parler de ce grand nombre d'infideles qui n'aiment pas Dieu, combien peu parmi les Fideles mêmes qui l'aiment ? ces libertins qui n'ont presque point de religion, et qui vivent dans une licence effrénée, aiment-ils Dieu ? ces personnes mondaines ou esclaves de leurs passions, ou idolâtres d'elles-mêmes, aiment-elles Dieu ? est-il aimé ce Dieu, de tant de gens qui le sacrifient tous les jours à un vil intérêt, à un plaisir, qui vivent dans un mépris habituel de sa loi et de ses maximes, qui font si peu de cas de son amitié, et qui craignent encore moins sa disgrace ? ces personnes que Dieu s'est comme

réservées par une prédilections qu'il a appellée, à l'état Ecclésiastique ou Religieux, et qui lui sont singuliérement consacrées ; ces personnes comblées de bienfaits, engagées par profession à l'aimer, à le louer, à le servir, l'aiment-elles beaucoup ? si la mortification, si l'exacte observation des regles, si la dévotion, si le détachement de toutes choses, si l'oubli du monde, si la ferveur sont les marques et la mesure de l'amour pour Dieu, Dieu est-il ardemment aimé de toutes les personnes Religieuses ? ingrats que nous sommes, Dieu n'en a-t-il pas encore assez fait pour mériter notre cœur, disoit Moïse à tout le peuple ; faut-il de nouveaux bienfaits, faut-il de nouveaux miracles ?

Non, mon Dieu, il ne m'en faut pas davantage, vous en avez assez fait pour me prouver votre amour ; mais il me faut de nouvelles graces, afin que je vous donne des preuves du mien.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Diligam te, Domine, fortitudo mea.* Psal. 17.

Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force ; c'en est fait, je vous aimerai, car je compte sur votre grace, sur votre secours.

*Ure renes meos, et cor meum.* Psal. 25.

Embrasez-moi du feu divin, dont le Saint-Esprit est la source, faites que mon cœur soit tout enflammé.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit, de toutes vos forces ; c'est là le premier commandement, et la base de tous les autres ; ne le pas accomplir, c'est violer toute

la loi, nul salut pour qui ne garde pas ce précepte ; sans nous mettre ici en peine de savoir s'il y a beaucoup de gens parmi ceux-mêmes qui font profession de mener une vie plus réguliere, qui le gardent, pouvons nous dire, comme ce jeune homme de l'Evangile : *J'ai gardé tout cela dès ma jeunesse :* ou comme saint-Pierre ; vous savez, Seigneur, que je vous aime. Interrogez-vous vous-même, examinez-vous ; et si vous ne pouvez point faire sans mentir une telle réponse, voyez devant Dieu si vous devez être tranquille sur l'affaire de votre salut.

2.° Dieu nous montre son amour par ses bienfaits : prouvons-lui le nôtre par nos bonnes œuvres, et, pour ainsi dire, par notre service. Si vous avez reçu le Saint-Esprit, vous serez embrasés du feu du divin amour, et votre amour se manifestera par vos œuvres ; ayez la consolation de voir que vous aimez Dieu en aimant les pauvres. Visitez durant ces Fêtes, les pauvres dans les Hôpitaux et dans les prisons ; Dieu nous a comblés de ses dons, en nous donnant son Esprit-Saiut, faites vos largesses aux pauvres. Gardez-vous bien de passer ces Fêtes dans des parties de plaisir, ou à la campagne ; c'est l'esprit du monde, c'est le démon qui a introduit ces abus irréligieux et crians, d'aller passer à la campagne les Fêtes de la Pentecôte, pour rendre inutiles, pour étouffer les dons du Saint-Esprit, que nous pourrions avoir reçus dans cette grande solemnité. Passez ces trois jours à la ville, dans la priere et dans les exercices des bonnes œuvres. Assistez aux Offices de l'Eglise, et que votre dévotion soit une preuve que vous avez reçu l'Esprit-Saint.



## LA TROISIEME FÊTE
## DE LA PENTECÔTE.

Comme les trois Fêtes de la Pentecôte ne sont que la même solemnité et la même Fête, l'Office de l'Eglise, dans ces trois jours, n'a que la même fin, qui est de porter les Fideles à bénir le Seigneur, et à le remercier du don insigne qu'il nous a fait, en nous envoyant le Saint-Esprit, ce puissant consolateur des ames fidelles, et à faire éclater notre joie spirituelle à la vue des merveilles qui ont accompagné cet insigne don.

*Accipite jucunditatem gloriæ vestræ, alleluia.* Ce sont les paroles consolantes de l'Introït de la Messe de ce jour, par lesquelles l'Eglise donne une idée raccourcie de tout le Mystere de cette grande Fête. *Accipite jucunditatem gloriæ vestræ :* recevez la joie de votre gloire, c'est-à-dire, goûtez cette joie pure, cette joie spirituelle que le Saint-Esprit est venu répandre dans votre cœur, en vous rendant les vrais Disciples de Jesus-Christ, et les enfans adoptifs du Pere Céleste. Bénissez sans cesse ce Pere des miséricordes, ce Dieu de toute consolation ; ne cessez de lui rendre des actions de graces, de ce qu'il vous a donné enfin cet Esprit consolateur, ce don céleste, source de tous les dons, cet Esprit de sagesse, de conseil, de lumiere et de force, qui en glorifiant le Seigneur, vous comble d'une gloire que rien ne peut obscurcir, et qui efface toute cette fausse gloire terrestre. *Gratias agentes Deo qui vos ad cœlestia regna vocavit, alleluia, alleluia, alleluia :* Ne cessez de remercier Dieu qui vous a appellés au Royaume du Ciel : louez ce

ce Pere céleste, qui a aimé le monde jusqu'à donner son propre Fils ; louez ce Fils unique du Très-Haut, votre divin Sauveur ; louez cet Esprit-Saint, principe du divin amour, la lumiere des cœurs, le consommateur de tant de merveilles ; et ne cessez de bénir ce Dieu créateur, ce Dieu sauveur, ce Dieu consolateur, *alleluia*, *alleluia*, *alleluia.*

*Attendite, popule meus, legem meam, inclinate aurem vestram in verba oris mei :* Mon peuple, écoutez les enseignemens que je vais vous donner, prêtez l'oreille à mes paroles. On voit assez le rapport qu'a ce premier verset du Pseaume 77 avec la Fête de ce jour, et tout cet Introït avec le Mystere. Un des premiers effets de la descente du Saint-Esprit, c'est la publication de la nouvelle loi ; et le fruit, c'est l'observation de la loi nouvelle. La loi est sainte, et ce n'est qu'en l'observant qu'on se fait saint. Ce pseaume est comme l'abrégé de l'histoire des Juifs depuis Moïse jusqu'à David. Le Prophete y fait une opposition continuelle de la bonté de Dieu envers son peuple, et de l'ingratitude de ce même peuple envers Dieu. Entre plusieurs choses qui sont cachées sous le sens littéral de ce pseaume, le regne de Jesus-Christ y est figuré sous celui de David ; et la tribu de Juda préférée à celle d'Ephraïm, nous représente la fin de l'ancien Testament, et le commencement de la nouvelle alliance.

L'Epître de la Messe de ce jour, fait le récit du voyage que saint Pierre et saint Jean, envoyés par les autres Apôtres, firent à Samarie pour donner le Saint-Esprit à ceux qui avoient reçu la parole de Dieu, et qui avoient été convertis à la foi de Jesus-Christ, par la prédication du Diacre saint Philippe.

Après la mort de saint Etienne, le premier des Martyrs, il s'éleva une furieuse persécution

contre les Apôtres et les Disciples de Jesus-Christ, et contre toute l'Eglise. Dieu permit cette premiere tempête pour porter la lumiere de la foi aux peuples voisins ; car jusqu'alors, on n'avoit encore prêché Jesus-Christ que dans Jérusalem, et toute l'Eglise avoit été renfermée dans le lieu de sa naissance. On crut donc qu'il falloit laisser passer le premier feu de la persécution, et la divine Providence disposant toutes choses pour la gloire de Dieu, inspira aux seuls Apôtres de rester dans Jérusalem, et d'envoyer les Disciples dans la Judée et en Samarie. Ce fut la premiere Mission hors de cette Capitale, et l'on apprit bientôt quelle abondante moisson on recueillit de cette premiere semence de l'Evangile. ℟ Philippe, l'un des sept Diacres, étant descendu à Samarie, commença à y prêcher Jesus-Christ crucifié, avec un si grand succès, que le peuple, non moins charmé de ses discours, que surpris de ses miracles, le suivoit en foule, l'écoutoit avec plaisir. Plusieurs démoniaques furent délivrés, et les démons contraints de sortir des corps, témoignoient assez par des cris épouvantables, et la vertu divine de celui au nom de qui ils étoient chassés, et leur foiblesse propre, et leur impuissance. On voyoit dans toute la ville des paralytiques guéris ; on voyoit des boiteux redressés et marcher sans appui, et des aveugles recouvrer miraculeusement la vue. C'étoit à qui béniroit plus haut le Seigneur, et à qui donneroit de plus grandes marques d'une joie extraordinaire. Les plus méchans se sentoient comme forcés de prendre part à la réjouissance publique. De ce nombre fut un célebre Magicien et un insigne imposteur nommé Simon, qui ayant demeuré long-temps à Samarie, avoit fait accroire au peuple qu'il étoit la grande vertu de Dieu ; et les Samaritains infatués, ensorcelés par ses sor-

tileges, l'écoutoient comme un oracle. Mais le saint Diacre l'emporta sur le ministre de Satan. Il sut si bien détromper ceux que cet enchanteur avoit abusés, qu'ils crurent tous en Jesus-Christ et reçurent tous le baptême. Il n'y eut pas jusqu'au Magicien qui ne se convertit; il crut, et il se fit baptiser avec les autres. Le bruit de la conversion des Samaritains étant venu à Jérusalem : *Cùm audissent Apostoli qui erant Jerosolymis, quòd recepisset Samaria verbum Dei*, les Apôtres qui y étoient demeurés, et qui vouloient soutenir l'œuvre du Seigneur, résolurent de leur envoyer Pierre et Jean, pour les affermir dans la foi, et pour régler toutes choses dans cette nouvelle Eglise.

Le principal motif du voyage des deux Apôtres à Samarie, fut afin de donner le Saint-Esprit, par l'imposition des mains, à ceux qui venoient d'être baptisés, en leur administrant le Sacrement de Confirmation : ce que saint Philippe, qui n'étoit que Diacre, ne pouvoit pas faire; ce privilege n'ayant été accordé qu'aux seuls Apôtres et à leurs successeurs, qui sont les Evêques. Quand on dit que saint Pierre fut envoyé par les autres Apôtres, on ne doit pas s'imaginer que saint Pierre leur ait été soumis, et qu'ils aient jamais exercé sur lui une autorité despotique. Jesus-Christ ayant établi saint Pierre chef de l'Eglise, il a toujours été reconnu chef du College Apostolique, et Vicaire de Jesus-Christ, aussi l'a-t-on vu toujours en qualité de chef et de Prince des Apôtres, porter par-tout la parole comme tel. C'est le premier, qui le jour de la Pentecôte, au sortir du Cénacle, annonce publiquement Jesus-Christ, et convertit plus de trois mille personnes. C'est lui qui le premier prêche la foi aux Gentils, et baptise le Centurion Corneille, et ceux qui étoient avec lui, qui furent les premiers des Gentils admis à l'Evangile. Ainsi

on l'envoie, c'est-à-dire, on le prie d'aller lui-même à Samarie pour y donner le Saint-Esprit, par l'imposition des mains; c'est comme dans une ville, ou une communauté, on députe le Chef, pour une affaire importante et honorable; nous ne lisons pas qu'aucun Apôtre eût encore fait cette auguste fonction; on veut que ce soit le chef et le Prince des Apôtres, qui exerce le premier ce sacré Ministere. On le supplie, dit le savant Bellarmin, de vouloir bien se prêter à ceux qui le considerent comme leur Maître. C'est ainsi que l'Eglise d'Antioche envoie saint Paul et saint Barnabé à Jérusalem, pour consulter les autres Apôtres sur des affaires importantes.

Les deux saints Apôtres étant arrivés à Samarie, se mirent en prieres pour que les Samaritains convertis reçussent l'Esprit-Saint, car il n'étoit point encore descendu sur aucun d'eux; mais ils avoient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jesus. Quand on dit que les Samaritains avoient été seulement baptisés au nom de Notre-Seigneur Jesus-Christ, ce n'est pas à dire que le baptême ne leur eût été conféré qu'au seul nom du Sauveur; les Apôtres ne se servoient pas d'une autre formule, que de celle que Jesus-Christ leur avoit enseignée, qui étoit au Nom des trois Personnes divines. Ce n'est ici qu'une maniere de parler abrégée, qui signifie que les Samaritains n'avoient point encore reçu le Sacrement de la Confirmation, mais qu'ils n'avoient encore reçu que le baptême, institué par Notre-Seigneur Jesus-Christ: *Oraverunt pro ipsis ut acciperent Spiritum Sanctum. Nondum enim in quemquam illorum venerat, sed baptizati tantùm erant in nomine Domini Jesu.* Alors ils leur imposerent les mains; et Dieu qui vouloit dans ces premiers temps faire connoître par des signes extérieurs et sensibles, les Mysteres de la grace, leur

envoya, sous une forme visible, son Saint-Esprit sur tous ceux qui avoient reçu le Sacrement de Confirmation : *Tunc imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum Sanctum.* On croit que cette forme visible, sous laquelle le Saint-Esprit descendit sur ceux qui venoient d'être confirmés, étoient ces espèces de langues de feu, sous lesquelles il étoit descendu sur les Apôtres et les Disciples, le jour de la Pentecôte, quoique peut-être cela arriva ici avec moins de bruit.

L'imposition des mains, dont il est parlé ici, par laquelle on recevoit le Saint-Esprit, n'étant autre que le Sacrement de Confirmation, et les Evêques étant seuls les Ministres ordinaires de ce Sacrement, c'étoit aux Apôtres qui étoient tous Evêques, et non à Philippe qui n'étoit que Diacre, à imposer les mains. L'imposition des mains est une cérémonie symbolique, que l'Eglise emploie en conférant le Sacrement de Confirmation, et en administrant celui de l'Ordre. Par le premier on reçoit l'esprit de force, pour confesser avec confiance et avec générosité le nom de Jesus-Christ, et toutes ces graces surnaturelles, qui, selon l'expression de saint Cyprien, perfectionnent et finissent, pour ainsi dire, le Chrétien : *Signaculum Dominicum quo Christiani consummantur.* Dans ces premiers jours de l'Eglise, Dieu communiquoit avec le Saint-Esprit, ces graces miraculeuses, qui en sont les fruits ; nul ne recevoit visiblement l'Esprit-Saint, qui ne reçût le don des langues, le don de prophétie, le don des miracles. Dans la suite des temps, les miracles n'étant plus nécessaires, les dons ont été invisibles et intérieurs, toujours proportionnés à la disposition du sujet. Au reste, quand on dit qu'aucun des Samaritains baptisés, n'avait encore reçu le Saint-Esprit, cela ne doit pas s'entendre de la grace sanctifiante, qu'ils avoient déjà reçue dans le baptême ; mais de cette plé-

nitude de graces et de dons du Saint-Esprit, qui se communiquoit alors visiblement dans le Sacrement de Confirmation.

L'Evangile de la Messe de ce jour, raconte ce que Jesus-Christ a dit du Pasteur, et du voleur des brebis, que l'on reconnoît en ce qu'il n'entre point par la porte dans la bergerie; marquant que c'est lui-même qui est la porte par où, et le Pasteur légitime, et les brebis doivent entrer.

Le Sauveur ayant rendu la vue à l'aveugle né, venoit de démontrer aux Scribes et aux Pharisiens, qu'ils étoient des aveugles eux-mêmes, et que leur aveuglement étoit d'autant plus triste, qu'il étoit plus criminel, puisqu'il étoit volontaire. C'est cet aveuglement volontaire, leur disoit-il, qui vous empêche de me reconnoître pour le Messie, quoique mes paroles, mes actions, ma doctrine et mes miracles vous disent si haut que je le suis. Mais il n'est pire aveugle que celui qui est bien aise de l'être. Aussi, vérifiez-vous tous les jours davantage ce que vous m'avez ouï dire, que j'étois venu pour rendre manifestes les desseins de la Providence, dans le discernement des bons et des méchans, des fideles et des incrédules, qui se devoit faire à la venue du Messie : afin que ceux qui sont aveugles voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles : c'est-à-dire, que les Gentils, qui ont toujours été dans les ténebres, ouvriront les yeux, et recevront la lumiere qui les éclairera; tandis que les Juifs, qui sont dans la lumiere, fermant les yeux à l'Astre qui les éclaire, tomberont dans les ténebres, et ne verront plus le jour. Que sert d'avoir la lumiere des saintes Ecritures, si l'on n'en veut pas faire l'application, et si l'on refuse de les entendre? Vous vous croyez habiles, mais que vous sert votre prétendue habileté, que vous serviront même toutes vos lumieres? à vous rendre moins excusables,

et plus criminels. On a beau être dans la bergerie, il faut y être entré par la porte : quiconque y entre par un autre endroit, ou qui en force l'entrée, est un larron déguisé, ou un voleur déclaré : *Qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est et latro.* Jesus-Christ est la lumiere du monde, le bon Pasteur, la porte par où on entre dans la bergerie; tous ceux qui étoient ennemis de Jesus-Christ, tels qu'étoient les Scribes, les mauvais Prêtres, les Pharisiens, n'étoient que des aveugles volontaires, de mauvais guides, de faux Pasteurs, des mercenaires, qui ne s'étoient intrus dans la bergerie, que pour piller, pour s'enrichir, et pour égorger. Le Sauveur nous représente ici l'Eglise comme une bergerie, dans laquelle on ne peut entrer que par lui, et les Fideles comme des brebis, dont il est le vrai et le bon Pasteur. Jesus-Christ vouloit faire entendre aux Juifs que la Synagogue alloit être réprouvée, et que l'Eglise dont il est lui-même et la porte, et la lumiere, et le Pasteur, renfermoit le seul peuple choisi et bien-aimé; et qu'ainsi il n'y avoit que ceux qui croyoient en lui, qui entrassent par lui dans cette mystérieuse bergerie; et que par conséquent les Pharisiens, (car c'est à eux à qui le Fils de Dieu parloit) n'étoient que des intrus, des faux Pasteurs, des voleurs et des mercenaires, puisqu'ils refusoient de croire en lui. Jesus-Christ fait ici le portrait et le caractere de tous les faux Docteurs, qui n'ayant point la vocation, entrent furtivement et sans mission dans la bergerie, et ne sont que des intrus, qui corrompent tout, qui perdent tout; et tels étoient les Pharisiens.

*Qui intrat per ostium, Pastor est ovium :* celui qui entre par la porte, continue le Sauveur, est le véritable Pasteur. Dès qu'il frappe, le portier lui ouvre, les brebis entendent sa voix; elles

N 4

s'assemblent autour de lui, il les caresse, il les regarde avec plaisir, et quand il est temps, il les mene paître. Il les appelle par leurs noms : il les fait sortir doucement, de peur que la confusion ou l'empressement ne les blesse. Il va devant elles et marche lentement, de peur qu'elles ne se lassent, ou ne se morfondent ; si quelqu'une s'écarte tant soi peu du troupeau, il la rappelle, elles le suivent, parce qu'elles connoissent sa voix : *Quia sciunt vocem ejus.* Le vrai Pasteur fait entendre sa voix aux brebis, c'est-à-dire, dans le sens moral, il les instruit en public et en particulier ; il les éclaire dans leurs doutes ; il les console dans leurs peines ; il les conduit avec sûreté, et les empêche par ses soins et sa vigilance, d'être dévorées par les loups. Le vrai Pasteur appelle ses brebis par leurs noms, c'est-à-dire, qu'il les connoît toutes, qu'il est instruit de leurs maux, de leurs foiblesses, de leurs besoins, et qu'il y pourvoit. Le vrai Pasteur marche à la tête du troupeau, c'est-à-dire, qu'il lui donne l'exemple, et qu'il lui fait voir dans ses mœurs la pratique des vérités qu'il prêche. Le Sauveur fait ici le portrait de tous les véritables et saints Pasteurs, en faisant le sien.

*Alienum autem non sequuntur, sed fugiunt ab eo, quia non noverunt vocem alienorum :* Mais si un étranger, poursuit-il, se présente pour les conduire, bien loin de le suivre, elles le fuient, parce que n'étant point accoutumées à la voix des étrangers, elles les craignent, et se défient d'eux. Un Pasteur qui s'éloigneroit trop de son troupeau, ou qui se déchargeroit sur autrui, du soin qu'il en devroit prendre, en seroit regardé comme un Pasteur étranger. Les brebis, peu accoutumées à l'entendre, pourroient-elles connoître sa voix ? le voyant sans zele pour les secourir, elles ne s'attacheroient point, elles ne s'étudieroient point à le suivre, elles s'éloigneroient, elles s'égare-

roient. Un pere, une mere de famille sont les Pasteurs de leurs enfans; quel compte n'auront-ils point à rendre à Dieu, s'ils les abandonnent à des étrangers.

*Hoc proverbium dixit eis Jesus : illi autem non cognoverunt* : Cette Parabole devoit être d'une grande instruction pour les Pharisiens à qui elle étoit adressée ; mais ils n'en comprenoient pas le sens. Quand le cœur est corrompu, l'esprit a peu de pénétration et de lumiere. Le Sauveur eut encore la bonté de le leur découvrir, et de leur expliquer cette énigme.

*Amen, amen dico vobis, ego sum ostium ovium :* Je vous dis, en vérité, que c'est moi qui suis la porte de la bergerie, où est renfermé le troupeau du Seigneur. C'est par moi que les brebis vont à leur Pasteur. Je suis la voie, la vérité, et la vie, personne ne va au Pere que par moi. Qu'est-ce qu'entrer par la porte, dit S. Augustin, sinon entrer par Jesus-Christ, qui a dit : je suis la porte ; et qu'est-ce qu'entrer par Jesus-Christ, sinon marcher sur ses traces, et imiter sa conduite, suivre ses maximes, et être animé de son Esprit ? Le nom de brebis qui convient aux fideles, dit un savant Interprete, les avertit que l'innocence et la docilité doivent faire leur vrai caractere : comme le nom de Pasteur dit à ceux qui en sont honorés, que la vigilance et la bonté doivent aussi faire le leur.

*Omnes quotquot venerunt, fures sunt et latrones :* Tous ceux qui sont venus avant moi, et qui se sont ingérés de les conduire sans mission, et qui ont voulu passer pour le Messie promis de Dieu, n'ont été que des larrons et des voleurs ; aussi les véritables brebis ne les ont pas écoutés. Jesus-Christ ne veut pas dire que les Juifs n'aient point eu avant lui des hommes envoyés de Dieu, qui étoient leurs Pasteurs légitimes. Combien de saints Patriarches et de Prophetes éclairés de

Dieu, à qui il rend témoignage lui-même en plusieurs endroits? il déclare seulement, que ceux qui se sont attribués l'autorité et le nom de Messie, comme Théodas et Judas le Galiléen, dont Gamaliel fait mention, comme il est dit dans les Actes des Apôtres, ne l'étoient point en effet, puisqu'ils n'avoient rien des qualités de ce bon Pasteur, de ce Pasteur par excellence, sous l'idée duquel le Messie a été prédit par les Prophetes, duquel, dit le Sauveur, vous voyez en ma personne la réalité. Ne cherchez donc point d'autre voie, ni d'autre porte que moi. Ceux qui entreront par moi, qui croiront en moi, qui marcheront sur mes pas, trouveront dans cette voie leur sûreté et leur salut: *Ego sum ostium.* L'expression est figurée, mais elle contient un grand sens, c'est comme s'il disoit : Suivez vos Sectes, gardez tant qu'il vous plaira vos traditions Pharisaïques; faux sentiers, voies trompeuses qui égarent et les guides, et les voyageurs. La loi même de Moïse, sainte à la vérité, puisqu'elle venoit de Dieu, mais passagere et impuissante, cesse aujourd'hui, pour faire place à celle que je viens publier, et qui seule conduit au terme du salut éternel et de la gloire. Je suis donc la voie qui conduit à la vie, toute autre voie égare et conduit à la perdition.

*Per me si quis introierit, salvabitur :* Si quelqu'un entre par moi, s'il croit en moi, s'il met sa confiance en moi, il sera sauvé. *Et ingredietur, et egredietur, et pascua inveniet :* Qu'il entre, ou qu'il sorte, il ne manquera jamais de rien. Le Sauveur soutient toujours la même allégorie. Les brebis ne sortent de la bergerie que pour aller au pâturage; et quand les Pasteurs les ramenent, elles trouvent durant l'hiver dans la bergerie de quoi se nourrir. De même que le Pasteur mene paître ses brebis, et les ramene à la bergerie, de même Jesus-Christ veille à la conduite des fideles,

et pourvoit à tous leurs besoins. Entrer et sortir, dans le style de l'Ecriture, marque encore toutes les actions de la vie; quand on est au service d'un si bon Maître, on n'a rien à craindre, le Sauveur est un bon Pere, il pourvoit à tout : *Fur non venit nisi ut furetur, et mactet, et perdat :* Le larron ne vient que pour voler, pour égorger, et pour faire du dégât. Jesus-Christ dépeint ici les faux Prophetes, les faux Pasteurs, et en leur personne, tous les Hérésiarques, dont la doctrine est toujours empoisonnée, et qui ne sont jamais entrés dans la bergerie par la porte; aussi n'y sont-ils entrés que pour voler, pour égorger, et pour faire du dégât. *Ego veni*, conclut le Sauveur, *ut vitam habeant, et abundantiùs habeant :* Mais pour moi j'y suis venu, afin que les brebis que mon Pere m'a données aient la vie, et une vie abondante en toutes sortes de biens. Aussi les garderai-je jour et nuit; je les défendrai contre les loups; je leur choisirai de bons pâturages; je les mettrai à l'abri durant la chaleur; je les menerai à la source des eaux les plus pures, et rien ne pourra leur nuire, étant continuellement sous mes yeux.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*ADSIT nobis, quæsumus, Domine, virtus Spiritus Sancti : quæ et corda nostra clementer expurget, et ab omnibus tueatur adversis. Per Dominum nostrum, etc.*

NOUS vous supplions, Seigneur, de nous assister sans cesse, par la vertu de votre Esprit-Saint : afin que purifiant par sa miséricorde les taches invisibles de nos cœurs, il nous délivre encore de tous les maux de cette vie. Par Notre-Seigueur, etc.

## L'EPÎTRE.

*Leçon tirée des Actes des Apôtres.* Chap. 8.

*In diebus illis : cùm audissent Apostoli, qui erant Jerosolymis, quòd recepisset Samaria verbum Dei, miserunt ad eos Petrum et Joannem. Qui cùm venissent, oraverunt pro ipsis ut acciperent Spiritum Sanctum : nondum enim in quemquam illorum venerat, sed baptizati tantùm erant in nomine Domini Jesu. Tunc imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum Sanctum.*

En ces jours-là, les Apôtres qui étoient à Jérusalem, ayant appris que Samarie avoit reçu la parole de Dieu, ils leur envoyerent Pierre et Jean, qui étant venus, prierent pour ces Samaritains afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit : car il n'étoit point encore descendu sur aucun d'eux ; mais ils avoient seulement été baptisés au nom du Seigneur Jesus. Alors ils leur imposoient les mains, et ceux-ci recevoient le Saint-Esprit.

*Quand saint Philippe alla prêcher Jesus-Christ à Samarie, l'Evangile n'avoit pas encore été annoncé aux Gentils ; ce ne fut que Saint Pierre qui fut le premier qui leur prêcha la foi à Césarée. Et saint Luc assure que ceux qui furent dispersés, prêcherent bien la foi par-tout, mais seulement aux Juifs,* Nisi solis Judæis. *Mais les Samaritains, quoique séparés des Juifs, et de coutume et de religion, n'étoient point régardés comme Gentils. Ils attendoient le Messie, se disoient descendus d'Abraham et de Jacob, admettoient la circoncision, et lisoient les Ecritures, et ainsi ils n'étoient pas regardés comme Gentils.*

## RÉFLEXIONS.

*Ils leur imposoient les mains : et ceux-ci recevoient le Saint-Esprit.* Rien ne montre mieux la nécessité du Sacrement de la Confirmation, ni son excel-

lence, que ce fait. Que doit-on penser de ceux qui négligent de recevoir ce Sacrement ? et la négligence des parens en ce point, est-elle pardonnable ? on s'étonne du déréglement des mœurs, de la licence des jeunes gens, de la lâcheté qu'on a au service de Dieu ; on s'étonne de voir si peu de foi sur la terre, et de voir que cette pure lumiere s'éteint dans la plupart des Chrétiens : a-t-on reçu le Saint-Esprit ? combien de gens meurent sans avoir reçu le Sacrement de la Confirmation ? et combien moins encore de ceux qui l'ont reçu, ont soin d'en conserver les fruits, qui sont les dons du Saint-Esprit, et une abondance de graces, qui se fait toujours sentir dans ceux qui n'y mettent point d'obstacle, et qui en rénouvellent la mémoire de temps en temps. Tout Chrétien doit croître spirituellement, doit tendre à la perfection de la Religion Chrétienne ; il est donc obligé d'être confirmé du saint Chrême, qui donne cet accroissement et cette perfection. Or, il n'y a personne qui puisse être dispensé de cette premiere obligation. Car comme l'une des fins de la nature est, que tous les enfans qui naissent, croissent et parviennent à un âge parfait, encore qu'ils n'y arrivent pas toujours ; de même, dit le Catéchisme du Concile de Trente, le dessein de l'Eglise, notre commune mere, est que la grace qui rend l'homme chrétien, se perfectionne dans ceux qu'elle a régénérés par le baptême. Comme donc cela ne se fait que par le Sacrement de Confirmation, il est évident que tous les fideles sont également obligés de le recevoir. Mais cette obligation est-elle connue de tout le monde ? Plusieurs l'ignorent, parce qu'ils ignorent les effets de ce Sacrement. La Confirmation a cela de commun avec tous les autres Sacremens, que s'il ne se trouve quelque empêchement dans celui qui le reçoit, elle lui communique une nouvelle grace ; et ce qui lui est particulier, c'est de perfectionner,

pour ainsi dire, la grace du Baptême. Car ceux qui sont faits chrétiens par le baptême, étant encore faibles, comme des enfans nouvellement nés, reçoivent par le Sacrement de la Confirmation, la force de résister à toutes les attaques du monde et du diable; et ils sont si pleinement confirmés dans la foi, qu'ils sont capables de confesser et de glorifier hautement le nom de Notre Seigneur Jesus-Christ : et c'est de là, sans doute, que le nom de Confirmation lui a été donné. C'est ce Sacrement qui donne cette force qui vient d'en haut, que le Sauveur promit à ses Disciples, et de laquelle les Apôtres furent revêtus au jour de la descente du Saint-Esprit. Le changement merveilleux qui se fit en eux, se renouvelle dans tous ceux qui reçoivent le même don du Ciel. L'Eglise en voit la continuation dans les vrais fideles. Sommes-nous de ce nombre? consultons notre générosité, notre fidélité en fait de religion : consultons notre foi, notre dévotion, notre zele; de combien de gens peut-on dire : *Nondum in quemquam illorum venerat, sed baptizati tantùm erant :* Ils ont été seulement baptisés; mais le Saint-Esprit n'est point encore descendu sur eux.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Chap. 10.

*In illo tempore : Dixit Jesus Pharisæis : amen, amen dico vobis : qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est, et latro. Qui autem intrat per ostium, pastor est ovium. Huic ostiarius aperit, et oves vocem ejus audiunt,*

En ce temps-là, Jesus dit aux Pharisiens : en vérité, en vérité je vous le dis : celui qui n'entre point par la porte dans la bergerie, et qui y monte par un autre endroit, est un larron et un voleur; mais celui qui entre par la porte est le Pasteur des brebis. C'est à lui que le portier

*et proprias oves vocat nominatim, et educit eas. Et cùm proprias oves emiserit, ante eas vadit : et oves illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus. Alienum autem non sequuntur: sed fugiunt ab eo : quia non noverunt vocem alienorum. Hoc proverbium dixit eis Jesus. Illi autem non cognoverunt quid loqueretur eis. Dixit ergò eis iterùm Jesus : Amen, amen dico vobis, quia ego sum ostium ovium. Omnes quotquot venerunt, fures sunt, et latrones, et non audierunt eos oves. Ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur : et ingredietur, et egredietur, et pascua inveniet. Fur non venit nisi ut furetur, et mactet, et perdat. Ego veni ut vitam habeant, et abundantiùs habeant.*

ouvre, et les brebis entendent sa voix. Il appelle ses propres brebis chacune par leur nom, et les fait sortir. Et quand il a fait sortir ses propres brebis, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connoissent sa voix. Pour le Pasteur qui n'est pas le leur, elles ne le suivent point; mais elles s'enfuient de lui, parce qu'elles ne connoissent pas la voix de ceux qui ne sont point leurs Pasteurs. Jesus leur dit cette parabole, mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disoit. C'est pourquoi il leur ajouta : en vérité, en vérité je vous le dis, je suis la porte de la bergerie. Tous ceux qui sont venus sont des larrons et des voleurs, et les brebis ne les ont pas écoutés. Je suis la porte, si quelqu'un entre par moi il se sauvera; il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages. Le larron ne vient que pour voler, pour égorger et pour faire du dégât; mais moi je suis venu afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient plus abondamment.

---

## MÉDITATION.

*Sur les dons et les fruits du Saint-Esprit.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'Esprit-Saint est la source de tous les dons célestes; il ne faut pas être surpris, si ceux qui le reçoivent en sont remplis. Il ne sauroit descendre dans une ame, sans l'enrichir de ses plus précieux dons. Ces trésors l'accom-

pagnent ; et comme le feu ne sauroit être séparé de sa lumiere et de sa chaleur, le Saint-Esprit aussi ne sauroit venir dans un cœur, que l'ame n'en soit toute éclairée et embrasée. De là, ce grand jour, cette lumiere pure, cette intelligence si vive, si étendue, dont tous les Disciples furent doués au jour de la Pentecôte. Ces hommes si grossiers, ces génies si matériels et si bornés, ces esprits si épais et si indociles, deviennent dans un instant les oracles de tout l'univers, les Docteurs des nations, la lumiere du monde. Rien ne résiste à leur pénétration : obscurité des prophéties, subtilités de la sagesse humaine, sophismes des écoles, impénétrabilité même du cœur humain : tout se développe à leur esprit, tout cede à la vivacité, à l'étendue de leurs connoissances. Leur sagesse répond à leurs lumieres ; il n'y eut peut-être jamais de gens plus sages, ni plus savans. Leur courage ne cede ni à leur pénétration, ni à leur science. Ces hommes si timides, ces cœurs nés lâches et hébêtés, n'ont pas plutôt reçu le Saint-Esprit, qu'ils se trouvent revêtus de la force d'en haut, et animés d'une magnanimité inconnue à tous ces prétendus héros de l'histoire. Intrépides devant les Tribunaux et au milieu des plus grands dangers, les supplices les plus cruels, les feux, le fer, les tortures et les chevalets, rien ne peut ébranler leur courage. Leur foi est supérieure à tous les artifices de l'enfer, et leur amour envers Jesus - Christ est inaltérable et invincible. Les fruits répondent à ces dons merveilleux : voyez la conversion de tout l'univers : que de peuples convertis à la foi, que de nations barbares conquises à Jesus-Christ ; quel immense pays soumis à l'Evangile ! voilà ce que peuvent des pêcheurs, des hommes simples, remplis du Saint-Esprit ; voilà les fruits de tous ses dons, et voilà quels devroient être tous les fideles : qui empêche que nous ne soyions tels ?

## SECOND POINT.

Considérez d'où vient que nous n'expérimentons point les mêmes effets, et que nous ne recevons point les mêmes dons, sur - tout dans ces jours privilégiés, où le Saint-Esprit descend sur les fideles : il n'est pas moins riche, ni moins libéral : d'où vient que nous sommes toujours plus pauvres ? Qu'eût-on pensé, et qu'eût-on dit, si le Saint-Esprit étant descendu sur les fideles, qui étoient tous assemblés dans le Cénacle, il s'en fût trouvé quelques - uns qui eussent été exclus de ses dons ? Qu'eût-on pensé de ces pauvres Disciples, si, tandis que les autres avoient le don des langues, et qu'ils entendoient tous les peuples des différentes nations, et en étoient également entendus, ils fussent demeurés muets, et n'eussent pas pu se faire entendre. Si, lorsque les Apôtres changés, pour ainsi dire, en d'autres hommes, prêchoient Jesus-Christ avec tant d'intrépidité, ils eussent craint de se montrer, et n'eussent point eu un pareil courage ? enfin, si, aussi lâches, et aussi imparfaits qu'auparavant, ils se fussent cachés, et n'eussent pas mené depuis une vie plus réguliere, ni plus fervente qu'avant la Pentecôte ? Bon Dieu ! que cette réflexion nous en doit faire faire d'effrayantes sur notre peu de dévotion ! si après ces grandes solemnités, si après toutes ces grandes fêtes nous nous trouvons aussi indévots ; si les passions n'ont rien perdu de leur vivacité ; si l'esprit du monde a toujours sur nous le même empire : avons - nous reçu les dons du Saint-Esprit ? est-ce le légitime Pasteur qui est entré dans la bergerie ? entendons - nous sa voix ? le suivons-nous ? l'avons-nous pour conducteur et pour guide ? Que peut-on penser de ces personnes si lâches au service de Dieu ; si portées, et comme entraînées au plaisir ; si peu

touchées des vérités de notre religion, si foibles dans les moindres occasions de péché, si sujettes aux mêmes vices? Sourds à la voix de Dieu, aussi sourds à celle de la conscience : où sont les fruits du Saint-Esprit? et si ce divin Esprit n'est point venu dans notre cœur à ces fêtes, quand le recevrons-nous? Est-il possible qu'un état si dangereux ne nous effraie point, et que toute la vie se passe dans une sécurité si pitoyable?

Ne permettez pas, divin Sauveur, que je sois plus long-temps dans ce pitoyable état. Faites-m'en connoître si vivement tout le danger, que ces fêtes ne passent point sans que j'expérimente les doux effets de votre grace; et que je ne sois pas plus long-temps privé de vos dons.

*Aspirations dévotes durant le jour.*—

*Emitte spiritum tuum et creabuntur; et renovabis faciem terræ.* Psal. 103.

Donnez-moi votre Esprit-Saint, Seigneur, et je serai bientôt changé en un autre homme.

*Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.* Psal. 50.

Donnez-moi, ô mon Dieu! cette pureté de cœur si nécessaire pour recevoir votre Esprit-Saint, et pour en ressentir tous les dons.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On s'imagine que tout est fait, quand on s'est abstenu de toute œuvre servile durant les fêtes. Ce n'est là que la moindre de nos obligations. Nous avons manqué au principal de nos devoirs, lorsque ces grandes solemnités ne produisent en nous qu'une cessation de travail. Ne passez point celle de la Pentecôte, sans avoir part aux dons du Saint-Esprit, sur-tout au don

de conseil, de ferveur, de courage et de force. Munissez-vous contre les artifices du démon dans ces temps de relâchement. Et ayez soin que bien loin de voir finir avec les fêtes, votre dévotion, elle devienne tous les jours plus généreuse et plus fervente. Et soyez en garde plus que jamais contre les tentations.

2.° Le démon n'oublie rien après les plus grandes solemnités de l'Eglise, pour nous en faire perdre tout le fruit. Prenez aujourd'hui une ferme résolution d'être plus religieux et plus dévot que vous n'avez été avant ces fêtes. Les premieres occasions sont toujours critiques. Déclarez-vous d'abord pour la vertu. Tout ménagement avec l'esprit du monde est pernicieux à l'ame. Toute cette octave est une fête continuelle; réglez dès ce jour tous vos exercices de religion, et soyez-y très-exact. Ne manquez pas tous les jours de visiter le soir le très-saint Sacrement, et d'y dire les Litanies de la sainte Vierge et le *Veni Creator*.

# LA FÊTE
## DE LA TRÈS-SAINTE
## TRINITÉ.

La fête de la très-sainte et adorable Trinité, est la fin et la consommation de toutes les fêtes. Comme l'objet principal et primitif de tout le culte que nous rendons à Dieu, c'est l'adorable Trinité; un seul Dieu en trois personnes, il est évident qu'il n'y a point de fêtes dans la Religion chrétienne qui ne soient véritablement les fêtes de la sainte Trinité, puisque tout ce qu'on y honore, soit dans les Saints, soit dans Jesus-

Christ même en son humanité, ne doit servir que de moyen pour honorer la sainte Trinité, et nous élever à elle comme au véritable et à l'unique terme de notre culte.

Un seul Dieu en trois personnes réellement distinctes entr'elles, qui n'ayant qu'une même nature, n'ont que la même divinité; chacune est Dieu, et il n'y a qu'un seul Dieu en ces trois personnes divines. Le Fils n'est pas le Pere, quoiqu'il soit une même chose avec le Pere. Le Saint-Esprit n'est ni le Pere ni le Fils, quoiqu'ils ne soient tous trois qu'un même Esprit-Saint, très-indivisible et très-simple. Quoique le Fils soit aussi puissant que le Pere, et le Saint-Esprit aussi puissant et aussi sage que le Pere et le Fils, tous trois ensemble n'ont ni plus de puissance, ni plus de sagesse qu'en a un seul dans cette Trinité adorable; même durée, même puissance, même immensité. La premiere personne engendre la seconde, sans avoir pour cela nul avantage sur elle, ni de rang, ni d'ancienneté; la troisieme procede des deux autres, et elle est de même âge qu'elles. C'est une perfection dans le Pere d'engendrer, c'en est une dans le Fils de conspirer avec le Pere à la procession du Saint-Esprit qui procede du Pere et du Fils; ces deux perfections ne se trouvent point en la troisieme personne, et cependant elle n'est pas moins parfaite que les deux autres; tout est égal ici en perfections, en pouvoir, en dignité, en excellence; tout y est incompréhensible, et par là même, tout y est indubitable, puisque, si cet Être souverain et suprême, si cet Être increé, infini, pouvoit être compris par un esprit créé, par un esprit aussi mince, aussi borné que le nôtre, il ne seroit plus Dieu. Quoi! ce petit esprit dont les vues sont si courtes, qui ignore les choses les plus communes, et qui ne peut comprendre ni soi-même, ni le moindre des

ouvrages du Créateur, pourra-t-il comprendre la maniere d'être de cet Être infini qui s'épuise, pour ainsi dire, à se connoître soi-même? ce mystere est d'autant plus croyable, qu'il est plus incompréhensible. *Verè aliquid de Deo cognoscimus*, dit saint Augustin, *cùm ipsum comprehendere non possumus:* Nous commençons véritablement à connoître quelque chose de la grandeur de Dieu, quand nous reconnoissons que nous sommes dans l'impossibilité de comprendre ce qu'il est, et sa maniere d'être. Dieu m'a bien commandé de croire cet incompréhensible mystere, dit-il ailleurs, mais il ne m'est pas permis de l'approfondir: *Credere mihi jussum est, non discutere permissum est*, et cette vérité montre la nécessité de la foi dans la religion.

Un seul Dieu en trois personnes: voilà le sommaire de notre foi, dit le plus célebre des Orateurs chrétiens, voilà le fondement de notre religion, le caractère de notre profession, le plus auguste de nos mysteres. C'est en ces trois paroles: au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit, que consiste tout le fonds et le trésor de notre créance. Le Sauveur du monde en a fait une partie essentielle du premier de tous les Sacremens; il a voulu qu'il entrât presque dans la composition de tous les autres. La primitive Eglise s'en servoit comme d'un sceau public et universel pour distinguer les fideles; et c'est pour nous conformer à ses sentimens, que nous les mettons à la tête de toutes nos actions, voulant qu'elles soient autant de témoignages du culte que nous rendons à l'adorable et très-sainte Trinité. Aussi est-ce cette foi, dit saint Augustin, que nous regardons comme le plus précieux trésor de l'Eglise; c'est cette foi qui justifie les pécheurs, qui sanctifie les justes, qui baptise les catéchumenes, qui couronne les Martyrs, qui consacre les Prêtres, qui sauve tout le monde. *Fides catholica hæc est*

*ut unum Deum in Trinitate, et Trinitatem in unitate veneremur.* Croire un seul Dieu en trois personnes, sans que la multiplicité des personnes multiplie la nature divine, laquelle est indivisiblement la même dans les trois, et sans que la distinction apporte aucune inégalité des perfections, lesquelles sont les mêmes dans les trois Personnes Divines. Voilà ce que nous croyons ; et cette foi est le fondement de toute notre espérance, disent les Peres, le principe de toute la sainteté, et selon l'expression du Concile de Trente, le commencement et la racine de notre justification : *Initium et radix totius justificationis nostræ :* Voilà ce Mystere si sublime et si impénétrable à tout esprit créé, qui ne devoit être révélé qu'aux enfans de la nouvelle alliance : *Mysterium quod absconditum fuit à seculis et à generationibus, nunc autem manifestatum est sanctis.* Dieu s'étoit fait connoître aux Israélites, mais on peut dire qu'il ne leur avoit appris que son nom ; il leur avoit révélé qui il étoit, et qu'il étoit tout-puissant, immense, éternel ; mais il n'y avoit pas une créature qui ne leur pût apprendre cette vérité, qui d'ailleurs étoit comme gravée en l'ame de tous les hommes : *Quod natum est Dei, manifestum est in illis ; Deus enim illis manifestavit.* Mais la connoissance de ce que Dieu est, cette Trinité de personnes substantiellement jointe à l'unité de nature ; cette génération éternelle du Verbe, cette éternelle procession du Saint-Esprit, et cette identité de nature dans le Saint-Esprit, dans le Fils et dans le Pere, étoit un secret réservé pour un peuple encore plus chéri ; pour les Disciples, pour les éleves du Sauveur du monde. Il falloit même que l'Esprit-Saint fût venu éclairer par sa lumiere divine, des esprits naturellement incapables de porter leur vue si haut ; et que le don surnaturel de la foi eût soumis et réduit cet esprit en esclavage sous l'obéissance de Jesus-

Christ et de sa religion : *Redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.*

Ce Mystere ineffable, ce Mystere adorable a été révélé : et tout l'univers l'a cru. Quelque incompréhensible qu'il soit à tout esprit créé, les Juifs, les Romains et les Grecs, l'Asie, l'Europe, l'Amérique et l'Afrique ont embrassé cette foi ; tout l'univers a confessé qu'il n'y a qu'un seul Dieu, quoiqu'il y ait trois Personnes divines : que le Pere est distingué du Fils, que le Pere et le Fils sont distingués du Saint-Esprit, quoiqu'ils aient tous trois la même divinité, la même nature divine. Qu'ils sont tous trois sages, tous trois immenses, tous trois éternels, et qu'ils n'ont pourtant qu'une même éternité, qu'une même immensité, qu'une même sagesse ; que non-seulement ils sont également puissans, également bons, mais même qu'ils n'ont qu'une même bonté, qu'une même puissance ; que nous leur devons à tous trois une égale obéissance, et que cependant nous n'avons qu'un Seigneur et qu'un Maître. Que le Pere n'a point de principe ; que le Fils est engendré du Pere ; que le Pere et le Fils n'engendrent pas le Saint-Esprit, mais qu'ils le produisent ; que nonobstant cet ordre de production, il n'y a ni primauté, ni prééminence entre ces divines Personnes ; et que l'une ne dépend point de l'autre, quoiqu'il y ait une maniere différente de procéder l'une de l'autre. L'unité de Dieu montre l'unité de l'objet de mon culte. En adorant le Fils, j'adore et le Saint-Esprit et le Pere. Voilà le principal article de notre créance, le précis du plus sublime et du plus grand de tous nos Mysteres, et l'objet particulier de la fête solemnelle de ce jour.

Cette fête est la plus ancienne de toutes, quoique sa célébrité particuliere soit assez récente ; elle a été une fête de religion dans tous

les siecles, quoiqu'elle n'ait eu une solemnité déterminée, et un office particulier, que dans le quatorzieme siecle, sous le Pape Jean XXII. Dès qu'il y a eu un monde et des créatures raisonnables et intellectuelles, dit l'auteur du Traité des Fêtes de l'Eglise, ce monde a été un Temple consacré à l'adorable Trinité ; toute la durée des temps en a été la fête. Il n'y a point de jour dans l'année, ni d'heure dans le jour, où l'Eglise n'ait fait rendre témoignage et gloire dans toutes ses prieres, à l'unité de Dieu et à la Trinité des Personnes. Elle a même ordonné une formule de glorification, qu'on appelle *doxologie*, ou le *Gloria Patri*, pour honorer à tous momens, et célébrer distinctement les Personnes du Pere, du Fils et du Saint-Esprit, et c'est par cette profession de foi en forme de glorification, qu'elle termine tous ses Pseaumes, ses Répons et ses Hymnes. Elle n'a jamais souffert qu'aucun de ses enfans ignorât que le Mystere de la Trinité est l'objet principal et la fin de tout le culte religieux qu'elle rend à Dieu. C'est par l'invocation et au nom de la très-sainte Trinité, qu'elle commence et qu'elle termine toutes ses cérémonies de religion, et toutes ses prieres : *In nomine Patris et Filii, et Spiritus sancti.* Le divin sacrifice ne commence que par cette religieuse invocation ; et ce n'est qu'au nom de l'adorable Trinité que le Prêtre bénit et congédie le peuple. Nulle bénédiction dans l'Eglise, que par l'invocation et au nom de la très-sainte Trinité ; nulle cérémonie sacrée qui ne soit à l'honneur de ces trois adorables Personnes. Nulle action chrétienne qni ne doive commencer et finir par ces actes de religion. Nul acte même de religion, qui ne soit comme consacré par la mémoire, et par l'attribution à cet adorable Mystere. Que si ce n'est que par rapport à Jesus-Christ que nous honorons tous ses Saints, comme ses membres, c'est

c'est aussi cette Trinité divine que nous adorons dans Jesus-Christ même, uni substantiellement, ou plutôt un en substance avec son Pere et le Saint-Esprit. *Vos autem Christi, Christus autem Dei.* Les Personnes divines sont inséparables les unes des autres, même dans nos dévotions et dans notre culte. Ces vérités suffisent pour nous faire comprendre qu'il n'y a point de fêtes dans la religion chrétienne, qui ne soient véritablement les fêtes de la très-sainte Trinité, puisque toutes les solemnités dans l'Eglise, célébration des Mysteres, fêtes à l'honneur des Saints et de la Reine même des Saints, tout n'est, selon l'esprit de notre religion, que des moyens pour honorer la sainte Trinité, et nous élever à elle, comme au véritable terme de tout notre culte. Ainsi on peut dire que toutes les fêtes de l'année n'étant que pour honorer principalement la très-sainte Trinité, elles en étoient comme la fête générale et perpétuelle; et c'est ce qui a empêché durant tant de siecles, qu'on ne fît dans l'Eglise une fête particuliere de la très-sainte Trinité, de peur que cette fête spéciale ne fût une limitation de la fête universelle, et qu'il ne semblât que la fête continuelle de l'adorable Trinité étoit sujette à la révolution annuelle des autres, si on l'eût fixée à un jour déterminé.

En effet, toutes les fêtes de l'année étant les fêtes de la divine Trinité, puisqu'à proprement parler, Dieu seul est la fin principale, et l'objet primitif de notre culte, il sembloit peu nécessaire d'en faire une fête particuliere, comme si l'on eût voulu réduire Dieu même à la condition de ses Saints. Ce fut sans doute cette considération qui a fait différer si long-temps l'institution de cette fête particuliere dans l'Eglise universelle. A la vérité, on la voyoit établie dans plusieurs Eglises particulieres, sans que l'Eglise Romaine la célébrât. Et le Pape, Alexandre III,

en donne la raison, quand il dit, qu'à la vérité, la fête de la Trinité étoit diversement observée en plusieurs Eglises particulieres : les uns la célébrant le jour de l'octave de la Pentecôte; les autres, le Dimanche qui précede immédiatement le premier Dimanche de l'Avent. Mais que l'Eglise Romaine, qui ne blâmoit point cette pieuse institution, n'avoit point de jour particulier pour célébrer la fête de la Trinité, parce qu'elle en faisoit la fête tous les jours de l'année; tout l'Office divin n'étant qu'un tribut de louanges et d'actions de graces, que nous payons tous les jours à la Trinité divine; tous les Pseaumes, tous les Cantiques, toutes les Hymnes se terminant par cette dévote formule, ou doxologie : Gloire soit rendue au Pere, au Fils et au Saint-Esprit. Les paroles de ce grand Pape sont remarquables : *Prœterea festivitas sanctœ Trinitatis, secundùm consuetudines diversarum regionum à quibusdam consuevit in Octavis Pentecostes, ab aliis in Dominica prima ante adventum Domini celebrari. Ecclesia siquidem Romana in usu non habet quòd in aliquo tempore hujusmodi celebret specialiter festivitatem, cùm singulis diebus, Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto, et cœtera similiter dicantur ad laudem pertinentia Trinitatis.*

Il paroît par le Concile de Salgunstadt, près de Mayence, tenu l'an 1022, qu'il y avoit déjà une Messe particuliere à l'honneur de la très-sainte Trinité; et Etienne, évêque de Liege, qui vivoit dans le même siecle, composa un Office à l'honneur de cet adorable Mystere; et le Pape Alexandre II ayant été consulté sur ce sujet, répondit que selon l'ordinaire du rit Romain, il n'y avoit aucun jour destiné en particulier pour faire la fête de la Trinité, non plus que de l'unité de Dieu; parce que tous les Dimanches, toutes les fêtes, et tous les jours

de l'année, sont principalement consacrés au culte d'un seul Dieu en trois Personnes. Ce Pape ne désapprouve pas cette fête particuliere, il ne jugea pas seulement d'en faire un décret universel. L'auteur du Micrologue, qui vivoit dans le même siecle, dit que le célebre Alcuin, qui vivoit dans le huitieme siecle, composa, sous le regne de Charlemagne, une Messe de la Trinité pour le Dimanche, une sous le titre de la Sagesse Divine, c'est-à-dire, du Verbe pour le lundi; du Saint-Esprit pour le mardi; de la charité pour le mercredi; des Anges pour le jeudi; de la Croix pour le vendredi; et de la sainte Vierge pour le samedi: ce qu'il fit à la priere de saint Boniface, Archevêque de Mayence, afin que les Prêtres des peuples nouvellement convertis, peu instruits dans les Offices de l'Eglise, pussent plus facilement dire la Messe tous les jours.

Quoique la fête particuliere de la très-sainte Trinité ne fût pas encore établie par-tout par l'autorité du saint Siege, elle l'étoit déjà dans plusieurs Eglises particulieres en France et ailleurs. L'abbé Rupert, qui vivoit dès le commencement du douzieme siecle, en parle comme d'une fête déjà établie de son temps: il dit même que c'est aussi-tôt après la fête de la Pentecôte qu'on la célebre: parce que les Apôtres commencerent à prêcher ce divin Mystere par tout le monde, dès qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit: *Celebrata solemnitate de Adventu sancti Spiritus, statim è vestigio gloriam sanctæ Trinitatis Dominicæ subsequentis officio recta dispositione concinimus, videlicet quia post adventum ejusdem Spiritus sancti prædicari statim et credi, et baptismo celebrari cæpit fides, et confessio nominis Patris, Filii, et Spiritus sancti.* Mais ce ne fut que sous le Pontificat de Jean XXII, au commencement du quatorzieme siecle, que la fête particuliere

de la très-sainte Trinité, établie déjà dans la plupart des Eglises particulieres, devint une fête solemnelle dans toute l'Eglise universelle, et qu'elle fut fixée par le Souverain Pontife, au Dimanche qui suit immédiatement la fête de la Pentecôte ; comme étant la fin et la consommation de toutes les fêtes, et la célébration de tous les Mysteres.

*Benedicta sit sancta Trinitas, atque indivisa unitas : confitebimur ei, quia fecit nobiscum misericordiam suam.* Que la Trinité sainte, et l'indivisible unité soit bénie ! nous chanterons ses louanges, parce qu'elle nous a fait miséricorde. C'est par ces pieuses acclamations, et par ce court cantique de louanges que commence la Messe de ce jour. Comme nous ne devons jamais cesser de bénir, de louer, et de remercier la très-sainte Trinité tous les jours de la vie, pour tous les biens que nous en recevons à tous les momens, l'Eglise nous en donne une formule dans cet Introït. C'est du douzieme chapitre du Livre de Tobie, que ce Cantique est en quelque maniere tiré : bénissez le Dieu du Ciel, et rendez-lui gloire devant tous les hommes, dit l'Ange Raphaël à ce saint homme, après lui avoir ramené son fils : bénissez le Dieu du Ciel, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. *Benedicite Deum cœli, et coram omnibus viventibus confitemini ei, quia fecit vobiscum misericordiam suam.*

*Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra !* Seigneur, notre souverain maître, que vous êtes grand, immense et au-dessus de toutes nos pensées ; et que la gloire de votre nom paroît admirable dans toute la terre ! C'est par cet enthousiasme et ce transport d'admiration, que David commence et finit le huitieme Pseaume, dans lequel il loue

la grandeur de Dieu, sa puissance, sa miséricorde et sa bonté envers nous ; ce qui convient parfaitement à la célébrité de cette fête.

Pour l'Epître, on lit aujourd'hui l'endroit où saint Paul écrivant aux Romains, s'écrie, à la vue de l'abyme et de la profondeur des trésors de la sagesse, de la science et des perfections infinies de Dieu : *O altitudo divitiarum sapientiæ, et scientiæ Dei !* Grand Dieu ! que vos jugemens sont incompréhensibles, et que vos voies sont au-dessus de tout ce qu'on en peut découvrir ! *Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus !* Le sujet d'admiration que fait ici paroître l'Apôtre, dit un savant Interprete, c'est la conduite impénétrable de miséricorde et de justice, que Dieu a gardée à l'égard des Juifs et des Gentils, faisant servir l'incrédulité des uns à la vocation des autres ; et la vocation de ceux-ci, au retour et à la conversion de ceux-là ; n'appellant et ne sauvant personne que par miséricorde ; ne rejetant et ne condamnant personne qu'avec justice, et disposant tellement les choses, que tout se trouve concourir à l'accomplissement de ses desseins, et à la manifestation de ses attributs. Les trésors de la sagesse et de la science marquent la connoissance parfaite et infinie que Dieu a de tout ce qui arrive, et aux Elus, et aux Réprouvés, et la sagesse avec laquelle Dieu dispose, conduit et gouverne toutes choses, et pour le bien de ses Elus, et pour sa gloire. L'esprit humain se perd dans cette admirable économie de la sagesse, et de la providence divine. Dieu nous cache les secrets ressorts de sa conduite toute admirable : mais assurés qu'elle est pleine de miséricorde, et qu'il l'a proportionne à nos besoins, voudrions-nous qu'il la proportionnât à la foiblesse de nos idées ? *Quis enim cognovit sensum Domini ! Aut quis consiliarius ejus fuit !* Car, qui a pénétré les

pensées du Seigneur? Ou qui a été de son conseil? *Aut quis prior dedit illi, et retribuetur ei?* Ou qui est-ce qui lui a donné le premier pour en recevoir une rétribution? Esprit humain qui ne te comprends pas toi-même, et qui te perds dès que tu veux comprendre le moindre et le plus mince des ouvrages du Seigneur, comment oses-tu appeller à ton tribunal, la sagesse même de la divine Providence? Et par une insolence digne du dernier châtiment, comment oses-tu critiquer la conduite impénétrable de son infinie sagesse? Humilions-nous à la vue de cette profondeur sans fond des secrets divins. Contentons-nous de savoir que tout est infini en Dieu, que tout y est infiniment saint, infiniment sage, infiniment juste; et que si Dieu est infiniment aimable, il nous aime aussi infiniment. Si sa sagesse, si sa science est infinie, sa bonté et sa miséricorde le sont aussi. Nous méritons, à la vérité, les récompenses du Seigneur: mais c'est lui qui nous les fait mériter par sa grace dont il nous prévient, dont il nous aide. Ce n'est qu'à la faveur de ses dons que nous pouvons nous enrichir de ses récompenses. Ce sont ses propres dons qu'il couronne, quand il couronne nos mérites. S'il nous récompense par justice, c'est après nous avoir prévenus par pure miséricorde; et ce à quoi doivent se borner toutes nos curieuses et pitoyables recherches touchant les secrets impénétrables de la Providence, c'est d'être persuadés que s'il n'y a pas un saint dans le ciel qui ne reconnoisse durant toute l'éternité qu'il doit son salut à la miséricorde divine, il n'y aura pas un réprouvé dans l'enfer qui n'avoue éternellement qu'il est lui-même l'artisan de sa réprobation. Concluons avec l'Apôtre, qu'il n'y a que Dieu qui soit tout-puissant, et le principe et la fin de toutes choses; qu'il est seul infiniment bon, infiniment juste, infiniment éclairé, infiniment sage. Que nous ne sommes de nous-

mêmes que foiblesse, que ténebres, que néant. A Dieu soit donc la gloire dans tous les siecles: *Ipsi gloria in secula.* Quelle pauvreté, quelle imbécillité, quelle misere, de vouloir, pour ainsi dire, que Dieu nous rende raison de ses secrets, de ses mysteres, et si on l'ose dire, de sa divinité !

Le sujet de l'Evangile de ce jour est pris du dernier discours que Jesus-Christ fit à ses Apôtres, avant que de les quitter pour monter dans le ciel, et par lequel saint Matthieu finit son histoire sacrée.

Le Sauveur étant sur le point de monter dans le ciel, assembla ses Apôtres et ses Disciples sur la montagne des Oliviers, pour les rendre témoins de son Ascension glorieuse, et pour leur donner la mission. *Data est mihi omnis potestas in cælo, et in terra :* Tout pouvoir, leur dit-il, m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Jesus-Christ parle ici sur-tout de la puissance qu'il avoit en qualité de Messie, pour le gouvernement de son Royaume spirituel et de l'Eglise; et ce ne fut proprement qu'après sa résurrection qu'il exerça ce pouvoir dans toute son étendue. C'est en vertu de ce pouvoir souverain, continue le Sauveur, que je vous envoie comme mon Pere m'a envoyé. Allez donc par tout le monde; allez, et prêchez mon Evangile à tous les peuples de la terre; je n'excepte aucune nation. Nul ne doit être plus regardé comme étranger, je n'exclus personne de ma bergerie. Ayant donné mon sang et étant mort pour tous les hommes, tous les hommes doivent avoir part au bienfait de la rédemption. *Euntes ergo docete omnes Gentes :* Allez, prêchez mon Evangile par tout l'Univers; votre mission est pour toute la terre. Instruisez tous les peuples de tout ce qu'ils ne peuvent ignorer sans être exclus pour jamais du bonheur éternel; les ayant instruits, baptisez-les au nom du Pere,

du Fils, et du Saint-Esprit. Vous savez ce que je vous ai enseigné, c'est ce que vous devez leur apprendre, et ce qu'ils doivent pratiquer pour être éternellement heureux. *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi :* Pour moi, voilà que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siecles. La mission des Apôtres, bornée jusqu'ici au peuple Juif, est maintenant étendue à toutes les nations : *Docete omnes Gentes.* On remarque que quoique les Apôtres eussent reçu ordre d'aller prêcher l'Evangile à tous les peuples du monde, aux payens comme aux Juifs, ils crurent cependant ne devoir encore, pendant quelque temps, prêcher que dans la Judée ; ce ménagement leur étoit inspiré par le Saint-Esprit, qui les conduisoit. Ils attendirent que Dieu les déterminât par quelque marque extraordinaire, telle que fut la descente visible du Saint-Esprit sur Corneille, le Centurion. *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi :* Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siecles. Ces paroles sont une promesse bien expresse de la perpétuité de l'Eglise. Jesus-Christ s'engage d'en être toujours le chef invisible, et de donner aux Apôtres et à leurs successeurs tous les secours nécessaires pour l'accomplissement de leur ministere. Toutes les sectes hérétiques se sont éteintes les unes après les autres, et l'Eglise catholique leur a résisté ; elle les a vu toutes naître, et elle les voit toutes mourir ; nulle même qui survive en quelque façon à son auteur. Nulle qui ne soit altérée dans la plupart de ses points essentiels, qui ne change même après la mort de l'hérésiarque. Wiclef, Luther, Calvin, auroient de la peine à reconnoître aujourd'hui leur ouvrage. Un ou deux ans après la mort de Luther on comptoit déjà plus de cent et dix changemens faits dans sa secte. Il n'y a que l'Eglise catholique, apostolique, Ro-

maine, l'Eglise de Jesus-Christ, qui, fondée sur la pierre angulaire, c'est-à-dire, sur Jesus-Christ, soit inébranlable, invariable. C'est l'effet de la promesse que son époux lui avoit faite, d'être avec elle jusqu'à la fin des siecles; et sans lui auroit-elle pu ne pas succomber?

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Omnipotens sempiterne Deus, qui dedisti famulis tuis in confessione veræ fidei, æternæ Trinitatis gloriam agnoscere, et in potentia majestatis adorare unitatem: quæsumus ut ejusdem fidei firmitate, ab omnibus semper muniamur adversis. Per Dominum, etc.*

O Dieu tout-puissant et éternel, qui avez fait connoître à vos serviteurs, par la lumiere de votre foi, la gloire de l'éternelle Trinité, et adorer dans elle l'unité de votre nature souveraine; rendez-nous fermes dans cette même foi, afin que nous demeurions inébranlables dans tous les maux et les accidens du monde. Par N. S. etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains.* Chap. 11.

*O altitudo divitiarum sapientiæ, et scientiæ Dei! quàm incomprehensibilia, sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! Quis enim cognovit sensum Domini! Aut quis consiliarius ejus fuit! aut quis prior dedit illi, et retribuetur ei! quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia: ipsi gloria, in secula, Amen.*

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugemens sont incompréhensibles, et que ses voies sont au-dessus de tout ce qu'on en peut découvrir! Car, qui a pénétré les pensées du Seigneur? ou qui a été de son conseil? ou qui est-ce qui lui a donné le premier, pour en recevoir une rétribution? car toutes choses sont de lui, et par lui, et en lui. A lui soit la gloire dans tous les siecles. Ainsi soit-il.

*Saint Paul ayant rapporté comment Dieu par un choix gratuit a réservé quelques-uns des Juifs pour les sauver par la foi en Jesus-Christ, laissant les autres, suivant la prédiction des Prophetes, dans l'aveuglement, à cause de leur incrédulité, et mettant les Gentils à leur place par une bonté gratuite, s'écrie : ô que les secrets de la sagesse divine sont incompréhensibles !*

## RÉFLEXIONS.

*O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu !* Tout est profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu à tout esprit humain, dans les mysteres de notre religion. L'Eglise nous oblige de croire qu'il y a trois Personnes en un seul Dieu. C'est une vérité incompréhensible, j'en conviens, dit un grand serviteur de Dieu ; mais pour être incompréhensible, est-elle moins croyable ; en est-elle moins une vérité ? N'est-il pas au contraire très-visible que Dieu a une maniere d'être toute différente de celle des créatures, et infiniment élevée au-dessus de toutes nos conceptions ? quel Dieu seroit le nôtre, s'il n'étoit, s'il n'avoit que ce que nous pouvons comprendre ? et si son essence infinie, et sa maniere d'être étoient aussi limitées que notre esprit ? Les Mysteres de la Trinité, de l'Incarnation du Verbe, de la Rédemption, sont incompréhensibles à l'esprit humain, et c'est pour cela même qu'ils sont plus croyables. La seule raison humaine me dit qu'il doit y avoir autant de distance entre la maniere d'être d'un Dieu, et notre génie, qu'il y en a entre la créature et un Dieu. Est-il quelque chose en Dieu qui ne nous passe ? Pouvons-nous comprendre comment il remplit tous les lieux, quoiqu'il soit indivisible ; de quelle maniere le temps à venir, et le passé même, lui sont présens ? et

comment de rien il a fait toutes choses ? Il donne le mouvement à tout ce qui se meut, et néanmoins il est immuable ; il allie en soi une justice infinie avec une infinie miséricorde. Il souffre mille désordres dans le monde, qu'il ne tient qu'à lui d'empêcher, et toutefois on ne peut pas le gouverner avec plus de sagesse. Faut-il s'étonner, si l'être de Dieu renferme des choses qui paroissent à notre petit esprit si opposées, puisque ses jugemens mêmes sont si impénétrables, si profonds, que le plus grand génie du monde s'y perd ? Avez-vous jamais compris comment étant tout-puissant, et ayant une volonté sincere de sauver tous les hommes, étant mort généralement pour tous, cependant tant de gens sont damnés ? Avez-vous jamais compris, pourquoi c'est que Dieu permet qu'un saint tombe, et qu'il se damne, au même-temps qu'il releve un pécheur, et qu'il le sauve ? Pourquoi avant tous les siecles, il a résolu d'éclairer certains peuples, et d'en laisser d'autres dans les ténebres ? Pourquoi il convertit des nations barbares qui étoient ensevelies dans le paganisme, tandis qu'il permet que des peuples entiers qui étoient dans le sein de l'Eglise en sortent et se livrent à toutes sortes d'erreurs ? Y a-t-il jamais eu d'esprit si subtil, si pénétrant, qui ne se soit perdu dans la considération de tous ces mysteres, s'il a été assez téméraire pour vouloir les approfondir ! Ne sommes-nous pas contraints à la vue d'une conduite si mystérieuse, de fermer les yeux, de renoncer à toutes nos foibles lumieres, d'avouer notre ignorance, et de nous écrier avec saint Paul : *O altitudo divitiarum sapientiæ, et scientiæ Dei ! Quàm incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus !* Douter de la vérité d'un seul de nos mysteres, parce qu'il est incompréhensible, c'est douter de tous les autres, puisqu'il n'en est aucun que notre esprit puisse

comprendre. Bon Dieu, que cette incompréhensibilité de tous vos mysteres prouve évidemment la nécessité de la foi !

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.* Chap. 28.

*In illo tempore : dixit Jesus Discipulis suis : data est mihi omnis potestas in cœlo, et in terra. Euntes ergò docete omnes Gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti : docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi.*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : tout pouvoir m'a été donné dans le Ciel, et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les Nations, baptisez-les au nom du Pere, du Fils, et du Saint-Esprit : et leur apprenez à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. Pour moi, voilà que je suis avec vous en tout temps, jusqu'à la consommation des siecles.

---

## MÉDITATION.

*Sur le Mystere de ce jour.*

### PREMIER POINT.

Considérez que plus le Mystere de la Trinité est incompréhensible à notre esprit, plus il est indubitable ; un seul Dieu en trois personnes réellement distinctes ; et trois personnes en un seul Dieu. Unité de nature, Trinité de Personnes, le Pere, le Fils, le Saint-Esprit. Le Pere est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et il n'y a qu'un seul Dieu. Même Divinité, même Majesté, même immensité,

même éternité, même puissance, même essence. En sorte néanmoins, que le Pere n'est pas le Fils, que le Fils n'est pas le Pere, et que le Saint-Esprit n'est ni le Pere, ni le Fils. Voilà l'objet de notre foi. De tous les Mysteres de notre Religion, il n'y en a pas un qui soit plus incompréhensible à l'homme, que le Mystere de la Trinité. Nul qui soit plus au dessus de notre raison, et nul cependant qui contente plus notre raison; laquelle me dit que l'essence de Dieu doit être incompréhensible, et qu'il est certain que nous ne formons jamais d'idée plus haute, ni plus digne de la grandeur de Dieu, que quand nous avouons qu'il est incompréhensible à tout esprit créé. Non, mon Dieu, je ne vous comprends pas, et je ne suis pas capable de vous comprendre. Quand j'épuiserois toutes les forces et toutes les puissances de mon ame, quand j'y emploierois toutes celles des Anges, et de tous les esprits que vous pouvez créer les plus parfaits; quand je vous verrois aussi parfaitement que les bienheureux, et que l'humanité de Jesus-Christ même; non, Seigneur, je ne vous comprendrois jamais. Si je vous comprenois, mon Dieu, vous ne seriez plus ce que vous êtes, ou bien je ne serois plus ce que je suis. Mais en ne vous comprenant pas, je reconnois que vous êtes mon Dieu, et que je suis votre créature: En effet, tout est, et doit être incompréhensible en Dieu. Et à proprement parler, comme dit saint Augustin, l'unique chose que nous pouvons connoître de Dieu, c'est cette qualité d'incompréhensible. Or, nul Mystere de la Religion chrétienne où cette incompréhensibilité se fasse mieux sentir, que dans celui de la Trinité: et c'est pourquoi les Prophetes qui en ont eu les premieres révélations, lui ont toujours donné ce caractere: nous le représentant, tantôt comme une lumiere inaccessible; tantôt comme une obscurité impénétrable; tantôt comme un

abyme sans fond, pour nous signifier que l'unité de Dieu dans la Trinité des Personnes Divines, est le grand Mystere de l'incompréhensibilité de Dieu; et par consequent on peut dire que le Mystere de la Trinité, est le plus aisé à concevoir et à croire; et que c'est aussi celui où notre foi rend plus d'honneur à Dieu, par le sacrifice qu'elle lui fait de toute ma raison; et ma raison me porte même à lui faire ce sacrifice. Non, mon Dieu, ce ne sont pas des voiles sombres qui vous cachent à mes yeux, c'est votre trop grande lumiere; et comme c'est la lumiere même du soleil qui m'éblouit, ainsi quand je veux considérer votre Divine essence, il ne faut, pour vous cacher à moi, que vous-même. Je vous crois, ô ineffable Trinité, je vous adore, et je vous aime. Ce Mystere fait le sujet de l'admiration, de la joie, et de la félicité de tous les Bienheureux, dans la Céleste patrie; il sera aussi l'objet de mon culte et de mon amour dans ce lieu d'exil.

## SECOND POINT.

Considérez, ce qui est bien singulier dans notre Religion, c'est quand on nous instruit au Christianisme, et qu'on nous donne les premiers élémens de la foi; on commence par ce qu'il y a de plus relevé, et de plus difficile à croire, qui est le Mystere ineffable de la Trinité. Dans les sciences humaines, on enseigne d'abord les choses les plus communes, et les plus aisées à comprendre; mais quand il s'agit de la science d'un Chrétien, la premiere leçon, c'est le précis de toutes les obscurités qui s'y rencontrent; il faut, pour ainsi dire, que la foi fasse son apprentissage par son chef-d'œuvre, c'est-à-dire, par savoir, et par confesser l'adorable Mystere de la Trinité. Il y a un seul Dieu en trois Personnes: voilà la premiere vérité qu'on apprend à l'école chrétienne;

parce que la foi des trois Personnes Divines, est le fondement de toute notre espérance, la source de tous nos mérites, le principe de toute sainteté; et comme parle le Concile de Trente, le commencement et la racine de toute la justification des hommes. C'est pour cela que la formule de foi que nous prononçons en confessant la Trinité, et qui est conçue en ces termes, au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit, est si sainte, si auguste, et si vénérable dans notre Religion. Voilà pourquoi, selon l'institution de Jesus-Christ, elle entre presque dans tous les Sacremens de la loi de grace; c'est au nom de ces trois Personnes divines que nous recevons la bénédiction des Prêtres, des Pasteurs, des Prélats, et que nous devons commencer et finir toutes nos actions et nos prieres, pour nous apprendre qu'il n'y a point de grace, point de salut, point de justification que par la foi de cet ineffable Mystere. C'est pour cela que le Prêtre, dans les derniers momens de notre vie, vient soutenir l'ame chrétienne, au nom de la Très-sainte Trinité, et que voulant l'encourager à aller paroître devant Dieu, lui dit: *Proficiscere anima Christiana:* Partez au nom du Pere qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée. Noms tout-puissans pour mettre en fuite les légions infernales, pour rendre inutiles tous leurs efforts, et pour attirer sur nous dans ce passage si dangereux, les graces et les secours du Ciel, si nécessaires. Quelle piété ne devons nous point avoir envers l'adorable Trinité! combien souvent devons-nous l'invoquer, et quel doit être notre culte? Ah! Seigneur, s'écrie le Prêtre, priant pour un moribond, Dieu vivant, il est vrai, c'est pour un pécheur que j'implore votre clémence; mais vous savez, Dieu de miséricorde, que tout pécheur qu'il est, il a confessé votre auguste Trinité, il a reconnu le Pere, le Fils, et le

Saint-Esprit ; et il s'est intéressé à la gloire de ces trois divines Personnes. Quelle consolation alors pour un mourant, d'avoir confessé, adoré, aimé cette Trinité adorable.

J'ai un véritable regret, Seigneur, d'avoir eu jusqu'ici si peu de dévotion, si peu de zele pour ce grand Mystere : mon culte, ma confiance et mon amour, par le secours de votre grace, vont désormais être la preuve de ma foi.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto.* L'Egl.

Gloire soit à jamais au Pere, et au Fils, et au Saint-Esprit.

*Benedicamus Patrem, et Filium cum sancto Spiritu.* L'Egl.

Bénissons sans cesse le Pere, et le Fils, et le Saint-Esprit.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NULLE plus sainte, ni plus religieuse coutume, que de mettre à la tête de toutes nos actions cette auguste profession de foi : au nom du Pere, et du Fils, et du Saint-Esprit, en marquant sur nous le signe de la Croix, pour ne rien entreprendre, ni rien exécuter, qu'en vertu de ces deux grands Mysteres, sur qui porte toute notre Religion : la Très-sainte Trinité, et la Rédemption ensuite de l'incarnation du Verbe. Pratique qui nous est venue des Apôtres, dont la tradition est constante, et dont nul des fideles ne s'est jamais dispensé. Dans quel esprit de Religion, avec quelle dévotion et quel respect, ne doit-on pas garder cette sainte pratique ! quelle faute de ne l'observer qu'avec indifférence, et même de la

négliger? Nul acte de religion plus ordinaire, et nul ordinairement plus irréligieusement observé. On diroit que c'est par dérision qu'on fait souvent le signe de la croix. Un geste irrégulier de la main, purement grimacier : c'est en quoi a dégénéré aujourd'hui une pratique si sainte et si religieuse. Gémissez devant Dieu, d'être coupable de cette irréligion, et prenez la résolution de ne faire jamais le signe de la croix qu'avec respect, et de ne prononcer jamais les noms sacrés des trois Personnes divines, qu'avec une dévotion respectueuse, qui soit une preuve de votre religion et de votre foi.

2.° Ayez une dévotion tendre et constante envers la très-sainte Trinité. Ne cessez, à l'exemple de l'Eglise, de répéter ce sacré verset : Gloire au Pere, au Fils, au Saint-Esprit, parce que nous ne pouvons rien dire qui lui soit plus agréable, ni qui soit plus propre à lui gagner le cœur, que cette affectueuse priere, qui a plus de vertu et de force, pour ainsi dire, que toutes les autres, pour nous sanctifier. Saint Siméon Stylite, n'avoit point d'autre exercice sur sa colonne, que celui-là. Si toutes les fois que nous avons prononcé ces vénérables paroles : Gloire au Pere, au Fils, au Saint-Esprit : au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit, nous l'avions fait avec le même respect et la même dévotion que ce saint Anachorete, combien de mérites aurions-nous acquis devant Dieu! Ne négligez pas cette sainte pratique. Ne prononcez jamais les noms de ces adorables Personnes, qu'avec un religieux respect; et toutes les fois que vous faites le signe de la Croix, faites-le avec attention : puisque cet acte de religion est notre profession de foi, doit-on le faire sans révérence?

# LA FÊTE
## DU TRÈS-SAINT SACREMENT,
### COMMUNÉMENT
# LA FÊTE-DIEU.

La Fête du Très-saint Sacrement de l'Autel, ou de l'Eucharistie, n'est pas seulement la plus éclatante, la plus pompeuse, et une des plus célebres de toutes les solemnités : elle est encore la plus ancienne, et la premiere de toutes les fêtes de l'Eglise. Toutes les autres, du moins les plus solemnelles, sont d'institution Apostolique ; et celle-ci a été instituée par Jesus-Christ même dans la derniere Cene, la veille de sa Passion. Son institution est la même que celle du Divin sacrifice : et l'on peut dire que le commandement que fit le Sauveur à ses Apôtres, et en leur personne à toute l'Eglise, de faire en mémoire de lui ce qu'il venoit de faire, a rendu la fête de la Cene du Seigneur et du saint Sacrement, aussi ancienne que l'Eglise même. C'est par elle que l'Eglise a commencé ; elle a pris sa naissance dans l'institution et la célébration de ce divin Sacrifice, d'où a suivi la communion des fideles assemblés pour la fraction du pain, ou la manducation du corps de Jesus-Christ, et pour la priere. Sans sacrifice, nulle Religion, nulle Eglise. On peut dire même, que la fête de l'Eucharistie a été perpetuelle dans l'Eglise, de même que celle de la sainte Trinité, et qu'il n'y a point eu de jour qu'on ne l'ait célébrée. Car comme la Trinité sainte est l'objet essentiel et primitif de

notre culte dans toutes les solemnités de notre religion, aussi l'Eucharistie est le sacrifice perpétuel, et le culte le plus saint qui se rende à Dieu dans toutes les fêtes. Et c'est là la raison pourquoi on a tardé si long-temps d'établir dans l'Eglise une fête particuliere pour célébrer ces deux grands Mysteres; puisque toute l'année a toujours été la fête de la très-sainte Trinité qu'on adoroit, et de la divine Eucharistie par laquelle on l'adoie.

C'est pour cela que dans les premiers jours de l'Eglise, tous les jours de l'année, disent les Peres, étoient regardés par les fideles comme des jours de fêtes, puisque tous y communioient; et c'est pour cela, selon Tertullien, saint Chrysostôme, et saint Isidore, que tous les jours ont été appellés féries dans l'Eglise. Saint Justin dit que dans toutes les fêtes des premiers Chrétiens, presque toute la solemnité consistoit en la célébration de la Messe, et en la communion; chaque jour étoit fête, et nulle fête, pour ainsi dire, qui ne fût la fête du très-saint Sacrement. Le divin sacrifice qu'on offroit, faisoit alors, comme il fait encore aujourd'hui, le fond, et comme la principale célébrité de toutes les fêtes. Qu'on fasse la fête des Martyrs ou des autres Saints, dit saint Chrisostome, qu'on célebre toute autre fête le Vendredi, le Samedi ou le Dimanche, c'est toujours le même Sacrifice qui est offert, c'est toujours la même victime sacrée qui est immolée, et c'est toujours le divin Sacrifice qui fait la principale solemnité du jour : *Sive feriâ sextâ, sive Sabbato, sive Dominica die, sive in celebritate Martyrum, eadem litatur hostia, idem sacrificium consummatur. Una virtus, una dignitas, una gratia, unum et idem corpus.* A la vérité, les grandes fêtes, ajoute ce Pere, se distinguent par la magnificence et la richesse des ornemens dont

nos Eglises sont alors parées, et par la foule extraordinaire du peuple qui s'y assemble avec joie; mais au fond c'est le divin Sacrifice qui est offert, qui en fait toute la célébrité, la dignité et la réjouissance : *Nihil novitatis inspicitis præter secularia ista velamina, et multitudinem solito lætiorem. Jam verò quod ad Sacramentum attinet, nihil ampliùs habent, nullam dignitatem, nullum privilegium.* Le très-saint Sacrement de l'Autel est ce trésor qu'on appelloit dans la primitive Eglise le souverain bien de la vie présente : *Bonum perfectum*, en qui nous trouvons tous les biens : et comme c'est la possession du souverain bien qui fait dans le Ciel une fête éternelle ; c'est aussi la possession de l'adorable Eucharistie qui fait sur la terre une fête continuelle de tous les jours.

*Faites ceci en memoire de moi*, dit Jesus-Christ. Ce Sacrement ne doit pas seulement nous rappeller le souvenir de la mort du Sauveur, mais encore de tous les autres Mysteres de sa vie. C'est dans cet esprit que l'Eglise, après ces paroles du Canon de la Messe : *Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en mémoire de moi*, ajoute : *c'est pourquoi nous souvenant, Seigneur, de votre Passion, de votre Résurrection, aussi bien que de votre Ascension glorieuse, etc.*

Nul Mystere de Jésus-Christ, dont le très-saint Sacrement ne soit et la représentation et la mémoire ; nul aussi qui ne soit dignement célébré par la divine Eucharistie, dans le sacrifice de la Messe. Quelle solemnité dans l'Eglise qui ne soit, pour ainsi dire, la fête du très-saint Sacrement ? et certainement on peut dire, qu'offrir le divin Sacrifice, c'est en faire la fête, puisque c'est célébrer solemnellement la mémoire de son institution, et faire en mémoire de Jesus-Christ ce qu'il fit lui-même en sa derniere Cene. Le divin Sacrifice est ce que toutes les fêtes ont de plus

respectable, de plus saint, et de plus solemnel. Toutes les fêtes, dit saint Jean Chrisostôme, sont la fête de ce divin Sacrifice. De sorte que la même raison qui avoit empêché durant si longtemps qu'on ne fît dans l'Eglise une fête particuliere à l'honneur de la très-sainte Trinité, avoit empêché, comme on a déjà dit, qu'on en fît une aussi en particulier, à l'honneur de l'adorable Eucharistie, lorsqu'enfin la divine Providence, prévoyant sans doute qu'il s'éleveroit, dans ces derniers temps, des sectes impies qui combattroient, qui profaneroient même par toutes sortes d'impiétés ce divin Mystere, inspira à l'Eglise d'en augmenter la solemnité par une fête particuliere, et par une Octave des plus solemnelles. Voici l'histoire de cette institution :

La Bienheureuse Julienne, Prieure du Mont-Cornillon près de Liege, fut l'instrument dont Dieu se servit pour faire naître les premieres vues de cette nouvelle solemnité. Cette sainte fille étoit née l'an 1193, au village de Retines, dans la Banlieue de la ville de Liege, de parens fort riches, qu'elle perdit à l'âge de cinq ans. Ayant été menée dès-lors par son tuteur au Mont-Cornillon, elle fut mise en pension chez les Religieuses qui avoient soin de l'hôpital qu'on venoit de bâtir au pied de la montagne. Cette ame innocente, prévenue presque dès le berceau des plus douces bénédictions du Seigneur, fit en peu de temps de si grands progrès dans la vertu, qu'elle devint l'admiration de son siecle. Il étoit difficile de voir une humilité plus profonde, avec un mérite plus rare, ni une innocence plus parfaite, avec de plus rigoureuses austérités. L'amour de la retraite et de la vie obscure, fut toujours sa passion dominante; et les communications intimes qu'elle avoit avec Dieu dans l'oraison, lui en donnoient tous les jours de plus grands attraits. Sa tendresse envers la sainte Vierge, sembloit

être née avec elle ; mais sa vertu favorite, et qui fit toujours son caractere de distinction, fut une dévotion extraordinaire pour le saint Sacrement. Le Sacrifice de la Messe embrasoit si fort son cœur du feu du Divin amour, et faisoit une si vive impression sur son esprit, qu'elle n'y assistoit jamais qu'elle ne fût tout le temps dans une espece d'extase. Chaque communion étoit pour elle un nouveau banquet du divin Epoux, et les larmes qu'elle y répandoit faisoient assez voir qu'elle y goûtoit un avant-goût des joies célestes. Elle méditoit sans cesse sur ce gage inestimable que Jesus-Christ a laissé sur la terre de l'amour immense qu'il a pour nous, et elle ne pouvoit comprendre que les Chrétiens, possédant ce trésor, pussent aimer quelqu'autre chose. Elle eût voulu que toutes les richesses du monde eussent été employées pour orner nos Eglises et pour enrichir le saint Autel, dont la magnificence devroit effacer les trônes les plus précieux des plus grands Princes. Elle étoit occupée de ces sentimens si justes et si religieux, lorsqu'elle eut une vision qu'elle ne comprenait point, et qui lui fit bien de la peine. Elle vit la Lune en son plein qui avoit une brêche. L'Ecriture sainte, tant du vieux que du nouveau Testament, nous fournit plusieurs exemples de ces images énigmatiques, dont Dieu, s'accommodant à notre maniere de penser, nous découvre un sens spirituel et mystérieux, sous quelque chose de matériel et de sensible. La pieuse Julienne ne comprenant point ce que cette vision signifioit, crut que c'étoit une illusion du démon qui vouloit la détourner de la priere. Elle n'oublia rien pour s'en délivrer ; prieres, larmes, austérités, rien ne put faire disparoitre de devant ses yeux cette image. Elle ne se mettoit jamais en oraison que la vision ne reparût ; nul de ses Directeurs qui sût lui en donner l'interprétation. Toute sa ressource fut d'avoir recours à la priere.

Dieu lui fit comprendre enfin, que la lune signifioit l'Eglise, et que la brèche marquoit le défaut de la fête particuliere du très-saint Sacrement qui manquoit, dans le temps présent, à la perfection de la discipline et à la police, pour ainsi dire, de l'Eglise. Dieu lui révéla en même temps, qu'il l'avoit choisie pour solliciter auprès des Ministres de l'Eglise, l'institution de cette fête particuliere et solemnelle du très-saint Sacrement, la fin de laquelle étoit d'honorer la divine Eucharistie par un culte plus solemnel, et pour réparer en quelque maniere, par cette publique celébrité, les irrévérences et le manque de respect envers cet adorable Mystere. Cette commission l'effraya, et quoiqu'elle ne pût pas douter que cette révélation ne vînt de Dieu, sa profonde humilité la lui rendoit suspecte. Elle fut encore près de vingt ans dans le silence, tâchant de suppléer par le redoublement de sa dévotion envers l'adorable Eucharistie, à ce que l'Eglise n'avoit pas encore établi.

Lorsqu'en 1230, ayant été élue Prieure de la maison du Mont-Cornillon, elle se sentit intérieurement plus sollicitée à se déclarer sur ce sujet; et craignant de résister à la volonté de Dieu qui lui étoit si bien marquée, elle s'ouvrit enfin particulierement à un Chanoine de saint-Martin de Liege, qui étoit dans une grande réputation de sainteté, et en qui elle avoit beaucoup de confiance. Après lui avoir déclaré ce qu'elle croyoit que Dieu lui avoit fait connoître touchant l'institution d'une fête particuliere à l'honneur de l'adorable Eucharistie, elle le pria d'agir avec tout son zele auprès des Puissances Ecclésiastiques, des Religieux, et des Théologiens, pour un établissement qui devoit être si glorieux à Jesus-Christ, et si avantageux à l'Eglise. Le saint Chanoine se chargea avec plaisir de la commission, et l'exécuta avec un merveilleux succès.

Chacun approuva un dessein si conforme à l'esprit de l'Eglise et y applaudit. Ceux qui parurent les plus zélés pour cette institution, furent les Freres Prêcheurs de Liege, leur Prieur frere Hugues dit de saint-Cher, qui fut depuis Cardinal, Gui de Leon, Evêque de Cambray, et l'Archidiacre de l'Eglise de Liege, nommé Jacques Pantaleon de Troyes, qui fut depuis Evêque de Verdun, Patriarche de Jérusalem, et enfin Pape, sous le nom d'Urbain IV. La bienheureuse Julienne eut bientôt la consolation de voir cette fête établie dans tout le Diocese de Liege, par un Mandement ou Ordonnance de l'Evêque Robert, l'an 1246, et célébrée avec une solemnité et une dévotion extraordinaire. Ce ne fut cependant que l'an 1262, que cette grande fête devint une des premieres solemnités de toute l'Eglise.

Le Pape Urbain IV, qui étant encore Archidiacre de l'Eglise de Liege, avoit fort approuvé l'institution de cette fête, comme nous avons dit, ne se vit pas plutôt élevé au souverain Pontificat, qu'il pensa à en faire une fête de précepte. Les sollicitations de plusieurs grands Prélats, et les instantes prieres d'une sainte recluse nommée Eve, qui avoit survécu à la Bienheureuse Julienne son amie, et qui n'étoit pas moins favorisée qu'elle des dons du Ciel, portoient le Pape à faire cet établissement; mais les troubles de l'Italie, et des besoins encore plus pressans de l'Eglise, en retardoient tous les jours l'exécution, lorsqu'un prodige, dit saint Antonin, arrivé à Bolsene, au Diocese d'Orviete, détermina le Pape à en donner la Bulle. Ce prodige fut un corporal qui fut tout ensanglanté du sang de Jesus-Christ, par quelques gouttes qui étoient tombées du Calice, par la négligence d'un Prêtre, lorsqu'il disoit la Messe dans l'Eglise de sainte Christine. La Bulle est de l'année 1262, elle commence par ces mots: *Transiturus de hoc mundo ad Patrem Salvator noster*

*Dominus*

*Dominus Jesus Christus.* Le Pape y donne d'abord une idée sublime de l'amour immense que le Sauveur nous témoigne dans ce divin Sacrement, et des biens infinis qui se trouvent renfermés dans la sacrée Eucharistie. Jesus-Christ après nous avoir tout donné, dit-il, se donne lui-même : *O singularis et admiranda liberalitas*, s'écrie-t-il, *ubi donator venit in donum, et datum est idem penitus cum datore :* O inimaginable libéralité où le don qu'on nous fait est la personne même de celui qui nous le donne ! *Quàm larga, et prodiga largitas, cùm tribuit quis se ipsum.* Peut-on pousser la libéralité plus loin, quand après nous avoir donné tout ce qu'on a, on se donne soi-même ? *Dedit igitur nobis in pabulum :* Jesus-Christ se fait notre nourriture, afin que comme l'homme s'étoit procuré la mort en mangeant du fruit défendu, ce même homme se procurât la bienheureuse immortalité en mangeant ce pain de vie. *De illo siquidem gustu dicitur ; quocumque die comederis, morte morieris. De isto verò loquitur, si quis comederit ex hoc pane, vivet in æternum.* Quoique l'on célebre tous les jours la fête du très-saint Sacrement, dit ce grand Pape, en offrant le divin sacrifice, il nous paroît très-à-propos d'assigner un jour chaque année qui lui soit particulierement consacré, par une fête des plus solemnelles, quand ce ne seroit que pour confondre l'abominable impiété, et l'extrême folie des Hérétiques de ces derniers temps : *Conveniens tamen arbitramur, et dignum, ut de ipso semel saltem in anno, ad confundendam specialiter hæreticorum perfidiam, et insaniam, memoria solemnior, et celebrior habeatur.* A la vérité, continue le même Pape, le Jeudi-Saint qui est le jour auquel Jesus-Christ institua ce divin Sacrement, l'Église en célebre la fête avec solemnité ; mais elle est si occupée à pleurer la mort du Sauveur, et à tant d'autres sacrées cérémonies, qu'elle ne peut pas donner une attention

assez particuliere à la solemnité de ce divin Mystere, qui doit être célébré avec une sainte joie et une pompe toute extraordinaire, pour nous faire mieux sentir la gloire et le bonheur que nous avons de posséder le Corps vivant de Jesus-Christ notre Sauveur et notre Dieu : *In die namque cœnæ Domini, universalis Ecclesia, sacri confectione Chrismatis, adimpletione mandati circa lotionem pedum, et aliis quàmplurimùm occupatâ, planè vacare non potest celebrationi hujus maximi Sacramenti.* Que si la commémoration que nous faisons de plusieurs Saints tous les jours, soit à la Messe, soit aux Litanies, n'empêche pas que l'Eglise ne leur assigne un jour dans l'année pour faire leur fête particuliere avec plus de solemnité, à plus forte raison le doit-on faire à l'égard du plus grand et du plus auguste Mystere de notre Religion, qui est l'adorable Eucharistie : *Potissimè igitur exequendum est, erga hoc vivificum Sacramentum Corporis et sanguinis Jesu Christi qui est sanctorum omnium gloria et corona; ut festivitate ac celebritate præfulgeat speciali.* Afin, ajoute-t-il, que tous les Fideles tâchent, dans cette fête particuliere, et dans cette extraordinaire solemnité, de réparer par leur dévotion et par leur culte, leur négligence, leur manque de reconnoissance et de respect, leurs irrévérences envers ce divin Mystere : *Tunc attentè in humilitate spiritûs et animi puritate restaurent.* Nous ne saurions ignorer ce que le Seigneur a révélé à des personnes d'une vertu éminente; combien il a à cœur que cette fête soit célébrée universellement dans toute l'Eglise, ainsi que nous l'avons appris avant que nous fussions élevés à la suprême dignité où la miséricorde de Dieu nous a mis. *Intelleximus olim, dum in minori essemus officio constituti, quod fuerat quibusdam catholicis divinitus revelatum, festum hujusmodi generaliter in Ecclesia celebrandum.* Ainsi, pour rendre la foi des Fideles plus vive

et plus éclatante envers cet auguste Sacrement, outre l'honneur qu'on lui rend tous les jours, nous ordonnons qu'on en fasse tous les ans une fête particuliere, avec toute la célébrité possible, et toute la pompe et la magnificence qui est due au sacré Corps de Jesus-Christ, en qui réside substantiellement toute la divinité : *Ut de tanto Sacramento præter quotidianam memoriam quam de ipso facit Ecclesia, solemnior, et specialior annuatim memoria celebretur ;* désignant à cette auguste solemnité le Jeudi d'après l'Octave de la Pentecôte, afin que ce jour-là le Clergé et le peuple s'empressent à l'envi à donner des marques éclatantes de leur vive foi et de leur tendre dévotion envers le très-saint Sacrement, par un culte public plus religieux, et par des cantiques de louanges : *Ut ipsâ quintâ feriâ devotè turbæ fidelium propter hoc ad Ecclesias affectuosè concurrant, et tam Clerici quàm populi gaudentes, in cantica laudum surgant.* Exhortant ensuite tous les Prélats et le Clergé à qui la Bulle est adressée, à célébrer tous les ans cette fête, avec beaucoup de magnificence et de dignité, ce grand Pontife leur recommande d'exhorter les Fideles dès le Dimanche précédent à se préparer par toutes sortes de bonnes œuvres à cette insigne solemnité, et surtout à se mettre en état de communier dignement le jour de la fête : *Taliter se studeant præparare, quòd hujus pretiosissimi Sacramenti mereantur fieri participes illa die.* Pour nous, ajoute-t-il, ne voulant rien oublier pour exciter tous les Fideles par les dons spirituels, à célébrer cette grande fête avec tout le zele et la ferveur que demande ce Dieu caché, nous accordons à tous ceux qui, étant véritablement contrits et confessés, assisteront aux premieres Vêpres de la fête, à Matines, à la Messe et aux secondes Vêpres, cent ans d'indulgence pour chaque fois, et quarante ans d'indulgence pour chacune des petites heures;

et cent jours d'indulgence à tous ceux qui assisteront aux Vêpres, aux Matines, à la Messe et aux petites heures de l'Office Divin, durant l'Octave : *Centum dies de injunctis sibi pœnitentiis relaxamus.*

Le Pape Clement V, confirma solemnellement dans le Concile de Vienne, l'an 1311, la Bulle d'institution que le Pape Urbain IV avoit donnée ; le Pape Jean XXII, en fit de même cinq ans après ; et cette fête fut dès-lors célébrée avec plus encore de solemnité dans toute l'Eglise universelle. Ce fut saint Thomas d'Aquin, l'admiration de tout le monde chrétien, et une des plus brillantes lumieres de l'Eglise, qui en composa l'Office, qui est regardé comme un des plus dévots, des plus finis et des plus beaux que nous ayions, tant pour l'énergie des expressions, que pour la doctrine de tout le Mystere Eucharistique.

Ce qui donne encore plus d'éclat à cette fête, et ce qui la distingue même de toutes les autres, c'est la procession solemnelle où le Corps de Jesus-Christ est porté en triomphe par les rues avec beaucoup d'appareil, et une pompe très-magnifique et toute religieuse. Plusieurs en rapportent l'institution au Pape Jean XXII : ce n'est pas qu'on ne portât le très-saint Sacrement en procession dès le onzieme siecle ; mais ce n'étoit guere qne le Dimanche des Rameaux, pour honorer l'humble triomphe de l'entrée de Jesus-Christ à Jérusalem, encore le portoit-on renfermé dans une boîte, ou espece de sépulcre. La procession qu'on fait en ce jour avec tant de pompe et de solemnité, est une principale partie de cette grande fête. On y porte en triomphe Jesus-Christ réellement présent dans l'adorable Eucharistie ; et par ce pompeux triomphe l'Eglise a en vue de célébrer celui que Jesus-Christ a fait remporter à son Eglise sur les ennemis de ce Mystere ; et de réparer en quelque maniere les outrages igno-

minieux qu'on lui fit dans les rues de Jerusalem, et ceux qu'il reçoit encore tous les jours de la part des mauvais Chrétiens, dans les Eglises. Les erreurs impies de Beranger, Archidiacre d'Angers, sur la réalité du Corps de Jesus-Christ dans le saint Sacrement, furent sans doute un des motifs de cette institution; et c'est pour cela que cette procession se fait avec tant de magnificence et de solemnité à Angers, où Béranger, le premier auteur de cette hérésie, avoit enseigné l'erreur, au commencement du onzieme siecle. La translation de l'Arche de Cariathiarim en la maison d'Obededom, et de là ensuite à Jérusalem, faite avec tant de pompe et de solemnité, à laquelle le Roi David assista, suivi d'un si grand peuple, étoit la figure de la procession solemnelle que l'Eglise fait en ce jour, en portant le très-saint Sacrement, et de la joie toute chrétienne qui accompagne cette fête. Nulle en effet, dans toute l'année, qui se célebre avec tant de pompe et de solemnité; nulle aussi où la foi et la piété des Chrétiens doivent briller davantage. C'est le triomphe de Jesus-Christ, et celui de la religion; c'est le triomphe de l'Eglise. Le très-saint Sacrement de l'Autel est la fin de tous les autres, le moyen le plus sûr et le plus efficace pour arriver à la perfection; une source féconde des dons du ciel, le gage et l'avant-goût de la felicité des Bienheureux, le germe de l'immortalité, le plus illustre témoignage de l'amour de Jesus-Christ, l'abrégé, pour ainsi dire, de toute la religion, et le trésor de l'Eglise.

Notre religion n'a rien de plus saint ni de plus divin, Dieu même ne sauroit rien faire de plus grand ni de plus respectable que cet auguste Sacrement, que le sacrifice de la Messe; institution toute divine, oblation sainte, victime d'un prix infini, immolation du Corps et du Sang adorable de l'Homme-Dieu, Pontife égal en tout à Dieu

même. Peut-on imaginer quelque chose de plus divin, de plus digne de nos empressemens, de nos respects et de tout notre culte? C'est ici le chef-d'œuvre de la sagesse, de la toute-puissance et de la bonté de Dieu, et voilà quel est l'objet principal de cette fête. On ne doit pas être surpris si l'Eglise s'épuise, pour ainsi dire, en cantiques de louanges, de remerciemens et de joie, et si les Fideles, entrant dans le même esprit, n'oublient rien pour contribuer dans tout le monde chrétien, par leur zele et par leur piété, à la magnificence et à la solemnité de cette fête. Tout l'Office de ce jour a un rapport merveilleux avec cette religieuse célébrité.

L'Introït de la Messe, pris du Pseaume 80, développe d'abord tout ce mystere. *Cibavit eos ex adipe frumenti, alleluia, et de petra, melle saturavit eos, alleluia, alleluia, alleluia:* Il les a nourris de la fleur de froment, et il les a rassasiés du miel de la pierre. Quelles louanges, quelles actions de graces et quelles bénédictions ne devons-nous pas au Seigneur pour un bienfait si signalé, pour une faveur si insigne! Jesus-Christ dit lui-même qu'il est ce pain exquis, ce pain de vie qui donne l'immortalité: *Ego sum panis vitæ.* Celui qui mange de ce pain, ajoute-t-il, ne mourra point: *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* Quelle vertu! mais quelle douceur dans ce pain céleste! C'est bien nous nourrir de miel en abondance, que de nous donner sa propre chair à manger. C'est bien là ce miel qui sort de cette pierre mystérieuse, qui n'est autre que Jesus-Christ, comme dit saint Paul: *Petra autem erat Christus.* Remarquez que le Prophete, dans ce Pseaume, exhorte les Juifs à bien célébrer les fêtes ordonnées par le Seigneur, en mémoire de ses bienfaits. Il y fait aussi parler Dieu même, qui, par le récit de ses graces, engage son peuple à le servir avec fidélité, et qui se

plaint en même temps de l'ingratitude de ce peuple. Mais après avoir fait un précis de toutes les merveilles que Dieu a faites en sa faveur, David finit le Pseaume par celle qui vaut et surpasse même toutes les autres : *Cibavit eos ex adipe frumenti, et de petra, melle saturavit eos ;* comme s'il disoit, par l'esprit prophétique dont il étoit animé : après tant de prodiges faits en faveur de son peuple, le Seigneur a fait une merveille qui met le comble à tous ses bienfaits ; c'est qu'il les a comme enivrés de douceurs en les nourrissant de ce pain céleste, qui est le pain de vie. *Exultate Deo adjutori nostro, jubilate Deo Jacob :* chantez avec joie les louanges du Seigneur, qui nous a toujours protégés ; célébrez avec alégresse la gloire du Dieu de Jacob. *Sumite psalmum et date tympanum, psalterium jucundum cum cithara :* Entonnez des cantiques à son honneur ; apportez vos tambours, vos harpes et vos luths ; rien ne convient mieux à la célébrité de cette fête.

L'Epître de la Messe de ce jour est prise du chapitre onzieme de la premiere Lettre de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens, où cet Apôtre rapporte l'institution du Sacrement de l'Eucharistie par Jesus-Christ, comme il l'a appris par Jesus-Christ même.

*Ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis ;* car j'ai appris du Seigneur même ce que je vous ai aussi enseigné ; que le Seigneur Jesus, la nuit même qu'il fut livré, prit du pain, et que rendant des actions de graces, il le rompit, et il dit : prenez et mangez, ceci est mon Corps, qui sera livré pour vous. Ce n'est point des hommes, pas même des autres Apôtres, dit saint Paul, que je tiens ce que je vous ai enseigné touchant l'Eucharistie, c'est Jesus-Christ lui-même qui me l'a révélé. Il n'oublie pas la circonstance du temps ; ce fût la nuit même, dit-il, que le Sauveur fut trahi par un de ses Apôtres, livré à ses ennemis,

et traité avec la derniere cruauté, qu'il institua le divin Sacrement, le gage le plus précieux de son amour, et le témoignage le plus éclatant de sa tendresse. Ce fut là proprement le testament de cet aimable Pere, par lequel il se donne tout lui-même à ses enfans, peu d'heures avant sa mort, lors même que ses enfans le traitent avec plus d'ignominie. Saint Paul descend ensuite dans un grand détail de tout ce qui se passa dans l'institution de cette merveille. On remarque que cet Apôtre, et tous les Evangélistes, se sont appliqués à raconter jusqu'aux moindres circonstances de cette institution. Le Sauveur prit du pain. Jesus-Christ ne put prendre que du pain sans levain, qui étoit le seul dont il fût permis de se servir en faisant la Pâque; c'est donc avec raison que dans l'Eglise Romaine on consacre avec du pain sans levain. Il rend des actions de graces à son Pere, du pouvoir qu'il lui a communiqué; c'étoit la pratique ordinaire de Jesus-Christ, avant certaines merveilles plus extraordinaires qu'il opéroit, dont ces actions de graces étoient toujours comme le prélude. Puis ayant rompu le pain qu'il tenoit dans ses mains : prenez, leur dit-il, et mangez, ceci est mon Corps, qui sera livré pour vous. Il ne dit pas, prenez et mangez ce pain; mais prenez et mangez, ceci est mon Corps; la substance que je vous présente sur ces especes, c'est mon Corps, ce n'est plus du pain. Puisque le Verbe éternel, la vérité même dit, ceci est mon Corps, soyons-en convaincus, dit saint Chrysostôme, croyons-le sans hésiter, regardons-le avec les yeux d'une foi vive : *Quoniam Verbum dicit : Hoc est corpus meum : et assentiamur, et credamus, et intellectualibus ipsum oculis intueamur :* Ceci est mon Corps : telle est la vertu et la force des paroles de la consécration, de produ e, en qualité de cause efficiente, ce qu'elles expriment. Pour que ces sortes de propositions se

trouvent vraies, il faut seulement que la chose qu'elles désignent existe après qu'elles sont prononcées. Ce que Jesus-Christ prit dans ses mains, n'étoit que du pain ; mais il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, *ceci est mon Corps*, que toute la substance du pain fut anéantie, et il n'y eut pas d'autre substance dans ce que Jesus-Christ donnoit à manger à ses Apôtres que son propre Corps, qui, dans quelques heures, devoit être livré à ses ennemis, rassasié d'opprobres, flagellé et crucifié. Il ne restoit du pain que les seules apparences, savoir, la couleur, la figure, le poids, le goût, qu'on appelle communément especes. Nous n'avons rien dans le Nouveau Testament de plus formel, de plus précis, de mieux marqué que cette réalité du Corps et du Sang de Jesus-Christ dans l'adorable Eucharistie. Toutes les fois qu'il est parlé de ce divin mystere, soit dans le sixieme chapitre de saint Jean, soit dans tous les autres Evangélistes, soit dans saint Paul, il y est toujours parlé d'une présence et d'une manducation réelle et corporelle du Corps et du Sang de Jesus-Christ. Le sens de figure n'y est exprimé nulle part, il en est même exclus positivement, puisque le Corps que Jesus-Christ donne à ses Apôtres à manger, étoit le même, selon sa parole, que celui qu'il livra aux ignominies de sa passion et à la croix pour nous racheter. *Ceci est mon Corps, qui sera livré pour vous.* Or, à moins que d'être Manichéen, on n'oseroit dire que le Corps du Fils de Dieu n'ait été livré à la mort qu'en figure. Depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, toute l'Eglise a toujours cru que le Corps de Jesus-Christ est réellement et véritablement offert en sacrifice, distribué aux fideles dans la communion, et réellement présent dans l'Eucharistie ; et nous ne saurions parler sur la présence réelle de Jesus-Christ dans le Saint-Sacrement, d'une maniere

plus claire, plus formelle et plus précise que l'ont fait les Peres des premiers siecles.

Vous me direz peut-être, dit saint Ambroise, ce pain qu'on nous donne à manger à la communion, est du pain usuel et ordinaire : *Fortè dicis, meus panis est usitatus.* Il est vrai qu'avant les paroles sacramentelles, ce pain étoit du pain : *Panis iste, panis est antè verba sacramentorum ;* mais après la consécration, à la place du pain, se trouve le Corps de Jesus-Christ : *Ubi accesserit consecratio, de pane fit caro Christi.* Voilà ce qui doit être indubitable parmi nous : *Hoc igitur astruamus.* Mais, comment se peut-il faire, continue le même Pere, que ce qui est du pain, soit le Corps de Jesus-Christ ? *Quomodò potest, qui panis est, corpus esse Christi ?* et il répond : *consecratione*, par la consécration, qui ne contient que les propres paroles de Jesus-Christ Notre-Seigneur. *Consecratio igitur quibus verbis est, et cujus sermonibus ? Domini Jesu :* car, ajoute-t-il, dans tout ce qui précede la consécration, c'est le Prêtre qui parle en son nom lorsqu'il loue et bénit le Seigneur, ou qu'il prie pour le Roi et pour le Peuple ; mais quand il vient à la consécration : *Ubi venitur ut conficiatur venerabile sacramentum*, le Prêtre ne parle plus en son nom, mais c'est Jesus-Christ lui-même qui parle par la bouche du Prêtre : *Jam non suis sermonibus sacerdos, sed utitur sermonibus Christi.* C'est donc, à proprement parler, la parole de Jesus-Christ même qui opere ce Sacrement ; cette parole, dis-je, qui de rien a créé toutes choses : *Nempe is sermo quo facta sunt omnia.* Il a parlé, continue le même Pere, et toutes choses ont été faites ; il a commandé, et toutes sont sorties du néant : *Ipse dixit et facta sunt ; ipse mandavit et creata sunt.* Or, pour répondre à votre demande : *Ego tibi ut respondeam :* Avant la consécration, il n'y avoit point le Corps de Jesus-Christ, ce n'étoit que

du pain ordinaire ; mais après la consécration, je vous le répete, il n'y a plus de pain, mais c'est le Corps de Jesus-Christ : *Non erat corpus Christi ante consecrationem : sed post consecrationem, dico tibi, quòd jam corpus est Christi.* Si saint Ambroise avoit eu à répondre aux Protestans de nos jours, auroit-il pu parler d'une manière plus précise et plus claire ?

Saint Cyrille, Patriarche de Jérusalem, qui vivoit dans le quatrieme siecle, expliquant à son peuple les principales vérités de la religion ; la doctrine de saint Paul sur le divin mystere de l'Eucharistie, dit-il, doit bien suffire pour affermir votre créance touchant cet auguste Sacrement : *Ipsa beati Pauli doctrina abundè sufficere videtur.* Ce grand Apôtre nous disoit, dans la lecture que vous venez d'entendre, que la nuit même que ce divin Sauveur devoit être livré, il prit du pain, et que rendant des actions de graces, il le rompit, et il dit : *Prenez et mangez ; ceci est mon Corps.* Et de même, prenant la coupe, il dit : *Buvez ; ceci est mon Sang.* Puis donc que Jesus-Christ a dit du pain qu'il avoit pris : *ceci est mon Corps*, qui est-ce qui oseroit, après cela, avoir le moindre doute ? *Cùm igitur ipse de pane pronunciaverit, ac dixerit : Hoc est corpus meum : quis audebit deinceps ambigere ?* Et puisque le même Jesus-Christ a dit si affirmativement : *ceci est mon Sang*, qui s'aviseroit jamais de douter d'une vérité si claire, et dire que ce n'est point réellement son Sang ? *Et cùm idem ipse tam asseveranter dixerit : Hic est sanguis meus : unquam dubitaverit, ut dicat non esse ejus sanguinem ?* Et quoi, dit-il, celui qui a changé l'eau en vin aux noces de Cana, ne méritera pas que nous croyions qu'il change le vin en son précieux Sang ? C'est sous les especes du pain et du vin, continue le même Pere, que le Sauveur nous donne son Corps et son Sang : *In specie panis dat nobis corpus, et in*

*specie vini dat nobis sanguinem.* En sorte que nous portons véritablement Jesus-Christ dans notre propre corps, lorsque nous recevons le sien : *Sic enim efficimur Christiferi, cùm corpus ejus et sanguinem in membra nostra recipimus.* Les pains de proposition de l'Ancien Testament sont abolis. Nous n'avons dans le Nouveau que ce pain céleste et cette coupe de salut qui sanctifient l'ame et le corps : *In novo verò Testamento panis est celestis, et calix salutaris, qui animam et corpus sanctificant.* C'est pourquoi, conclut-il, gardez-vous bien de vous imaginer que ce que vous voyez n'est que du pain et du vin : *Quamobrem non sic hæc attendas, velim, tanquam sint nudus et simplex panis, nudum et simplex vinum.* Ce sont réellement le Corps et le Sang de Jesus-Christ : *Corpus enim sunt, et sanguis Christi.* Car il faut que la foi corrige l'idée que les sens vous en donnent : *Nam etiamsi sensus illud tibi renunciat, fides tamen te confirmet.* Gardez-vous bien d'en juger par les yeux ni par le goût : *Ne judices rem ex gustu.* Mais que la foi vous rende cette vérité sûre et indubitable, que c'est le Corps et le Sang de Jesus-Christ que vous recevez : *Sed te citra ullam dubitationem fides certum reddat, quod sis dignus factus qui corporis et sanguinis Christi particeps fieres.* Jusqu'ici ce sont les paroles de saint Cyrille. Voilà quelle a été la foi des premiers fideles, touchant l'Eucharistie. De quel esprit est venue la créance des hérétiques de ces derniers temps ? On a toujours cru dans l'Eglise, depuis les premiers jours de sa naissance jusqu'à nous, que la substance du pain et du vin est changée en la substance du Corps et du Sang de Jesus-Christ ; et c'est ce que l'Eglise appelle transsubstantiation, c'est-à-dire, changement de substance ; et c'est par la vertu toute-puissante des paroles de Jesus-Christ, que le Prêtre prononce au nom du Sauveur, que cette merveille se fait. Si Dieu a pu

changer la femme de Lot en statue de sel, la verge d'Aaron en serpent, et l'eau en vin aux noces de Cana, disoient les Peres de l'Eglise lorsqu'ils instruisoient les nouveaux baptisés pour leur premiere communion, pourquoi ce même Dieu ne pourra-t-il pas changer le pain et le vin en son sacré Corps et en son Sang précieux dans le Sacrement de l'Eucharistie ?

*Hoc facite in meam commemorationem :* Faites ceci en mémoire de moi. Ce fut en disant ces paroles, disent les Peres, que le Sauveur ordonna Prêtres ses Apôtres. Toutes les fois que vous mangerez de ce pain, dit Jesus-Christ, et que vous boirez de cette coupe, c'est-à-dire, de ce qui est contenu dans cette coupe, car ce n'est pas là la coupe même qu'on boit, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Le sacrifice non sanglant de Jesus-Christ, ne différant que quant à la maniere du sacrifice sanglant du même Sauveur, il doit rappeller dans l'esprit de ceux qui y participent, le souvenir en particulier de la mort de Jesus-Christ. Par ces paroles, *jusqu'à ce qu'il vienne*, saint Paul nous marque que le Sacrement de l'Eucharistie durera jusqu'à la fin du monde.

*Itaque quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini :* Quiconque donc mangera de ce pain, ou boira de cette coupe indignement, dit le saint Apôtre, sera coupable de crime contre le Corps et le Sang de Jesus-Christ, c'est-à-dire, celui qui fera une communion sacrilege, ne sera pas moins coupable que s'il avoit fait mourir Jesus-Christ, et qu'il eût répandu son Sang. Rien ne prouve plus démonstrativement la présence réelle du Corps et du Sang de Jesus-Christ, que cette expression de l'Apôtre ; et elle montre encore que, selon saint Paul même, il est permis de communier sous une espece seulement. Si le crime des

Juifs, qui verserent le Sang de Jesus-Christ, nous fait horreur, celui des Chrétiens qui le profanent par de sacrileges communions, ne doit pas moins nous en faire. Ce n'est pas un sacrifice qu'ils offrent, dit saint Chrysostôme, c'est un meurtre qu'ils commettent; ce n'est pas une nourriture qu'ils prennent, c'est un poison. *Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini:* car celui qui en mange et qui en boit indignement, mange et boit sa condamnation, faute de discerner le Corps du Seigneur, c'est-à-dire, qu'il a dans lui-même la preuve visible de son crime; son procès est, pour ainsi dire, tout instruit. Ce divin Sauveur est son Juge, ce pain de vie est l'arrêt de sa mort. Sacrilege, trahison, ingratitude noire, criante hypocrisie; que de crimes, bon Dieu, dans une seule communion faite indignement! Et quels en peuvent être les effets? l'endurcissement, sans doute, et ordinairement l'impénitence finale.

Comme l'Evangile de la Messe de ce jour est le même que celui du jour de l'Octave, pour ne point rendre l'histoire de l'Office de cette fête trop longue, on en renvoie l'explication à ce dernier jour.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Deus, qui nobis sub Sacramento mirabili, passionis tuæ memoriam reliquisti: tribue quæsumus, ita nos corporis, et sanguinis tui sacra mysteria venerari, ut redemptionis tuæ fructum in nobis jugiter sentiamus. Qui vivis et regnas, etc.*

O DIEU qui nous avez laissé la mémoire de votre Passion dans un Sacrement si admirable, faites-nous la grace de révérer de telle sorte les sacrés mysteres de votre Corps et de votre Sang, que nous ressentions sans cesse en nos ames, le fruit de la rédemption que vous nous avez méritée. Vous qui vivez et régnez, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 11.

*FRATRES : ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis, quoniam Dominus Jesus in qua nocte tradebatur, accepit panem ; et gratias agens fregit, et dixit : accipite, et manducate, hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur : hoc facite in meam commemorationem. Similiter et calicem, postquam cœnavit, dicens : hic calix novum testamentum est in meo sanguine. Hoc facite quotiescumque bibetis in meam commemorationem. Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis : mortem Domini annuntiabitis, donec veniat. Itaque quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè, reus erit corporis et sanguinis Domini. Probet autem seipsum homo : et sic de pane illo edat, et de calice bibat. Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit : non dijudicans corpus Domini.*

MES FRERES : j'ai appris du Seigneur ce que je vous ai enseigné, que le Seigneur Jesus, la nuit même qu'il fut livré, prit du pain ; et que rendant des actions de graces, il le rompit, et il dit : prenez et mangez, ceci est mon Corps qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. De même après souper, il prit la coupe, et il dit : cette coupe est le testament nouveau par mon Sang ; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangerez de ce pain, et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Quiconque donc mangera de ce pain, ou boira de cette coupe indignement, sera coupable de crime contre le Corps et le Sang de Jesus - Christ. Mais que l'homme s'examine soi-même à fond ; et qu'après cela il mange de ce pain, et boive de cette coupe ; car, celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa condamnation, faute de discerner le Corps du Seigneur.

*Saint Paul voulant corriger les abus qui s'étoient glissés parmi les fideles de Corinthe dans les assem-*

*blées qu'on faisoit pour célébrer la Cene du Seigneur, et l'institution ou la fête de la divine Eucharistie, leur raconte précisément de quelle maniere le Sauveur institua ce divin Sacrement, ce qu'il contient, et le crime et le châtiment de ceux qui en approchent indignement.*

## RÉFLEXIONS.

*Prenez et mangez, ceci est mon Corps qui sera livré pour vous.* Oui, c'est de Jesus-Christ lui-même que nous avons reçu la foi de la réalité de son Corps et de son Sang dans l'Eucharistie. Une tradition constante l'a transmise jusqu'à nous; tous les Evangélistes et saint Paul nous l'ont exposée. Personne ne s'est avisé d'en douter durant les onze premiers siecles. Le démon ayant épuisé inutilement tous ses artifices pour détruire la foi sur les principaux mysteres de la religion, sur la divinité de Jesus-Christ, sur l'unité de sa personne, sur la multiplicité de sa nature, sur la nécessité de sa grace, sur l'auguste qualité de Mere de Dieu; enfin la malignité de l'enfer voyant tous ses traits épuisés et ses batteries ruinées, vomit ses blasphêmes contre la divine Eucharistie et la réalité du Corps de Jesus-Christ, la seule vérité chrétienne qui n'eût point encore été attaquée. Il faut être bien aveugle, bien ingrat, et encore plus impie, pour refuser de croire ce mystere de l'amour immense d'un Dieu, si bien marqué, et si clairement, si invinciblement établi. Mais enfin, ce n'est jamais que contre les vérités de la foi les mieux marquées que les hérésies s'élevent. L'Eucharistie est le gage le plus éclatant de l'amour de Dieu pour les hommes, et une source de salut: il ne faut pas être surpris si le démon fait tant d'efforts pour l'affoiblir et pour la combattre. *Ceci est mon Corps qui sera livré;*

ce n'est pas seulement à la mort, mais encore aux sacrileges profanations des mauvais chrétiens, et aux furieuses persécutions des hérétiques. *Prenez et mangez :* vous ne vous contentez donc pas, ô mon Sauveur, de nos adorations dans ce divin Sacrement, vous voulez que nous en fassions notre nourriture ; vous voulez que la connoissance de nos besoins l'emporte sur celle de notre indignité et de notre misère, et l'amour sur la crainte qui nous retient. Si c'est une erreur impardonnable de l'entendement de refuser de croire la réalité du Corps et du Sang de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, c'en est une aussi criminelle et aussi grossiere de la volonté, pour ainsi dire, de s'éloigner de cette sacrée table, et de s'excuser, de prétextes si frivoles, d'assister à ce divin festin. Qu'on ne dise pas que c'est par respect qu'on s'en éloigne ; excuse artificieuse qui ne peut imposer qu'aux simples : que ne dit-on comme ces conviés au festin du Pere de famille : *Villam emi, uxorem duxi :* Mon cœur est dégoûté de cette divine nourriture ; je ne trouve du goût que dans les mets que le monde me prépare ; ses assaisonnemens aiguisent trop mon appétit pour ne les pas préférer à ce pain vivant ; mais je suis indigne, dit-on, de cette nourriture céleste, qui demande une pureté que je n'ai pas, et une dévotion qui m'est inconnue. C'est l'esprit qui trouve cette défaite pour favoriser les malignes inclinations du cœur. Quelque libertin qu'on soit, on n'ignore point qu'en assistant à ce festin sacré on doit avoir la robe nuptiale ; mais c'est cette robe de l'innocence dont on ne veut pas prendre la peine de se revêtir. Il faudroit quitter cette habitude criminelle ; il faudroit faire cette restitution ; il faudroit pardonner cette injure ; il faudroit enfin vivre dans l'innocence : on est bien aise de vivre dans le péché, et voilà la véritable raison qui fait désapprouver, qui fait même condamner la commu-

nion fréquente. Mais en communiant si rarement, le fait-on avec plus d'innocence ? On est bien malade quand l'ame est dégoûtée du Corps et du Sang de Jesus-Christ. Il ne faut jamais communier indignement, ce seroit manger sa condamnation ; mais il faut quitter, il faut éloigner ce qui est un obstacle à une sainte communion.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Ch. 6.

*In illo tempore : dixit Jesus turbis Judæorum : caro mea, verè est cibus ; et sanguis meus, verè est potus. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo : sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem : et qui manducat me, et ipse vivet propter me. Hic est panis, qui de cœlo descendit. Non sicut manducaverunt patres vestri manna, et mortui sunt. Qui manducat hunc panem vivet in æternum.*

En ce temps-là, Jesus dit à la troupe des Juifs : ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme le Pere qui est vivant m'a envoyé, et que je vis pour le Pere : de même celui qui me mange, vivra aussi pour moi. C'est ici le pain qui est venu du ciel. Il n'en est pas comme de vos peres qui ont mangé la manne, et qui sont morts : celui qui mange de ce pain-ci, vivra éternellement.

---

## MÉDITATION.

*Du très-Saint Sacrement de l'Eucharistie.*

### PREMIER POINT.

CONSIDEREZ tout ce que Dieu a fait de plus frappant, de plus merveilleux, de plus extraordinaire pour nous témoigner l'excès de son amour ;

l'adorable Sacrement de l'Eucharistie est l'abrégé de toutes ces merveilles, et un témoignage perpétuel d'un amour encore plus grand. Que Dieu ait daigné prendre un soin singulier de son peuple ; qu'il ait fait en sa faveur tant de prodiges ; qu'il ait suspendu les flots pour lui faire un chemin au milieu des eaux ; qu'il l'ait nourri dans le désert d'une manne céleste ; qu'il ait daigné être son défenseur et son guide ; qu'il ait voulu rendre sensible sa majesté divine au milieu des tonnerres et des éclairs, et sa présence par une nuée dans le Temple ; ce sont là des preuves d'une bonté bien admirable : mais que Jesus-Christ, sans avoir égard à ce que nous sommes et à ce qu'il est, fasse, pour nous témoigner son amour, tous les miracles qu'il fait dans l'adorable Eucharistie ; qu'il daigne se renfermer, s'appetisser dans une espece presque indivisible ; se reproduire en même temps à l'infini ; se dépouiller de sa majesté, et ne se dépouiller, ne se cacher tout entier sous les apparences du pain et du vin que pour nous servir de nourriture ; rester jour et nuit renfermé sur l'Autel dans un ciboire, et tout cela pour être sans cesse réellement présent avec nous ; que vous en semble ? est-ce là nous aimer avec tendresse ? est-ce là une preuve bien éclatante d'un grand amour ? et cet excès d'amour pour de si viles créatures, n'est-ce pas une merveille encore plus incompréhensible que l'Eucharistie même ? Quelque tendresse qu'ait un souverain pour un favori, il n'oublie pas qu'il est maître ; il y a toujours des mesures à garder dans les plus grands témoignages d'amitié à l'égard des sujets. Il y a certains airs, certain rang, certaines bienséances dont le Prince ne se dépouille jamais dans la familiarité la plus tendre : il n'y a que l'amour extrême que Jesus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie qui ne garde point de mesures ; ce divin Sauveur, ce maître infiniment grand se livre, se prodigue sans distinction à ses

sujets, qu'il regarde comme ses enfans ; on diroit qu'il s'oublie lui-même dans cet adorable mystere, et qu'il ne s'y souvient que de nous. Quel prodige, bon Dieu ! mais que de miracles dans cette seule merveille ! la substance du pain et du vin anéantie sans détruire les accidens ; le corps de Jesus-Christ en même temps reproduit en mille endroits différens, et toujours tout entier, dans une espece presque indivisible ; un Dieu soumis à la parole d'un simple Prêtre, le Corps et le Sang adorable de Jesus-Christ réellement présent sur nos Autels, exposé à toutes les irrévérences, aux insultes et aux profanations sacrileges des impies et des libertins ; distribué enfin indifféremment à tous les fideles : voilà ce que Jesus-Christ fait pour nous témoigner son amour ; voilà l'objet de notre créance : l'esprit se confond et se perd dans cette multiplicité de merveilles, toutes plus incompréhensibles. N'étoit-ce pas assez qu'un Dieu se fût fait homme pour racheter les hommes ? N'étoit-ce pas assez que ce Dieu-Homme eût donné son Sang et sa vie pour le salut des hommes ? Ah ! c'étoit plus que nous n'en eussions osé demander, plus que nous n'en pouvons croire ; que ce divin Sauveur, après nous avoir tout donné, se donne encore lui-même ; qu'il veuille être encore notre nourriture sacrée ; qu'un Dieu-Homme, après nous avoir rachetés par sa mort, veuille encore nous nourrir de sa propre chair ; hommes ingrats, comprenez-vous cette merveille ?

## SECOND POINT.

Considérez que quelque surprenant, quelque incompréhensible que soit l'amour immense que Jesus-Christ nous témoigne dans le Saint-Sacrement, il y a encore quelque chose, ce semble, de plus étonnant et de plus incompréhensible, et

c'est l'indifférence, la froideur, l'ingratitude des fideles envers Jesus-Christ dans cet auguste Sacrement. Il est surprenant et inconcevable qu'un Dieu nous aime jusqu'à ce point, mais enfin, c'est un Dieu qui nous aime, et qui nous aime en Dieu ; mais que nous n'ayions que du dégoût et même du mépris pour ce Dieu dans le mystere même où il nous prouve si efficacement jusqu'à quel excès il nous aime, est-ce là un mystere d'iniquité aisé à comprendre ? Quel Turc, quel Païen, quel Barbare instruit de ce que nous croyons de cet adorable mystere, pourroit jamais s'imaginer que nous aimassions si peu Jesus-Christ ? Ce divin Sauveur n'a que faire des hommes, et cependant il compte pour rien d'être renfermé dans une Hostie consacrée jusqu'à la fin des siecles, tant il aime les hommes, tant il trouve de plaisir à être avec eux : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Les hommes, au contraire, ne peuvent se passer de lui, et cependant ils comptent pour rien la grace qu'il leur fait de demeurer avec eux, si peu ils l'aiment, si peu ils font de cas du bonheur qu'il y a d'être avec lui ! Ces personnes oisives, ennuyées même de leur oisiveté, qui paroissent si rarement, et avec tant de dégoût dans nos Temples ; ces gens du monde, qui donnent des trois et quatre heures aux spectacles profanes, et la plus grande partie de leur vie au jeu, à des divertissemens, à des assemblées mondaines, et qui ne paroissent qu'avec ennui, qu'avec peine une fois la semaine aux pieds de nos Autels, estiment-ils beaucoup l'avantage et l'honneur que nous avons de pouvoir rendre nos hommages à Jesus-Christ, réellement présent sur ces mêmes Autels, tous les jours et à toutes les heures du jour ? Notre conduite, en ce point, s'accorde-t-elle avec notre créance ? Il n'est pas nécessaire de rappeller ici le triste souvenir des outrages que ce divin Sauveur a souffert dans sa

Passion, ni tout ce qu'il a souffert d'ignominieux dans ce Sacrement de la part des hérétiques : personne n'ignore jusqu'à quel excès d'impiété et d'infamie s'est portée leur rage diabolique contre le Corps de Jesus-Christ sur nos Autels. Qu'avons-nous fait, que faisons-nous pour réparer ces outrageantes impiétés et ces horribles sacrileges ? Mais que n'a pas souffert et que ne souffre-t-il pas encore tous les jours, ce divin Sauveur, de tant d'indignes fideles qui le traitent si indignement ? Quelles profanations dans le lieu Saint ! quel manque de respect ! que de sacrileges communions ! quelles irrévérences plus monstrueuses ! à la vérité, l'Eglise tâche en ce jour, et durant toute l'Octave, de lui faire amende honorable, et de réparer, par son culte public, tant d'impies profanations ; mais combien peu de chrétiens entrent dans l'esprit de l'Eglise ! combien peu contribuent à la pompe de son triomphe ! combien peu pensent à le dédommager des mépris et des insultes qu'il a reçus ?

Bon Dieu, que ne puis-je réparer aujourd'hui, et durant cette Octave, tout ce que vous avez souffert d'ignominieux dans cet adorable Sacrement de votre amour ! que n'ai-je autant de cœurs qu'il y a d'étoiles dans le Ciel et d'hommes sur la terre, et dans chacun de ces cœurs autant d'amour pour vous qu'en ont tous les Anges et tous les Saints ! ce seroit encore peu, en comparaison de ce que vous méritez ; ce seroit encore peu, en comparaison de ce que je souhaite. Célestes intelligences, Anges bienheureux qui vous assemblez autour de ces Autels, je vous conjure d'adorer et d'aimer pour moi ce Dieu d'amour, et de lui dire que je languis, et de regret de l'aimer si peu, et de desir de l'aimer tous les jours davantage. Je viens vous le témoigner moi-même, Seigneur, devant votre Sanctuaire, et c'est là même que je veux venir souvent épancher mon cœur, et m'em-

braser tout de nouveau du feu de votre divin amour.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Inveni quem diligit anima mea ; tenui eum , nec dimittam.* Cant. 3.

J'ai trouvé celui que mon ame aime ; je le possede dans l'Eucharistie, je ne m'en séparerai plus.

*Dilectus meus mihi , et ego illi.* Cant. 2.

Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis tout à lui.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. On a vu quel est le motif de cette fête solemnelle, et la fin que l'Eglise se propose dans cette auguste solemnité. Entrez dans son esprit, et contribuez, autant que vous pourrez, à la solemnité de cette fête. Communiez aujourd'hui, et le plus souvent qu'il vous sera permis durant l'Octave, et toujours avec une dévotion plus tendre et avec une nouvelle ferveur. Assistez à la procession, pour contribuer au triomphe de Jesus-Christ, et dans la pensée de réparer autant qu'il se peut, par votre modestie et par votre piété, les outrages que Jesus-Christ a souffert dans cet adorable mystere. Assistez tous les jours au salut, et soyez empressé pour recevoir plusieurs fois chaque jour la bénédiction du très-saint Sacrement. On n'en reçoit point dans les dispositions qu'il faut avoir, sans qu'on reçoive de grands trésors de graces. Assistez tous les jours à la messe avec cet esprit de religion que demande ce grand sacrifice ; plusieurs se font une gloire durant cette Octave, d'assister chaque jour à l'Office divin.

2°. C'est une pratique de piété très-utile, de

faire chaque jour de l'Octave plusieurs visites à Jesus-Christ dans le saint Sacrement ; le moins c'est deux par jour. Plusieurs personnes en font davantage, et le moins qu'en doivent faire les personnes religieuses, c'est cinq chaque jour ; mais ayez soin de les faire pour réparer celles que vous avez faites autrefois avec si peu de respect, avec tant d'indévotion. Rien n'est plus édifiant, rien n'est plus chrétien que d'accompagner le saint Sacrement quand on le porte aux malades. Les Princes ne sortent jamais de leurs palais qu'ils n'aient une suite et une cour nombreuse. Hélas ! Jesus-Christ sort de son Temple pour aller chez les malades ; qui s'empresse de l'y accompagner ? et quelle cour fait-on à Jesus-Christ, et dans nos Eglises, et quand il sort ? Réglez désormais quelle sera sur ce point votre pratique. Si vous êtes dans le monde, dites tous les jours de l'Octave le petit Office du saint Sacrement, et dites-le désormais le Jeudi de chaque semaine.

---

# LE DIMANCHE
## DANS L'OCTAVE
## DU SAINT SACREMENT,
## ET LE SECOND
## D'APRÈS LA PENTECÔTE.

Ce Dimanche est proprement la continuation de la fête solemnelle du très-saint Sacrement et de la célébrité du triomphe de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Toute l'Octave n'est que la même fête, c'est une seule fête solemnelle qui dure huit jours.

jours. Le saint jour du Dimanche étant d'ailleurs toujours solemnel, il augmente aussi la dévotion et la célébrité de la fête.

L'Introït de la Messe du jour est pris du Pseaume dix-septieme, qui est un cantique d'actions de graces que David rend à Dieu, de l'avoir tiré de tant de dangers, et de l'avoir mis au large sous sa protection, avec laquelle il ne craint plus ses ennemis, et à laquelle il reconnoît qu'il doit toutes les victoires qu'il a remportées. Nous pouvons dire que toute notre force est en Jesus-Christ dans le saint Sacrement. Nous avons dans l'Eucharistie un rempart que tout l'enfer ne sauroit jamais forcer. Quelle plus illustre, quelle plus sûre protection que ce divin Sauveur sur nos Autels ? l'Eucharistie est notre appui, notre consolation, notre refuge, toute notre ressource parmi tous les dangers de cette vie. C'est dans cet esprit que l'Eglise commence la Messe de ce jour, par le verset de ce Pseaume qui exprime si bien les sentimens vifs et affectueux de reconnoissance et d'amour que doivent avoir tous les Fideles, au souvenir des grands secours et des biens infinis que nous trouvons dans le saint Sacrement. *Factus est Dominus protector meus :* le Seigneur s'est fait mon protecteur d'une maniere bien singuliere, en se faisant ma nourriture. *Et eduxit me in latitudinem :* Je ne serai plus pressé par mes ennemis, le Seigneur m'a mis au large. *Salvum me fecit, quoniam voluit me :* je reconnois bien que c'est l'excès de son amour immense qui m'a sauvé. Le témoignage le plus éclatant de sa tendresse, est le gage de mon salut. Aussi aimerai-je mon Sauveur de tout mon cœur, de toute mon ame, de toutes mes forces : *Diligam te Domine.* Comment pourrai-je, ô mon Dieu ! après une si prodigieuse marque de votre amour, ne vous pas aimer de tout mon cœur, ou ne vous aimer que médiocrement, ou avec réserve ! *Dili-*

*gam te Domine virtus mea :* Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force. *Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus :* Le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon libérateur.

L'Eucharistie est le pain des forts; c'est ce pain céleste, ce pain divin, ce pain de vie, dont celui que l'Ange apporta à Elie, et qui lui donna tant de vigueur pour continuer son chemin, n'étoit que la figure : *Et ambulavit in fortitudine cibi illius.* Ceux que nous excitons et exhortons au combat pour la foi, disoit saint Cyprien, écrivant au Pape Corneille, nous ne souffrons pas qu'ils entrent dans le champ de bataille sans être auparavant fortifiés et comme armés du corps et du sang de Jesus-Christ par la communion : *Quos excitamus, et hortamur ad prælium, non inermes nudosque relinquimus, sed protectione corporis et sanguinis Christi munimus.* Nous devons sortir de la sainte Table, comme des lions, pleins de ce feu divin, disent les Peres, que le corps et le sang de Jésus-Christ allume dans l'ame; et quel courage, quelle force ne doit-il pas exciter !

L'Epître de la Messe de ce jour est prise du troisieme chapitre de la premiere Epître canonique de saint Jean. Cet Apôtre venoit de rapporter l'exemple de Caïn, qui, par la plus maligne jalousie qui fût jamais, tua son frere Abel; ne pouvant souffrir que Dieu donnât à Abel des marques de préférence, en acceptant ses offrandes, qui étoient saintes, tandis qu'il réprouvoit les siennes, parce qu'elles étoient mauvaises et indignes de la majesté de Dieu; rien de plus injuste que la jalousie qu'avoit conçu Caïn contre son frere.

*Nolite mirari, si odit vos mundus*, continue le saint Apôtre : Ne soyez pas surpris, mes Freres, que le monde vous haïsse. Si vous étiez aussi méchans que lui, le monde ne vous haïroit point.

Les gens de bien ont toujours été l'objet de la haine et du mépris des méchans. La vie pure, innocente, religieuse de ceux-là, est une incommode censure des déréglemens de ceux-ci; voilà ce qui les met de si mauvaise humeur contre ceux dont la vertu condamne tacitement le déréglement de leurs mœurs et de leur conduite. Il y aura toujours des Caïns dans le monde, tant qu'il y aura des Abels. Ce ne sont pas les défauts qui échappent aux gens de bien, qui allument la bile des méchans, les irrégularités sont trop communes et trop ordinaires aux mondains et aux libertins, pour choquer leur prétendue délicatesse: *Totus mundus in maligno positus est*: le monde est tout plongé dans l'iniquité et dans la malice; et sur cet article, les mondains sont tous portés et accoutumés à se tout pardonner. Ce qui les irrite contre les gens vertueux, c'est la probité, c'est l'innocence de ceux qui ne sont pas d'une autre condition, ni d'une autre religion que les libertins. Trop de lumiere blesse des yeux malades: et voilà ce qui attire aux gens de bien la haine et les persécutions des méchans. Vous ne devez donc point être surpris si le monde vous hait, vous n'êtes pas du monde. Le monde regarde comme ennemi tout ce qui lui est étranger.

*Nos scimus quoniam translati sumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres*: Nous savons que nous avons passé de la mort à la vie, en ce que nous aimons nos freres. La charité caractérise tous les Disciples de Jesus-Christ; et elle ne fut jamais le caractere des partisans et des esclaves du monde. Nous savons, dit le saint Apôtre, que nous avons passé de la mort à la vie, c'est-à-dire, que par la miséricorde de Dieu, nous sommes devenus les enfans de Dieu; et en cette qualité nous avons droit à la vie éternelle; nous sommes les héritiers de Dieu, et les cohéritiers de Jesus-Christ. L'innocent Abel doit nous servir de mo-

dele. A la vérité, la prédestination de chacun en particulier, est un secret que Dieu s'est réservé; et à moins d'une revélation, personne ne peut pénétrer ce Mystere. Cependant, dit l'Apôtre, je veux donner une marque de votre prédestination peu douteuse : cette marque, c'est l'amour et la parfaite charité que nous avons pour nos freres : *Quoniam diligimus fratres.* C'est la marque à laquelle le Sauveur veut qu'on connoisse ses vrais Disciples : *In hoc cognoscent omnes quòd Discipuli mei estis.* C'est son précepte favori : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem :* Mon commandement particulier, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. *Qui non diligit, manet in morte.* Saint Jean venoit de dire, que nous avons passé de la mort à la vie, par le bienfait inestimable de la rédemption: ici il déclare que c'est en vain qu'on se flatteroit de cet avantage, si l'on n'aimoit son prochain comme soi-même : sans cette charité chrétienne on est dans un état de réprobation ; celui qui n'aime point demeure dans un état de mort. En effet, ce n'est pas aimer Dieu que de haïr ses freres. Quelle illusion, quelle erreur, bon Dieu! de se flatter de vous aimer et de vous être agréable, si l'on nourrit dans le cœur une haine secrete contre son prochain!

*Omnis qui odit fratrem suum homicida est.* Quiconque hait son frere, est un homicide : et vous savez, ajoute-t-il, que nul homicide n'a en soi la vie éternelle. La haine est un poison qui donne la mort à l'ame, dès qu'elle a saisi le cœur. Quiconque hait son frere se donne la mort à soi-même ; la haine est encore meurtriere d'inclination par elle-même, de celui qu'elle hait. C'est une passion, qui de sa nature, tend à la destruction de son objet. Quelque cachés, quelque dissimulés que soient ses desirs, la mort d'un ennemi lui est toujours agréable ; et sans la rechercher, elle

la souhaite. C'est ce qui fait dire à saint Jérôme, que quiconque hait, ne laisse pas d'être homicide ; quoiqu'il ne se serve pas de l'épée, ni du poison pour donner la mort : *Quicumque odit, etiamsi necdum gladio percusserit, omninò tamen homicida est.* Et vous savez, ajoute saint Jean, que nul homicide n'a en soi la vie éternelle, c'est-à-dire, la vie de la grace, qui est comme la semence de la bienheureuse éternité.

*In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit.* Voulez-vous connoître si vous aimez véritablement vos freres, poursuit-il, si vous avez pour eux cette charité chrétienne qui nous est si fort recommandée. Voyez si vous êtes dans la disposition de donner votre vie pour leur salut, comme Jesus-Christ a donné la sienne pour nous sauver : *Quoniam ille animam suam pro nobis posuit ; et nos debemus pro fratribus animas ponere :* Nous aussi, nous devons donner notre vie pour nos freres. C'est ce que font encore tous les jours ceux qui passent les mers, et vont s'exposer aux plus grands dangers de la vie, pour convertir les infideles et les hérétiques, renouvellant dans ces derniers temps cette charité chrétienne des premiers siecles, qui faisoit dire aux Païens, parlant des premiers chrétiens, au rapport de Tertullien : Voyez comme ils s'aiment et quelle est leur charité, jusqu'à être prêts de donner leur vie les uns pour les autres : *Vide ut invicem se diligant, et ut pro alterutro mori sint parati.* C'est aussi ce que nous avons vu de nos jours dans la personne de ces Héros chrétiens, que les horreurs de la mort n'ont pu empêcher d'exposer leur vie pour le salut de leurs freres, que le feu de la contagion mettoit en danger de mourir sans secours spirituels. Combien sont éloignés de cette charité chrétienne, ceux qui refusent aux besoins extrêmes de leurs freres, jusqu'à leur superflu ? *Qui habuerit substantiam*

*hujus mundi, et viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo : quomodò charitas Dei manet in eo !* Tout homme qui ayant des biens de ce monde, verra son frere dans la nécessité, et aura le cœur fermé pour lui, comment a-t-il en soi l'amour de Dieu ? Riches du monde, qui n'avez que de la dureté pour les pauvres ; grands du monde, qui consumez en luxe, en splendides repas, en chevaux et en superbes équipages, ce qui suffiroit pour empêcher de mourir de pure misere un nombre infini de malheureux, et pour rendre heureuse une multitude prodigieuse de pauvres familles, qui périssent faute de secours : pouvez-vous vous flatter d'avoir la charité chrétienne ? et peut-on raisonnablement espérer sans elle de faire son salut ? *Grandis culpa*, dit saint Ambroise, *si sciente te Fidelis egeat.* C'est une faute grieve de ne pas assister un de vos freres, que vous savez être dans la derniere misere et dans une extrême pauvreté.

*Filioli*, conclut le saint Apôtre, qui connoissoit mieux que personne la nécessité indispensable de cette vertu, *Filioli mei, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere, et veritate :* Mes chers enfans, que notre charité ne soit pas en paroles, ni sur la langue, mais qu'elle soit affective et véritable. Beaucoup de démonstrations d'amitié dans le monde, beaucoup de complimens, grandes offres de services : et parmi toutes ces grimacieres protestations et ces beaux sentimens de compassion, d'empressemens et de tendresse même, combien peu de charité chrétienne ? beaucoup de paroles officieuses, obligeantes, et voilà tout : *Non diligamus verbo, neque linguâ.* Quand on n'aime le prochain qu'en paroles, aime-t-on Dieu de tout son cœur ? *Quomodò charitas Dei manet in eo ?* L'amour que Jesus-Christ nous témoigne dans le Mystere de l'Eucharistie, où il ne nous donne pas seulement tout ce qu'il a, mais

encore tout ce qu'il est, et où il renouvelle continuellement le sacrifice qu'il a fait à son Pere pour nous, de sa vie, est certainement un grand modele, et en même temps un grand motif de la charité chrétienne que nous devons avoir pour notre prochain.

L'Evangile de la Messe de ce jour n'a pas moins de rapport au grand Mystere dont on continue la fête. Il contient la parabole des conviés, qui s'excusent de venir au festin, et dont la place est remplie par d'autres qui n'y avoient pas été appellés d'abord.

Jesus-Christ dînant un jour de Sabbat, chez un des principaux Pharisiens, prit occasion d'un mot que dit un des Conviés, sur le bonheur de ceux qui seront du festin dans le Royaume de Dieu, de leur faire la parabole suivante :

Figurez-vous, leur dit-il, un homme riche, qui fait préparer un grand souper, auquel il invite beaucoup de monde. L'heure étant venue, il envoie un de ses domestiques dire aux Conviés que tout est prêt, et qu'on les attend. Mais au lieu d'empressement de leur part, et de remercîment, du moins pour la grace qu'il leur fait, il n'en reçoit que des excuses vaines et frivoles.

L'un dit qu'il a acheté une terre, et qu'il est obligé d'y aller ; l'autre qu'il a acheté cinq paires de bœufs, et qu'il va en faire l'essai ; le troisieme apporte pour excuse de son refus, qu'il est marié, et qu'il ne sauroit quitter ce jour-là sa nouvelle épouse ; tous enfin s'excusent et lui mandent qu'il ne les attende point. Que pensez-vous que fasse le Maître, lorsqu'on lui rapporte ce qui s'est passé ? il en témoigne son ressentiment, et piqué d'un tel affront, et d'une si indigne ingratitude : Allez, dit-il au valet, allez sur l'heure dans les rues, dans les places publiques de la ville et dans les carrefours, et amenez-moi tout ce que vous trouverez de pauvres, de gens perclus

de leurs membres, d'aveugles et de boîteux. L'ordre fut bientôt exécuté. On vit entrer dans la salle du festin une troupe de pauvres gens, qui tressailloient de joie de se voir appellés à une si bonne table. Cependant, quoique le nombre en fut grand, il se trouva bien des places vuides. Ce que le Maître ayant appris : qu'on retourne incessamment, dit-il, qu'on aille dans les grands chemins et le long des haies, qu'on ramasse tout ce qu'on trouvera de gueux et d'étrangers, pour qu'il ne reste pas une place ; qu'on les prie de venir, qu'on les presse, qu'on les force même en quelque façon d'entrer jusqu'à ce que ma maison se remplisse ; je ne veux point voir de places vuides à ma table. Pour ceux que j'avois eu la bonté de convier d'abord à mon festin, ils s'en sont trop rendus indignes, et je vous déclare que pas un d'eux n'en goûtera : *Dico autem vobis quòd nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.*

Il est évident que cette parabole, dans le sens littéral, regarde les Juifs et les Gentils, et a pour but, de montrer l'économie de la conduite aimable et toute miséricordieuse du Sauveur, dans l'établissement de son Eglise. Les Juifs avoient été invités les premiers à ce banquet mystérieux qui signifie le Royaume de Dieu, qui est l'Eglise. C'étoit, pour ainsi dire, les amis du Pere de famille. Mais les principaux de la nation ayant refusé de recevoir la grace de l'Evangile, se sont exclus eux-mêmes du bonheur éternel. Quelques pauvres pêcheurs seulement, des Publicains, des femmes pécheresses, quelques-uns de la lie du peuple ont accepté l'invitation qui leur étoit faite : *Pauperes ac debiles, et claudos introduc huc.* Tels ont été les premiers Disciples de Jesus-Christ, et les prémices du Christianisme. D'où vient que Jesus-Christ donne pour un des caracteres de sa venue en qualité de Sau-

veur et de Messie, que l'Evangile est annoncé aux pauvres : *Pauperes evangelizantur.* Enfin, la salle du festin n'étant pas encore remplie par les Juifs convertis à la foi, Dieu a envoyé de tous côtés des Prédicateurs, pour annoncer l'Evangile aux Gentils, et les mettre dans la voie du salut : *Exi in vias, et compelle intrare.* Les Juifs se trouvoient dans la Ville où ils avoient été rassemblés par les Patriarches et les Prophetes de l'ancien Testament, et par la loi que Dieu leur avoit donné ; ils se trouvoient à la vérité par les rues, par les carrefours et les places publiques ; c'est-à-dire, assez dérangés par la corruption des mœurs, et par l'inobservation des Commandemens de Dieu ; mais ils étoient toujours pourtant dans la Ville : c'est-à-dire, dans la seule vraie religion alors, c'étoit toujours jusqu'alors le peuple privilégié ; aussi est-ce par un effet de cette prédilection, qu'ils sont les premiers invités, et que l'Evangile leur est prêché avant qu'il soit annoncé aux autres peuples. Les Prêtres, les Pharisiens, les Docteurs n'ont pas voulu se trouver au festin, ils en sont exclus pour toujours : et il n'y a eu qu'une poignée de gens pauvres de leur nation, qui aient été introduits dans la salle. Que de réflexions à faire sur leur malheur !

C'est, pour ainsi dire, au refus des Juifs, que les Gentils ont été invités : *Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei*, dit-on aux Juifs : c'étoit à vous qu'il falloit annoncer premièrement la parole de Dieu : *Sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad Gentes.* C'étoit à vous qu'il falloit annoncer premièrement la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons tourner du côté des Gentils. *Compelle*, contraignez-les : c'est-à-dire, dans le sens littéral, faites-leur une douce violence, non pas en forçant

leur volonté, Dieu ne veut pas des serviteurs qui ne soient que par force et malgré eux à son service, mais à force de prieres et d'invitation. Dans le sens figuré, cette expression marque la force de la grace, qui ne détruit jamais la liberté et la force de la prédication de l'Evangile qui persuade. C'est ainsi que les Disciples qui alloient à Emmaüs, contraignirent le Sauveur de s'arrêter dans le Bourg : *Et coegerunt illum.* Ils l'arrêterent comme par force. Ainsi Loth avoit contraint les trois Anges de venir loger chez lui : *Compulit illos oppido ut diverterent ad eum.* C'est ainsi que saint Paul veut que son Disciple Thimothée prêche l'Evangile : *Prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientia et doctrina :* prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion ; employez les réprimandes, les prieres, les menaces, toujours avec beaucoup de douceur et de patience ; et ne cessez d'instruire et de convaincre l'esprit pour gagner le cœur. Et c'est dans ce même sens qu'il faut entendre cette priere de l'Eglise ; *Ad te nostras etiam rebelles compelle propitius voluntates :* Daignez, Seigneur, par la force de votre grace, convertir nos cœurs, quelque endurcis qu'ils soient. On va chercher ces étrangers dans les grands chemins, et le long des haies : *Exi in vias et sepes.* Les Gentils étoient hors de l'enceinte de la Ville, ils erroient dans la voie large qui conduit à la perdition, et les haies à l'abri desquelles ils se mettoient, ne les pouvoient pas garantir des orages et des tempêtes. Tertullien ne demandoit aux Païens, que de vouloir seulement écouter les vérités de l'Evangile, persuadé que quelque rebelle que fût leur volonté, elle seroit obligée de se rendre à la force de la vérité : *Qui studuerit intelligere, cogetur et credere.* Voilà la douce violence à laquelle Jesus-Christ fait allusion par ces paroles : *Compelle intrare :* Force, violence, qui ne blessent jamais la liberté.

Le sens moral de toute cette parabole, c'est de nous faire comprendre qu'il ne tient pas au Seigneur que nous ne soyions sauvés, il en a fait tous les frais, il donne sa grace à tous, mais tous ne répondent pas à la grace. L'ambition, l'intérêt, l'amour du plaisir, rendent bien des invitations inutiles. Dieu appelle, Dieu invite; il sollicite même de venir à ce mystérieux souper : on s'en excuse. La convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, regnent trop despotiquement dans le monde, pour n'y mettre point d'obstacle. On sent l'obligation qu'on a au Sauveur; on est sensible à son invitation : mais *villam emi uxorem duxi, juga boum emi quinque : rogo te, habe me excusatum :* Excusez-moi, je vous prie, je ne saurois y aller. Je voudrois bien m'y trouver, mais les affaires du commerce, les embarras et les circonstances du temps, une famille, un voyage, un pré, une partie même de plaisir, m'empêche de m'acquitter de ce devoir de religion. Mon penchant, mon inclination, une longue habitude, le respect humain, le monde, l'exemple, tout entraîne; et le commandement de Dieu, le salut cede à tout. Que doit-on attendre d'une conduite si irréligieuse? *Nemo virorum illorum gustabit cænam meam :* Pas un de ces hommes qui étoient invités ne sera de mon festin.

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*Sancti nominis tui, Domine, timorem, pariter, et amorem fac nos habere perpetuum : quia nunquàm tua gubernatione destituis, quos in solidi-*

Seigneur, faites-nous avoir sans cesse une crainte respectueuse, et un amour ardent de votre saint nom, puisque vous n'abandonnez jamais ceux que vous avez

*tate tuæ dilectionis instituis. Per Dominum nostrum, etc.*

établis en la solidité de votre amour. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Jean.* Chap. 3.

*Charissimi: Nolite mirari, si odit vos mundus. Nos scimus quoniam translati sumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres. Qui non diligit, manet in morte: omnis qui odit fratrem suum, homicida est. Et scitis quoniam omnis homicida non habet vitam æternam in semetipso manentem. In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit: et nos debemus pro fratribus animas ponere. Qui habuerit substantiam hujus mundi, et viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo: quomodò charitas Dei manet in eo! Filioli mei, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate.*

Mes Bien-Aimés: ne soyez pas surpris que le monde vous haïsse: nous savons que nous avons passé de la mort à la vie, en ce que nous aimons nos freres; celui qui n'aime point, demeure dans un état de mort. Quiconque hait son frere est un homicide: et vous savez que nul homicide n'a en soi la vie éternelle; ce qui nous a fait connoître quelle est la charité de Dieu, c'est qu'il a donné sa vie pour nous: nous aussi nous devons donner notre vie pour nos freres. Tout homme qui ayant des biens de ce monde, verra son frere dans la nécessité et aura le cœur fermé pour lui: comment a-t-il en lui l'amour de Dieu! Mes chers enfans, que notre amour ne soit pas en paroles, ni sur la langue, mais qu'il soit effectif et véritable.

*Ceux qui croient que cette Epître de saint Jean a été ecrite contre les Disciples de Simon et de Corinthe, la regardent comme une espece de préface et de prélude de son Evangile. Le saint Apôtre y fait sentir presqu'à toutes les lignes, l'ardente charité dont il étoit tout embrasé. Il crie fort contre les faux*

*Docteurs, et montre que le caractere des vrais Fideles, est la foi, la charité et l'innocence.*

## RÉFLEXIONS.

*Que notre amour ne soit point en paroles.* N'aimer Dieu et notre prochain qu'en paroles, c'est dissimulation, hypocrisie, mépris, on peut même ajouter, impiété. Ignore-t-on que Dieu connoît parfaitement les véritables sentimens du cœur, et que sans le culte intérieur, il compte pour rien l'articulation de la voix, et le mouvement extérieur des levres. Dire à Dieu qu'on l'aime, tandis que le cœur dément nos paroles, c'est croire le Seigneur aussi borné que l'homme dans ses connoissances, aussi peu pénétrant dans ses lumieres, aussi facile à être trompé que nous : jugez quelle impiété ! être persuadé que Dieu voit notre cœur, et qu'il connoît parfaitement tout ce qui s'y passe, et avoir le front de lui dire qu'on l'aime, n'est-ce pas une insulte, et un sacrilege mépris ? Oserions-nous dire à un homme que nous l'aimons, si nous savions qu'il connoît notre froideur pour lui, notre aversion, notre peu d'estime ? On feroit bien moins de complimens si chacun connoissoit nos pensées. Si l'on est peu sincere à l'égard de Dieu, on ne doit pas être fort surpris, si on l'est si peu à l'égard des hommes. Il est vrai que la dissimulation et la mauvaise foi est aujourd'hui une des plus ordinaires, des plus communes qualités des gens du monde. Y a-t-il plus de sincérité dans les protestations gracieuses, et les témoignages d'amitié, même parmi ceux qui font profession de piété ? On ne vit jamais plus d'honnêteté, de civilité, ni de politesse qu'aujourd'hui, et jamais moins d'amitié sincere. L'intérêt est le grand mobile qui fait remuer toute la machine. Il n'y a qu'une plus forte passion, qui soit un plus fort ressort.

Bon Dieu ! que cette charité chrétienne, dont vous avez fait votre précepte spécial, votre commandement favori, que vous déclarez devoir être si semblable au commandement d'aimer Dieu, sur lequel toute la loi porte, cette indispensable charité est presque proscrite dans le monde ; elle est comme bannie du commerce de la vie civile. Le jargon de la dissimulation, et d'une bienséance officieuse, mais vuide et stérile, a pris sa place. Le cœur de l'homme n'est pas plutôt devenu son maître, qu'il se rend volontairement esclave de son amour-propre et de ses passions. *Que notre amour ne soit point en paroles :* Nos sentimens et nos actions disent mieux que nos paroles, si nous aimons Dieu et si nous aimons nos freres. Dire qu'on aime Dieu, et ne pas garder ses Commandemens, c'est mensonge. Dire qu'on aime ses freres, et n'avoir pour eux que de la dureté ou de l'indifférence, c'est momerie : les œuvres sont un témoignage peu suspect de nos véritables sentimens.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.* Ch. 14.

*In illo tempore : Dixit Jesus Pharisæis parabolam hanc : Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. Et misit servum suum horâ cœnæ dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia. Et cœperunt simul omnes excusare. Primus dixit ei : villam emi, et necesse habeo exire, et videre illam : rogo te, habe me excusatum. Et alter dixit : juga boum emi quinque, et eo probare illa : rogo*

En ce temps-là, Jesus dit aux Pharisiens cette parabole : Un homme fit un grand souper, et invita beaucoup de gens. Quand il fut temps de souper, il envoya son serviteur dire aux Conviés, qu'ils vinssent, parce que tout étoit prêt. Au même temps, ils commencerent tous à s'excuser. Le premier lui dit : j'ai acheté une maison à la campagne, il faut nécessairement que j'aille la voir : excusez-moi, je vous prie. L'autre dit : j'ai acheté cinq paires de bœufs, et j'en vais faire

*te, habe me excusatum. Et alter dixit: uxorem duxi, et ideò non possum venire. Et reversus servus nuntiavit hæc domino suo. Tunc iratus paterfamilias, dixit servo suo: Exi citò in plateas et vicos civitatis: et pauperes, ac debiles, et cæcos, et claudos introduc huc. Et ait servus: Domine, factum est ut imperasti, et adhuc locus est. Et ait Dominus servo: exi in vias, et sepes: et compelle intrare, ut impleatur domus mea. Dico autem vobis, quòd nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.*

l'essai: excusez-moi, je vous prie. Je me suis marié, dit un autre; et ainsi je ne saurois y aller. Le serviteur étant revenu, rendit compte de cela à son maître. Alors le pere de famille tout en colere, dit à son serviteur: allez promptement dans les places et dans les rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les gens perclus de leurs membres, les aveugles et les boiteux. Seigneur, dit le serviteur, voilà votre ordre exécuté, et il y a encore de la place. Le Maître dit au serviteur: allez dans les chemins, et le long des haies, et pressez d'entrer, afin que ma maison se remplisse. Car, je vous déclare que pas un de ces hommes qui étoient invités ne sera de mon festin.

---

## MÉDITATION.

*Sur les excuses qui éloignent les gens de la Communion.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le véritable festin celeste, auquel tous les Fideles sont invités, et dont le souper, duquel parle l'Evangile, n'étoit que la figure, c'est la communion. C'est-là ce banquet divin, où le corps et le sang de Jesus-Christ servent de mets et de breuvage; c'est le Sauveur qui en fait tous les frais; et il invite tout le monde. Mais combien de gens s'excusent et refusent de s'y trouver! J'ai acheté une maison à la campagne, dit l'un, je ne saurois me dispenser de

l'aller voir. Je me suis marié, dit un autre, il est tout clair que mon excuse est légitime : j'ai acheté cinq paires de bœufs, il faut bien que j'en aille faire l'essai. Voilà, dit saint Grégoire, les trois grands principes de notre indévotion, de notre éloignement de la communion et de notre dégoût. L'attachement aux biens de la terre ; l'intérêt et l'amour du plaisir, sont les malheureux liens qui nous enchaînent et qui nous arrêtent. Jesus-Christ a beau nous envoyer ses domestiques, ses serviteurs pour nous dire que tout est prêt, qu'il nous attend pour nous servir lui-même son Corps précieux à manger à sa table : *Villam emi*. On n'a que faire d'un pain tout divin et d'une manne toute céleste. Les oignons d'Egypte sont plus de notre goût. On tient à la terre par trop d'endroits. Le cœur est trop terrestre, et l'esprit n'est guere plus spirituel. On est au service du monde, et ce maître, ennemi déclaré de Jesus-Christ et de notre salut, n'est pas d'humeur de permettre à ses esclaves de se trouver à cette divine table. Les affaires temporelles, le commerce, absorbent tout le temps, et étouffent peu à peu tout esprit de religion. Les jours d'œuvres ne suffisent pas, un insatiable intérêt, une cupidité dominante veut avoir encore les jours de fêtes. Le saint jour du Dimanche n'est plus guere, pour la plupart, le jour du Seigneur : *Villam emi* : et c'est aux jours de fêtes et de Dimanche qu'on renvoie les parties de campagne, et ce qu'il y a dans les affaires de plus épineux : *Juga boum emi quinque*. La communion n'est pas une affaire pour la plupart des gens ; elle demande trop de préparation et de soins, on a d'autres affaires. Enfin, n'eût-on que la malheureuse passion du plaisir, les liens sont trop forts et trop multipliés ; l'obstacle est trop grand pour aller participer aux divins Mysteres. Quand on goûte les plaisirs charnels et impurs, on n'a que du dégoût pour la

communion. On a beau apporter cent prétextes plausibles à l'esprit mondain : vaines et frivoles excuses ; c'est toujours d'un de ces fonds qu'elles naissent. On a toujours du temps pour se trouver dans toutes les parties et les assemblées à quoi le monde nous invite. Mais s'agit-t-il du festin sacré, auquel le Sauveur nous invite, on n'a jamais le loisir. On a beau nous représenter que c'est le festin de Jesus-Christ, que c'est le pain de vie qu'on nous y donne ; une vie céleste et éternelle cede toujours au pain terrestre d'une poignée de jours. Ni la dignité, ni la majesté de celui qui nous convie, ni le prix infini de la nourriture divine qu'il nous y donne, ni les secours et la force qu'on y trouve, ni les moyens du salut qui s'y rencontrent, ni les douceurs pures et exquises que les ames saintes y goûtent ; rien ne peut vaincre sa répugnance, signe visible de réprobation. Combien de gens ne communieroient jamais, si, sous peine de péché et d'éxcommunication, on ne les forçoit de communier du moins à Pâque ? et une communion faite par force, est-elle un gage du salut ?

## SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas une exuse moins frivole de ceux qui s'éloignent de la communion, par un pretexte de respect et d'humilité, respect simulé, humilité imaginaire et séduisante ; puisqu'une humilité sincere et religieuse seroit une véritable et sainte disposition de l'ame pour communier. Nous ne sommes pas dignes de communier souvent : et l'éloignement de la communion nous en rend-il plus dignes ? On ne se sent pas bien disposé : et que fait-on pour avoir les dispositions nécessaires ? Plus on s'éloigne de la sainte Table, moins s'en approche-t-on dignement. Peu de ceux qui ne communient qu'une fois l'an, qui

ne fassent une communion indigne. Vous abstenez-vous de la communion, dit saint François de Sales, vous ne mourrez pas de poison, mais vous mourrez de faim et d'inanition. On a beau se faire un mérite des motifs spécieux qui éloignent de la communion : la véritable raison, c'est qu'on ne veut pas se corriger de ses défauts, ni rompre les liens qui en sont le véritable obstacle. On sent bien qu'en communiant moins rarement, il faudroit réformer ses mœurs, rompre certains attachemens peu innocens, devenir plus régulier, corriger certains défauts, réformer son luxe, dompter ses passions, mortifier son naturel, être plus religieux et plus dévot ; enfin mener une vie moins mondaine et plus chrétienne ; et voilà ce qu'on ne veut pas faire ; et voilà aussi ce qui fait naître tous ces vains prétextes qui éloignent si fort de la communion, et que l'amour-propre met en œuvre pour tranquilliser et émousser les remords d'une conscience encore chrétienne. Le démon connoît trop bien de quel secours est à l'ame ce divin Sacrement, pour ne pas mettre tout en usage, afin d'éloigner les fideles de la sainte Table ; et tous ses artifices tendent ou à empêcher qu'on communie, ou à faire qu'on communie indignement. On communie rarement, de peur de mal communier : mais ce long intervalle d'une communion à l'autre, sert-il de disposition à une communion plus sainte et plus fervente? Devient-on plus fort contre les tentations par cette abstinence du pain des forts? devient-on plus religieux, plus mortifié, plus pur, en se privant de cet aliment divin qui nourrit les Vierges? Après avoir passé les trois, les six mois sans communier, se sent-on plus embrasé du feu de l'amour divin? a-t-on corrigé beaucoup de défauts? se trouve-t-on dans une plus grande innocence? quelle illusion, bon Dieu! quelle erreur de s'imaginer qu'on sera plus en état de résister à l'enne-

mi, en refusant ce qui nous sert de bouclier contre ses traits! De croire qu'on trouvera toujours place au céleste festin, après s'en être privé par de si vaines excuses! *Nemo virorum illorum gustabit cænam meam.* La communion fréquente demande une vie pure, sainte, fervente; mais la privation de la communion nous dispense-t-elle de cette ferveur et de cette sainteté? il s'agit de quitter ses vices ou la communion; et l'on se détermine à quitter plutôt la communion que ses vices: Bon Dieu, quelle préférence inique! quelle impiété!

Ah, Seigneur! ne permettez jamais que j'aie une conduite si affreuse et si criante. Faites, ô mon Dieu, par votre grace, que je vive désormais d'une maniere si chrétienne, que je sois en état de communier très-souvent.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Ecce qui elongant se à te peribunt.* Psal. 71.

On ne s'éloigne jamais de votre table, Seigneur, sans se mettre en danger de périr.

*Accedite ad eum et illuminamini.* Psal. 33.

Plus on s'approche de ce divin Sacrement, plus reçoit-on de force et de lumiere.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° C'EST mal raisonner de dire: je ne veux pas communier, parce que je me sens indigne; il faut dire, au contraire: je veux tâcher autant que je puis, avec le secours de la grace, par l'innocence de ma vie et par ma dévotion, de me rendre moins indigne de communier. C'est s'en approcher dignement en quelque façon, que de s'en croire indigne, et de faire pourtant tout ce qu'on peut pour ne l'être pas. « Si les gens du

» monde vous demandent pourquoi vous communiez souvent, dit saint François de Sales dans son livre admirable de l'introduction à la vie dévote, dites-leur que c'est pour apprendre à aimer Dieu, et que c'est pour vous purifier de vos imperfections, pour vous délivrer de vos miseres, pour vous consoler dans vos afflictions, pour prendre des forces dans vos foiblesses. Dites-leur que deux sortes de gens doivent communier souvent; les parfaits, parce qu'étant bien disposés, ils auroient grand tort de ne pas s'approcher de la source de la perfection et de la sainteté; et les imparfaits, afin de se corriger, pour devenir parfaits. Les forts, pour ne pas devenir foibles; et les foibles, pour devenir forts. Les malades, pour être guéris; et les sains, pour ne pas tomber malades; et que pour vous, comme vous êtes imparfait, foible et malade, vous avez besoin de communier souvent avec celui qui est votre perfection, votre force et votre médecin. Dites-leur que les gens du monde, qui n'ont pas beaucoup d'affaires, doivent communier souvent, parce qu'ils en ont la commodité, et que ceux qui ont beaucoup d'affaires ne le doivent pas faire moins souvent, parce qu'ils ont besoin de plus grands secours; et que celui qui travaille beaucoup, et qui a beaucoup de peine, doit aussi manger des viandes solides, et en manger souvent. Dites-leur que vous communiez souvent, pour apprendre à bien communier, parce qu'on ne fait guere bien ce qu'on ne fait que rarement. » Suivez ce sage conseil. Communiez souvent, selon l'avis de votre Directeur, et faites que chaque communion soit une préparation à la communion suivante.

2.° Il n'est pas possible, dit le Sage, de porter du feu dans son sein et de n'en être pas brûlé; l'amour divin a allumé, pour ainsi dire, un grand

brasier sur nos Autels dans l'adorable Eucharistie, et c'est en s'approchant de ce feu sacré, que tous les Saints ont été embrasés d'un amour très-ardent et très-tendre pour Jesus-Christ. Approchez-vous-en autant de fois que votre Directeur vous le conseillera, et vivez si saintement, que vous puissiez en approcher souvent. Ne manquez jamais de vous préparer à la communion dès la veille. Tous les livres de piété sont pleins de saintes pratiques pour la communion, ayez-en une constante; mais celle que le cœur vous suggere, et à laquelle il a plus de part, est toujours la plus utile. Passez tout le jour de la communion ou à vous y préparer, ou en action de graces. Ne manquez point d'assister, s'il se peut, aux divins Offices, et passez sur le soir une demi-heure devant le très-saint Sacrement.

---

## L'OCTAVE DE LA FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT, COMMUNÉMENT

# LA PETITE FÊTE-DIEU.

Les fêtes solemnelles de l'Eglise ont leur Octave, c'est-à-dire, que leur solemnité dure huit jours, et qu'on célebre chaque jour la même fête. Le huitieme jour est aussi célebre que le premier. C'est de l'ancien Testament que l'Eglise a pris cette regle : *Dies primus vocabitur celeberrimus atque sanctissimus* (a), dit le Seigneur à Moyse, en lui ordonnant de faire célébrer la fête dite des Tabernacles ou des Tentes, avec beaucoup d'ap-

(a) *Lev.* 23.

pareil et de solemnité. Le premier jour sera très-célebre et très-saint, et le huitieme ne cédera point au premier en célébrité, en dévotion et en culte : *Dies quoque octavus erit celeberrimus, atque sanctissimus* (a) ; et saint Jean appelle ce dernier jour, le grand jour de la fête : *In novissimo autem die magno festivitatis* (b). C'est dans cet esprit que l'Eglise célebre la fête de ce jour, qui est le dernier de l'Octave de la Fête-Dieu, et qu'elle renouvelle en quelque façon toute la solemnité du premier jour de la fête. Ce jour est appellé communément la petite Fête-Dieu, parce qu'on laisse la liberté au peuple de travailler, quoiqu'en plusieurs endroits elle soit chommée. Comme ce dernier jour termine toute la solemnité du triomphe de Jesus-Christ dans le saint Sacrement, l'Eglise exhorte tous ses enfans à redoubler leur ferveur, leur culte et leur dévotion, et elle fait porter en triomphe Jesus-Christ dans les processions particulieres qui se font aujourd'hui dans les villes.

Nulle fête certainement ne doit être célébrée par les fideles avec plus d'empressement, ni plus de zele et de dévotion que celle-ci. C'est Jesus-Christ dans l'adorable Eucharistie qui en est l'objet ; c'est l'amour immense qu'il nous y témoigne qui en est le motif de reconnoissance ; ce sont les outrages sacrileges que les hérétiques lui font dans cet état humble où son amour l'a mis, et les profanations fréquentes des mauvais chrétiens qui en sont le motif de justice ; ce sont les biens infinis que nous trouvons dans ce trésor inépuisable des graces et des miséricordes du Seigneur, qui doivent exciter notre zele, ranimer notre foi, et embraser notre cœur du feu du divin amour. Ignorons-nous tout ce que renferme, tout ce que nous dit, tout ce que nous reproche ce divin mystere ? Jesus-Christ pouvoit-il nous donner une

(a) *Num.* 29. (b) *Joan.* 6.

preuve plus sensible et un gage plus éclatant de l'excès de son amour ? eussions-nous même jamais exigé de l'excès de son amour pour nous une si incompréhensible merveille ? mais avons-nous oublié tout ce qu'il a souffert des mauvais chrétiens, et de la fureur impie des hérétiques dans ce mystere d'amour ?

*Maximum miraculorum Christi*, dit saint Thomas ; c'est ici le plus grand de tous les miracles de Jesus-Christ. *Miraculum amoris*, dit saint Cyrille, c'est le miracle de son amour pour nous. Si quelque chose pouvoit ébranler ma foi sur ce mystere, dit un grand serviteur de Dieu, ce ne seroit pas de cette puissance infinie que Dieu y fait voir que je douterois, ce seroit plutôt de l'amour extrême qu'il nous y témoigne. Comment ce qui est pain devient-il chair, sans cesser de paroître pain ? Comment le corps d'un homme se trouve-t-il en même temps en plusieurs lieux ? Comment peut-il être renfermé dans un espace presque indivisible ? A tout cela je n'ai qu'à répondre que Dieu peut tout. Mais si l'on me demande comment il se peut faire que Dieu aime une créature aussi foible, aussi imparfaite, aussi ingrate, aussi misérable que l'homme, et qu'il l'aime avec passion, avec transport, qu'il ait pour cet homme des empressemens qu'un homme même n'auroit pas pour un autre homme, je confesse que je n'ai nulle réponse, et que c'est une vérité qui passe tout esprit créé. C'est ce qui a fait dire à saint Bernard, que le Sacrement de l'Autel est l'amour des amours, c'est-à-dire, l'effet du plus grand de tous les amours : *Sacramentum altaris est amor amorum*. Qui ne seroit transporté d'admiration, s'écrie saint Cyrille ; en considérant que ce pain changé, non en apparence, mais réellement, non en figure, mais en sa nature, devient la propre chair de Jesus-Christ, par la toute-puissance de Dieu ? *Panis iste non effigie*,

*sed naturâ mutatus, omnipotentiâ Dei factus est caro.* Celui qui mange cette chair, dit saint Cyrille, et qui boit ce sang, devient un même corps et un même sang avec Jesus-Christ : *Concorporeus et consanguineus Christi.* Quelle gloire pour les chrétiens, et quel amour de Dieu, continue ce Pere, par la participation des divins mysteres ; vous n'êtes plus qu'une même chair, pour ainsi dire, et un même sang avec Jesus-Christ : *O honorem christiani ! ô amorem Dei ! digni effecti divinis mysteriis, concorporei, ut ita dicam, et consanguinei Christi facti estis.* J'ose dire, dit saint Augustin, que quoique la puissance de Dieu soit infinie, il n'a pu nous donner rien de plus grand ; quoique sa sagesse soit très-éclairée, il n'a su trouver un moyen plus excellent de nous faire du bien ; et quoique ses richesses soient immenses, il n'a pas eu de quoi nous faire un présent plus magnifique : *Dicere audeo quòd Deus, cùm sit omnipotens, plus dare non potuit ; cùm sit sapientissimus, plus dare nescivit ; cùm sit ditissimus plus dare non habuit.* Cela seroit-il vrai, si, comme l'osent dire les Protestans, l'Eucharistie n'étoit que la figure du Corps et du Sang de Jesus-Christ, et non pas la réalité ? C'est la réflexion que fait le saint Docteur. Jesus-Christ, dit-il, en disant, celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui, montre assez clairement ce que c'est que manger son corps et boire son sang, non en signe et en figure, mais véritablement et réellement : *Ostendit quid sit non sacramento tenus, sed reverâ corpus Christi manducare, et ejus sanguinem bibere.* Aussi, dit ailleurs le même saint Docteur, personne ne mange cette chair qu'il ne l'ait auparavant adorée ; et non-seulement ce n'est pas pécher de l'adorer, mais ce seroit un péché de ne l'adorer pas : *Nemo illam carnem manducat, nisi priùs adoraverit ; et non solùm non peccamus adorando,*

sed

*sed peccamus non adorando.* Car enfin, la chair que le Sauveur nous donne à manger dans l'Eucharistie, c'est la même qu'il avoit en vivant visiblement parmi nous : *Quia in ipsa carne hìc ambulavit, et ipsam carnem nobis manducandam ad salutem dedit.* D'où vient donc, dit toujours le même Pere, d'où vient que Jesus-Christ ayant dit que sa chair est véritablement une nourriture, et que si l'on ne mangeoit sa chair et si l'on ne buvoit son sang, on n'auroit point la vie, plusieurs de ses Disciples en furent scandalisés, et dirent : ce discours est dur, et qui peut l'écouter? *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire!* C'est, dit saint Augustin, qu'ils entendirent d'une maniere toute charnelle, et dans un mauvais sens, ce que le Sauveur leur disoit : *Acceperunt illud stultè.* Ils s'imaginerent qu'il prétendoit leur donner sa chair par morceaux, et qu'il vouloit qu'on la mangeât comme on la mangeroit dans un cadavre : *Putaverunt quòd præcisurus esset Dominus particulas quasdam de corpore suo, et daturus illis, quomodò in cadavere dilaniatur.* Depuis ce temps-là plusieurs de ses Disciples se retirerent, et ils ne le suivirent plus : *Ex hoc multi Discipulorum ejus abierunt retrò, et jam non cum illo ambulabant.* Si Jesus-Christ n'avoit prétendu parler que de la figure de son corps et de son sang dans l'Eucharistie, eût-il manqué d'expliquer sa pensée à cette troupe de Disciples, que la manducation de sa chair avoit si fort rebutés? Eût-il laissé perdre tant de gens qui l'avoient suivi jusqu'alors, faute de leur dire que cette manducation de sa chair n'étoit qu'en figure; que ce qui les scandalisoit n'étoit qu'une façon de parler allégorique; que ce pain vivant dont il venoit de parler n'étoit, selon sa pensée, que la figure de son corps vivant; et que, comme ils ne s'étoient point scandalisés quand ils lui avoient entendu dire qu'il étoit la véritable vigne, aussi ne devoient-ils point se

choquer lorsqu'il disoit que sa chair étoit véritablement une nourriture qu'il leur donnoit à manger? Le Sauveur, qui avoit si à cœur le salut de ceux qui le suivoient, ne les détrompe point de la réalité et de la vérité qui les révolte; il se contente de corriger leur maniere grossiere et charnelle de concevoir, en leur disant: vous croyez que je vous parle de manger ma chair comme on mange les autres viandes. C'est de vos ames que ma chair doit être la nourriture, et non pas de vos corps. Quoiqu'elle doive vous être véritablement donnée, ce sera cependant d'une maniere toute miraculeuse, et elle ne profitera qu'à ceux qui auront une foi vive et un cœur pur. C'est un miracle que ma toute-puissance seule peut faire. Il faut la foi pour croire cette merveille, et il y en a parmi vous, dit-il à ses Disciples, qui ne croient point: *Sunt quidam ex vobis qui non credunt.* Plusieurs de ses Disciples se retirerent: *Multi ex Discipulis ejus abierunt retrò.* Cette désertion des Disciples même, après l'éclaircissement que Jesus-Christ venoit de leur donner, est certainement, comme on a déjà dit, une preuve évidente qu'ils prirent toujours ses paroles pour une promesse de leur donner réellement son corps à manger et son sang à boire. Si les choses n'eussent dû se passer qu'en figure dans ce mystere, la bonté, et même la justice du Sauveur, disent les Peres, demandoient qu'il les détrompât, puisque leur erreur et leur crime n'eût été que de prendre les paroles de leur Maître dans le sens qu'elles devoient naturellement avoir. Au reste, les Disciples dont il est ici parlé, n'étoient pas du nombre des soixante et douze; Jesus-Christ ne les avoit pas encore choisis.

La participation du Corps et du Sang de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, dit saint Basile, est nécessaire pour obtenir la vie éternelle: *Christi corporis et sanguinis participatio, necessa-*

*ria est ad vitam æternam.* Nulle vérité de foi mieux établie, nulle plus clairement expliquée par la foi unanime de tous les siecles, que celle de la réalité du Corps et du Sang de Jesus-Christ dans le saint Sacrement.

Les hérétiques, dit saint Ignace, martyr, qui vivoit dans le premier siecle, et qui a été un des principaux Disciples des Apôtres, et particuliérement de saint Jean; les hérétiques, dit-il, s'abstiennent de l'Eucharistie, parce qu'ils ne veulent pas confesser qu'elle soit la propre chair de notre Sauveur Jesus-Christ, la même qui a souffert pour nos péchés, et que Dieu a ressuscité: *Hæretici ab Eucharistia et oratione abstinent, eò quòd non confiteantur Eucharistiam carnem esse Salvatoris nostri Jesu Christi, quæ pro peccatis nostris passa est, quam Pater sua benignitate suscitavit;* et niant ce don de Dieu, ils ont le malheur de mourir dans leur obstination: *Contradicentes ergò huic dono Dei, altercantes moriuntur.* Exhortant ensuite les fideles à ne s'absenter jamais de l'assemblée, c'est-à-dire, de l'Eglise les jours de communion; souvenez-vous, dit-il, que ce pain divin que vous mangez, est le remede efficace de l'immortalité, et le souverain antidote qui, en préservant l'ame de tout ce qui peut lui donner la mort, lui conserve la vie: *Pharmacum immortalitatis est, antidotum ne moriamur, sed vivamus perpetuò.*

Saint Justin, un des plus illustres Martyrs du second siecle, dans sa célebre Apologie pour les chrétiens, raconte tout ce qui se passe dans la célébration de nos sacrés mysteres et à la communion: au reste, dit-il, cette divine nourriture, que nous appellons Eucharistie, ne se donne qu'à ceux qui croient véritablement que c'est ici le Corps et le Sang de Jesus-Christ, et qui s'y sont préparés en se lavant dans le bain de la pénitence. Car c'est à ceux qui vivent de la vie de

la grace, que Jesus-Christ se donne à manger; aussi ne le recevons-nous pas comme du pain ordinaire: mais comme par la toute-puissance de Dieu, le Fils de Dieu s'est fait homme, et a pris un corps comme le nôtre pour l'amour de nous, aussi savons-nous que c'est par la même toute-puissance de Dieu, que ce corps et ce sang du Fils de Dieu fait homme, devient notre nourriture sacrée: *Incarnati illius Jesu carnem, et sanguinem esse docti sumus.* C'est des Apôtres mêmes que nous apprenons que Jesus-Christ ayant dit: ceci est mon Corps, ceci est mon Sang, et le leur ayant donné à manger et à boire, il leur ordonna de faire la même chose en mémoire de lui: *Nam Apostoli in commentariis à se scriptis, quæ Evangelia vocantur, ita tradiderunt præcepisse sibi Jesum: eum enim pane accepto, cùm gratias egisset, dixisse: hoc facite in mei recordationem: Hoc est corpus meum, etc.*

Saint Irénée, Evêque de Lyon, si célebre dans le troisieme siecle, écrivant contre les hérésies: puisque Jesus-Christ, dit-il, ayant pris du pain ordinaire, et l'ayant consacré, a assuré que c'étoit son véritable corps, ainsi que l'Eglise l'a appris des Apôtres mêmes: *Ecclesia ab Apostolis accipiens, etc.* comment les hérétiques, qui nient la divinité du Verbe, pourront-ils croire la réalité de l'Eucharistie? *Quomodò constabit eis eum panem in quo gratiæ actæ sunt*, c'est-à-dire, qui a été consacré, *Corpus esse Domini sui, si non ipsum fabricatoris mundi Filium dicant, id est verbum ejus?* Pour nous qui croyons fermement la divinité de Jesus-Christ, nous croyons aussi fermement le mystere adorable de l'Eucharistie: *Nostra autem consonans est sententia Eucharistiæ, et Eucharistia rursus confirmat sententiam nostram.* C'est comme si ce grand Saint disoit: on ne peut croire la divinité de Jesus-Christ, sans croire la réalité du Corps et du Sang de Jesus-Christ dans

le Sacrement de l'Eucharistie ; et nier la réalité du Corps et du Sang de Jesus-Christ dans l'adorable Eucharistie, c'est nier la divinité de Jesus-Christ.

Puisque le Verbe dit : ceci est mon Corps, soyons persuadés de la vérité de ses paroles, dit saint Chrisostôme, qui florissoit dans le quatrieme siecle de l'Eglise, et que les Papes appellent l'Augustin des Grecs : *Quoniam Verbum dicit : hoc est corpus meum ; et assentiamur, et credamus :* Croyons, et regardons Jesus-Christ avec les yeux de la foi dans ce Sacrement. Jesus-Christ, dans cet adorable mystere, y est réellement, mais invisiblement, sous des especes visibles. Ce divin Sauveur s'accommode à notre nature. Si vous n'aviez point de corps, il n'y auroit rien de corporel dans les dons que Dieu vous fait ; mais parce que votre ame est unie à un corps, Jesus-Christ s'est donné à vous invisiblement sous des apparences visibles et sensibles : *Si incorporeus esses : nuda et incorporea tibi dedisset ipse dona ; sed, quoniam anima corpori conserta est, in sensibilibus intelligibilia tibi præbet.* Combien y a-t-il de gens qui disent : je voudrois bien voir Notre-Seigneur, revêtu de ce même corps dans lequel il a vécu sur la terre ? *Quot nunc dicunt : vellem ipsius formam aspicere :* je serois ravi de voir son visage, ses habits, et jusqu'à sa chaussure : *Figuram, vestimenta, calceamenta.* Et moi je vous dis, repond ce grand Saint, que c'est lui-même réellement que vous touchez, que vous possédez : *Ecce ipsum vides, ipsum tangis.* Vous souhaiteriez voir ses habits ; vous l'avez, vous le tenez lui-même ; non-seulement il vous permet de le toucher, mais encore de le recevoir au dedans de vous, et de le manger : *Et tu quidem vestimenta cupis videre : ipse verò seipsum tibi concedit : non tantùm videre, verùm manducare, et tangere, et intra te sumere.*

Saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, qui ont été les lumieres et les Oracles du monde chrétien dans le cinquieme siecle, parlent du très-saint Sacrement de l'Autel, comme l'Eglise catholique a toujours fait dans tous les siecles précédens, et comme elle fait encore en ce siecle; et on seroit infini, si l'on vouloit rapporter tout ce qui confond et qui rend si pitoyable l'impiété et l'aveuglement des hérétiques de ces derniers temps. Quels sentimens de piété et de compassion ne doit-on pas avoir pour ceux qui, imitant ces faux disciples de Jesus-Christ qui se retirerent, disent comme eux : *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ?* Ce discours est dur, et qui peut l'écouter ? Pour vous, vrais fideles, dit saint Chrysostôme, répondez comme saint Pierre : A qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle ; croyez la parole de Jesus-Christ ; considérez combien vous êtes honoré d'être ainsi admis à la table du Fils de Dieu : *Cogita quali sis insignitus honore, quali mensa fruaris.* Que ce soit là notre unique regret en cette vie, dit le même Saint, d'être privés de cette divine nourriture, de ce mets délicieux : *Unus sit nobis dolor, si hac escâ privamur.*

La messe de ce jour est la même que celle du premier jour de la fête. *Cibavit eos ex adipe frumenti, et de petra, melle saturavit eos.* Quel Pasteur, s'écrient ici les Peres, a jamais nourri ses brebis de sa propre chair ! C'est ici la fleur du froment, mais du froment des Elus. Quelles douceurs ne goûtent pas dans ce festin les ames pures ! jamais miel plus doux à la bouche que Jesus-Christ l'est à un cœur pur. Soyons donc au sortir de cette divine table, dit saint Chrysostôme, comme des lions qui ne respirent que feu et flamme ; rendons-nous terribles aux démons, et ne pensons plus à autre chose qu'à l'amour immense que Jesus-Christ nous témoigne dans

la divine Eucharistie : *Tanquam leones igitur ignem spirantes, ab illa mensa recedamus facti diabolo terribiles : caput nostrum mente revolventes, et caritatem quam erga nos ostendit.* Que personne donc ne s'approche de cette table sacrée avec dégoût, avec négligence, avec froideur : *Igitur accedat nemo cum nauseâ, nemo remissus, omnes accensi, omnes ferventes, et excitati.* Loin de ce festin sacré tout faux disciple, tout profanateur, tout homme qui n'est pas revêtu de la robe nuptiale : *Nullus itaque Judas, nullus avarus, nam tales mensa non suscipit :* La sainte table n'admet point de si indignes conviés. *Si quis est discipulus, adsit :* cette divine nourriture n'est que pour les Disciples ; c'est Jesus lui-même, continue le même Saint, qui l'a dit : *Ait enim, cum Discipulis meis facio Pascha :* ce n'est qu'avec mes Disciples que je fais la Pâque. Ce sont eux qui doivent se nourrir de cette fleur du pur froment, et de ce miel qu'on goûte dans cette divine table. C'est ici, ajoute saint Chrysostôme, c'est ici le même souper que celui que Jesus-Chrit fit avec ses Apôtres la veille de sa Passion ; il n'y a nulle différence : même Sauveur, même mets, même miracle : *Hæc est illa mensa, et nimis nihil habet.* Car il ne faut pas s'imaginer que Jesus-Christ ait fait celui-là, et que ce soit un pur homme qui fasse celui-ci ; c'est le même Jesus-Christ qui fait les deux : *Non enim illam quidem Christus, hanc autem homo perficit : verùm et hanc ipse quoque.* Comme on a donné l'explication de l'Epître le jour de la fête, il suffira de donner l'explication de l'Evangile ce jour-ci.

L'Evangile de la messe de ce jour est une explication du grand mystere de l'Eucharistie. Jesus-Christ voulant disposer les esprits à concevoir le miracle qu'il vouloit faire avant sa mort de la réelle transsubstantiation du pain et du vin en sa chair et en son sang, pour servir d'aliment

et de breuvage à nos ames, parla souvent à ses Disciples d'une nourriture toute divine qu'il vouloit leur donner, laquelle en nourrissant l'ame, et lui communiquant la vie de la grace, lui procuroit encore la vie bienheureuse durant l'éternité. Cette préparation des esprits pour une si étonnante merveille, étoit nécessaire ; aussi le Sauveur fit-il un assez long discours pour disposer ces esprits encore si grossiers, à croire une si admirable et si importante vérité. Ce ne fut même qu'après avoir fait le miracle de la multiplication des cinq pains, qu'il commença à leur parler du mystere de l'Eucharistie ; il semble que le Sauveur voulut bien les convaincre de sa toute-puissance avant que de leur parler du mystere où cette toute-puissance étoit absolument nécessaire, et où elle paroissoit dans tout son jour.

Jesus-Christ voyant avec quel empressement on le suivoit, dit à ceux qui étoient auprès de lui : ce n'est pas tant pour avoir vu des miracles que vous me cherchez, mais à cause des pains dont vous avez mangé. Les pains que je vous ai donnés vous ont rassasiés, vous les avez trouvés d'un goût délicieux. Voilà ce qui vous attire, c'est tout ce que vous cherchez. Portez vos pensées et vos espérances plus haut ; desirez une nourriture beaucoup meilleure, une nourriture qui fait vivre éternellement. Celui qui la donne, et à qui vous la devez demander, est celui même qui vous parle ; il est tout ensemble et Fils de Dieu et Fils de l'Homme, qui jusqu'à présent ne vous a rien dit que son Pere n'ait approuvé, et comme scellé de son sceau : *Hunc enim Pater signavit Deus.* Il y a reçu de ce même Pere la puissance de faire tous ces miracles que vous avez vus, et qui sont des marques sensibles de la divinité, dont la plénitude réside toute corporellement en lui, et y opere toutes les merveilles qu'il fait.

Ce discours leur fit bien comprendre que le pain dont Jesus parloit n'étoit pas de même espece que le pain commun ; et il leur prit une telle envie d'en manger, qu'ils demanderent sur l'heure ce qu'il falloit faire pour s'en rendre dignes. Ce que vous devez faire, leur répondit alors le Sauveur, c'est que vous ayiez une foi vive et entiere, et que vous croyiez en celui que le Pere a envoyé : *Ut credatis in eum quem misit ille.* Il paroît bien par ces paroles, que le Sauveur vouloit leur faire entendre qu'il falloit une foi parfaite pour le grand mystere de l'Eucharistie dont il leur parloit ; et leur réponse fit bien voir que la plupart de ceux qui l'entendoient, n'avoient ni une foi assez pure, ni une idée assez grande du don qu'il leur vouloit faire ; car ils répliquerent aussitôt : quels miracles faites-vous donc pour montrer votre pouvoir, et nous obliger de croire à votre parole ? Si nous en voyions quelqu'un qui durât long-temps, et qui fût utile généralement à tout le peuple, tel que fut celui de la manne dans le désert, vous auriez bientôt gagné une entiere créance dans nos esprits ; mais qu'y a-t-il de si extraordinaire dans vos miracles qui se font dans un moment, et dont si peu de gens profitent ? *Quid operaris ?* Il paroît bien que ceux qui parloient ainsi, ne s'étoient peut-être pas trouvés dans le désert, lorsque de cinq pains il rassasia cinq mille personnes ; et il est visible que ce furent ceux qui l'ayant entendu parler ensuite plus positivement sur le mystere de l'Eucharistie, se retirerent, et ne furent plus des siens.

Cette manne, lui dirent-ils, que nos peres ont mangée, étoit, au rapport de nos anciennes Ecritures, un pain qui venoit du Ciel tous les jours, et qui fut la nourriture ordinaire du peuple, durant les quarante ans qu'ils resterent dans le désert ; c'est ce qui nous a fait connoître la sainteté et le pouvoir de notre illustre Législateur

qui n'a jamais pu exempter de la mort vos peres qui en mangeoient dans le désert, ni être un gage pour eux de la vie éternelle. Il n'y a que le pain vivant qui soit le pain descendu du Ciel et qui donne la vie ; et c'est moi qui suis ce pain vivant, et je vous promets que ceux qui se rendront dignes de le manger, vivront à jamais.

Jesus-Christ commence ici à parler positivement de la manducation réelle et véritable de son Corps. Les paroles dont il se sert sont si expresses, que les Juifs, quoique accoutumés à un style figuré et métaphorique, ne purent se dispenser de les prendre dans le sens propre et littéral ; et le Sauveur, bien loin d'adoucir ou de modifier ce qu'il venoit de dire, continue à s'expliquer en des termes encore plus formels et plus marqués : *Panis quem ego dabo, caro mea est ;* oui, le pain que je donnerai, c'est ma propre chair. Ces paroles si expresses, si claires, firent toute l'impression qu'elles doivent faire naturellement. Comment cet homme-ci peut-il nous donner sa chair à manger, se disoient-ils les uns aux autres ? Certainement, si ce divin Maître, dont les paroles sont autant d'oracles, n'eût voulu laisser aux fideles qu'une figure de son corps, et ne leur donner que du pain commun, auroit-il pu voir et entendre de sang froid, et sans s'expliquer, la dispute qui s'éleva parmi ses auditeurs et ses disciples ? *Litigabant ergò Judæi ad invicem dicentes : quomodò potest hic nobis carnam suam dare ad manducandum ?* N'étoit-il pas aisé et nécessaire, pour appaiser des esprits émus, de leur dire que ce pain mystérieux dont il parloit, ne devoit être que la figure de sa chair propre ? Mais comme il s'agissoit ici d'un des principaux points de la foi et d'une vérité importante, contre laquelle on devoit s'élever dans les siecles à venir, et vomir tant d'erreurs, Jesus-Christ confirme en des termes encore plus expressifs et plus forts ce

qu'il avoit avancé touchant ce divin mystere. Oui, dit le Sauveur, disputez tant qu'il vous plaira, et regardez ma proposition comme une vérité incompréhensible: *Amen, amen dico vobis :* en vérité, en vérité, je vous le répete, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous; et soyez bien persuadés que celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle. Que cette vérité si souvent répétée, et exprimée en des termes si clairs à des gens qui la trouvoient si dure, est une preuve bien concluante de la réalité du corps de Jesus-Chtist dans le saint Sacrement! Et comme si le Sauveur ne se fût pas encore assez expliqué, il ajoute : *Caro enim mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus :* car ma chair est non en figure, mais véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. En vous entendant parler ainsi, ô mon Sauveur, s'écrie le savant Interprete qu'on a déjà cité, je ne crains point de m'écrier que si je suis trompé, c'est vous qui me trompez; l'hérétique refuse de vous adorer sous les especes du pain, parce qu'il ne comprend pas comment vous pourriez y être; et comprend-il mieux comment vous êtes un en trois personnes? Vous êtes-vous plus clairement expliqué sur ce mystere de la Trinité, que vous faites ici sur celui de l'Eucharistie? Et voulant nous dire que vous êtes réellement présent sous les apparences du pain et du vin dans l'Eucharistie, le pouviez-vous faire d'une maniere plus précise et plus expresse, et en des termes plus clairs?

On diroit que Jesus-Christ craint toujours de ne s'être pas encore bien expliqué sur la réalité de ce mystere, comme quand on craint qu'on n'ait pas bien entendu ce que nous voulons dire, nous répétons plusieurs fois la même chose en des expressions différentes, pour en faire mieux com-

prendre le vrai sens ; Jesus-Christ en fait de même touchant l'Eucharistie. Je suis le pain de vie, le pain vivant qui suis descendu du Ciel. Les Juifs murmurent-ils contre lui, parce qu'il a dit qu'il est le pain vivant ? Jesus leur répond : ne murmurez point les uns avec les autres ; oui, je suis le pain de vie : vos peres ont mangé la manne, et ils sont morts. C'est ici le pain descendu du Ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. M'expliqué-je, et comprenez-vous ma pensée ? Ce pain céleste dont je vous parle et que je vous donnerai, c'est ma chair ; il dit ce pain céleste que je vous donnerai, parce qu'il n'avoit point encore institué le Sacrement de l'Eucharistie ; il expliquoit ici ce mystere, qu'il ne devoit instituer que la veille de sa mort. Vous disputez entre vous, leur dit le Sauveur, comment il se peut faire que je vous donne ma chair à manger. Certainement si Jesus-Christ n'eût prétendu parler que de la figure de sa chair, c'étoit là le lieu d'expliquer sa pensée : il s'explique, en effet, de la maniere la plus claire ; mais c'est pour ne laisser aucun doute sur la réalité. En vérité, en vérité, répond Jesus, ( remarquez que quand Jesus-Christ vouloit dire quelque chose qui méritoit une attention particuliere, il disoit ordinairement : En vérité, en vérité, je vous le dis : *Amen, amen dico vobis.*) En vérité, en vérité, je vous le dis, répond Jesus, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, ajoute-t-il, a la vie éternelle. *Car ma chair est véritablement une nourriture, mon sang est véritablement un breuvage.* Et comme de toutes les manieres d'union, nous n'en connoissons point de plus intime que celle qui se fait par la nourriture, Jesus-Christ

ajoute : *celui qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Et comme je vis pour mon Pere : de même celui qui me mange, vivra aussi pour moi ;* c'est-à-dire, qu'ainsi que Jesus-Christ est un avec son Pere, à raison de la nature divine, et que c'est par son Pere que cette vie divine lui est communiquée ; de même à proportion, il devient le principe d'une vie spirituelle et divine dans ceux qui s'unissent à lui par la participation de son corps et de son sang : *C'est ici le pain qui est venu du Ciel : celui qui mange de ce pain-ci vivra éternellement.*

C'étoit dans la Synagogue de Capharnaüm que Jesus-Christ enseignoit ce mystere. Plusieurs de ses Disciples comprenant bien le sens de cette vérité, ne purent pas la croire, ils quitterent le Sauveur, rebutés par la réalité du corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Le Sauveur ne les rappella point, il les laissa aller, il se contenta de dire, qu'il savoit bien qu'il y en avoit parmi ceux qui le suivoient, qui n'avoient pas la foi : *sunt quidam ex vobis qui non credunt*, dit-il à ses vrais Disciples ? *car*, ajoute l'Evangéliste, *il avoit toujours eu connoissance de ceux qui ne croyoient point.* Et s'adressant aux Apôtres : *Ne voulez-vous point aussi vous retirer vous autres*, leur dit-il ? C'est ce qui fit dire à saint Pierre, au nom de tous : *Eh ! Seigneur, à qui irions-nous ! Vous avez les paroles de la vie éternelle* ; c'est-à-dire, il n'est pas possible d'être sauvé, si l'on ne croit à vos paroles. Quelque incompréhensible que soit à l'esprit humain le mystere que vous venez de nous apprendre, nous croyons que rien n'est plus vrai, puisque nous sommes persuadés que vous êtes le Messie, le Fils unique du Dieu vivant, et que rien ne vous est impossible, puisque vous êtes tout-puissant.

La fête que nous célébrons durant cette Octave, a été instituée à l'honneur du corps de

Jesus-Christ. Il étoit juste que ce corps adorable uni substantiellement à la Divinité, qui avoit été si maltraitée sur la terre, reçût enfin l'honneur et le culte qui lui étoit dû. C'est sans doute une des raisons qui ont porté le Fils de Dieu à instituer cet adorable mystere. L'honneur que le Verbe avoit fait à cette chair, de contracter avec elle une alliance si étroite dans son Incarnation, par laquelle le Verbe s'est fait chair: *Et verbum caro factum est*, demandoit que cette chair unie au Verbe, fût honorée, et adorée sur la terre; et les humiliations extrêmes à quoi elle avoit été réduite dans sa Passion, et durant toute sa vie mortelle, exigeoient qu'elle fût l'objet du culte religieux le plus parfait dans le monde chrétien; et c'est pour satisfaire à ce double devoir que se fait aujourd'hui cette cérémonie, de porter en pompe le corps du Fils de Dieu. 1.° En mémoire de ce qu'il se porta lui-même, quand il distribua à ses Apôtres sa chair et son sang, dans sa derniere Cene, dit un des plus célebres Orateurs chrétiens. 2.° En action de graces de ce qu'il alloit lui-même autrefois parcourant les villes et les bourgades. 3.° Pour lui faire une réparation authentique des opprobres qu'il souffrit dans les rues de Jérusalem, lorsqu'il fut traîné de tribunal en tribunal. 4.° Pour lui faire honneur de toutes les victoires qu'il a remportées sur l'hérésie, dans le Sacrement adorable de son corps. Enfin, pour lui faire comme une amende honorable de tant de sacrileges profanations, de tant d'irrévérences, et de manques de respect, tant d'outrages qu'il a reçus, et qu'il reçoit encore tous les jours dans l'Eucharistie. Quelle a donc dû être pendant cette Octave, et sur-tout en ce dernier jour, l'occupation d'une ame fidelle, en entrant dans l'esprit et les sentimens de l'Eglise, pour honorer avec elle la chair adorable du Rédempteur?

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*DEUS, qui nobis sub Sacramento mirabili, passionis tuæ memoriam reliquisti : tribue, quæsumus, ita nos Corporis, et Sanguinis tui. sacra mysteria venerari, ut redemptionis tuæ fructum in nobis jugiter sentiamus. Qui vivis et regnas, etc.*

O DIEU qui nous avez laissé la mémoire de votre Passion dans un Sacrement si admirable : faites-nous la grace de révérer de telle sorte les sacrés mysteres de votre Corps et de votre Sang, que nous ressentions sans cesse en nos ames, le fruit de la Rédemption que vous nous avez méritée. Vous qui vivez et régnez, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 11.

*FRATRES : ego enim accepi à Domino quod et tradidi vobis, quoniam Dominus Jesus in qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit, et dixit : accipite, et manducate : hoc est Corpus meum, quod pro vobis tradetur : hoc facite in meam commemorationem. Similiter et calicem, postquam cœnavit, dicens : Hic calix novum testamentum est in meo sanguine. Hoc facite, quotiescumque bibetis, in meam commemorationem. Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis : mortem*

MES FRERES : j'ai appris du Seigneur ce que je vous ai enseigné, que le Seigneur Jesus, la nuit même qu'il fut livré, prit du pain, et que rendant des actions de graces, il le rompit, et il dit : prenez et mangez, ceci est mon Corps, qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. De même après souper, il prit la coupe, et il dit : cette coupe est le testament nouveau par mon Sang : faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangerez de ce pain, et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à

*Domini annuntiabitis, donec veniat. Itaque quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indignè, reus erit Corporis et Sanguinis Domini. Probet autem seipsum homo: et sic de pane illo edat, et de calice bibat. Qui enim manducat et bibit indignè, judicium sibi manducat et bibit non dijudicans corpus Domini.*

ce qu'il vienne. Quiconque donc mangera de ce pain, ou boira de cette coupe indignement, sera coupable de crime contre le Corps et le Sang de Jesus-Christ. Mais que l'homme s'examine soi-même à fond; et qu'après cela, il mange de ce pain, et boive de cette coupe; car celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa condamnation, faute de discerner le corps du Seigneur.

*Saint Paul rapporte dans ce chapitre onzieme de sa premiere Epître aux Corinthiens, l'institution du Sacrement de l'Eucharistie par Jesus-Christ, et le crime et le châtiment de ceux qui en approchent indignement. Ce détail avec lequel il descend dans toutes les circonstances, à l'exemple des Evangélistes, doit seul confondre l'impiété des hérétiques, qui se sont révoltés contre une vérité de foi la mieux établie, la plus clairement expliquée et la mieux marquée de toutes les vérités de notre Religion.*

## RÉFLEXIONS.

*Faites ceci en mémoire de moi.* Si, avant la venue du Sauveur du monde, lorsque le Seigneur ne paroissoit que parmi les feux et les éclairs, et qu'il ne parloit que par la voix du tonnerre; dans ces jours de rigueur où Dieu exigeoit un culte si respectueux, et qu'il punissoit avec tant de sévérité les plus petites fautes qu'on faisoit contre le respect; si, dis-je, en ce temps-là on avoit prévu par un esprit prophétique, ce que nous avons vu depuis; si les Israélites, dit un grand serviteur de Dieu, avoient bien compris le sens de tant de figures: du

sacrifice de Melchisedech, de la manne, des pains de proposition, du pain de Gédéon, et de celui d'Elie; si on leur avoit dit, que ce Dieu si terrible s'abaisseroit jusque sur nos Autels, que son amour le porteroit à se donner tout entier à manger, sous les apparences du pain, et à se faire notre nourriture; si on leur eût dit qu'il se laisseroit renfermer jour et nuit sur nos Autels, et exposer aux irrévérences de ses serviteurs, et à leurs outrages, l'auroient-ils cru? Il est arrivé cependant quelque chose qui leur auroit paru encore plus incroyable, et l'est en effet: auroient-ils jamais pu croire qu'un Dieu s'abaissant de la sorte, se donnant, se prodiguant aux hommes, ces hommes n'eussent eu que de l'indifférence pour ce Dieu; qu'ils n'eussent pas daigné lui faire la cour; qu'ils l'eussent même oublié, maltraité; qu'ils n'eussent eu enfin que du dégoût pour un Dieu devenu notre nourriture? avouons que cette indifférence, ce dégoût dans des chrétiens est aussi incompréhensible, que le mystere même de l'Eucharistie. On ne peut guere rendre d'autre raison d'un fait si peu vraisemblable, et si vrai cependant, qu'en disant qu'on manque de foi; et que la foi de ce mystere est presque éteinte dans la plupart des fideles. Mais comprend-on les conséquences de cette vérité? Ne pas croire la présence réelle de Jesus-Christ dans le saint Sacrement, c'est être hérétique; la croire et avoir pour Jesus-Christ dans ce divin Sacrement, l'indifférence, le dégoût, le peu de respect, l'éloignement qu'on a, c'est impiété, c'est irréligion. Nul tempérament, nul milieu entre ces deux vérités: Croire Jesus-Christ réellement présent sur nos Autels, et ne penser pas, ne daigner pas le visiter, n'avoir nul empressement, nulle faim pour une nourriture si exquise, pour ce pain vivant, et qui est la source de la vie éter-

nelle, n'est-ce pas irréligion ? On est peu frappé de ce déréglement, parce qu'il est devenu commun ; mais est-il moins criminel ? et cette irréligion dont on ne rougit presque plus, est-elle moins la cause de tous ces fléaux que la colere de Dieu justement irrité répand sur tout son peuple ? Que les Païens aient profané nos Temples, et méprisé les mysteres les plus sacrés : les outrages faits au Seigneur doivent nous faire gémir ; mais l'abomination de la désolation est moins surprenante, que les hérétiques, ces disciples traîtres et apostats, cette race de viperes vomissent les plus horribles blasphêmes contre Jesus-Christ, et qu'ils ne cessent de crier : *Tolle, tolle, crucifige eum.* Leur rage et leur fureur diabolique excitent nos larmes et notre indignation : mais que peut-on attendre des plus forcenés ennemis du Sauveur, dont l'Enfer se sert pour outrager Jesus-Christ dans l'Eucharistie ? mais ce qui est aussi surprenant qu'impie, c'est la maniere indigne dont Jesus-Christ sur nos Autels, est traité par ses propres enfans, par ceux qui se disent fidelles. Je ne sais si nous avons rien dans l'Eglise de plus étonnant, et de plus frappant.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Chap. 14.

*In illo tempore : dixit Jesus turbis Judæorum : Caro mea, verè est cibus, et sanguis meus, verè est potus. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. Sicut misit me vivens*

En ce temps-là, Jesus dit à la troupe des Juifs : ma chair est véritablement une nourriture, et mon Sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Comme le Pere qui est vivant, m'a

*Pater, et ego vivo propter Patrem : et qui manducat me, et ipse vivet propter me. Hic est panis, qui de cœlo descendit. Non sicut manducaverunt patres vestri manna, et mortui sunt. Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.*

envoyé, et que je vis pour le Pere : de même celui qui me mange, vivra aussi pour moi. C'est ici le pain qui est venu du Ciel. Il n'en est pas comme de vos peres qui ont mangé la manne, et qui sont morts : celui qui mange de ce pain-ci vivra éternellement.

---

## MÉDITATION.

### *De notre ingratitude envers Jesus-Christ dans le saint Sacrement.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'esprit humain ne peut comprendre l'excès de l'amour immense, infini, incompréhensible que Jesus-Christ nous témoigne dans la divine Eucharistie : c'est un mystere, et un mystere où Dieu s'épuise, pour ainsi dire, pour nous témoigner, par ses libéralités, son amour. Je l'avoue, ô mon Dieu, je suis étonné, interdit, quand je pense à cette merveille ; je ne puis revenir de mon étonnement, quand je considere tout ce que vous y faites pour l'amour de nous. Mais n'ai-je pas sujet d'être encore plus étonné, plus interdit, quand je pense que tout cela n'est pas capable de nous faire aimer ardemment Jesus-Christ ? quel amour surprenant ne vous témoigna-t-il pas au moment de son Incarnation ? quelle tendresse au jour de sa naissance ? quelle bonté durant tout le cours de sa vie mortelle ? et quel excès d'amour en s'immolant pour nous sur la croix ? mais toutes ces preuves étonnantes de son amour, ne se trouvent-elles pas renouvellées, et comme réunies dans

l'Eucharistie ? Jesus-Christ s'y déguise sous les apparences du pain ; il y renaît, pour ainsi dire, dans l'obscurité, il y est immolé et offert plusieurs fois le jour en sacrifice. Ce n'est plus pour racheter les hommes : le mystere de la Rédemption est pleinement accompli ; le Rédempteur possede une grandeur, une gloire pleine et incapable d'accroissement ; ce n'est donc que pour satisfaire l'amour immense qu'il a pour nous, qu'il y vit d'une maniere si ineffable, et quel autre fruit peut-il tirer de cette mort sacramentelle, que le plaisir de s'immoler sans cesse lui-même à son Pere pour l'amour de nous ? si du moins il eût paru visiblement sur nos Autels, avec cet air de Majesté, et cet éclat si convenable à son adorable Personne ; s'il se fût moins déguisé, il y seroit respecté davantage, il est vrai, mais il y seroit plus craint, et son amour ne s'accommode pas d'une crainte qui effraie. Tout ce qui peut diminuer, ou affoiblir l'empressement et la confiance, est contraire à un grand amour. Ce divin Sauveur fait ses délices d'être avec les hommes, il cache tout ce qui peut leur servir de raison, ou de prétextes de s'éloigner de lui. Les Princes de la terre ne font leurs libéralités qu'en certains temps, et à certaines personnes : Jesus-Christ dans le très-saint Sacrement, donne tout en tout temps, et à tous. Venez tous à moi, vous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Pouvoit-il nous donner un motif qui nous intéressât davantage ? il suffit d'être pauvre, d'être affligé, pour avoir droit de puiser dans cette source de tout bien. La misere et les adversités sont pour nous un nouveau motif de confiance ; et pourvu qu'on n'y mette aucun obstacle, on est assuré d'en être toujours bien reçu. Enfin, après nous avoir donné tous les biens dont il est la source, ce divin Sauveur en se donnant lui-même dans ce Sacrement pour notre

nourriture, nous donne la source de tous les biens. Voilà un des principaux articles de notre foi, voilà ce que nous croyons : qui ne diroit après cela que notre respect, nos empressemens, notre faim, notre amour pour ce divin Sauveur, vont être sans mesure, sans bornes ? hélas ! tout le contraire arrive : il semble qu'on auroit respecté et aimé Jesus-Christ davantage, s'il nous eût lui-même moins aimé. Voilà un mystere aussi incompréhensible, que l'Eucharistie même.

## SECOND POINT.

Considérez, s'il est possible d'aimer moins Jesus-Christ, et de le moins respecter, que le font la plupart des Chrétiens dans cet auguste Sacrement. Sans rappeller ici toutes les profanations, tous les mauvais traitemens, toutes les impiétés, tous les excès d'une fureur diabolique et sacrilege qu'il a souffert des hérétiques, dont la seule pensée fait horreur ; de quelle maniere indigne n'est-il pas encore tous les jours traité, par la plupart de ceux qui se disent fideles ? quelle indifférence ; quel oubli pour ce divin Sauveur ? toutes les assemblées, toutes les places d'une ville, tous les jeux publics et les lieux de spectacle ne désemplissent point. Jesus-Christ fait-il foule tous les jours et à toutes les heures du jour dans nos Eglises, où il réside réellement nuit et jour ? quelle solitude, bon Dieu, dans votre Palais, presque tout le jour ! et si l'on s'y rend en certains jours, quel manque de respect ! quelles irrévérences ! on y est sans attention, sans modestie, sans dévotion, on pourroit dire même de plusieurs, sans religion. Ces airs mondains, ces postures molles, et souvent indécentes ; ces entretiens profanes, quelquefois même scandaleux, marquent-ils une grande foi, un grand amour ? A voir ces jeunes

libertins dans nos Eglises, et ces femmes mondaines, diroit-on qu'elles croient Jesus-Christ réellement présent ? diroit-on qu'elles y viennent pour prier leur Dieu, et pour implorer sa miséricorde ? ne diroit-on pas plutôt qu'elles n'y font ces scandaleuses apparitions, que pour insulter à leur Dieu ? En vérité pour peu qu'on ait de foi, peut-on voir sans frémir avec quelle irréligion on paroît dans nos Temples ? est-ce pour rendre un culte respectueux au Dieu qui est sur nos Autels, qu'on se comporte si irréligieusement en sa présence ? Jesus-Christ passe-t-il dans l'esprit de tant de libertins pour leur Rédempteur, pour le souverain Maître de l'Univers, pour leur souverain Juge ? ne diroit-on pas qu'ils ne le regardent sur nos Autels que comme un fantôme de divinité, et comme un Roi de théâtre ? Jesus-Christ sur nos Autels, entouré bien souvent d'un tas de jeunes indévots et de femmes peu chrétiennes, comme autrefois il l'étoit d'une troupe insolente de Juifs, qui le chargeoient d'injures et de crachats ; souffre-t-il aujourd'hui moins d'opprobres ? faut-il attendre la fin des siecles pour voir dans le lieu Saint l'abomination de la désolation ? quel autre nom doit-on donner aux irrévérences qui s'y commettent ? quel pere si peu jaloux de son autorité, souffriroit que son fils fût en sa présence aussi peu respectueusement qu'il le voit de sang froid en la présence de Jesus-Christ ? quel maître souffriroit d'un valet, ce que Jesus-Christ souffre de la plupart des fideles ? on fait taire un petit enfant dès qu'il crie ou qu'il pleure dans la maison d'un honnête homme à qui on rend visite : aujourd'hui on les accoutume, pour ainsi dire, par une indulgence criminelle, dès leurs premieres années, à être immodestes dans les Eglises, dès qu'ils peuvent marcher. Chose étrange ! la présence d'une idole inspiroit aux Païens un respect et une retenue

qui alloit jusqu'à la superstition. La moindre posture peu décente, un mot dit par légéreté, un ris échappé par surprise, étoit un crime impardonnable : il ne leur étoit pas même permis de s'asseoir ; tout portoit au respect. Faut-il, bon Dieu, que les Païens nous fassent la leçon, en fait de religion ; et que leur superstitieuse modération apprenne leur devoir aux fideles ? peut-on porter l'ingratitude plus loin pour un si grand bienfait ? croiroit-on même un chrétien capable d'une pareille ingratitude ?

J'en gémis, Seigneur, avec d'autant plus de douleur, que je ne me reconnois que trop coupable moi-même de cette impiété. Mais j'espere avec le secours de votre grace, que le reste de mes jours réparera ma conduite passée, et que ma reconoissance, mon amour et mon respect seront une preuve visible de ma foi.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Usquequò, Deus, improperabit inimicus ?* Psal. 73.

Jusqu'à quand, mon Dieu, souffrirez-vous que vos enfans vous outragent encore plus que vos ennemis ?

*Domum tuam, Domine, decet sanctitudo in longitudinem dierum.* Psal. 92.

Quel culte saint et respectueux ne doit-on pas vous rendre, Seigneur, dans votre propre maison et en votre présence ?

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On croit que Jesus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie ; on croit que nos Eglises sont le Sanctuaire de la divinité ; on regarde nos Autels comme le trône du Dieu vivant ; et l'on n'a que du dégoût de ce pain divin !

divin! et l'on est sans respect dans le lieu Saint, et l'on commet tous les jours cent irrévérences dans nos Eglises! et tout cela se fait par des Chrétiens, qui sont prêts, disent-ils, de donner leur sang pour la foi de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie. Voilà ce qu'on ne peut comprendre, voilà ce qu'on auroit honte d'imaginer et de croire, si notre propre expérience, si nos yeux ne nous faisoient voir tous les jours ces monstres d'irréligion. Pénétré d'une vive douleur au souvenir de votre indévotion et de vos irrévérences, aussi bien que de celles des autres, ne finissez pas cette Octave sans faire réparation à Jesus-Christ pour tant d'indignités. Communiez aujourd'hui pour réparer par une piété tendre et une nouvelle ferveur, tant de communions froides, sans fruit, sacrileges. Passez le plus de temps que vous pourrez devant le saint Sacrement. Assistez à la procession en esprit de pénitence, et dans la vue de faire amende honorable à Jesus-Christ, pour tant de profanations de l'adorable Eucharistie : c'est un des principaux motifs qu'a eu l'Eglise, en instituant cette célebre et auguste solemnité.

2.° Faites aujourd'hui l'amende honorable suivante devant le saint Sacrement, et en la récitant, faites que le cœur y ait encore plus de part que la langue.

Jesus mon Sauveur et mon Dieu, qui par l'excès du plus ardent et du plus prodigieux de tous les amours, vous êtes mis en état de victime dans l'adorable Eucharistie, où vous vous offrez pour nous en sacrifice à votre Pere, un million de fois chaque jour. Quels doivent être vos sentimens en cet état, ne trouvant pour tout cela dans le cœur de la plupart des hommes, que dureté, que froideur, qu'oubli, qu'ingratitude, que mépris! n'étoit-ce pas assez, ô mon Sauveur, d'avoir pris la voie qui vous

étoit la plus rude pour nous sauver, quoique vous pussiez nous témoigner un amour excessif à beaucoup moins de frais! n'étoit-ce pas assez de vous être abandonné une fois à l'insolence effrénée, à la barbare impiété, et à la cruauté inouie des Juifs? pourquoi vouloir encore vous exposer tous les jours dans le Sacrement de l'Eucharistie à toutes les indignités, à tous les outrages, à toutes les sacrileges profanations, dont la malice des hommes et des démons pouvoit être capable! Eh, mon aimable Sauveur! quels doivent être les sentimens de votre divin cœur, à la vûe de tant de sacrileges, de tant d'outrages et de profanations?

Pénétré d'une vive douleur, et d'un regret extrême de toutes ces indignités, me voici prosterné et anéanti devant vous, pour vous faire amende honorable aux yeux de tout le Ciel, et de toute la terre, pour toutes les irrévérences, les mépris, les outrages que vous avez reçu sur nos Autels, depuis l'institution de cet adorable Sacrement. C'est avec un cœur humilié et brisé de douleur, que je vous demande mille et mille fois pardon de toutes ces indignités. Que ne puis-je, ô mon Dieu, arroser de mes larmes, et laver de mon sang tous les lieux où votre sacré corps a été si horriblement outragé, et les marques de votre amour reçues avec un mépris si étrange! que ne puis-je, par quelque nouveau genre d'hommage, d'humiliation et d'anéantissement, réparer tant de sacrileges profanations! que ne puis-je, pour quelques momens, être le maître du cœur de tous les hommes, pour réparer en quelque maniere, par le sacrifice que je vous en ferois, l'oubli et l'insensibilité de tous ceux qui n'ont pas voulu vous connoître, ou qui vous ayant connu, vous ont si peu aimé, et si outrageusement méprisé!

Mais, ô mon divin Sauveur, ce qui me couvre encore plus de confusion, ce qui doit me faire gémir davantage, c'est que j'ai été moi-même du nombre de ces ingrats! Mon Dieu, qui voyez le fond de mon cœur, vous savez le repentir que j'ai de mes ingratitudes, et le regret que je sens de vous voir si indignement traité. Vous savez la disposition où je suis de tout souffrir, et de tout faire pour les réparer. Me voici, Seigneur, le cœur contrit et humilié, prosterné à vos pieds, prêt à recevoir de votre main tout ce qu'il vous plaira exiger de moi, pour la réparation de tant d'outrages : frappez, Seigneur, frappez, je bénirai cent fois, je baiserai la main qui exercera sur moi un si juste châtiment. Que ne suis-je une victime propre pour réparer tant d'injures, et pour vous dédommager en quelque maniere de tant de sacrileges mépris! daignez du moins, ô mon Dieu, recevoir cette amende honorable que je vous en fais, en union de celle que vous fîtes à votre Pere sur le Calvaire, et que votre divine Mere vous fit au pied de votre Croix. Pardonnez-moi tant d'indignités et tant d'irrévérences commises en votre présence dans le Sacrement de l'Eucharistie; et rendez efficace par votre grace, le desir vif et ardent que j'ai, et la résolution que je fais de ne rien oublier le reste de mes jours, pour vous aimer de tout mon cœur, de toute mon ame, et de toutes mes forces, et pour vous rendre tout le respect, et tout le culte qui vous est dû dans le saint Sacrement. Ainsi soit-il.

C'est une pratique de piété très-sainte et très-utile de faire cette amende honorable tous les Jeudis, ou tous les Vendredis de l'année devant le saint Sacrement.

*Fin du Tome quatrieme.*



